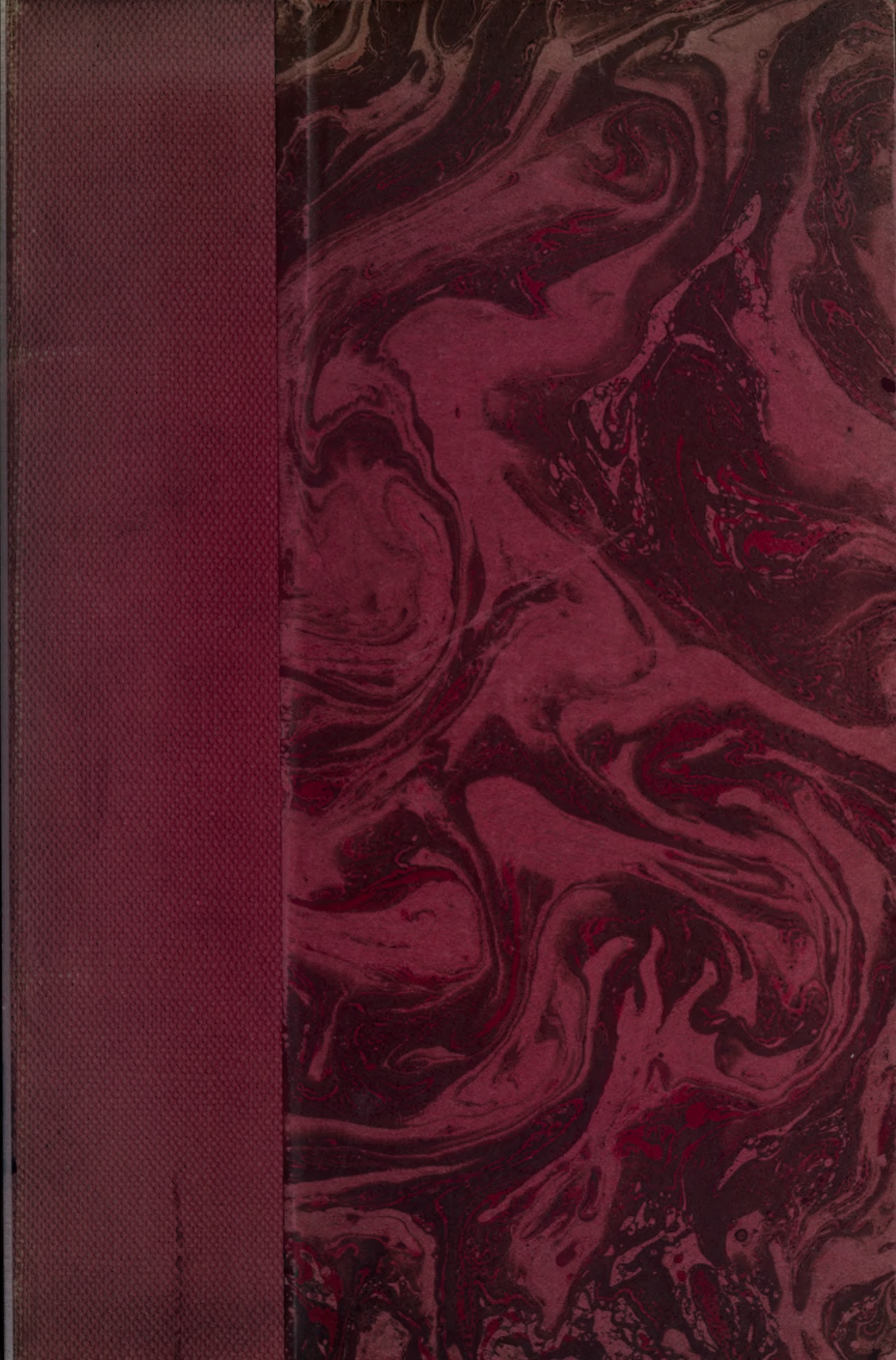
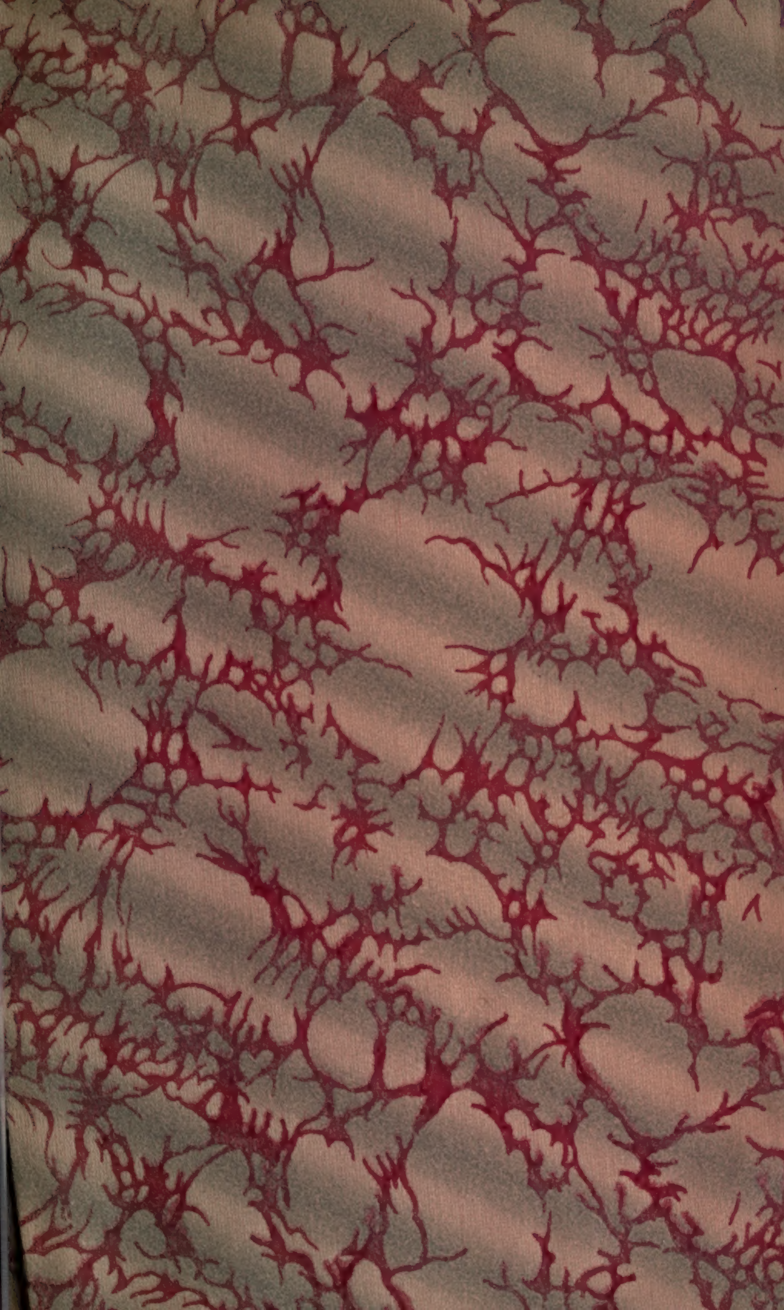






ANDRÉ SALMON

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS

SEPTIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1921

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

TENDRES CANAILLES *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

MŒURS DE LA FAMILLE POIVRE.

BOB ET BOBETTE.

LA NÉGRESSE DU SACRÉ-CŒUR *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

C'EST UNE BELLE FILLE !

LE MANUSCRIT TROUVÉ DANS UN CHAPEAU.

MONSTRES CHOISIS, contes *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

POÉSIE

VENTES D'AMOUR.

LE LIVRE ET LA BOUTEILLE.

PRIKAZ.

LE CALUMET *(NOUVELLE REVUE FRANÇAISE)*.

LES FÉERIES.

POÈMES.

CRITIQUE

L'ART VIVANT.

LA JEUNE PEINTURE FRANÇAISE.

LA JEUNE SCULPTURE FRANÇAISE.

ETC. ETC.

ANDRÉ SALMON

L'ENTREPRENEUR D'ILLUMINATIONS

SEPTIÈME ÉDITION

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, RUE DE GRENELLE. 1921

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT VINGT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, NUMÉROTÉS DE I A C, DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE CI A CXII ET NEUF CENT QUARANTE EXEMPLAIRES IN-18 JÉSUS SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DIX EXEMPLAIRES HORS COMMERCE, MARQUÉS DE a A j, HUIT CENTS EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 800, TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 801 A 830 ET CENT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 831 A 930, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMI DU PEUPLE

CHAPITRE I

LE CITOYEN MARAT

A six heures du matin toute humanité dort encore au centre de Château-Briard.

On ne pense pas que la guerre ait rien changé de caractéristique aux mœurs ou à l'aspect physique de cette petite ville proche de la grande. Le tableau que l'œil en retenait deux années avant l'épopée conviendrait au décor d'un drame contemporain. Mais c'est de la vie castelbriarde d'avant-guerre qu'il va s'agir ici.

Au bas du faubourg de Mulhouse et de la ruelle des Étouffeurs, sur la Marne, les turbines commencent de vibrer. La diane sonne au quartier du Train des Équipages, la caserne Eblé, au-delà du fleuve. Le panache de fumée renaît au haut de la cheminée de briques de la fabrique de jouets Petiton, dans le cloaque du Vieux-Chapitre, au centre des rues du Genou, des Miches-Saint-Étienne, du Porchas, Bisagüe, Rebourse, de l'Escovette et Porte-aux-Truyes, quartier pittoresque mais empesté où les plus fieffés dévots du passé se refuseraient à vivre. Car ils sont ainsi et n'auront rien à prétendre lorsqu'une municipalité enfin hardie jettera bas ces masures, dont plusieurs dignes du musée. Les dévots du passé admirent ce qui leur donne à rêver, à penser, à écrire ou à peindre, mais quant à loger en ces nids de fièvre, sous ces poutrelles farcies d'antique vermine, pas si bêtes ! Ils laissent cet agrément aux pauvres avec le soin de la figuration.

Quand bourdonne d'œuvres le Vieux-Chapitre, les volets demeurent clos aux bonnes maisons ; les bourgeois ronflent dans le

et d'espace, de vide, et qui fait étinceler à ta vitrine de buraliste des milliards d'étoiles phosphorescentes ! Il y a aussi la carotte écarlate du soleil couchant.

Quel autre en fit un Sultan triste, ennuyé, somnolent mais pas assez pour reposer, accablé d'honneurs qui sont autant d'outrages ? Les hommes imaginant ce dieu à leur image ont bien le cynisme de nommer leurs hochets de vanité des crachats.

Pour d'autres encore, et de beaucoup les plus nombreux, Dieu n'est qu'un avoué très attaché à la famille ; un notaire correct. Un dieu de confiance dont il convient tout de même de se méfier. Vit-on pas des dieux disparaître ainsi qu'on voit s'enfuir des notaires avec tous nos biens acquis et toutes nos espérances ?

Le dieu de Mlle Ricouart de la Fressure est un dieu avoué.

L'auteur, qui n'a pas fini de s'interroger, de douter, d'espérer, de craindre, de se livrer et de se dérober, et de souffrir tant de scrupules contradictoires, rougirait de revendiquer d'aussi dissolvantes doctrines. Elles étaient affichées par le principal pharmacien de Château-Briard — qui donc sinon lui ? Un homme jeune encore, il n'avait pas trente-cinq ans, mais qui s'était introduit, d'un coup et tout entier, dans l'enveloppe de Monsieur Homais. Au point qu'il semblait bien que ce fut par jeu. Toutefois, Albert Grivaut, propriétaire de la *Pharmacie Normale*, ajoutait quelque chose d'assez neuf au personnage catalogué.

On avait, un temps, chuchoté que le pharmacien s'était, en son jeune âge, montré assez mauvais sujet. Bah ! il s'agissait de sottises prescrites dont Paris avait été le théâtre ; et quel est le jeune homme qui n'a pas fait ses frasques à Paris ? A Château-Briard on dit encore « jeter sa gourme ». Et il faut entendre de quel ton cela est dit !

Comment Château-Briard, bien plus éloigné, au moins dans le temps, que le pouvaient supposer ses notables, aurait-il pu se retracer le tableau impitoyable d'une si scabreuse jeunesse ? Paris lui-même ignora bien ce beau quartier de truandaille que fut certain carrefour aussi vieux que le Vieux-Chapitre, au temps qu'Albert Grivaut y pratiquait son art en amateur et celui de la médecine, abusivement !

Comment Château-Briard soupçonnerait-il jamais qu'Albert

Grivaut avait été Bébert, l'ami de la Grande Marcelle, de M. Jules, le marchand de chiens et Roi de l'Électricité, le camelot bien disant guillotiné en 1910 ; d'Arald Sigor, le peintre mystique expiant sur le Maroni sa trop extrême adresse à pasticher ceux de nos graveurs en médaille mettant leur beau talent au service exclusif de la Monnaie [1] ?

On eut redit tout cela au maître de la *Pharmacie Normale* qu'il eut été, très sincèrement, saisi d'une surprise chagrine. Pouvait-on ainsi jeter sans preuve la déconsidération sur un honnête homme ?

Albert Grivaut souriait qui n'avait rien de tel à redouter.

A des formules aussi pernicieuses que celles qu'il m'a bien fallu rapporter, Albert Grivaut ne donnait le vol qu'avec beaucoup de circonspection.

Il choisissait des oreilles assez peu fines, au service de bouches discréditées dans la vraie société. Il parlait peu, plutôt pour soi-même, certain que la noire marchandise passerait sous le pavillon d'un anticléricalisme de village dont il tenait boutique par tradition. Nul n'eut imaginé que le pharmacien dût être compté parmi les ennemis de la société.

Officier d'académie, Albert Grivaut était affilié au Grand Orient, mais par une Loge parisienne, la Loge de l'*Indéfectible Amitié*.

A l'instant que s'ouvre ce récit, il achève, à Château-Briard même, par insigne faveur, une période de vingt et un jours, le temps d'une cure, à l'Escadron du Train des Équipages, en qualité de pharmacien aide-major. Le deuxième galon plat, récompense de son exactitude à servir, décore depuis peu le képi rouge à turban de velours émeraude. Ainsi coiffé, Albert Grivaut pourrait tirer vanité de son fin visage pâle, trop fin !... prudemment encadré, désormais, de la plus folle barbe brune qui put tenter les amoureuses de province.

Château-Briard avait pu adopter l'enfant perdu de la Buci, et même en être fier.

C'est à une élégante brochure, publiée par Chevance, éditeur-imprimeur du journal *La Sentinelle*, et rédigée d'une plume alerte

1. Voir *Tendres Canailles*.

par le pharmacien, que nous empruntons, non seulement les détails historiques, mais aussi certaines caractéristiques physiques et morales de la petite ville qu'un drame multiplié réveillera de sa torpeur. L'érudit M. Tourneur, un ami parisien d'Albert Grivaut, a écrit pour cet opuscule une préface élégante, farcie de syllepses et d'anacolhutes, de hardies métaphores n'ayant de sens réel que pour les deux compères.

Château-Briard jouit d'une situation géographique, ethnographique et politique avantageuse.

C'est sur la route d'Alsace, à moins d'une heure de Paris, la première ville de dix mille âmes.

C'est le premier boulevard de la province où la rumeur de la capitale parvient encore, de même que des tours de la cathédrale le sonneur, s'il y monte jamais, distingue, au soir tombant, les feux de la Tour Eiffel et de la Place de l'Opéra, confusément, assez pour qu'on évoque avec précision la féerie parisienne dont on jouit dans le silence et la paix de la petite ville.

Si près de Paris, Château-Briard se pique d'apparaître dans l'univers l'image parfaite de la province. Nulle part les dévotes n'y prient si exactement ; nulle part on ne marche sur un lit de paille mieux entretenu qu'en la place de la Halle. Il y a même de la paille rue de la Paille, une bonne vieille rue datant du XVe siècle, gonflée de ses maisons ventrues ainsi que des bahuts, tant que les bourgeois y semblent habiter des tiroirs, pliés eux-mêmes au milieu de leurs draps et de leurs chemises parfumés d'herbes aromatiques.

A Château-Briard, les cyclistes du dimanche et des jours de « pont », et les cyclistes pires du lundi, peuvent photographier la Cathédrale, pauvre nef trop à l'aventure dans la tourmente des siècles et pauvrement radoubée par les Jésuites avec cette pompe boutiquière qui leur est propre ; l'Abbaye-aux-Filles dont ne demeure, il est vrai, qu'une chapelle privée de son vantail et convertie en entrepôt par Tassoire et Cottinel, literie et sommiers métalliques ; la Maison Commune, bâtie sous Louis-le-Bien-Aimé, et augmentée d'un beffroi insolent inauguré lors du passage de Louis Bonaparte, quand ce prince malheureux fut au camp de Châlons passer la revue des Zouaves de la Garde revenus d'Italie.

Chez les sœurs Castagnoux, Armande et Rosine, se peuvent trouver à la douzaine les autres vues moins goûtées des touristes amis des beaux-arts : le Mail et son kiosque à musique ; la grange, une grange comme toutes les granges, où tint ses assises le Tribunal révolutionnaire et le vrai Tribunal où, corrects et ennuyés, les arrière-petits-fils des sans-culotte de la grange rendent justice à leur tour... la rendent ou la gardent pour eux !

Il y a encore, rue des Vilains Bonshommes, l'Hospice et le Tour, cette leçon pour les filles ; le pont de pierre sur la Marne, dont bien peu aperçoivent la beauté, tout d'une pièce et sans artifice ; enfin le Café Chéri, le Café Halopel et le Café Mahulot, aux enseignes du *Commerce*, de la *Comédie* et du *Bon Guide*.

L'une des trois est menteuse.

Il n'est point, en effet, de théâtre à Château-Briard. Pourtant, c'est au *Café de la Comédie*, que se retrouvent volontiers, aux rares heures de désœuvrement, les artistes en tournée qui donnent leurs représentations dans la grande salle du bal Jolibelin, dite salle Tarare, presque à la lisière des champs, et face au dépôt du 22e Escadron du Train des Équipages.

Aucun de ces établissements ne saurait faire tort à aucun, et aucun n'y prétend.

Le Café Chéri est le plus étincelant, la population immigrée y fréquente : fonctionnaires retraités ou négociants parisiens, goûtant là, en sages, le plaisir singulier de peiner rue Saint-Denis ou rue d'Aboukir et de se délasser en province, au soir tombé.

La bonne et authentique bourgeoisie locale se donne rendez-vous chez Halopel, au *Café de la Comédie*.

Quant au *Bon Guide*, s'il est ici nommé, ce ne sera pas seulement pour mémoire, encore que ne s'y déroule aucune scène importante du récit qu'on propose.

Croquants de toutes sortes, laboureurs, meuniers, nourrisseurs, herbagers, éleveurs, le petit commerce et la basse industrie y trinquent selon les vieux rites. C'est la bonne auberge des chansons, à la façon de jadis, non loin de la Salle Tarare, à la limite des prés et de la ville, entre le Marché-aux-Chevaux et le quartier du Train. La veuve Mahulot y gouverne.

C'est là qu'il faisait bon, jadis, — c'est-à-dire avant la guerre — suivre les réjouissances patriotiques de la Fête Nationale, dans les meilleures conditions de confort et d'allégresse, grâce à l'aimable disposition des lieux, à la qualité des vins, la saoulerie énorme des habitués, le civisme évident de la patronne et quelques autres raisons encore.

Au surplus, quelle ville de France pouvait disputer à Château-Briard l'éclat d'un Quatorze Juillet réussi ? Aucune.

Voici pourquoi : Château-Briard s'honorait de posséder un artiste habile à tresser les guirlandes, marier les étendards aux bannières et faire resplendir les girandoles, quinquets, lampions, lanternes vénitiennes et japonaises, ballons oranges ou tricolores et ceux-là qui font grimacer d'étranges faces plissées de chats-huants, de matous, de Hurons, de Chinois, voire d'illustres personnages, nos gloires les plus pures : Victor Hugo, Pasteur, Thiers, Gambetta, Félix Faure, héros dont le peuple démêle obscurément la valeur en s'y montrant sensible. Ces gueules de saints laïques mâchant de la chandelle flamboyante, je ne sais pas, pour ma part, de symbole plus magnifique.

L'homme à qui Château-Briard était redevable de ces sortes de magnificences, était un honnête industriel du commun, dont personne n'eut voulu dire qu'il fut fou le moins du monde, bien qu'il ne fit ou n'entendit trois choses à la façon des hommes de son temps et de sa condition.

Fils d'un colporteur traqué plus qu'un loup-garou par les gendarmes de l'Empire, ancien ouvrier du chemin de fer, cabaretier retiré, le personnage — un veuf — se nommait Marat ; Théodore Marat. Il exerçait la belle profession d'entrepreneur d'illuminations.

On n'aurait pas donné un bal, ni pavoisé une mairie dans toute la région sans faire appel aux précieux offices du père Théodore que des esprits forts nommaient avec une solennité feinte, à quoi se mêlait tout de même du respect, et beaucoup d'amitié, le citoyen Marat.

Sur les routes, où l'odeur tendre des noisetiers était relevée des forts relents de sa bouffarde, les cantonniers et les journaliers paresseux et fourbus, comme tous les pauvres diables mal payés,

aimaient à voir, revenant de quelque foire passée, la carriole du père Théodore chargée de bancs, de mâts rougeâtres, de drapeaux roulés pêle-mêle avec du feuillage vif encore et des rameaux de papier peint, de flamboyants écussons populaires pareils à des boucliers de tragédie classique.

Assis de côté, sa Gambier au coin de la bouche, le citoyen Marat poussait doucement, sans trop la presser, sa jument Carmagnole, les yeux mi-clos, tout en fumant Marianne, l'innommable bouffarde dévorée de sa moitié par un maître aux dents longues ; un baroque brûle-gueule, noirci et puant, qu'on ne pouvait plus avoir agrément à têter que par fidélité, comme on remâche de vieilles convictions très éprouvées à l'usage.

Et puis, est-ce que les imaginatifs, les maudits bienheureux et les divins mélancoliques, les lunaires et les lunatiques du commun, ne savent pas assez que de telles pipes sont les plus parfaites et les mieux chéries pour ce qu'elles semblent, chargées de la poussière des vieux calendriers auprès desquels elles dorment, la nuit, collées au ratelier comme de bonnes vieilles bêtes nourricières à l'étable !

— Pas mal culottée pour une pipe de sans-culotte !

C'était, mâchée sans desserrer les crocs, une plaisanterie type du genre Marat. Le bonhomme aimait à passer pour terrible.

Boueux, la queue basse, balayant l'ordure du chemin de son panache avachi, le chien Thermidore suivait à quinze pas.

Magnifique équipage !

De l'Ami du Peuple dont, sans oser encore le proclamer, il se souhaitait le descendant, le citoyen Marat avait le masque légendaire. Deux yeux mobiles infiniment doux sur une face suante à peau de batracien. L'entrepreneur d'illuminations qui sur la vraie beauté entretenait, par hasard, puisqu'on ne lui avait rien appris, et peut-être à cause de cela, des idées saines, n'en était pas peu fier. Même, en toutes circonstances le voyait-on coiffé, enturbané, d'un vieux madras martiniquais à carreaux jaunes et rouges dont la pointe flottait gaiement sur la nuque, en façon de catogan.

Ainsi l'une des pièces les mieux aimées de sa « collection » lui représentait-elle le tendre boucher, le médecin subtil, l'un des

plus glorieux Enfants de la Patrie, le Saint Homme qu'une femme immola sans avoir rien reçu de lui ; ni de sa haine, ni de son amour.

Car Théodore collectionnait passionnément. Ahurissant bric-à-brac que jamais n'égalera l'horrible logique d'aucun musée bien tenu. Décrochez-moi-ça révolutionnaire d'origine douteuse et confondant le bon sens, mais conforme à la représentation monstrueuse, magnifique et grotesque, immense et courte, que se donnait de la Révolution française l'entrepreneur d'illuminations.

Marat se croyait volontiers le survivant et le fils de l'épopée jacobine, le génie même de la frénésie populaire, le légataire universel de l'An I, le concierge de la Conciergerie, l'archiviste, le conservateur de la Terreur... cette idylle !

La gueule du vieux s'ouvrant en O majuscule semblait faite pour ne clamer rien que des *Marseillaises.*

Formidables et noirs, ses poings eussent gaiement brandi les piques des Sections.

Dans de vieilles caisses vides des fusées éteintes, Marat entassait des bonnets phrygiens, des sabres courbes à fourreaux de cuir pareils au sabre de bronze de Kléber à Strasbourg, des pistolets, des affiches, des assignats, des proclamations, des gibernes dont une fleurdelysée, à cause que sur une vieille image d'Épinal, chérie dès l'enfance, il avait admiré un vainqueur de la Bastille affublé de cet objet en sautoir lui battant les fesses habillées de drap jaune au-dessus des bas violets ; des tarots républicains remplaçant le valet-de-cœur par un pupille de l'École de Mars ; des gros sous, un écu, des bouquins contradictoires, une clé de caveau que rien n'empêchait absolument d'avoir été celle du Temple ; des effigies parfois baptisées selon la seule fantaisie du collectionneur, des lambeaux d'étoffe, un chapeau empanaché de plumes tricolores, un authentique chapeau de chouan à cocarde blanche, des bottes de postillon et jusqu'à une écharpe de commissaire de police devenue celle d'un Représentant du Peuple.

L'âme de Marat était un plus pur reliquaire.

Dédaigneux des soucis quotidiens, insensible aux promesses du Grand Soir, qui brisera les chaînes des derniers esclaves, il s'enrichissait, pour libérer son enthousiasme, de plus fiers éléments.

Inconsciemment, le citoyen Marat s'était institué le garde spirituel d'une tradition populaire, confuse, burlesque et sublime ; suprême récolte sauvée du Paradis Perdu de la Liberté, l'Age d'Or de la République ingénue, idyllique vraiment, justicière, criminelle et sainte.

Des citoyens plus sérieux avaient sollicité le citoyen Marat de s'affilier tout à tour au P. O. F., puis au groupe blanquiste ; au beau jour de l'unification, au Parti sans plus. Marat avait refusé, en riant ou en grognant. Un rentier un peu toqué, qu'on appelait inconsidérément le millionnaire anarchiste, l'avait en vain sollicité d'adhérer à certaine Fédération communiste, comptant au moins cinq membres résolus... à se réunir tous les mardis dans la salle à manger du millionnaire. Marat ne faisait pas même partie de la gauche radicale maîtresse des scrutins à Château-Briard, à cause de quoi, sans doute, une urne gravée ornait les cartes du groupe dont le bulletin était *Le Suffrage Universel.*

Si on demandait à Marat :

— Mais enfin, avec qui marchez-vous ?

Il répondait sans hésiter :

— Avec les rouges !

Le joli commerce de l'entrepreneur d'illuminations n'existe plus à Château-Briard. Sa disparition est ce roman même. La maison du bonhomme, une très médiocre bicoque d'un seul étage, entre la poudrière dissimulée sous un tertre vert (Marat ayant le privilège du dépôt des poudres, en ce pays de grands chasseurs de petit gibier), un monticule propice aux longues siestes d'été dans la seule compagnie de Thermidor, auprès du puits d'où, chaque matin, Céline, nièce du capitaine Pajou, sa servante et sa maîtresse, saluait d'un bonjour le citoyen Marat quand, selon une vieille plaisanterie chère aux farceurs de la ville, cette belle fille allait tirer l'eau pour les absinthes de son oncle. Il n'était pas moins nécessaire que de deux seaux.

L'appartement du vieux se composait de deux pièces. Au premier au-dessus de la salle à manger-cuisine, il y avait la chambre de l'entrepreneur ouverte à tous les visiteurs : le capitaine Pajou, retraité haut en couleurs dont les borborygmes puissants imitaient à merveille les ra et les fla de l'école des tambours ; Céline, rousse

abondante, odorante et volontiers dépoitraillée ; Chevance, l'imprimeur ; Tabouret avant tous, Tabouret le cordonnier-poète, le meilleur ami du citoyen.

A côté, enfin, se trouvait le Musée. Le Musée, la chambre aux merveilles, le réduit aux trésors, l'abri des choses qui parlent, dont la porte de bois blanc demeurait close tant que le maître des merveilles, leur enchanteur, n'avait pas fait jouer la grosse clé dans la serrure épaisse et la plus petite clé dans celle du cadenas perfectionné.

C'est au Musée que le vieux allait rêver, narguant le froid, plus heureux devant ses coffres qu'au coin du feu chantant. Il demeurait là de longues heures, fermant parfois les yeux pour y mieux voir au fond profond de l'absurde chéri, vautré dans la fumée bleue et rousse de Marianne, dans la fumée douillette à son vieux crâne bourdonnant ; douillette comme l'étoffe d'un mol oreiller aux creux propices.

Les collections gisaient dans les coffres. Mais sur les murs du Musée, Marat avait recopié les poésies de circonstance dédiées à son ami par Tabouret qui ne sait pas écrire et qui, assis en tailleur improvise en s'accompagnant sur la guitare :

Ma muse est la belle au bonnet rouge
Aux yeux de pucelle et de gouge
Qui préparant la revanche de demain
S'avance une tête à la main.

C'est la tête de Louis Capet, roi de France,
Entre les traîtres le peuple ne fait pas de différence,
Et le peuple souverain a rugi comme un lion
Quand il a vu la tête dans les mains de Samson.

Ouvrier ! garde bien ton fusil et du plomb
Le trône populaire n'est pas encore d'aplomb,
Il faut au lion du sang et des têtes encore
Pour peindre le couchant du Grand Soir et l'aurore
Du matin qui verra naître la Vérité
Dans les jardins en fleurs de la Fraternité !

Et il y avait aussi des chansons dont on ne savait pas si elles

étaient plus jolies chantées par Céline en chemise, entre les bras de Tabouret qui l'aidait à tromper le capitaine, ou gueulées par Marat, seul, en face de Thermidor faisant le beau aux beaux vers ingénus :

J'ai pris la couronn' de la Reine
Pour l'offrir à Charlotte,
Dansons la Carmagnole !
Charlotte m'a dit c'est pas la peine,
J'aime bien mieux mon bonnet rond,
Vive le son du canon !

Il y avait six couplets :

J'ai pris la rob' de soi' d' la Reine
Pour l'offrir à Thérèse...

Et le dernier couplet c'était :

J'ai pris la chemis' de la Reine
Pour l'offrir à ma belle
Dansons la Carmagnole !
Ca f'ra des beaux lang's en dentelle
Pour notre p'tit garçon,
Vive le son du canon !

Ce sont des vers bien humbles, mal fichus, qu'il faudrait imprimer avec des clous, comme on imprimait la belle prose de l'Ami du Peuple, l'autre, le vrai, le grand ; des vers qui ne charment guère les oreilles délicates. Pourtant, car c'est lui vraiment qui ravit la palme à Céline toute nue, il fallait les entendre chanter par le poète lui-même, ses doigts crochus ravageant la guitare, accompagné en sourdine par Marat, la pipe aux dents et les yeux à l'abri sous ses lourdes paupières. Des diamants noirs dans un sac.

Marat était heureux dans ces moments-là. Bougrement heureux ! ainsi qu'il disait, songeant au Père Duchesne. Il l'était plus encore lorsqu'on le laissait seul.

Quelquefois, assis sur une chaise boiteuse et dépaillée, qu'il croyait fermement, comme on croit quand on Croit, être le siège de l'Accusateur du Tribunal Révolutionnaire à Château-Briard, le siège

unique du poussiéreux Musée, Marat se plaisait à articuler des noms, rien que des noms, retenus au hasard des meilleures et des pires lectures.

Il criait :

— Marat !... Hébert !... Babœuf !...

Ça lui faisait, disait-il, plus d'effet que trois pernods.

Même ce nom, Babœuf, le transportait plus que le sien, Marat.

— C'est le plus dur à faire passer, disait-il ; c'est du vrai raide ! Ça fait du bien !

On a raison de dire qu'il faut une religion pour le peuple. La déité ne manquait pas à la plus pure collection du bonhomme ; celle qui n'était pas dans les vieilles caisses à pièces d'artifices mais dans son crâne épais et musicien. Comme pour rassembler les éléments du cortège désordonné, sur un char d'éblouissante poussière orné d'attributs semblables à ceux dont il paraît l'estrade des fêtes publiques, se dressait pour lui seul, radieuse et nue, la Déesse Raison.

La Révolution !

C'était pour l'entrepreneur d'illuminations la Guillotine droite et rouge, au haut de ses quinze marches ; la Guillotine dominant Paris comme aujourd'hui le domine le Sacré-Cœur, avec un tapin déguenillé battant la caisse de chaque côté de l'échafaud. Commandant des troupes populaires, Santerre levait son sabre, droit sur son cheval de brasseur pareil aux chevaux des cavaliers nobles de Van Loo, tel que l'entrepreneur en avait vu une fois dans un musée moins beau que le sien.

Une vieille conduisait son homme et son garçon au carrefour où se rassemblaient les volontaires courant à la frontière. Tout en marchant, elle tricotait, la vieille ; soudain, elle présentait son simple ouvrage à un homme coiffé d'un bonnet rouge ; l'homme comprenait, habitué à ce langage, déchiffrait un nom dans le lacis des mailles, faisait un signe à Samson et une nouvelle tête tombait aux cris de Vive la Nation !

Les armées de la République en sabots marchaient au canon étranger, menées par des lascars blasphémateurs semblables au capitaine Pajou qui détestait les prêtres. Des gosses signaient leur enrôlement d'une main hardie, tandis que sur des bandes de calicot

identiques à l'ouvrage du citoyen Théodore Marat, tonnaient ces mots en lettres de flamme : LA PATRIE EST EN DANGER !

La Convention ! Le Comité de Salut Public faisant de bonne besogne à la lueur d'une mauvaise lanterne. Le peuple renversant la Bastille aussi aisément qu'un bambin souffle sur un château de cartes, et qu'était-ce d'autre ? Les gueux délivrant des captifs moribonds reprenant goût à la vie aussi et assez pour entonner le *Ça Ira* !

Le Roi, la Reine et le Dauphin ; le Boulanger, la Boulangère et le Petit Mitron poussés au Temple, dont Marat conservait la clé.

Les dames patriotes troussant par derrière les religieuses aristocrates dont, sous ses paupières, le vieux rigolait de voir sans concupiscence gigotter les cuisses très blanches.

Marat conservait volontiers une révolution féerique, guère plus longue que la Commune de Paris qu'il avait suivie de Versailles, sans qu'on lui expliquat. Il ne s'appliquait pas à comprendre, à atteindre ce qui eut été si au-dessous de son rêve opulent.

D'avoir beaucoup lu, à tort et à travers, il avait gagné la joie de se régaler sans fin d'une apothéose perpétuelle et, poète, les explications du poète Tabouret lui suffisaient.

Lorsque l'entrepreneur dressait l'estrade des musiciens pour un bal public sur une place de village, c'était comme s'il eut édifié l'Autel de la Patrie.

Besogne sacrée faisant trembler ses vieilles mains noueuses, d'aise et de dévotion.

CHAPITRE II

« CHERCHE, THERMIDOR !... »

Or, le marquis du Hocqueton, dont le château, le Rouveau, juchait sur la côte, à une lieue de Château-Briard, fit un jour appeler l'entrepreneur d'illuminations. Jusqu'alors le marquis n'avait rien commandé à Marat que des poudres de chasse, et il venait en ville en prendre livraison.

Marat serait mort de faim à côté de son trésor révolutionnaire s'il n'eût rien apprêté que la Fête Nationale. La location de son dansoir ambulant n'eut pas suffi non plus.

Il attela donc Carmagnole, siffla Thermidor, qui sortit de sa niche en battant de la queue et le vieux, installé à l'aise dans sa mauvaise carriole, entreprit l'escalade de la côte, ne s'interrompant de culotter Marianne que pour affoler les oiseaux en gueulant à s'en faire-claquer les cordes :

Que faut-il au républicain ?
Du plomb, du fer et puis du pain.
Du fer pour travailler,
Du plomb pour nous venger
Et du pain pour nos frères,
Vive le son du canon !

Le coup d'aile sec d'un pivert semblait casser une branche. Le coucou chantait au plus noir des taillis. Un meeting de lapins s'interrompait au milieu du chemin, s'évanouissant en ruée de pattes menues.

A la sortie du bois c'était l'angle aigu de la plaine. Un coin de paysage briard puissant autant que la campagne beauceronne, mais s'achevant à l'horizon en une de ces splendeurs panoramiques dont aucune richesse n'atténue la déchirante mélancolie et qui assure qu'on est bien sur le chemin de la Frontière. A une heure de Paris, semble toute proche la « ligne bleue des Vosges » dont, alors, la littérature militaire n'avait pas fini d'utiliser le franc symbole.

A quoi bon décrire un paysage pour lequel Théodore Marat n'eut pas un regard ? Sensible autant que le furent ses maîtres de la Terreur, l'entrepreneur d'illuminations, vivant à la limite des champs, n'avait pas encore reconnu le visage de la nature. En cela encore on le trouvait pareil à ses maîtres laissant à la gentilhommerie romantique le soin de recueillir l'hoirie lumineuse de Jean-Jacques.

Théodore Marat était donc un cérébral ; un poète intérieur.

Dans la campagne briarde, il ne vit que le château de M. du Hocqueton, et jamais il n'avait pu voir sans rire ce monument dictant aux uns de l'envie, de la colère aux autres, et, toujours, de l'admiration.

Le château ressemblait à un gâteau de noces.

Lourd et comique, fraîchement radoubé avec des ailes blanches à clochetons roses, farci, çà et là, de pierres meulières semblables à du nougat aux amandes. Écrasé qu'il était sur sa base, mastoc et fragile, personne n'eut été surpris de voir fondre au soleil ou dévoré par les petits maraudeurs ce château de Cocagne.

La côte gravie, l'équipage primitif décrivit une courbe sous les platanes, et Théodore Marat, traîné par Carmagnole, pénétra dans une cour fermière, précédé d'oies claironnantes que pourchassait le plaisant Thermidor.

Au seuil des cuisines qui se dénonçaient autant par l'or des casseroles et la suie des chaudrons dans un clair-obscur hollandais, que par la bonne odeur, Carmagnole enfonça ses sabosta dns le sable, remua la tête de gauche à droite, balla ensuite du museau de haut en bas et fit un pet.

Marat mit pied à terre.

Après avoir rudement heurté du poing à la porte grande ouverte, comme pour éveiller l'attention des officieux qui ne lui en accor-

daient aucune, l'entrepreneur, en acteur certain de ses effets éprouvés, entra délibérément pour s'immobiliser tout à coup, la main ouverte au bord crasseux de son madras martiniquais.

— Salut et fraternité, citoyen !

Le citoyen leva la tête.

Imaginez un jeune valet de chambre paysan, extraordinairement frisé, fort occupé pour l'instant d'alimenter un cochon d'Inde aux yeux de jeune fille, élevé par lui en secret, malgré la défense formelle de la cuisinière, opulente personne dont l'autorité indiscutée s'étendait sur toute la valetaille.

— Qu'est-ce que vous voulez, l'homme ?

Apparemment le petit valet ignorait tout du personnage auquel il avait affaire.

Marat ne s'en formalisa pas autrement. Il répondit :

— Parler au marquis, moucheron. Le ci-devant m'a fait appeler. Où est-il, le ci-devant ?

— Le... quoi ?

— Le marquis, nom de Dieu ! Je te l'ai déjà dit. Fais-lui savoir que c'est Marat. Le citoyen Marat, entrepreneur d'illuminations.

— Ah ! je comprends ; c'est pour la fête ?

— Quelle fête, citoyen ?

— La fête à Madame la marquise, donc.

— La femme du ci-devant ?

— Si vous voulez.

— Possible, citoyen, possible. Allez dire à votre maître que nous sommes ici par sa volonté et que...

Mais la calembredaine s'arrangeant mal, Marat reprit, changeant de ton :

— Eh, bien, jeune homme ? J'attends !...

Ahuri, le valet mérinos laissa là l'entrepreneur.

Il reparut bientôt, renonçant à rien dissimuler de son étonnement que le marquis eut daigné manifester le désir de s'entretenir en personne avec un aussi vulgaire individu, tristement vêtu et fort mal embouché.

— Monsieur le marquis vous attend au jardin, suivez-moi.

Habillé de flanelle blanche, le marquis du Hocqueton, chauve, gras, haut en couleur, un tortil de graisse violette sous la nuque, la

face ornée de favoris autrichiens à l'ancienne mode, prisonnier du bien-être que lui procurait la sieste au creux d'un siège anglais bourré de coussins, donnait des conseils de sagesse, une exacte leçon de savoir-vivre, au chien fox, son favori, blotti à ses pieds.

— Toby, mon amour, apprenez enfin à vous conduire en chien né. Vous pissez partout, mon amour, ce qui n'est pas d'un gentilhomme. En outre, vous donnez la chasse aux paons, lesquels sont des animaux aristocrates et d'aussi bonne maison animale que vous-même, petit Toby, et celà cause une peine immense à votre maître. Vous remuez la queue, Toby. Vous comprenez. C'est parfait.

« Je vous permets, je vous donne pleine et entière licence d'étrangler tels chats qu'il vous plaira, mais respectez les paons qui, d'ailleurs, vous crèveront proprement les yeux si vous les embêtez.

Toby ému baissait la tête. Avec des frissons gracieux, cet animal vraiment bien élevé contenait pour un moment une voluptueuse envie de pisser sur les beaux souliers jaunes du marquis.

Les paons, flattés et rassurés par les propos du maître, dégringolaient un à un d'un cerisier pour reprendre possession de la pelouse, leur domaine.

Marat songeait en les observant :

— Ils sont aussi beaux que des feux d'artifice.

Alors le marquis daigna prendre garde à celui qu'il avait mandé sans délai.

Dabord, il le considéra, avec plus de veulerie naturelle que d'insolence apprise.

Ses yeux verdâtres tour à tour allumés d'une flamme intense ou remarquablement mornes, tels des mares inféconde.

Les narines du marquis se gonflaient s'il parlait et, s'il se taisait, ses dents très blanches mâchonnaient quelques poils de sa moustache brune.

Ventripotent, il se laissait deviner pourtant capable encore de prouesses juvéniles, bien que d'horribles tics révélassent un vieillard.

Ses mains apparaissaient labourées par ses propres ongles et, parfois, sans cause, il jetait une poignée de cailloux à ses paons

adorés. Alors il riait très haut, très fort, puis s'arrêtait, visiblement honteux.

Toby le considérait, chagrin et ne comprenant plus. Les paons s'envolaient avec de grands gestes héraldiques, de larges battements de leurs ailes lumineuses et avec des cris qui faisaient tressaillir la marquise.

Ce jour-là, comme les autres jours, les tristes jours l'un à l'autre ajoutés, elle brodait près du marquis.

Blonde, en peignoir réséda d'une élégance de country, mince et dolente, douloureuse peut-être, rien ne permettait de porter sur elle un jugement immédiat. Toutefois, son insignifiance même paraissait assez étudiée. Elle avait vingt ans de moins que M. du Hocqueton.

L'entrepreneur, accoutumé de peser la noblesse sur la bascule à Samson, estima que, puisqu'on ne s'inquiétait pas autrement de lui, l'instant était venu de prendre délibérément la parole.

— Monsieur le Marquis m'a fait demander ?

Il ne crut tout de même pas devoir dire le ci-devant. On ne peut pas plaisanter à toute heure.

Le gentilhomme se logea son carreau dans l'œil gauche.

— Ah ! Ah ! c'est vous, Marat.

Il tendit au rustre sa belle main ravagée, rude et noueuse comme celle de l'autre, jadis si blanche et si douce.

— J'ai grand besoin de vous, Marat.

— Je suis aux ordres de Monsieur le Marquis.

— Parfait. Je compte sur vos talents. Marat, mon ami, je donnerai dimanche, dans ce parc, une fête en l'honneur de la marquise. Est-il vrai Ottilie, ma chère ?

— Oui, mon ami, répondit la marquise sans lever la tête.

— C'est sa fête ; je veux dire celle de sa sainte patronne. Que tous les arbres soient illuminés, j'y tiens expressément. Vous vous chargerez aussi d'édifier une estrade pour les musiciens. A ce propos, pouvez-vous recruter dans le pays des instrumentistes pas trop impossibles ?

— J'ai sous la main...

... et en disant ces mots il avançait à plat son énorme patte poilue..

— ... d'anciens musiciens militaires très habiles. Faut-il l'orchestre complet ?

— Complet ! Je ne regarde pas à la dépense s'il s'agit de fêter la marquise.

Marat s'inclina.

— Donc vous aurez un orchestre complet d'excellents musiciens. A merveille. Enfin, au-dessus de la volière, sur cette plate-forme que vous apercevez au-delà du bassin, là voyez-vous, Marat ?

— Je la vois, Monsieur le Marquis.

— Vous me tirerez en artiste consommé un feu d'artifice chinois.

La marquise poussa un cri léger de tout petit animal blessé et dit, suppliante :

— Mes oiseaux, mon ami ! Ils mourront de frayeur !

Une peine infinie animait maintenant le masque d'indifférence de cette jeune femme à la beauté à demi-flétrie.

Les prières des beaux yeux n'amenèrent qu'un sourire assez vain sur les lèvres du marquis ; un peu celui d'un magister prenant en pitié la naïveté de son écolier.

— Laissez-donc, ma chère. Les oiseaux des îles ne souffrent pas de ces sortes de tumulte. Les sauvages, tous les navigateurs l'ont soutenu, n'aiment rien tant que les détonations et l'on n'a jamais ouï dire que leurs jeux, un peu vifs, dépeuplassent d'oiseaux les forêts vierges. Au surplus, Marat s'en tirera fort bien. N'est-ce pas Marat ?

Quelque chose inquiétait Marat, profondément humilié d'avoir encore un élément à apprendre de son métier qu'il croyait bien connaître et, surtout, doutant que ce fut possible.

— Un feu d'artifice... chinois ?

Du coup le marquis, à qui rien ne plaisait tant que d'affirmer à bon marché sa supériorité, triompha.

— Hein ? Quoi ? Je gage que vous ne savez pas ce que c'est. Je m'en doutais. Écoutez, mon ami, et suivez-moi bien. Je ne veux pas ici, chez moi, d'un feu d'artifice de village. Il convient que chaque fusée, que chaque gerbe soit vraiment ou une fleur ou un bouquet, un oiseau, une envolée d'oiseaux, un bouquet d'oiseaux...

Il répéta, charmé de sa trouvaille, et peut-être certain de se découvrir poète :

— Un bouquet d'oiseaux !

Marat précisa :

— Un vol de paons.

— Vous m'avez compris, Marat... Un vol de paons.. ou enfin ce qui s'en approche le plus. Quoi ?

— On pourrait expliquer les pièces au fur et à mesure que je les tirerais ?

— Que voilà donc une idée fameuse ! Des valets poudrés annonçant : Les grenades... Les roses... Les lys... Les jacinthes...

— Les paons !...

— Les colibris !... Mais pourrez-vous vous en tirer ?

— Facilement, Monsieur le Marquis, en choisissant bien les pièces. La pyrotechnie fait tant de progrès de nos jours. Seulement, je dois avouer à Monsieur le Marquis que, s'il veut un bouquet final, et l'on ne peut décemment pas se passer d'un bouquet final, la plate-forme de la volière sera trop petite.

Le gentilhomme sourit en sage qu'on ne saurait prendre jamais de court. Il balança son monocle entre ses doigts, à la façon d'un enfant jouant d'un miroir au soleil, et dit enfin :

— J'y ai songé, mon cher M. Marat. Aussi, que cela ne vous embarrasse pas. Vous tirerez le bouquet au bout du parc à cet endroit où commence le pré. Le voyez-vous, Marat ?

— Je le vois, Monsieur le Marquis.

— C'est, je puis dire, une place de choix... Prenez-vous froid, Ottilie ? Vous frisonnez, ma chère ? — J'aurais... pour des raisons... comment dire ?... de délicatesse... voulu trouver une autre place, encore qu'elle soit, je l'ai dit, la meilleure, mais je n'en vois pas. En vérité je n'en vois pas d'autre. Bah ! Tant pis pour les maladroits.

— Mais il n'y a rien à craindre, Monsieur le Marquis.

— Oh ! Oh ! Mon cher M. Marat, je ne dis pas cela pour vous ; ce serait bien sottement offenser un spécialiste de votre compétence. Il s'agit d'autre chose et qu'au surplus je puis fort bien vous dire. Quoi ? Quoi ?

Marat crut que la marquise allait défaillir, tomber roide ou se dresser, hurlante, bondissante, capricante, tout à fait folle et à jamais.

Le marquis étendit le bras.

— C'est là, devant le pré, que le Vicomte de Frene — vous savez ce jeune imbécile, vous l'avez bien connu en ville ? — a été tué comme nous faisions l'ouverture, voici déjà trois ans. Tant pis pour lui, mon bon Marat, et le grand saint Hubert l'ait en bonne garde. On n'a pas idée d'être aussi mauvais fusil. Est-ce que je me suis fait tuer, moi qui chasse depuis quarante ans ?... Ottilie, vous prenez décidément froid, rentrez ma chère .

Qui eut pu dire si c'était là un ordre ou bien une tendre invitation ?

Pourtant, la marquise ne bougeait pas. On l'eut pensé morte, figée dans le dernier spasme d'un secret désespoir.

Soufflant très fort, le marquis se pencha sur elle et lui écrasant ses mains délicates dans ses pattes énormes :

— Rentrez, chérie, vous n'êtes pas bien.

Marat embarrassé, lui qui d'ordinaire ne l'était guère, tortillait entre ses doigts la pointe de son gilet de laine marron.

Sans un mot, toute blanche, fantômatique, la marquise se leva enfin, traversa le jardin et disparut au détour d'une allée.

Le gentilhomme dit alors à l'entrepreneur :

— N'y prenez pas garde, Marat, ce sont des vapeurs... rien que des vapeurs... un poète gentilhomme l'a dit : La femme est une enfant malade.

— Il faut la soigner, ajouta Marat.

— Bah ! ...des vapeurs... songez-y. . cela se dissipe... c'est le propre des vapeurs... Dieu pourvoit à tout, mon ami.

— Monsieur le marquis n'a plus rien à me demander ?

— En vérité, non. Le prix ?... Envoyez-moi votre devis et nous tomberons certainement d'accord... je ne suis pas pingre et cette prétention est la mienne de m'entendre toujours avec les honnêtes gens. Adieu, Marat.

— Je vous salue, Monsieur le Marquis.

Comme il traversait les cuisines pour la seconde fois, Marat interpellant le petit valet :

— Et toi, flandrin, sais-tu ce que c'est qu'un feu d'artifice chinois ?

— Chinois ?... un feu...

Marat n'avait aucun désir d'une réponse satisfaisante, content d'avoir éberlué le gamin. Il fourragea sa tignasse frisée et, lui soulevant la tête par l'une des mèches les plus huppées, il grogna joyeusement :

— Belle tête à mettre au bout d'une pique !...

Pour regagner la grand'route, il fallait faire la moitié du tour de la propriété, du domaine assez vaste encerclant le château. Marat, au surplus, n'était pas fâché d'apercevoir du plus près l'emplacement qu'on lui assignait pour l'exécution de son chef-d'œuvre, le bouquet final du feu d'artifice chinois.

Comme il atteignait à la haie bordant le pré, à l'extrêmité du parc, l'entrepreneur d'illuminations ralentit le pas de Carmagnole qui ne demandait pas mieux et, debout sur son siège, les mains en visière, examina l'endroit.

Couchée dans l'herbe, passionnément, livrée à la terre qu'elle semblait supplier de l'absorber, une femme, blonde, en peignoir réséda, pleurait doucement, à petit bruit. Elle arrachait des touffes d'herbe humide et les baisait éperduement en sanglotant :

— Mon petit ! Mon pauvre petit !... mon petit... mon petit chéri !... Mon petit mi... mon petit... mon mi...

Chaviré, le rude cœur du sensible Marat battit à se rompre. Carmagnole surprise reçut un cinglade de coups de fouet et l'équipage partit en vitesse, suivi du fidèle Thermidor, que toute course un peu vive faisait un peu plus joyeux.

Or, l'entrepreneur n'était pas au terme de sa course. Il lui fallait encore, avant d'atteindre la route nationale qui va se confondre dans la rue de la République à Château-Briard, traverser le Bois des Coudreaux, et cette journée devait être assez fertile en événements capitaux pour qu'une âme moins ardente que celle du citoyen Marat en fût nourrie pour la vie.

A deux kilomètres de Château-Briard, Marat avait ralenti le pas de Carmagnole pour rallumer Marianne. Serrant ses dents jaunes sur sa bouffarde ivoirine comme elles, il se prit à fredonner une vielle chanson ; une chanson de la Grande Armée qu'il tenait mordicus pour un refrain des Volontaires de la République :

Nos dieux dans le bel âge
Sont l'amour et les ris,
Mais le seul cocuage
Est le dieu des maris.

Du grand Kaire à Moscou,
De Stockholm au Pérou,
Dans la France et partout
Tout mortel aime et boit.

Le pauvre...

Et, comme cet imaginatif, comme cet illuminé n'était pas incapable d'une association d'idées, à la condition qu'elle fut aussi simple qu'un problème d'arithmétique élémentaire, il soupira :

— Pauvre femme !... Ce ci-devant... tout de même !... Une fière brute !... sans la Révolution sainte c'eut été pour cette jeune dame le couvent... la lettre de cachet... les oubliettes...

Ainsi son riche esprit battait-il la campagne, lorsqu'il perçut des cris de détresse, pas très lointains, et qui semblaient portés par le vent inclinant devant lui les mélèzes du Bois des Célestins, qu'il lui fallait traverser après celui des Coudreaux.

Cinglé aux entrailles par un coup de fouet bien plus fort que celui qu'il lançait un quart-d'heure avant à Carmagnole, Marat bondit hors de la carriole sans lâcher les guides. Il attacha la jument à un hêtre tout proche, et sifflant doucement Thermidor séduit d'une espérance de chasse, soupçonnant l'aubaine d'un gibier exceptionnel, l'entrepreneur s'enfonça au trot à travers les fourrés, serrant son perpignan dans sa main puissante.

Un cri terrible, tel que Marat ne se souvenait pas d'en avoir encore ouï aucun, fit s'envoler deux étourneaux. Puis ce furent des cris plus faibles ; des gémissements dénonçant l'accomplissement d'un crime, et puis plus rien.

Les feuilles et les branches du dernier automne craquaient sous les pas de l'homme et les bonds du chien haletant, joyeux, affairé, sa langue de papier buvard pendant de côté.

Une douce odeur de putréfaction gourmande s'élevait du sol. C'était un peu comme si on humait un bon plat de champignons

préparé pour accommoder la pièce de résistance d'un festin de cannibales.

— Cherche, Thermidor ! Cherche !

Maintenant, le chien lancé au galop, pointant droit sur le plus épais fourré, précédait son maître de trente longueurs, et, sûr de sa prise, il sonnait l'hallali en aboyant furieusement.

— Cherche, Thermidor ! Cherche !...

CHAPITRE III

LA ROMANCE A CÉLINE

— Céline, fais l'amour avec moi.

— Oui da !

— Couche avec moi Céline, ma Céline !

— Sois donc sage, Tabouret, tu ne sais pas parler aux femmes.

— Qu'est-ce que tu veux donc que je leur dise ?

— Alors, grand malappris, tu le demandes, ça, à toutes ?... Et tu oses dire que tu m'aimes.

— Eh non, butée, je ne leur demande pas ça à toutes. C'est de toi toute seule que j'ai envie, ma Céline, et tu le sais bien.

— C'est égal, pour un poète, tu n'as guère de jolies façons. Vois-tu, Tabouret, malgré ta guitare et tes poésies, tu n'es et ne seras jamais qu'un cordonnier !

Claquant sa guitare dont toutes les cordes vibrèrent en un gémissement métallique sur le gazon de la poudrière, devant la maisonnette de l'entrepreneur d'illuminations, Tabouret, en manière de défi, jeta sa casquette en peau de lapin à longue visière et, secouant sa tignasse bouclée, regarda droit dans les yeux pailletés d'or, ses beaux yeux de fille en perpétuel amour, la nièce du capitaine Pajou, la magnifique rousse de trente ans, aux seins lisses, pleins et légers comme des pastèques, soulevés rythmiquement sous le corsage de taffetas rose.

Céline se mordit les lèvres, prit son temps et à toute volée, en fille qui a de la force à dépenser quand elle ne la donne pas au

simple plaisir, giffla sur les deux joues mal rasées le savetier-troubadour.

Mais elle s'était ainsi penchée imprudemment sur le lit de mousse où l'inspiré s'immobilisait en une attitude de Bouddha et, bonnement, Tabouret — honnête créature de Dieu qui ne fait fi d'aucune récolte, par sainteté — en profitait pour empoigner aux jarrets la rousse bientôt écroulée sur les épaules, telle l'automne opulent abattu sur l'été finissant.

Ivre de tâter cette chair blanche dont il avait si faim, Tabouret plus calin qu'agressif, et plus tendre que l'eut soupçonné l'amoureuse, glissait une main lancinante sur les perfections que ses yeux recréaient au bout de ses doigts. Ses doigts courant avec des gestes musiciens sur la peau d'une Céline toujours indignée en pareil cas, émue quand même. Pourtant, elle était la plus forte et, se délivrant d'une bourrade, elle envoya choir le cordonnier, déboulant du faîte de la poudrière jusque sur les cailloux neufs du chemin.

Au bas du tertre, la guitare marqua la chute en sonnant aussi haut qu'un gong.

Céline riait, les poings aux hanches dodues, d'un rire si frais, si liquide, que c'était encore de la volupté pour Tabouret, prompt à réescalader, malgré la meurtrissure de ses reins de vieux chat maigre, le sommet de la poudrière, son Parnasse.

— Tabouret, mon fils, tiens-toi tranquille. Je te permets tout de même de t'asseoir contre moi. Es-tu fou ?... Si le capitaine nous voyait ?...

— Tu couches avec lui, ma Céline ?

— C'est mon parrain ; c'est tout ce que tu as besoin de savoir.

— Je ne l'aime pas trop. Et puis c'est un vieux.

— Un vieux qui te tirerait joliment les oreilles.

— Il est laid. C'est un particulier guère flatteur pour une belle personne comme toi.

— Un capitaine quand même ; c'est quelqu'un.

— Ouais ! un traîneur de sabre.

— Ne dis pas ça, Tabouret. Un héros de soixante-dix, décoré.

— Oui, je sais... il a fusillé le monde à Paris, pendant la Commune.

— Laisse-donc ça, Tabouret, chacun ses idées.

— La mienne, Céline, c'est de t'avoir.

— Et qui te dit non ?

— Oh ! bien vrai, ma Céline ?...

— A mon heure, Tabouret. Mon petit Tabouret, sois gentil. Tu vois, j'ai confiance et je ne me gêne pas de m'asseoir près de toi. Donne une bise si ça te fait plaisir... là. Et maintenant, compose-moi une romance pour moi toute seule... Faut me mériter, Tabouret. Fais ta romance !...

— Vrai, Céline, c'est ça que tu veux ?... et après... tu ne me diras plus non ?..

— Ta romance d'abord, Tabouret.

— Écoute !

D'un bond, Tabouret sauta sur sa guitare comme un hongrois sur sa selle. Il l'accorda.

Vautrée sur le gazon, les reins creusés, Céline tiraillait les mêches souples du poète. Sans plus se faire prier, Tabouret, sûr de son instrument et de son génie improvisateur, les yeux au ciel, composa sans trop hésiter, sans trop tituber au divin sentier, sur un vieil air paysan de la Creuse, d'où il était venu à la suite d'un père plus gueux que lui :

Je t'aime tant que j'en mourrai
Mais tu t'en moqueras, Céline
Et le jour que vous m'enter'rez
Un autre te dira : Caline !

Céline passa sa langue sur le fruit de sa bouche.

— J'aime ça ! Continue, Tabouret.

Je souffre d'un mal sans pardon
C'est un merle blanc qui dévore
Mon cœur et c'est comme un charbon
Que je veux rallumer encore.

— Un merle blanc ! c'est gentil ! soupira la fille en une extase parfaitement féroce.

Les torrents eux-mêmes voient parfois leurs cours se ralentir et la verve soutenue par l'amour n'est pas non plus inépuisable.

Ici, Tabouret fit un effort. Ses sourcils remontèrent haut en accents circonflexes au dessus de ses yeux.

Les grandes amoureuses sont sans pitié.

— Oh ! que t'es vilain, Tabouret. Un vrai magot.

L'artiste ravala sa salive et barytonna d'une voix plus claire, manœuvrant les cordes de sa guitare de la façon qu'il tirait l'alène les jours de presse :

Céline n'as-tu pas d'amour
Battant de l'aile dans ton âme..

Céline pensa, charmée :

— Les perroquets, on leur donne du vin chaud, les hommes faut les mécaniser pour les faire chanter...

Pourquoi faut-il qu'un troubadour
Soit méprisé par une femme !

Céline mollissait. Elle ne méprisait pas Tabouret. Devait-elle alors le lui laisser croire ? Et puis combien de femmes pouvaient se flatter avec elle d'inspirer un artiste, poète et musicien, et qui tirait vraiment du fond de soi, de son cœur et de son âme, tous ces beaux mots fondus en une si tendre musique ? Céline avait lu un nombre considérable de romans, tous des romans d'amour, et des vers aussi, non des pires ; ceux de Musset, ceux de Lamartine. Nulle part, elle n'avait lu les vers de Tabouret qui ne pouvait plagier personne, ne sachant pas lire et encore moins écrire.

Heureuse, flattée, mise en appétit de luxure par la richesse des images dont elle recevait l'impression directe, un peu saoule de vanité, la nièce et la filleule du brave capitaine Pajou s'aperçut enfin qu'à ce point de sa chanson Tabouret, détournant la tête, essuyait, d'un pouce aplati par le labeur, ses yeux, touché de la grâce des larmes !

Elle comprit que ça n'était pas par jeu et n'y tint plus.

— Tu pleures, Tabouret ? T'as... tant de chagrin, mon grand?...

Tabouret qui eut triomphé si aisément, et dans une telle gloire, réservait une surprise à l'amoureuse. Toute autre que Céline eut été irrémédiablement perdue pour lui.

Il dit, religieusement :

— C'est les vers, Céline... Les vers nouveaux ! . Ça me tire toujours une larme ou deux... les autres, les vieux, ça ne me fait plus rien ; j'y suis habitué.

Et gaillard, Tabouret entonna à pleine gorge :

Collinette allait au marché
Acheter du plan d'estragon,
Viragon !
Elle commit un gros péché,
Pour l'amour d'un jeune dragon,
Pan ! Pan !
Vignette sur vignon !

Céline lui jeta ses bras frais au cou.

— Ah ! Tabouret ! je t'aime mieux comme ça ! Tu n'as pas d'amour pour moi, canaille ! Tu n'as que du goût pour la femme ; c'est ta guitare et tes chansons qui te tiennent au cœur. Ça ne fait rien. Si tu as envie de moi, on pourra se revoir puisque je n'ai plus peur de ton amour... Je n'aurais pas voulu d'un homme qui m'aurait trop bien aimée ; vois-tu... ça peut mal finir, et j'ai besoin de ma tranquillité... Ce soir, ici ; veux-tu, Tabouret ?... Quand Pajou ira faire son billard ?

— Ah !... ce soir ?... Oui, ma Céline... un baiser...

Céline baissa la tête et offrit son cou blanc. Tabouret colla ses lèvres sur la peau fraîche en écartant un coin du corsage.

— Canaille !... pas de suçon, Pajou ferait des histoires.

— On dit que vous vous battez... On dit que c'est toi qui lui avait fendu le front d'un coup de pichet... on dit que des fois aussi il te corrige...

— On dit... on dit... ne t'occupe donc pas de ce qu'on dit. Faut de l'ordre dans une maison. C'est lui, le capitaine, que je vais chercher maintenant. C'est pour ça que je te quitte si tôt. Il m'attend au bureau de tabac, chez Ricolle.

— Devant une absinthe.

Paillard, Tabouret étant sobre méprisait le péché d'autrui.

— Naturellement, répondit Céline. Ne lui demande pas, à son âge, de changer ses habitudes. Tu comprends... un soldat.

— Une culotte de peau, oui.

Céline secouait ses jupes et lissait son tablier à fleurettes imprimées.

— Et Marat, l'as-tu vu ce tantôt ?

— Marat ? Il est parti ce matin à Dompierre, au Rouveau, chez le réac'. Hein ! c'est rigolo. Marat chez le marquis du Hocqueton ! On l'a fait demander. Qu'est-ce qu'on peut bien lui vouloir chez les calottins ?... En tout cas, il devrait être de retour et il n'est pas là.

— A ce soir, Tabouret... à ce soir !

— A ce soir, ma Céline... à ce soir !...

CHAPITRE IV

FARIGOU

Il faisait grand jour.

Pénétrant par l'étroite lucarne grillagée du violon municipal de Dompierre, le soleil découpait des ombres burlesques.

Jésus-François Farigou s'éveilla.

Jésus-François Farigou, bâtard, ex-pupille de l'Assistance Publique, ex-caporal au 8e régiment d'Infanterie de Marine, au Mourillon et à Obock, quand on faisait encore la relève de cette colonie de malheur, sur la mer Rouge, avant que la science des fabricants de statistique n'eût reconnu que les bataillons y fondaient aux feux de la fièvre, que les hommes y crevaient comme des mouches, sauf Jésus-François Farigou, ex-ferblantier ambulant, présentement ouvrier agricole, plus véridiquement batteur de grands chemins, trimardeur, chemineau si l'on veut, et qui résistait à tous les assauts de la nature ou des hommes, à tous leurs mauvais tours, à toutes leurs ruses, à toutes leurs méchancetés.

Un singe déguisé en loup. Un loup au nez un peu pointu perçant un buisson de barbe, de moustaches, de cils, de sourcils de toutes les couleurs, du roux sylvestre au gris de la toile d'araignée.

Deux petits yeux verdâtres battaient de l'aile, lampes exténuées.

L'habit de Farigou ne vaut point qu'on le décrive. L'homme avait un bâton suspendu à son poing, un couteau dans sa poche et une pipe dans sa musette.

A peine éveillé, Jésus-François Farigou entreprit de gueuler :

— Bon sang ! Vont-ils point m'ouvrir, les cochons, les salauds, les fi' d' garces ? Sûr et certain qu'ils le font exprès par mépris du pauvre monde et par cochonnerie naturelle. Ils vont me faire manquer mon voyage, les tantes !

Jésus-François Farigou, la veille, avait trouvé à boire gratis, et puis ses idées, excellentes à part ça, n'étaient jamais bien en ordre. Il le savait et n'en concevait aucun regret.

Ça ne lui venait pas des fièvres du pays des Somalis (des rigolos qui ont de belles femmes aimables comme tout avec le militaire quand il sait vivre) ; non, ça lui venait d'avoir dormi, une nuit qu'il était fin saoûl, dans un four à plâtre qu'est tout ce qu'il y a de chaud — pire qu'Obock — quand on l'allume et qui, faut croire, n'avait pas assez refroidi. C'est facile à comprendre ; seulement, le malneur c'est que, quand on est pressé de se coucher, on ne prend pas le temps d'y réfléchir.

On avait sorti Jésus-François Farigou du fond de son four rouge et bleu, asphyxié et cuit.

— Ça laisse des traces, affirmait Farigou. Depuis, j'ai le caberlot de bisengouin... et une soif !...

Quand, à la vue d'un bouchon, le gosier lui râclait trop fort, il disait encore, dans l'espérance pas trop déçue d'attendrir les cœurs :

— C'est le plâtre chaud... faudrait la mer pour l'éteindre.

A cause qu'il avait l'esprit chaviré, Jésus-François Farigou prenait des distractions qui n'étaient celles de personne.

Comme on ne lui ouvrait pas la porte, Farigou, pour tuer le temps extirpa des profondeurs de sa vareuse en velours crasseux, une chose molle et jaune, parfaitement sale et qui était son livret militaire. En connaisseur, il l'ouvrit à la bonne page pour se lire, en hurlant tant qu'il pourrait, les extraits du Code Militaire, l'un des plus magnifiques exemples de style concis qui se peut proposer.

Farigou accompagnait cette lecture, l'un de ses régals, d'exclamations, de commentaires judicieux, en même temps que d'une large pantomime.

— Garde... à vous !... Fixe !... Repos.

Abandon de poste en présence de l'ennemi :

La Mort !

Armes portées contre la France :

La Mort !

Joue !... Feu !... Zim ! Boum !... Repos.
Capitulation avec l'ennemi :

Mort avec dégradation.

Port illégal de décorations :

Deux mois à cinq ans.

Zut ! M... ! ça ne compte pas. Autant pour moi.
Rébellion avec armes :

La mort !

Trahison :

La mort !

Chouette ! Chouette !
Meurtre sur la personne de son hôte :

La mort !

Et c'est bien fait !
Violences envers une sentinelle :

Ah ! la vache !... la mort !

Voies de fait envers un supérieur :

La mort !

Turellement !...
Voies de fait commises sous les armes :

La mort !

Ah ! j' te dis ! j' te dis !
Attaque sans ordre :

C't'idée aussi ?... La mort !...

Commandement pris sans ordre :

La mort !

Désertion avec complot :

La mort !

La mort ! La mort ! La mort !... Rompez !...

« La mort !... Ils savent travailler ces gars-là. A la bonne heure ! Tu rouspètes, toi ? Fixe !... Tu rouspètes encore ?... La mort ! La mort ! Personne n'en demande plus ?... Tout le monde est servi ?... Fermez le ban ! Repos.

Ah ! ça, nom de Dieu ! est-ce que ces salauds-là m'ont con-

damné à mort, moi aussi ?... La porte s'il vous plait ! C'est de mon bon plaisir que je me suis fait boucler, faut pas l'oublier. J'aime pas à coucher dehors, mais j'ai droit à des égards en ma qualité de volontaire ; j'ai des droits et je les ferai valoir. Quand j'étais militaire, on m'aurait fusillé justement, pour des motifs sérieux qui sont imprimés sur le livret que je n'aurais rien dit, mais comme civil et comme citoyen, prisonnier volontaire bien connu des autorités qui n'ont que de bons renseignements sur moi, vu que les juges n'ont jamais pu me conserver plus de trois mois malgré leur bonne volonté, j'ai droit à des égards et je n'en démordrai pas. La porte, nom de Dieu !

Voulez-vous tirer le cordon,
S'i' vous plaît !
Pour sortir de la prison,
S'i' vous plaît !

Alors, tapant des pieds et des poings, ces poings aussi lourds, aussi sonores que ses pieds chaussés de galoches formidables, il ne cessa plus de beugler, de meugler, de hennir, de braire et de cogner :

— La porte ! La porte, tas de cochons !... La porte, crapules !... La porte, bande de vaches !... La porte ! La porte ! La porte !... Ohé, la porte !...

Le garde-champêtre, vieux soldat fonctionnaire, tourna sans se presser la clé dans la serrure.

— C'est pas bientôt fini cette comédie ?

Jésus-François Farigou qui n'avait pas de rancune rigola de bon cœur.

— Tiens ! Vous en avez de fameuses... Mais je suis attendu, moi... Enfin, vous fâchez pas, papa ; je m'en vas. Salut la compagnie et bien de l'excuse pour le dérangement ; faut pas m'en vouloir si je ne laisse rien au garçon.

Haussant ses vieilles épaules, le garde-champêtre, septagénaire boîteux, au nez fin chaussé de grosses lunettes bleues, regarda sans mot dire son hôte vider les lieux. Il fit sonner ses clés, ayant reclos l'huis, s'éloigna à son tour en sifflotant un air de régiment.

Farigou était déjà loin, droit dans la poussière dorée du chemin,

lançant son gourdin dans l'azur avec l'art d'un tambour-major et discourant en un large délire, en cordiale conférence avec les arbres, les oiseaux, les fils du télégraphe, les pierres en pyramides, les coqs sur leurs fumiers, les chats blottis, les chiens à la chaîne, les poules stupides et jusqu'aux nuages dramatiques qui s'amoncelaient à l'horizon comme pour lui barrer la route.

Farigou ! Drôle de corps et bonne âme.

S'il avait du pain, il se mettait en quête d'un frère avec qui le rompre. Cependant, comme il avait une haute et rare conception de son honneur de gueux, il n'admettait pas qu'on le lui donnât du bout des doigts, ce pain. Ce pauvre faisait des façons qui disait : « L'aumône me dégoûte ! »

Qu'au contraire on lui offrit quelque chose, et notamment la goutte, après un brin de conversation le long du chemin, Farigou tenait en réserve un beau discours dont on avait la récompense.

— Monsieur, je vous remercie bien ; offrir l'eau-de-vie à un routier, ça ne s'appelle pas lui faire outrage. Parce qu'il faut vous dire, sans vous offenser, que la charité c'est pas grand'chose de propre. Vrai, elle me soulève le cœur !

« Ceux qui font la charité, c'est des salauds. Il y aurait des manières de la faire ; ça je ne dis pas. Pourquoi qu'ils la font en vrais cochons de naissance ? Ah ! les salauds ! Pensent-ils tout de même qu'on est là, nous autres, les pauvres bougres, à marcher la route pour leur ouvrir le chemin de leur ciel ?... Ah ! les choléras de bienfaiteurs !

« Écoutez-voir. On m'a lavé les pieds, dans une cathédrale ; oui, monsieur, les pieds, à moi qui vous parle ! A moi, Farigou ; mes pieds qui ont fait des kilomètres et des kilomètres ; mes pieds de pousse-misère. On était douze jolis garçons dans mon genre. Un évêque tout en or nous a dit : « Vous êtes des saints ! » Il y avait avec moi Ragusse, le joueur d'orgue, un ancien clerc d'huissier, une crapule bien connue. Ça ne fait rien ; l'évêque était sérieux. Et le plus rigolo c'est qu'il y a des Ragusses assez cucus pour croire que c'est arrivé ! Ça vous tourne des yeux blancs... Moi, je rigolais, parce que quand on me touche les pieds ça me chatouille. Y' a rien à faire ! Ah ! pour sûr que la charité c'est pas grand'chose de propre. Moi, c'est pas pareil ! Si je partage ma

croute, j'ai le droit, parce qu'entre gueux ça se doit. Et puis, j'aime faire des invitations !

« Si j'avais été un bourgeois, au pognon comme de juste, il y aurait toujours eu du peuple à boulotter chez moi. T'es là, tu te les cales, à chaque sorte de cuistance t'as un vin exprès pour. Quand t'es bien mûr, on allume les cigares chers et on cause. Tu échanges des idées, on pense, quoi ! On parle du progrès, de la civilisation !... »

S'il méprisait l'aumône, Farigou estimait qu'il se faut entr'aider pas rien qu'entre maudits des hommes. Durant une lieue, dans les Ardennes, il avait porté sur ses épaules un prêtre éclopé assailli par la tourmente ; aventure classique de chemineau. Ç'avait été pour lui l'occasion d'une magnifique démonstration.

— Je vous devais bien ça, Monsieur le Curé ; ne me remerciez pas. Il y a un de vos supérieurs, Mgr Tiburce qu'on l'appelle, qu'a eu l'obligeance de me laver les pieds. Chacun son tour, Monsieur le Curé ; ça se doit, sûr que ça se doit.

L'ecclésiastique offrait un écu en récompense. Farigou ayant dans sa musette du pain, du cervelas et une chopine, refusait dignement.

— Non, de vrai, Monsieur le curé ; ça gâterait tout mon plaisir. Vous ne pouvez savoir combien votre écu me ferait pauvre, tandis que de vous obliger gratis ça me fait plus riche que votre évêque. D'abord, je suis rentier, pas vrai ? J'ai tout mon temps à moi.

Le prêtre insistait.

— Alors, donnez-moi un bouton de votre soutane. On dit que ça porte bonheur. Prenez mon couteau.

Sans sourire, l'abbé consentait, ajoutant :

— Acceptez encore de souper à ma table.

Ce n'était plus une aumône, mais une politesse. Farigou n'avait pas à refuser. Sa serviette proprement nouée autour du cou, il fit honneur à la cuisine de la servante silencieuse, se donnant des airs de gentilhomme aventurier, versant lui-même à boire :

— Encore un coup, Monsieur le curé ; il est bon. Mais si je n'avais pas eu de quoi dans ma musette, j'aurais pas pu accepter. La charité me dégoûte.

Le repas achevé, debout devant la cheminée, tandis que Farigou

vidait le flacon de prunelle dans son café, le prêtre, pensif, interrogea :

— A quoi songez-vous lorsque vous allez à travers champs, semblable à ces oiseaux sauvages à qui Dieu donne la pâture ? Vous êtes sensible, Farigou ; sans doute rêvez-vous à la douceur du ciel, aux parfums répandus sur la terre, vous que Dieu voulut pauvre afin que vous fussiez meilleur.

— Ma foi, Monsieur le Curé, je ne sais pas ce que Dieu, que je n'ai jamais vu, sauf votre respect, a voulu faire de moi. Ce qui est sûr et certain c'est que je ne pense à rien de ce que vous dites. Je suis pour le progrès. J'ai des idées sur le progrès. Si j'avais le temps je les mettrais sur le papier. Faudrait que j'explique à un député, ou à un homme comme vous. Êtes-vous socialiste ?

— Je suis chrétien.

— Voyez-vous, les populations agricoles ne comprennent pas encore les nécessités du progrès. Quand je pense qu'il y a des communes conséquentes qui n'ont pas d'abattoirs municipaux ! Par exemple, si je vois une école neuve, claire, aux larges fenêtres ouvertes, je dis : voilà une école bien aérée, le maire se rend compte que l'hygiène va avec l'instruction.

— Vous savez lire ?

— Je crois bien ! Et écrire encore mieux. Au régiment, j'ai travaillé chez le double.

— Et qu'avez-vous lu ?

— Ah ! des bouts de journaux, des affiches, des cornets à tabac. Une fois on m'a donné, à Raon-l'Etape, des rognures de charcuterie enveloppées dans une statistique des accaparements pendant la guerre de soixante-dix. J'ai conservé ça.

— Voulez-vous que je vous donne un bon livre ?

— Ça me ferait plaisir, Monsieur le Curé.

— Choisissez.

L'abbé, d'un geste bénin, montrait les rayons de la bibliothèque.

Il jubilait, l'homme de Dieu, se frottant d'aise le menton sur son rabat. Le vagabond, l'élu du Seigneur, allait donc emporter quelque pieux ouvrage ; un livre qui, peut-être, aurait le pouvoir bénéfique de le révéler à lui-même, qui, à coup sûr, illuminerait sa route difficile. Mais un sûr instinct conduisait Farigou qui, rouge de

bonheur, fonça en taureau sur un dictionnaire encyclopédique qu'il serra longuement dans ses mains formidables, avant de le cacher, de l'enfouir au fond de sa musette entre son pain rassis, son demi-litre entamé et sa mesure de cervelas.

— Maintenant, Monsieur le Curé, merci bien et excusez-moi ; je vas me coucher. Non, pas ici, au violon, j'aime mieux ça, j'ai l'habitude. Mais par exemple pour ce qui est d'en plein air, jamais de ça ! Je vous le dis, Monsieur le Curé, moi je suis plutôt pour la régularité.

Le violon attendait son hôte. Il y fut et dormit bien.

Au soleil levant, dans l'attente de son valet le garde, il ne manqua pas à se régaler des extraits du Code militaire, son petit déjeuner du matin. Puis, comme il avait achevé et qu'on ne lui ouvrait toujours pas, il se souvint du dictionnaire, fort à propos pour déclamer, non sans pompe :

— Gomme ! Gommer ! Gommeur ! Gommeux ! et ainsi de suite, s'interrompant seulement pour chanter à pleins poumons :

Voulez-vous tirer le cordon,
S'i' vous plaît !...

On voit que Farigou ne ressemblait guère aux chemineaux lyriques chers aux inspirés officiels. Les honnêtes gens ne manqueront pas à soutenir qu'il leur était supérieur. Hélas ! Quel homme est sans défaut ?

S'il humait le parfum de la chair fraîche, il était perdu et Satan le possédait.

L'homme devenait fauve, reniflait férocement et, du plus loin, la proie vite dénichée. Alors, Farigou violait, congrûment, passionnément, avec une splendide goinfrerie, bergère ou demoiselle, sans même un mot d'amabilité — les grands amoureux ont parfois de ces timidités — dans le bois ou sur les talus de la route, et, si on lui résistait, il tuait. Il tuait parce qu'on lui résistait ; par ce que le plat se dérobait quand il avait si faim, lui, le pauvre ! Il tuait encore, d'autres fois, pour n'être pas dénoncé.

Était-ce sa faute à cet homme à qui tant de crimes ne faisaient même pas une âme farouche ?

Ça n'était pas, en tout cas, une raison pour l'accabler de tous les

crimes, même les plus vulgaires et les moins passionnels, de la province qu'il parcourait, s'y plaisant plus qu'ailleurs, depuis de si longs mois, s'y plaisant, disait-il : « à cause de la compréhension du progrès qu'avaient les municipalités. »

Ce jeune homme, M. de Frene, tué sur les terres de M. du Hocqueton, par son propre fusil juraient les uns, par un compagnon myope, par un rôdeur assuraient les autres, pouvait bien avoir été tué par son hôte le marquis du Hocqueton, hobereau paillard mais époux exclusif.

Fallait-il aussi accuser Farigou du meurtre de cette vieille dame que ses enfants avaient peut-être poussée dans le canal et devait-on, vraiment, lui reprocher la mort de Marie-la-Bossue que, pour rire, des gamins tuèrent à coups de pierre ?

Farigou était-il responsable des incendies de meules qui donnent tant de souci aux assurances, et des vols de poules et des morts mystérieuses du bétail, ces crimes qui sont l'affaire de sorciers autrement rusés et savants que le simple Farigou, d'ailleurs matérialiste et ennemi juré de toute sorcellerie ?

Non, sans doute. Pourtant, trois fois il avait été arrêté ; tout prêt, ne sachant pas mentir, à confesser le viol d'Estelle la charbonnière des Coudreaux, dont M. du Hocqueton, qui n'avait pas osé, avait eu envie, lui aussi, et le viol de Dondon-Galop, la gardeuse d'oies, ou de Sophie, la nièce au bedeau de Soutrolles ; mais chaque fois c'est d'un crime qu'il n'avait point commis que Farigou avait eu à répondre.

Ça le faisait rire énormément, après. Et de si bon cœur !...

Et chaque fois on le relâchait, parce qu'il avait des papiers, un état, une bourse rarement trop dégarnie et un passé militaire honorable.

Sur le bord de la route, au sortir du violon de Dompierre, Farigou s'installa dans l'herbe avare pour casser la croûte. Il fit bombance avec un fromage de bique et du pain de seigle, but un grand coup à la source et, faisant tournoyer son bâton, un martial refrain soutenant sa marche, il pénétra de sa vaste stature l'huis d'épines en fleurs du bois des Célestins.

CHAPITRE V

LES NOCES DE FARIGOU

Aux Célestins, un monstre avait son gîte.

La Cataud, bien qu'elle n'eut que quatre doigts, deux paires de pinces rouges sans ongle, honteux moignons en guise de mains, tressait corbeilles et paniers avec beaucoup d'adresse. Sa fille, Francine, une pucelle de quinze ans, pillait les oseraies au hasard des chemins, et, par sa gentillesse, écoulait la marchandise sans peine, avec assez de profit.

Autrefois, la Cataud — mais alors ce n'était pas la Cataud — avait travaillé dans les fêtes. Hélas ! depuis longtemps elle était repoussée de tous les montreurs de phénomènes, à cause que, lorsqu'elle n'était pas saoule la Cataud refusait de travailler et que, lorsqu'elle était saoule, elle n'avait pas assez d'ordurières injures pour enguirlander le public des premières.

Dans son beau temps on l'appelait la Princesse Crustacée, la Merveille Aquatique, la Langouste Humaine, la Belle des Mers, selon l'imagination et la fantaisie de ses barnums.

La Princesse Crustacée n'était pas moins redoutable quant à la boisson et son usage que la Merveille Aquatique, et la Langouste Humaine pas plus fidèle que la Belle des Mers, trichant sur la recette, abandonnant ses directeurs pour un amant bientôt trompé.

Dans la poche de son jupon de guenilles, pareil à une ceinture d'algues pourrissantes, la Cataud gardait coquettement, glorieuse, une photographie exécutée par un copain du champ de foire, dans une fête aux environs d'Arles quand elle s'honorait encore du

titre envié de pensionnaire du *Vivarium Nord et Sud*, le plus riche en phénomènes du monde entier.

Ce cliché, d'un travail vraiment d'artiste, figurait la Cataud en tenue d'exhibition.

La Merveille Aquatique souriait et il ne lui manquait que deux dents ; le sourire faisait friser son nez menu et rond, ses yeux assez beaux flambeaient en flammes de punch sous les multiples petits bandeaux étroits, laborieusement cosmétiqués que dominait un chignon minuscule comme une pomme de canne. Un large trident de carton doré complétait l'édifice capillaire.

Un corselet d'écailles vertes et moirées maintenait les seins en obus et ses cuisses pleines emplissaient à plaisir le maillot de coton rose qu'escaladaient des bottines vermillon.

Dans ses pinces ridées, grenues, d'un horrible écarlate, la Langouste Humaine serrait les deux gardons vivants, d'un blanc de pièces de cent sous, frétillants, exprès pêchés pour elle, qu'à chaque représentation elle dévorait en public.

Un seul directeur avait réussi à la conserver plus de trois mois dans son établissement. Pour acquérir des droits exacts sur un si profitable monstre, le rusé manager en avait fait hardiment sa maîtresse, avec le consentement de sa légitime épouse, la vénérable dame Magisson, somnambule extra-lucide, intéressée autant que son homme à l'excellence des recettes. D'ailleurs, Mme Magisson opérait seule, dans sa loge personnelle.

Magisson promenant sur tous les champs de foire de France la la réputation d'un bel homme, avait réussi facilement à gagner les faveurs de sa pensionnaire. Sans tarder, il en abusait pour la séquestrer, le seul moyen de la contraindre au travail en l'empêchant de boire au-delà de l'indispensable. Elle n'avait droit qu'à un litre de rouge après chaque représentation.

— La Merveille Aquatique est si féroce, bonissait Magisson, elle a des fauves de la mer si bien conservé les habitudes sanguinaires qu'on ne peut la conserver qu'en cage ou dans un aquarium hermétiquement clos. Moi-même, mesdames et messieurs, qui n'ai pas craint, on peut le dire, et la presse du monde entier l'a attesté dans ses articles, d'aborder les plus farouches animaux du globe et les monstres des deux hémisphères, je ne l'approche qu'aux

prix des plus extrêmes difficultés et jamais sans être armé du croc que voici — approchez-vous — et que les pêcheurs du détroit de Béringue, ces hardis navigateurs aussi astucieux que téméraires, nomment dans le langue de leur glaciale patrie un harpon, la seule arme en usage dans les mers boréales.

Magisson mentait à peine ; à peine autant que ceux qui s'appliquent à très bien parler. Tout au plus, dans le privé, remplaçait-il volontiers le harpon des mers boréales par une solide cravache dont il époussetait plusieurs fois le jour, et sans égard pour leur perfection, les charmes les plus sensibles de la Merveille Aquatique !

Une secrète admiration, que la rage d'être rossée captive n'étouffait point, attachait la Cataud à son directeur. Tout se gâta.

La Belle des Mers devint enceinte.

Au jour que la promesse fut évidente, Mme Magisson elle-même paya le champagne à toute la troupe. Au dessert, sa capote noire à plumes roses de faux marabout un peu de travers, elle embrassa la jeune mère complètement saoule.

Plusieurs mois durant tout alla bien. Magisson fit les foires de Bretagne, annonçant pompeusement la naissance prochaine du phénomène que l'on n'avait jamais vu et dont le père, à l'en croire, était un phoque d'une rare férocité.

La Princesse Crustacée accoucha bonnement d'une fillette blonde, parfaitement constituée. Les mains de l'enfant, ces mains que Magisson avait rêvé hideuses, happaient, longues et fines, la lumière d'or dont le Créateur enveloppait sa créature.

Or, un piston de l'établissement, depuis longtemps soupçonné par la direction de passer en fraude des litres de picolo à la captive, tomba dans une telle crise d'attendrissement, décuplée par l'ivrognerie, devant la radieuse beauté de la petite fille, qu'il tint à la reconnaître.

Jusqu'alors indiscutée, l'autorité de Magisson se brisa contre l'obstination du piston. C'est ainsi que la Merveille Aquatique épousa peu après, Arsène Godot, piston solo du *Museum Californien*. Toute discipline s'effondrait. La patience fut vaincue. Magisson chassa ce couple scandaleux dont la saoulerie dépassait la connaissance humaine.

Privée de cosmétique et du trident de papier doré et du corselet

marin et du maillot de coton rose, la Cataud se négligea et vite devint hideuse. Arsène Godot lui enseigna le bonheur de fumer la pipe, à tresser des corbeilles et il ne la rossa pas moins que l'implacable Magisson.

En cueillant des osiers, Arsène Godot se noya dans l'Ille.

Quand, toutes ennuyeuses formalités accomplies, les soupçonneuses autorités laissèrent aller la Cataud, la veuve reprit la route, sans mot dire, après avoir poliment demandé du feu pour sa pipe à un gendarme. Elle marcha, à grandes enjambées, vers son destin, portant sur ses bras une jolie fillette blonde qui criait : Papa ! d'une voix si claire que son cri emplissait les chemins d'un pépiement d'oiseau en fête.

En dépit des menaces, objurgations et malédictions du directeur, la fille présumée de la Cataud et d'Arsène Godot avait été baptisée Francine. Magisson voulait que le bébé fut prénommé Sulivane ou Sémiramis.

Francine grandit au long des ruisseaux où sa jeune vigueur s'exerçait à de vaines poursuites de courlis ; dans les oseraies, aux carrefours des villages, sans jamais se mêler aux marmots, d'ailleurs prompts à fuir la bohémienne.

L'enfant ne vivait pas hors de toute joie et la peau de soie de ses fraîches joues s'empourprait de plaisir quand, sur son passage, quelqu'un murmurait :

— Elle est jolie, cette petite.

Les hommes ne voulaient plus de la Cataud qui les rechercha longtemps, pour le bonheur d'aimer et le plaisir de vivre. Les pires pochards la fuyaient, à cause de ses ivresses pires. Si on la repoussait ça n'était pas pour ses pinces de homard, appréciées jadis des directions foraines et auxquelles le sentimental piston avait tant regretté de ne pouvoir glisser un anneau symbolique. La misère physique de la Cataud dégoûtait et horrifiait les plus dégradés, les plus vils animaux de l'humain bétail si parfaitement négligé de ses bergers.

En état de permanente ivresse, le brûle-gueule et l'injure ne quittaient les lèvres de la mégère que lorsqu'elle s'adressait à Francine. Alors elle devenait toute douceur et toute poésie, puisant miraculeusement au trésor des beautés naïves des âges emplis de

Dieu, pour pépier des joliesses telles que : mon angelôt ! mon enfançon !...

Jamais la misérable n'avait heurté la gamine d'une chiquenaude ; elle que les hommes se plaisaient tant à battre ! A vrai dire, elle ne l'aimait pas en mère accomplie, en mère aux lourdes entrailles ; elle en était quasiment amoureuse. Elle vénérait, ce monstre, la miraculeuse beauté de sa fille et cette beauté donnait à vivre aux deux femmes.

On payait volontiers les paniers et les corbeilles sans chicaner sur le prix parce que Francine était jolie.

Telle est la misère de notre charité.

Depuis trois semaines, la Cataud battait la campagne de Dompierre à Château-Briard, ayant élu pour un temps domicile dans une hutte ruinée, désertée des charbonniers, au bois des Célestins. Une première aubaine lui faisait trouver bon le pays et elle répétait que cette étrenne lui porterait bonheur.

La Cataud n'avait pas envoyé en vain sa Francine sonner au château du Rouveau. Tandis que l'enfant offrait sa légère marchandise à la cuisinière hostile, et tandis que plaisantait funèbrement le valet de chambre mérinos, survint une très belle dame, aux yeux meurtris par de fraîches larmes ; une très belle dame qui souriait à Francine malgré ce chagrin qu'on devinait.

— C'est parce que je suis jolie ! pensa Francine.

La très belle dame était la dolente marquise Ottilie. Elle caressa l'enfant, lui acheta toutes ses corbeilles, lui en fit donner d'autres à réparer et, chaque fois, la paya d'une pièce plus grosse que celles qu'elle avait jamais récoltées dans ses tournées les plus heureuses. Elle la paya chaque fois d'une pièce et d'une caresse douce et pâle comme l'argent ; l'argent dont cette grande dame malheureuse était la prisonnière.

Francine s'attristait du grand chagrin dont — l'enfant l'avait bien compris, senti, subi, au plus profond de soi — se mourait cette belle dame si bonne dont tant de sots enviaient le bonheur. La dame de merci vivant dans un si beau château et qui, chaque jour, quand ses parterres lui offraient à cueillir tant de rares fleurs dont les noms assemblés font une poésie, s'en allait, à l'extrémité de son domaine, à la lisière du bois et des champs, sur le terrain de

chasse, composer, à la même place marquée de ses genoux, un bouquet des plus humbles graminées ou rien que de feuilles d'herbe.

Reine barbare en ses loques rouges et noires, couleurs du feu et de la marmite, la pipe courte aux dents, ses cheveux gris pendant en pluie de mars sur son cou parcheminé, la Cataud accroupie préparait la soupe du matin, serrant entre ses pinces une immense cuiller de plomb pareille à un casse-tête océanien. Si elle rajoutait, posant sa louche dans le bruyère, des brindilles au foyer, le bois sec craquait sinistrement entre ses pinces et un lugubre sifflement d'agonie s'élevait de sa pipe crasseuse en même temps que les volutes bleues, très pures, de la fumée malodorante.

L'Altesse foraine misérablement déchue n'avait point, on le voit, tout perdu de sa grotesque splendeur. Mais il paraissait qu'elle avait toujours vécu au bois. La Merveille Aquatique cédait la place à l'aïeule des Vénus sylvestres. Plus que des loups enragés de leur lupanerie, plus que des maigres renards, des chiens chassés des villes et plus que des gueux cherchant aux bois un abri contre les lois, elle était sœur des arbres morts qui l'entouraient en ce lieu d'élection, les hautes futaies ravagées par un incendie tendant vers la clairière, lumineuse comme la vraie justice et l'absolue charité, leurs longs bras calcinés craquant au vent ainsi que craquaient sur les brindilles les pinces du vieux monstre.

Pieds nus, en chemise blanche et jupon court, ses cheveux blonds bondissant sur sa nuque et sa gorge, sur sa jeune peau belle des miroitements de pâles soleils roses, Francine, chargée de son butin, s'en revenait du château et de l'oseraie. Vibrantes, vivantes, en un rythme semblable à la marche aisée de l'enfant, les souples badines fraîches la cinglaient, l'excitaient à bondir.

Dans la poche du jupon, deux pièces blanches sonnaient une marche folâtre.

Francine chantait une vieille romance que fredonnait parfois encore sa mère et que, jadis, hurlait à faux le piston au grand cœur, chez les bistrots entourant le champ de foire.

Farigou chantait aussi.

Il chantait un air qui l'avait guéri de la fièvre, en Afrique.

Soudain, il se tût.

Avait-il perdu sa route ?

Comment l'eut-il perdue puisqu'il n'allait nulle part ?

Farigou avait *senti* Francine !

Il l'avait flairée vraiment et la preuve c'était que son nez remuait de façon significative, ranimant toute sa face cuite entre les poils roux.

Farigou tendit le cou, huma l'air ; l'œil gauche qui ressemblait à un papillon blessé battit de l'aile. Et, poussant un grognement de sanglier, l'homme prit un trot lourd, résolu, et, certain à présent de son but, s'enfonça plus avant à travers les fourrés, écrasant sous ses pieds l'infini peuple insaisissable, infime, de la forêt sonore.

Un terrible cri délogea deux verdiers.

La branche qui les portait trembla lugubrement, à l'instant que, terrassée par Farigou, Francine s'abattait sur le feuillage moite du dernier automne.

Francine, ayant crié, ferma les yeux d'abord.

A la première seconde, sa peur si grande ne fut pas plus forte que celle de l'enfant qui, dans l'ombre, se sent happée par les griffes d'un buisson. Mais bientôt l'envahit toute l'horreur de quelque mal affreux qu'il allait lui falloir endurer sans recours.

Francine ignorait ce que ce pouvait être que la pudeur.

Tant de fois Francine avait vu, en s'éveillant, sa mère, qui était bonne et qu'elle aimait, couchée avec un homme qu'elle ne connaissait pas !

Francine n'était pas de ces petites filles bien gardées, bercées avec de chastes mensonges.

Elle avait peur !

Elle avait peur de la douleur !

Sa chair se révoltait contre la souffrance trop extrême ; celle qui semble insurmontable, insupportable au patient que guette l'opérateur et que cependant on subit, au prix de quels maux ! Elle tremblait comme pourrait trembler le blessé aux mains d'un chirurgien barbare, le chien qu'à travers ses lunettes glacées l'étudiant fanatique voit frissonner sous son scalpel.

Il paraissait à Francine que ses jambes amollies l'entraînaient vers d'infinies profondeurs. De petites lumières imaginaires étincelaient puis s'éteignaient en tintant, dépravant ses yeux et ses

oreilles et, dans cette affreuse nuit, soudaine, les paupières voilées par la main puante de Farigou, elle rêvait à demi, consciente encore, suivant de ces visions désordonnées qu'aucune mémoire ne peut retenir.

Il lui semblait aussi qu'une plaque de fer rougi lui dévorait lentement la gorge, chassant le sang aux tempes, le repoussant en un petit flux rapide sur la pauvre cervelle battante, et c'était le souffle de Farigou sur sa nuque.

Farigou claquait des dents ou haletait, trépignant, foulant l'humus d'une sorte de bourrée ivre. Courbant Francine comme un jeune arbre, il plaqua aux lèvres scellées un baiser tel qu'il laissa une marque, violette, puis sanglante. Alors, à ce moment, Francine défaillante lui glissa entre les jambes.

Le petit ventre en émoi se soulevait et s'abaissait sous l'étoffe du mauvais jupon. Possédé de son crime et de sa joie, Farigou lança au ciel un hennissement d'étalon sauvage et, s'abattant sur la belle proie, les oreilles bourdonnantes d'orchestres d'oiseaux, les narines saoulées par la chair fraîche et les plus pures essences sylvestres, il osa ce que tant d'hommes policés avaient secrètement souhaité, sans se l'avouer jamais et parfois sans le comprendre.

Francine ne cria pas. Elle pleura doucement ; son petit bras replié sur ses yeux. Ses jambes la brûlaient et elle n'osait regarder ses cuisses qu'elle croyait broyées, déchiquetées. L'herbe où Farigou l'avait couchée était encore humide, si bien que Francine pleurait plus fort de se croire baignée dans son sang tiède.

Francine pleurait doucement, presque en silence. Pourtant elle avait au moins une fois crié. Si fort, si haut que le désordre après ce cri dominait encore les nids. Elle avait crié assez pour être entendue au-delà du bois, jusqu'à la route.

Mal dégrisé, Farigou s'était redressé. Puis, pour ramasser son feutre, il se pencha à nouveau et c'est alors seulement qu'il vit que la fillette était jolie, et qu'elle pleurait.

Ce n'était pas un mauvais bougre, ce Farigou. Il eut pitié. Or, nul émoi ne pouvait être plus funeste. Puisqu'il était maintenant accessible à la pitié, c'est que la notion du crime s'installait en son esprit que le rut ne conduisait plus, et ce crime il ne fallait pas qu'il

fut révélé !... Un autre crime couvrirait le premier... l'enfant ne devait pas parler si Farigou avait besoin de vivre !...

Le cœur plus lourd, les yeux brûlés d'une flamme secrète, soufflant et geignant, Farigou fouilla dans sa culotte et en tira un long eustache, celui dont il étalait sur son quignon le succulent fromage de bique, le même dont il avait frappé au cœur, par un matin pareil, Estelle la Charbonnière dans le Bois des Coudreaux, pas loin de là.

Maintenue sur la mousse par le souffle horrifique, Francine demeurait immobile. Farigou se pencha plus encore, courbé, le bras emmanché du couteau rejeté en arrière, dans l'attitude gaillarde du joueur de boules.

Dans le silence du bois il fit : han !... et s'arrêta glacé à son tour, râlant.

Un être dont il ne savait rien, homme ou bête, pesait sur son échine, s'accrochant, se suspendant, se nouant à ses jambes, le mordant au flanc, rageusement, à le faire hurler, et l'épouvante habita Farigou quand, osant enfin baisser les yeux sur ce qui l'avait happé, il s'aperçut garotté solidement par d'effroyables, de hideux membres qui n'étaient pas des mains humaines, ni les pattes d'aucune bête connue ; deux ignobles pinces de homard, mais de chair rouge, grenue, et qui serrait, serrait, épouvantablement.

Farigou crut devenir fou. Il délira si vite et si bien que le seul cri qu'il essaya sous la brûlante étreinte fût :

— A boire !

L'étreinte se fit plus rude. Les dents avaient crevé l'étoffe et déchiraient la viande, aux hanches. Bien sûr, le monstre allait lui ronger les entrailles. Jamais misérable n'avait souffert ce que souffrait Farigou.

Il tentait de ruer, tordant ses reins blessés, en vrai damné s'épuisant à secouer une vermine ardente.

S'il ignora le remords, Farigou connut au moins quel cauchemar peut s'élever du crime quand, aveugle et secouant toujours son lancinant, son dévorant fardeau, il entendit une voix enfantine, à la fois nourrie de joie et de terreur, clamer :

— Maman ! Maman !

Puis il tomba et du même coup fût délivré, ou le crut. La Cataud

avait lâché prise et maintenant, ruée sur l'homme brave tremblant devant la menace des moignons rouges, elle mordait non plus seulement aux flancs, aux reins, mais à la gorge, au visage, aux jambes, si prompte que Farigou ne pouvait rien voir d'elle que les ignobles pinces de homard.

Au hasard, il lançait au monstre des coups d'eustache, ne sachant jamais s'il frappait juste, puisque les dents de la bête, jamais desserrées, ne lui laissaient pas de repos et que devant ses yeux, s'il les osait rouvrir, les pinces immondes menaçaient toujours, frétillantes, cherchant à vider ses orbites.

Farigou et le démon qu'il ne pouvait vaincre roulèrent sur Francine. Le couteau fouillant la vieille carcasse ; les dents ravageant les muscles forts. Deux malédictions se confondirent et comme Farigou, d'un revers de main, étanchait le sang qui lui giclait de l'oreille, le monstre battit l'air de ses bras effrayants et s'effondra. La Cataud était morte. L'eustache enfin avait porté juste.

— Cherche, Thermidor, cherche !...

Accroupi, Farigou n'eut pas le temps d'esquisser seulement une parade. Après les dents et les pinces de la vieille, les griffes et les crocs du chien le terrassèrent. Croyant à sa victoire, l'imbécile avait lâché son couteau.

Marat suivait, le bâton haut levé.

Vaincu, ne se rendant point, Farigou, blême, sourit d'un large sourire innocent, *reposé*, crachant, émerveillé d'échapper au cauchemar :

— Un chien !... un homme !... j'aime mieux ça !... J'ai TUÉ LE MONSTRE !...

Thermidor tenait bon. Marat, faisant tournoyer son gourdin, l'abattit de travers, sabrant le trimardeur de la nuque au front.

Assommé, Farigou expira un dernier son :

— Oh !...

et ne bougea plus.

Le chien gambadait autour de son maître, frétillant de la langue et de la queue.

Silencieux, et en hâte, Marat prit sous sa blouse une longue

corde, déroula sa ceinture de flanelle rouge et, savamment, saucissonna son prisonnier.

Penché sur la Cataud, le cœur lui manqua de se saisir des pinces déjà glacées pour rejeter le corps chevauchant Francine évanouie. Il hésita avant de repousser, aussi doucement qu'il put, du bout de ses sabots, la charogne hallucinante.

Il appela :

— Francine !

La gamine vivait. Mais quelle paraissait faible !

Marat se tourna vers Farigou qui, lui non plus, n'avait pas repris ses sens et, très bas, lui cracha :

— Cochon !...

Montrant Francine au chien :

— Garde, Thermidor !...

La langue déployée en gai fanion, le mâtin content s'assit en sentinelle, tandis que Marat, au pas de charge, regagnait la grand'-route.

CHAPITRE VI

LE CLUB DES JACOBINS

Le *Club des Jacobins* tenait ses assises au *Café de la Comédie.*

Occultement fondé, provoqué par l'entrepreneur d'illuminations, le *Club des Jacobins* n'était pas un club à proprement parler.

En fait, il s'agissait de la réunion coutumière de six personnages autour d'une table de marbre agréablement cristallisée, si les liqueurs, ardentes ou douces, mariaient leurs feux multicolores à la lumière pâle des vases à boissons.

On sait que le *Café de la Comédie* mentait à son enseigne. Point de comédie à Château-Briard. Il y en avait eu une autrefois ; les très vieux seuls s'en souvenaient, lorsqu'ils se souvenaient encore ; à défaut de ces témoins chancelants, l'affiche d'une tournée de Mme Agar, oubliée à jamais sur les murs intérieurs de l'*Hôtel du Perron*, était là, sèche et jaune, pour l'attester. Aujourd'hui, ce qui restait de la Comédie servait de local à la Compagnie des sapeurs-pompiers, qui remisait là le plus précieux de son matériel.

La caissière du *Café de la Comédie* ne faisait pas de cette dentelle au crochet à quoi sont si habiles toutes les caissières. Elle ne comptait pas davantage le sucre qu'elle ne savait pas disposer en pyramides. C'était une dame un peu grasse et distraite qui, lorsqu'un garçon lui réclamait l'indispensable ingrédient, rougissait et ouvrait au hasard l'un des tiroirs en glapissant :

— Le sucre !

Tandis que l'échanson en smoking d'alpaga se servait sans attendre.

Le patron du *Café de la Comédie*, supportait pesamment la mine et le tempérament d'un veuf triste, malade, que le bruit du billard et le raclement des dominos agaçaient. L'hiver, il étudiait dans sa chambre d'hypothétiques martingales, aux fins d'un voyage à Monte-Carlo, jamais accompli.

Ce veuf se nommait Halopel ; on lui avait connu un grade dans la Douane, autrefois. Une caissière était indispensable à un veuf aussi triste, aussi éloigné des réalités d'aucun commerce et qu'un petit héritage mettait au-dessus de ses affaires, lesquelles s'obstinaient, d'ailleurs et malgré lui, à être presque prospères.

Quand on lui conseillait :

— Si j'avais votre fortune, mon cher Halopel, je ne serais pas long à bazarder le *Café de la Comédie.* Tout le monde vous regretterait, cela va sans dire ; mais pourquoi n'allez-vous pas planter vos choux et soigner vos humeurs au bon soleil ?

Halopel répondait :

— Oh ! oh ! comme vous y allez !... J'ai déjà donné ma démission aux Douanes... on ne peut pas passer sa vie à se retirer... ça n'en finirait plus !

Et il réintégrait, au premier étage, courbant le dos, la chambre aux martingales, en soupirant et geignant plus haut que bûche qu'on fend.

La caissière rebelle à l'aimable industrie du crochet, lisait avec passion le *Journal des Voyages.* Que si quelque point de sa lecture l'embarrassait, elle faisait aussitôt appel à l'érudition du Docteur Ode, personnification indulgente de la science.

Avec ses paupières tombantes, tombant parfois si bas qu'elles lui faisaient un masque aveugle, le Dr Ode, chauve et barbu, ressemblait à son confrère Gallien. La barbe de Gallien fut-elle si tôt blanchissante ? En outre, le docteur fumait la pipe ; une pipe courbe en écume et à effigie.

— Qui représente-t-elle ? lui demandait-on en admirant ce chef-d'œuvre.

La réponse du médecin brillait par d'ingénieuses variations. On le savait. Aussi renouvelait-on la question, par jeu, pour le plaisir de la surprise. A cause des longs cheveux, de la collerette de dentelle, de la barbiche ondulée du bonhomme de cumbmer, c'était

tour à tour Gustave-Adolphe, William Shakespeare, Milton, Olivier Cromwell, Louis XIII, le cardinal Mazarin... ou le bachelier de Salamanque. Même, à la fin, le Dr Ode s'en tenait à cette explication.

Lorsque le docteur paraissait au *Café de la Comédie*, la coutume était, chez les membres présents du *Club des Jacobins*, de s'exclamer en chœur :

— Ah ! ah ! voici ce pauvre docteur qui a tant pleuré !

Et le docteur, entrant à fond dans le jeu, avec une constante bonne volonté, répondait, d'une voix formidable, quoique brisée :

— O femme, sphynx éternel !

Pourtant, ce n'étaient pas les chagrins amoureux qui avaient ainsi rougi les paupières du médicastre ; l'abus concerté des liqueurs fortes et du vin naturel y avait bien suffi ; d'où la plaisanterie, imaginée naguère par l'imprimeur Chevance se remémorant le burlesque huitain :

... Item, à maître Jehan Laurens
Qui a les povres yeulx si rouges.

Chevance éditait à Château-Briard *La Sentinelle*, l'*Almanach républicain*, l'*Avenir agricole* et imprimait un peu de tout, catalogues, cartes de visite, menus, palmarès du lycée, décisions de la place et jusqu'à des livres de vers que lui confiaient des poètes de Paris, séduits par le bon marché pour quoi l'on pouvait bien s'accommoder d'impardonnables coquilles. Avant de distribuer les manuscrits à ses ouvrières, d'assez jolies filles, Chevance, dépourvu de sens lyrique mais non point de bonnes lettres, ne manquait jamais d'apporter la copie sacrée au *Café de la Comédie*. Le *Club des Jacobins* avait de quoi rire une soirée entière.

Sur la glace, illuminant de son lac reflétant le lampadaire central la table réservée à ces messieurs, Halopel avait collé une affiche manuscrite, habilement calligraphiée :

CLUB DES JACOBINS
RENOUVELÉ DE L'AN II
SOCIÉTÉ PHILANTHROPIQUE ET FULIGINEUSE
Une et Indivisible
SCIENCE — ARTS — LETTRES — INDUSTRIE — PATRIE
Président :
THÉODORE MARAT
Docteur es-illuminations

Vice-Président : Docteur Ode, *Entrepreneur de médecine.*
Secrétaire général : Capitaine Alexandre Pajou, *survivant de Gravelotte.*
Trésorier : Michel Barberon, *Fournisseur des Escadrons de la République.*
Membre actif : Odilon Chevance, *Maître imprimeur.*

Théodore Marat représentait les arts ; le docteur Ode, la science ; l'imprimeur Chevance, les lettres ; Michel Barberon, grainetier, adjudicataire des fourrages d'un escadron du Train des Équipages, représentait l'industrie et si le *Club des Jacobins* eut possédé un drapeau, il ne l'eut pas confié à un autre qu'au capitaine Pajou, alcoolique sympathique et tonitruant.

Retraité depuis le boulangisme, époque à laquelle le genre oratoire, de quoi il avait voulu faire l'essai sur ses hommes, avait donné des résultats néfastes, le vieux brave s'obstinait, en civil, à demeurer coiffé de son vieux képi dédoré, qu'il soulevait très haut pour crier : A bas la calotte ! s'il rencontrait un prêtre. Les desservants de Sainte Radegonde, de Sainte-Bathilde et de Saint-Exupère étaient chacun si bien formés à cette fantaisie qu'ils avaient, depuis longtemps, pris le parti d'en sourire. Même, ils rendaient courtoisement son salut au vieux fantassin.

Souvent, vers neuf heures et demie, ce qui, à Château-Briard, sauf pour les Jacobins, commençait d'être une heure indue, un curieux bonhomme faisait son entrée.

Coiffé d'un feutre sans ruban rabattu sur les yeux gris piqués de feux verts, le masque maigre encadré de longs cheveux d'argent,

bouclés aux extrémités et très fins, dégageant à peine les oreilles dont la gauche s'agrémentait d'un anneau d'or, il piquait entre les poils embrouillés de sa barbe une pipe en terre, très courte, moins belle, sans doute, que le cubmer du Dr Ode, mais complétant bien cette gueule maritime.

Le personnage se vêtait, dédaigneux du col, d'un vieux complet étroit et sans couleur, chaussant ses pieds de robustes napolitains dont l'éclat permanent faisait injure à la misère de l'accoutrement. De la main, il dessinait, dès le seuil, un petit salut collectif et s'approchant de ces messieurs, en se dandinant, bafouillait dans un sourire quelque chose d'assez semblable à un refrain de gigue.

— Ah ! ah ! disait alors le Dr Ode, voici notre associé étranger. Comment « êtes-vous », mylord ?

Toujours souriant, et sans lâcher sa pipe de loup de mer, Mylord avançait sa main droite, comme emmanchée au bout d'un bras de fer. Chacun alors, sans que le vieux bougeât, serrait cette patte offerte qui se convulsait cordialement à chaque étreinte pour retomber et disparaître, fééiriquement, dans la poche de l'Anglais, s'asseyant enfin au bout de la table.

— Félix, servez Sa Grâce ! commandait Chevance.

Sans attendre d'ordre plus complet, Félix plaçait en face du vieillard un petit verre et un carafon de rhum.

On ne connaissait pas à l'associé étranger d'autre nom que ce sobriquet : Mylord. Il recevait, assez régulièrement, des lettres d'Angleterre dont les enveloppes portaient cette seule suscription : S. J. C. L., à Château-Briard (Seine-et-Marne), avec le timbre du War-Office. La dame de la poste, Honorine Lonjallay, se souvenait confusément d'un nom qui devait être celui du personnage, mais si difficile à prononcer !

Les lettres, assurait-on, provenaient du fils du Mylord, major à l'Armée des Indes.

Chacun savait encore que Mylord, citoyen honoraire de Château-Briard depuis dix-huit années, et associé étranger du *Club des Jacobins* du jour de sa fondation, était un ancien notaire de Guernesey. Mylord y avait loyalement administré les biens des ladies et gentlemen ses clients, mais, aussi, par l'artifice d'un solide lacet

de soie, purement et simplement, et très proprement, supprimé Mylady, son épouse convaincue d'adultère.

Pour lui épargner la potence, sa famille le déportait en France, sans délai.

La rumeur du drame suivait Mylord, assez vague pour qu'on put douter. Le temps passait et chacun imaginait à sa guise. Au surplus, Mylord éveillait les sympathies.

Or, parmi les Jacobins, et tant Marat possédait le pouvoir de recréer l'atmosphère, il avait été convenu, tacitement, sans qu'aucun y manqua jamais, de considérer Mylord ainsi qu'un précurseur, un révolté, un héros républicain victime de l'aristocratie britannique et aussi des insolents marchands de la Cité. Pourquoi pas ?

Parfois, à la compagnie se joignait Tabouret, humble savetier, mais remarquable improvisateur, tant sur la guitare que sur l'invisible lyre ; avant tout ami du citoyen Marat, ce qui suffisait bien à lui ouvrir toutes les portes.

On eut reçu bien volontiers Albert Grivaut ; le pharmacien se dérobait. Peut-être faisait-il de ses soirées un plus galant emploi.

Encore que ses membres ne fussent pas tous célibataires, et pour cela même, les femmes n'étaient pas admises au *Club des Jacobins*. Au surplus, ni Mme Chevance, ni Mme Barberon ne souhaitaient participer aux séances. Seule, Céline, la nièce du capitaine Pajou, venait parfois rechercher son oncle et ne savait refuser l'anisette que le Dr Ode, bel homme et galant, ordonnait à Félix de servir à Mademoiselle.

Céline savait boire à petits coups, sans se mêler aux discussions philosophiques de ces messieurs. A peine s'interrompait-elle, certains soirs, pour calmer l'oncle étranglé de jurons, d'écouter, ravie, les propos de Mylord bredouillant intarissablement d'inintelligibles gentillesses de clown mélancolique.

Mylord ne s'était pas fatigué à étudier la langue de ses hôtes. Un soir, il avait tout de même su glousser à Céline, flattée :

— Djôlie !...

Une autre fois, les yeux mi-clos, il lui soufflait à l'oreille :

— Pétit pioutain chérie !

Céline se s'était pas fâchée, n'ayant eu que de la surprise et elle lui avait candidement demandé, la gorge soulevée d'aise :

— Qui est-ce qui vous a appris ça ?

Question entièrement perdue pour Mylord. Laissant là Céline, il montrait, d'un doigt interrogateur, avec un clignement d'œil malicieux, la belle pipe à sujet du docteur.

— Shakespeare !... copain à vous ! répondait Ode en tapotant son meuble à fumer !

— Nô !... Cromwell !

Mylord, étouffant de rire, crachait son rhum par les narines.

Ce soir-là, le *Club des Jacobins* comptait plusieurs absents de marque.

Las de pousser les dominos, le Dr Ode lisait la *Sentinelle*. Chevance dessinait des bonshommes sur la table pour désespérer Félix. Seuls, Pajou et Barberon se plaisaient aux jeux de leur âge, passant du piquet à l'écarté, sans vaincre l'ennui.

— Ce sacré Marat ne viendra donc pas ?

— Si Tabouret avait au moins la bonne idée de nous régaler de sa guitare.

— Tabouret ne vient jamais sans Marat.

— Pourtant, nous l'accueillons bien.

— Il est timide... c'est un humble.

— Les humbles...

Mme Adélaïde, la caissière, avait envoyé en course le garçon. Félix reparut tout à coup, important et rapide, la serviette professionnelle en turban autour du crâne, et dégoûtant de pluie.

— Il y a eu un crime aux Coudreaux !

Les Jacobins bondirent :

— Un crime ?

— C'est épouvantable !... j'avais bien vu le Parquet partir avant le souper, mais je ne savais pas de quoi il en était.

— Et... maintenant ?... Mais parlez donc, Félix !

— On a tué la Cataud !

— La vieille vannière ?

— La femme aux pinces de homard ?

— Cette vieille horreur ?

— Une artiste, capitaine ! La Merveille des Mers ! La Princesse

Crustacée ! dit le Docteur Ode ; voilà qui la console de sa misère.

— Bah ! Que voulez-vous dire ? Du diable si je vois là-dedans de la consolation !

— Pardon ! Elle meurt en beauté, assassinée comme une cocotte ! Elle aura eu, avec un peu de bonne volonté, l'illusion d'avoir réussi.

Félix se gratta le nez.

— Oui, mais c'est la petite qu'on a violée !

— Francine ?

— Oui, messieurs.

— Fichtre ! le salaud ne s'est pas embêté ! Est-ce qu'il l'a tuée aussi ?

— Non, heureusement !... On est arrivé à temps.

— Et qui a fait le coup ? On ne sait pas, naturellement. Et avec un juge d'instruction comme Ravageot, tout juste bon à dire des monologues en société, on ne saura jamais. L'assassin peut courir.

— C'est inouï ! On n'a plus aucune sécurité.

— Je vous demande pardon, messieurs ; on sait très bien qui a fait le coup. L'assassin est coffré. Même, articula Félix avec orgueil, que c'est M. Marat qui l'a arrêté !

— Le Président ?

— Le Président !

— Lui-même, messieurs. Je viens d'apprendre qu'après avoir ficelé proprement le satyre et donné les victimes à garder à Thermidor, il est revenu en ville en fouettant de toutes ses forces Carmagnole pour avertir la gendarmerie et le Parquet. Il vous a, paraît-il, cherché sans trouver aucun de ces messiéurs. Il a sonné trois fois chez vous, Docteur.

— Sacré bon sort ! Pour une fois que je...

— Allons, grogna joyeusement Pajou, n'insistez pas, mon vieux, on sait bien où vous étiez.

— Mon bon, ça n'est pas le moment de rire. Et vous dites, Félix, que Marat...

— On l'attend, Docteur ; il est en conférence avec le Parquet.

— Eh bien, dit Chevance, tirant une égoïste conclusion, me voici du coup hors d'embarras. Mon numéro de *La Sentinelle* aura de la bonne copie.

— Vil folliculaire !

— Médicastre ! Dites-moi, Ode mon ami, vous ne vous remuez guère. Grouillez-vous, nom d'un petit bonhomme ! On vous cherche depuis cet après-midi. La Cataud s'est arrangée pour mourir sans vous, mais Francine... hé ! hé ! ça vous émoustille ! Heureux gaillard !... Ah ! ces médecins, en voient-ils !... C'est comme les peintres... Les peintres et les médecins... Au fait, tu ne nous as pas dit, Félix, qui était l'assassin, le salaud, le satyre. Est-il du pays ?

— Un chemineau, M. Chevance.

— Naturellement !

— Le brigadier de gendarmerie, M. Pélissier...

— Un fier voyou, ce gendarme-là !

— Il est très intelligent, M. Chevance. M. Pélissier m'a conté tout à l'heure qu'il n'avait jamais vu sur un corps d'homme une pareille tête de monstre, mais que pourtant l'assassin lui avait fait l'effet d'un bon bougre.

— Non ! ce Pélissier... je vous dis !

— Et Ode le déclarera encore, au nom de sa sacrée science, pour le moins irresponsable !

— Qui ça, Pélissier ?

— Hé ! non, le salaud, le satyre !

— M. Pélissier m'a dit comme ça qu'avant de se laisser tuer, la Cataud a tenaillé l'homme...

— Si c'est un homme !

— ... avec ses affreuses pinces. Paraîtrait que ça l'a rendu un peu loufoque.

— Beau combat de monstres !

— Par là-dessus, M. Marat lui a mis en travers un coup de trique qui a fini de le déranger tout à fait. On ne peut pas l'interroger, il divague.

— C'est bien ce que je disais ; on n'attend plus que le cher Ode pour proclamer irresponsable cette ignoble brute.

— Allons donc ! Vous parlez pour ne rien dire, Chevance. Je vais voir Francine.

— Prenez un parapluie à la caisse, Docteur ; ça tombe à verse.

Félix aidait M. Ode à passer les manches de son manteau.

— Et dans son délire, Félix, que dit-il ?

— Oh ! des mots sans suite... est-ce que je sais... des contresens, toujours, selon M. Pélissier. Il dit : les pinces !... les pinces du crâbe !

— Il dit ça ?

— Oui, ce serait rigolo n'étaient les circonstances. Ah ! il dit encore : le progrès... pays arriéré... pas d'instruction... des monstres... l'état sauvage au vingtième siècle...

— Il dit ça ? Il dit « l'état sauvage au vingtième siècle » ?

— Oui, docteur.

— Très curieux ! Qu'en pensez-vous, Chevance ?... Ah ! mais, ça n'est pas banal ! Il m'intéresse ce gaillard-là. Ne trouvez-vous pas, Chevance, que du point de vue psychologique...

— Allez donc, sacré bavard ! allez donc !

— Ah ! voilà Marat !

CHAPITRE VII

TABOURET IMPROVISE

— Tonnerre de Dieu, Marat, avez-vous vu Céline ?

Grotesque, le képi rabattant les oreilles, la moustache en gouttière, son veston de toile bise plaqué par l'averse sur ses reins perclus, le capitaine Pajou sacrait et trépignait, brandissant son riflard grand ouvert, inondant le vestibule, aspergeant Marat, le docteur Ode et Pélissier, le brigadier de gendarmerie achevant au domicile de l'entrepreneur d'illuminations la rédaction définitive d'un rapport délicat.

— J'ai fait trois fois le tour de ville... oui, sous cette pluie de cochons... comme à Gravelotte, mon cher !... Vous n'avez pas vu Céline ?

Pélissier, le jeune brigadier dont Chevance avait dit qu'il était un voyou, regrettait de ne pouvoir rigoler tout son soûl.

Mis au fait du drame et de ses suites par Marat en personne, au *Café de la Comédie*, Pajou n'eût dès lors d'autre envie que courir rue du Suffrage Universel, où il avait son tourne-bride, dans le but galant, intéressé, de régaler Céline d'un pathétique si évident et si nourri de gaillardise éprouvée. Il s'était répété en route les meilleurs détails dont il savait que sa nièce serait friande, et dont il avait peur d'embrouiller les fils. Tant de peine prise, et sous l'averse — comme à Gravelotte ! — pour trouver la maison déserte. Personne au cantonnement ! grognait-il.

Sa surprise se traduisait en courte honte, puis en fureur digne de ses plus beaux jours d'activité.

— Mais, mon vieux Pajou... je ne sais pas. Tu ne l'as pas vue, toi, docteur ?

— Non.

— Il y avait tout à l'heure un tas de bougresses qui voulaient voir la gosse ; Ode s'en est débarrassé en les envoyant en courses, l'une chez le pharmacien, l'autre au tribunal, l'autre à la mairie. Céline en était peut-être.

— Et tu ne me l'as pas envoyée au rapport, tonnerre de Dieu !

— Mon vieux Pajou, on vous aime bien, mais ne nous embêtez pas, ça n'est vraiment pas le moment.

— Comment va-t-elle ?

— Céline ?

— Hé ! non, au diable la sagouine !... Ta protégée ?

— A merveille, si toutefois..

— Ne la tuez pas, docteur. Avec les femmes, sait-on jamais ? Il y a tant de carnes... celle-là, c'est peut-être la bonne. A bientôt, je rattrape Céline — mais où ? la garce ! — et je reviens, car j'imagine qu'il y a veillée. Avec cette sacrée histoire, on ne se couche plus et on pourrait peut-être profiter de l'occasion pour prendre un petit repas froid, n'importe quoi, en sirotant quelque chose. Halopel n'a pas fermé ; Félix l'a réveillé et il essaye de se faire raconter le crime par la caissière.

— Oui, dit en riant le Dr Ode, et elle parle du viol de Francine comme d'une affaire personnelle. Pauvre vieille ! Il ne pleut plus ; Pajou, profitez donc de l'éclaircie.

— Oui... dites-moi donc, vous n'avez pas vu non plus Tabouret ?

— Il doit être chez lui, à cette heure.

— Le bougre n'est pas au lit. Il y a bien de la lumière derrière ses volets, mais pas moyen d'obtenir une réponse.

— Parbleu ! remarqua le docteur, c'est un poète, il se fiche pas mal de nos misères !

— Bon poète, foutu cordonnier !

Sur cet inattendu jugement, le capitaine, bourru, sans prendre congé de personne, s'enfonça dans la nuit, chassant l'ombre de Céline.

— Il en porte ! constata sobrement Pélissier.

Molle et ridée, rouge et noire et luisante et gercée, crevassée, le visage tout pareil à une grosse pomme trop cuite, une vieille femme sortit de la cuisine où chantait l'âtre. Un doigt sur ses lèvres moustachues :

— Chut ! elle dort enfin la pauvre chérie belle !... Reposez-vous tranquille, Monsieur le Docteur, elle va bien. Je m'en vas et je m'en reviens aussitôt, Monsieur Marat.

Veuve d'un facteur rural, la mère Duclos, qui se chargeait de tenir nette la maison de l'entrepreneur, se saisit d'un gros parapluie de cotonnade et partit, choisissant une direction opposée à celle qu'avait adoptée le capitaine Pajou.

De temps à autre, la vieille trébuchait dans la nuit, enjambant des ombres que ses mauvais yeux prenaient pour d'authentiques obstacles. Il faut dire aussi que les rues de Château-Briard sont pavées avec une lassante fantaisie. A chaque faux-pas, la vieille soupirait :

— Ah ! jeunesse !

Pourtant, ça n'était peut-être pas pour traduire à propos le regret du temps qu'elle était mieux ingambe et qu'elle avait les yeux moins brouillés. En ces années-là, sa vie coulait lamentable, du galetas d'un père misérable au taudis puant la pipe et le gros vin, d'un mari pochard et sans tendresse. Ça ne se regrette pas avec de si gros soupirs. La mère Duclos, qu'on ne surprenait jamais bavardant avec les commères, savait tout, devinait tout et, par une façon de talent qui n'était qu'à elle, n'intervenait qu'à la dernière heure, d'une âme, d'un cœur vraiment piteux, pour étouffer de redoutables scandales. Ça lui faisait une vocation et c'était sa manière de pratiquer la charité chrétienne.

— Ah ! jeunesse !

C'est de la jeunesse de la rousse Céline qu'il s'agissait alors.

La pluie cessait. Le tranchant mince du clair de lune, entre les nuages fuyant, découpait des silhouettes architecturales, cocasses et familières, d'un romantisme d'almanach, des décors pour le ballet des chats ou la danse d'un somnambule sur les toits de la petite ville emmitouflée. Un pignon se dressait avec des arrogances de falaise ; le plus pauvre clocher prenait figure de minaret ; la cathédrale dressait ses tours pour résister aux ombres jusqu'à

l'instant que les bannières de l'aurore affirmeraient sa délivrance. Il y avait peut-être à Château-Briard, cette nuit-là, un poète de seize ans qui voyait, à défaut de somnambule — ou bien lui-même était ce somnambule ! — bondir de toit en toit, fantoche de fumée noire, Gaspard de la Nuit, son maigre baluchon noué dans un mouchoir à carreaux noirs et clair-de-lune. Et quand les pieds immatériels du spectre mélancolique et plaisant glissait sur un toit, après un bond fantasque, sans doute le poète de seize ans annonçait, à la façon des conducteurs de convois : Strasbourg !... Dijon !... Rouen !...

Plus que la chouette on entendait grincer sur les grosses tringles de cuivre les anneaux des rideaux. Des contrevents claquaient, des gonds grinçaient. Tout ce que Château-Briard comptait de gens respectables se calfeutrait, s'emmaillotait, rigoureusement à l'abri des moindres éclaboussures du crime scandaleux dont la nouvelle se glissait à travers les ombres, jusque dans les meilleurs maisons, jusque chez Mlle Ricouard de la Fressure, par le judas et sous les portes, entre la pierre polie et le bois rongé.

D'autres s'enfermaient avec leurs vices mesurés.

Le vent qui avait abattu la pluie et qui poussait les nuages, faisait s'envoler en ombre floconneuse, par dessus son épaule infléchie, le châle de la vieille servante, dans un large mouvement dramatique. Mais sur les pavés ronds et disjoints, les sabots de la Duclos traînaient un bruit gaillard, sonnant une espèce de bourrée qui eût accompagné un refrain de gaudriole.

La passante solitaire atteignit enfin à la rue des Trois-Marches ; là où Tabouret avait son trou, ainsi disait-il, dans une maison basse, à la sortie de la ville, parmi les rares foyers paysans qui, des champs, gagnaient sur les faubourgs. Locataire d'une des plus misérables masures, Tabouret y avait taillé sa chambre et son échoppe dans un ancien four banal.

La Duclos regarda — mais y pouvait-on voir à dix pas derrière soi ? — et surtout écouta si le capitaine ne la suivait pas. Un réverbère, le dernier du faubourg, plaquait à vif sa flamme étroite et jaune sur une longue botte de tôle rouge, toute plate, suspendue à une potence de fer rouillé, fichée dans la muraille et sur quoi la gouttière disloquée, crevée, vomissait sans relâche une eau qui,

ainsi, coulait rouge, entre la botte et la lumière. Un volet, primitif mais hermétique, masquait la fenêtre, l'aveuglait. A peine un mince filet de lumière filtrait-il, par dessous. Il fallait se baisser, se courber en deux, pour le remarquer. Le capitaine Pajou s'était baissé, et il avait horriblement blasphémé en recevant du même coup le flot de la gouttière sur ses reins de vieux matou.

Du manche de son parapluie à tête de canard, la Duclos heurta l'huis avec décision ; puis, ses vieilles lèvres appliquées entre le volet et la pierre, là ou un souffle pouvait passer, elle ordonna :

— Ouvrez !... c'est la mère Duclos... y' a du nouveau pour vous.. tu m'entends, dis la belle ?... faut foutre ton camp... on te cherche !

La vieille n'attendit pas longtemps sous l'averse tout à coup redoublant. Assez pour la laisser passer, la porte s'entrebâilla.

— Qu'est-ce qui arrive ? grogna Tabouret ébouriffé, en chemise, ses jambes poilues à l'air et sa guitare à la main.

— Allons, oust ! vous.

Délibérément, reniflant les parfums nouveaux qui du taudis avaient triomphé des relents de vieux cuirs, la Duclos s'en fût droit où Céline, pour s'aller mieux cacher, frétillait au plus profond des draps étroits.

— Debout, la belle ! Faut pas se faire avoir pour de rien des histoires. Décanille que je te dis ! Pajou te cherche, grosse sotte ! Pourquoi je serais-t'y venue si c'est point pour te le dire ?... Oh ! tu peux te cacher, et faire la sourde et me montrer ton autre visage !.. je te reconnais bien quand même. Tu mériterais... Pour sûr, Tabouret, qu'elle mériterait pour coucher encore avec le monde à des heures pareilles, quand ça a un chez soi honnête et plus propre que votre chenil, propre à rien !

Tabouret maintenant rigolait en se grattant placidement la hanche, sous sa chemise retroussée.

— Voyons, mère Duclos... vous voulez nous faire peur ?

— Vous, le matou, on ne vous cause même pas. Eh bien, ma fille, quand tu voudras. J'attends ! Où c'est-il que tu veux qu'il arrive un malheur ?

Et, entêtée dans son idée première, indulgente à la faute et pourtant gonflée de morale vulgaire, elle répêta sans même regarder cette fois Tabouret : « Oui, qu'elle mériterait », avant d'allonger une

large tape, à travers les draps, sur les fesses de Céline, qui se dressa enfin, ébouriffée, une bretelle de sa chemise disloquée, les seins à l'air, furieuse. Pourtant, parce que Tabouret riait en se frottant le ventre à travers sa chemise, de ses deux pattes velues, Céline révoquant sa verte colère se mit à rire aussi. La Duclos les imita, et il y eut un instant de franche gaieté dans l'ancien four banal métamorphosé en alcove galante.

Ce fut la Duclos qui cessa de s'esclaffer la première pour s'indigner de la grosse joie des autres ; celle de Céline en particulier.

Un poing sur la hanche, elle tendit l'autre poing pour gronder :

— Tenez !... voyez-moi ça ; ça rit, la canaille !... Habille-toi vite, grosse bête, acheva-t-elle plus calme à peu de frais puisqu'elle n'avait aucunement de vraie colère ni de sincère indignation.

Tabouret montrait son contentement qu'on fit la paix. Il n'en voulait pas du tout à la Duclos d'avoir interrompu son tête-à-tête ; ce simple était un sage qui, ne s'abusant pas, savait qu'il avait tiré de Céline tout le bonheur permis pour cette nuit-là. Il était reconnaissant à la vieille de sa bonne intention. Vraiment, l'intervention de la Duclos avait pu éviter du vilain. Cordial et généreux, il proposa :

— Un coup de vin ?... Du blanc, ça se laisse boire de nuit.

Ce disant, le cordonnier enfilait sa culotte. Son ombre extravaguait sur l'écran de lait de chaux.

Céline tendait ses bas sur ses jambes grasses et blanches.

— C'est vrai, mère Duclos, que Pajou me cherche ? Il se doute ? Mais asseyez-vous donc, Duclos.

— Il te cherche, mais il n'a pas encore l'air de se douter. Et puis, il y a pour toi qu'il est, comme tout le monde, les oreilles et l'esprit pleins du bruit de l'autre histoire. On ne pense qu'à la petite et on ne parle que d'elle.

— Comment est-elle, la pauvre mignonne ? M. Ode dit-il que c'est grave ?

— Elle dort, la même chose qu'un ange et M. Ode en est tout fier, comme s'il y était pour une part ! C'est bien jolie de la regarder reposer !

— C'est vrai qu'elle est gentille ! dit Céline achevant de se vêtir.

— Je vous prie de croire, reprit la Duclos, qu'on ne la collera pas à ces vauriens de l'Assistance ! Ah ! mais non, mes petits. Je veillerai dessus, foi de vieille, et M. Marat aussi. Malheur à ceux qui voudront y toucher. Demandez plutôt au satyre !

Tabouret avait rempli les verres.

— A la bonne vôtre maman Duclos !... à ta santé, Céline, et à nos amours !... vous permettez, maman Duclos ?

— Ne l'écoutez pas, Duclos ; à Francine !

— A Francine !

— Et au citoyen Marat, l'Ami du Peuple, la providence des orphelines !

— Ah ! Tabouret... Tabouret... tu me fais rire !

Ayant bu, la gouvernante de l'entrepreneur d'illuminations, d'une rude bourrade double, sépara les amants.

— Assez comme ça de bécots défendus pour ce soir. En route, toi !

— A revoir, Céline, balbutia Tabouret soudain penaud.

— Au revoir, au revoir...

Et le laissant là comme un béjaune, avec sa lippe, sa maigre carcasse de guingois, les bretelles tombantes et la culotte en tire-bouchon, en accordéon, en lampion, bégayant des : « Reviens ce tantôt... fais-moi signe !... j'irai par chez toi... », Céline alerte suivant la donneuse de bons conseils, s'enfonça dans la nuit avec elle, à travers les ruelles. La lune à présent éclairait en son plein. Au faîte d'un nauséabond monticule, un chat noir, un os dans la gueule, miaulait férocement, et très bas, semblant tirer de l'os même, comme d'une flûte soudanaise, la sauvage mélopée.

— Hou ! le Satan !

La Duclos lui heurta l'échine du bout de son riflard.

Arc-bouté sur son os, le chat gronda sans s'effrayer.

La déconvenue de Tabouret ne fut pas trop longue.

D'abord, il eut grande hâte à se débarrasser derechef de sa mauvaise culotte. Comme il aimait à dire, il était bien plus à l'aise dans sa peau hérissée qui ne craignait l'usure non plus que les courants d'air. En chemise, il vida le fond du litre de Gaillac, à la régalade et, se resaisissant de sa chère guitare avec autant de douce fureur que s'il empoignait encore sa Céline, rieuse et grasse, Tabouret

bondit à cloche-pied sur le lit saccagé, sur le mauvais lit, si bon !

La bougie plantée dans un peu de sa cire fondue, sur une vieille caisse, faisait danser au mur nu l'ombre burlesque de ce poète en chemise fripée, aux jambes maigres couvertes de poils droits, ceux d'une vieille brosse tout à fait, et qui grattait la guitare, levant au plafond lunulé par le feu tremblotant, des yeux ardents parmi des touffes mêlées de barbe et de cheveux.

Par terre gisaient des bottes, des outils, des clous, un bol de poix et un ruban rose oublié par Céline. Tabouret, à présent, dansait sur la paillasse, lyrique et possédé, ses doigts crochus ravageant l'instrument, et il chantait :

Ma Célinette a les pieds petitons
Ma Célinette a le mollet tout rond
Ma Célinette a les cuisses grossettes
Ma Célinette a le ventre mignon,
Les pieds petitons ! Le mollet tout rond !
Les cuisses grossettes ! Le ventre mignon !
Ah !
Ma Célinette, reviens-donc !

Après quoi, il se laissa dégringoler de son haut, jetant sa guitare chérie parmi les souliers percés qui ne méritaient pas même le nom de souliers ; les ribouis, les croquenots, les tartines, les grolles, les pompes ; il se glissa, secoué de petits rires, sous les draps encore chauds, trouva douce leur chaleur, souffla la chandelle, fit un pet de satisfaction et se mit incontinent à ronfler, candide, splendide, stupide, satisfait, fourbu !

CHAPITRE VIII

LES MENOTTES

Le lieutenant, M. Dolléans, était en permission, à Troyes, où il intriguait pour se faire nommer dans la région ; le maréchal-des-logis Arlabosse témoignait à Paris, dans une affaire qui engageait l'honneur de trois familles locales ; il ne devait regagner la caserne que par le premier train du lendemain.

C'est le brigadier Pélissier qui commandait la gendarmerie de Château-Briard, la nuit du crime. Pélissier, dont Félix, le garçon du *Café de la Comédie*, avait justement souligné l'intelligence, et dont l'imprimeur Chevance soutenait qu'il était un voyou, ne figurait certes pas un gendarme ordinaire.

Si Félix qui appréciait l'esprit, dirai-je avec convoitise ? ainsi qu'une laide admire des bijoux désirés, si Félix avait raison d'ainsi juger le jeune brigadier, le directeur-propriétaire de *la Sentinelle*, lequel eut fait, en d'autres temps, un si excellent officier d'état-major d'une légion provinciale de la Garde Nationale, ne s'abusait pas complètement.

Encore qu'au moins en service il apparût en tous points dignes de la confiance du lieutenant Dolléans, de l'estime de ses supérieurs de Meaux et de Troyes, du capitaine au Colonel de la Légion, et digne encore de la sympathie du pouvoir judiciaire, le brigadier Pélissier portait à la Gendarmerie, au grand Corps rigide qui a pour devise Honneur et Discipline, des coups dont le plus exigeant théoricien de l'anarchie eût pu apprécier chacun.

En soutenant quelque chose de pareil, on eut bien étonné M. le

Président Fanchon, les juges Hacco et de Pontremoly, et M. Divinon-Couderc, Procureur de la République et même son substitut de vingt-cinq ans, Raphaël Wurtemberg, un petit Juif, si vif et si intelligent ! Seul, M. Paulin Ravageot, le juge d'instruction, en possession d'un rudiment de scepticisme acquis en travaillant, de temps perdu, à une *Critique morale du Vaudeville français* (du théâtre de la Foire jusqu'à Georges Feydeau par Labiche et Chivot et Duru) Paulin Ravageot, le myope au regard d'allumette-bougie, l'excellent diseur mondain des monologues de Galipeaux, avait sur Pélissier, dont il estimait fort les services, des vues à peu près saines.

Il faut dire que, lorsqu'il était attaché au Parquet de Paris, Ravageot ne s'était pas gardé du plaisir d'entrer en contact avec des lascars comme l'Inspecteur Poil d'Acier, des Recherches ; Fleur de Nase, des Mœurs ; Laitance, détaché à la Sûreté Nationale, que le Président de la République reçut maintes fois en conférence secrète, et leur petit copain l'inspecteur Pied d'Ange, vêtu en Prince Charmant, d'une joliesse si suspecte ! et qui, filleul d'un député de l'ancienne opposition, ex-élève au Prytanée de La Flèche, continuait d'entretenir les meilleures relations avec les membres d'une primitive association de « fourgueurs de bécanes » lancés aujourd'hui dans l'auto, avec des laveurs de reconnaissances du « Pégalle » et des maquilleurs de coupons étrangers, avec les plus inquiétant hôtes ou servants des grands express internationaux, et cela sans que le moins du monde fût diminuée l'estime du jeune Pied d'Ange au jugement de l'inflexible Poil d'Acier, du primitif Fleur de Nase et de Laitance enfin, artiste, philosophe et le plus désintéressé des grands politiques.

Pourtant ce n'était que de la police, et l'on sait que sur elle les chroniqueurs renseignés ont écrit des choses. Mais la gendarmerie ! Que souffrait-elle sous Pélissier ?

C'était bien plus grave que s'il eût souillé, traîné dans la boue le drapeau de l'arme ; c'était plus grave que s'il eût, par d'évidents forfaits, prévus, catalogués, tarifés, déshonoré toutes les Légions de la Métropole, de Corse, d'Algérie et de nos possessions lointaines. Il bouleversait, il avait le triste privilège d'oser, le premier, bouleverser les traditions du corps d'élite qui l'avait imprudemment

accueilli, faute de mieux trouver, il est vrai. Peut-être encore, sans que ce fût évident, patent, constant, public, Pélissier déshonorait-il, de temps à autre, plus effectivement, cette bonne gendarmerie aimée des chansonniers. Quelqu'un, dont la parole demeurait heureusement sans crédit, soutenait l'avoir entendu s'écrier, face à la grande glace de Cossirat, le confiseur de la place George-Sand :

— Ça me fait marrer chaque fois, de me voir en cogne !

Pélissier était jeune. Vingt-huit ans. A l'âge que d'autres étalent sur le velours lépreux des cafés de places-fortes des uniformes de fantaisie, Pélissier troquait sa sardine de margis de spahis contre le baudrier jaune. Des moralistes plus sérieux et — qui sait ? — moins profonds que le juge Ravageot, des sociologues, des législateurs, tous les écrivains militaires ont comblé les libraires Lavauzelle et Berger-Levrault d'une copie gémissante, relative aux difficultés modernes du recrutement de la Gendarmerie. On ne trouvait plus, à compter de 1910, de héros placides au livret matricule impollué, Bayards sans peur, sans reproche et sans un seul jour de consigne, prêts à mourir pour la religion de la Propriété au tarif misérable de quatre-vingt-dix francs par mois, à peu près le salaire d'un mauvais figurant à l'Ambigu.

Qu'une seule punition de quinze jours de prison ne prive plus à jamais du roide honneur de coiffer le képi d'azur à turban d'argent, voilà qui est plus gros de désordres futurs que l'école sans Dieu et l'irrespect de la Famille.

Pélissier avait savouré la gloire amère promise aux fortes-têtes : consigne, corvées écœurantes, salle de police, prison, la pelote, le bal, cette promenade de bête avec toute la charge de l'homme et de la bête sur le dos, et, plus tard, les arrêts à la chambre. Car, tout de même, étant brave jusqu'à la folie, capable de séduction, intelligent et lettré au jugement de ses chefs immédiats qui ne l'étaient guère, il avait pris du galon et revenait en France enrichi d'une belle médaille à ruban bleu et blanc, et d'une autre à ruban émeraude et neige, avec les agrafes *Sahara*, *Maroc*, cette dernière à la place même que s'était brisée la pointe du cimeterre d'un caïd du faux Roghi.

La France manquait de gendarmes et le maréchal-des-logis

rempilé Pélissier (Victor-Charles) avait, en huit années de service au 2e spahis, oublié jusqu'au rudiment de son joli métier de peintre en bâtiment. La main, qui trop longtemps, sous un cruel soleil, fit tournoyer le sabre est lente à retrouver les grâces nécessaires au maniement de la brosse fine. Puis il y a le chômage, les patrons « qui sont tous des vaches », les contremaîtres plus sournois que les adjudants ; il y a, enfin, cette saloperie de céruse qui vous fait traîtreusement tomber en digue-digue, dégringoler en bas de l'échelle, pauvre pierrot du faubourg, cassé, qui ne chantera plus la romance pour suspendre le labeur des filles, infirme à tout jamais. Après, on n'est plus bon à rien qu'à garder les chantiers, à éloigner les passants, un bout de latte blanchie à la main. Un métier de vieux !

Un matin — ah ! le beau ciel de ce matin en pâte tendre ! — au *Canon de la Bastille*, le maréchal-des-logis Pélissier retrouvait deux compagnons d'enfance, empressés à lui offrir l'apéritif, autant par fidélité à l'amitié que par un sentiment sincère de primitif patriotisme. C'était Petit-Louis de la Nation et Zebu de Picpus, un boscot déluré et malicieux autant qu'un fou royal. Petit-Louis avait lâché la typographie, et le Zebu la mécanique de précision pour les affaires. Des affaires si spéciales qu'elles valaient l'honneur d'une prononciation particulière. Le Zebu aimait à sentencier : « Les affures, c'est les affures ! » La conversation de ses amis, en battant le pernod-granadine, fit réfléchir le beau spahis. Le récit des prouesses de Petit-Louis de la Nation et du Zebu de Picpus ravivèrent aux yeux de Pélissier (Victor-Charles) le spectacle de l'adolescence épique d'un certain Charlot de Charonne que feu Pélislier le père, l'un des derniers survivants de la grande barricade du faubourg Antoine, mena par l'oreille jusqu'au bureau de recrutement, en biaisant par la rue de la Roquette, itinéraire menaçant pour qui, d'abord, ne redoute que d'atteindre à la rue Saint-Dominique.

Petit-Louis et le Zebu crevaient de prospérité. Le Zebu, qui s'était naguère révélé aux Parisiens sous l'apparence du Petit Bossu des Caveaux Lyriques, gagnait gros à recueillir dans les bars les paris aux courses, témoigner en justice de paix et procurer des négresses aux photographes d'art. Il organisait aussi des acci-

dents d'automobiles. Une affaire d'or ! Quelle affure ! Petit-Louis se disait placier en inventions.

— T'as pas idée de ce qu'on invente !... La même chose, Edmond, et moins de grenadine.

Il cherchait aux détenteurs de brevets des capitaux dans les petits cafés d'habitués ; il disait aussi la bonne aventure dans les lavoirs et raffolait de la traversée Dieppe-Newhaven, aller et retour ; le train d'Enghien ne lui était pas non plus sans charme. Enfin, Rose Carton et Zélie la Gouïne, qui aimaient l'une Petit-Louis et l'autre le Zébu — la Zélie au Zébu ! — méritaient la considération que ceux de leur caste accordent aux plus courageuses filles.

On présenta ces dames au margis, et aussi Anna, la Caline des Quinze-Vingts, brune délicate qui comptait de sérieux clients parmi les aveugles de la charitable maison. Les aveugles fournissent, il faut qu'on le sache, une merveilleuse illustration aux essais contradictoires du Seigneur de Bourdeille sur la « veue et le toucher ». Un caprice administratif privait Anna de son soutien naturel, son demi-frère, Gaston la Mignonne, dit encore Pain Complet. Le margis n'eut pas l'humiliante modestie de demeurer insensible aux avances généreuses qui lui fit la Caline. Charlot de Charonne se réveillait et, déjà, sans y songer, le spahi imprimait à sa chéchia garance des formes de viscope. C'est alors que Petit-Louis aggrava l'erreur d'avoir trop insisté sur l'infortune de la Mignonne :

— On n'est jamais trop prudent, surtout si t'as tiré comme mézigue deux berges au ballon, de bout en bout.

Pélissier accueillit un flot de souvenirs scolaires et le résultat de cette revision fût que l'ingénieuse fable du Loup et du chien lui apparut « tout ce qu'il y a de tarte », à moins que d'en entendre à rebours l'orgueilleuse moralité.

Il se souvint qu'il jouissait de l'estime de ses chefs ; il caressa du regard son galon brillant et, presque aussitôt, demanda, en même temps qu'un troisième pernod-grenadine, de quoi écrire.

Son congé de convalescence expiré, après une dernière noce à faire sauter le *Canon de la Bastille*, ivre de l'odeur d'une nuit ardente au 27 de l'*Hotel du Télescope*, rue de Charenton, Pélissier endossait l'uniforme respecté du gendarme, à la Caserne des Minimes — si près de la Bastille ! — d'où, après un stage qu'abrégea

son savoir-faire, on l'expédiait à Château-Briard où il ne devait pas tarder à regagner son premier galon. Mais il n'avait pour cela brisé ni avec Petit-Louis, ni avec le Zébu ; bien mieux, il s'était lié avec ce Pain Complet libéré qui eut été sans doute son adversaire.

Pélissier semblait affirmer, par ses propos, par son attitude, qu'il faisait à la gendarmerie beaucoup d'honneur ; daignant servir sous ses enseignes comme par dilettantisme. Aussi rossard qu'un autre, s'il verbalisait drû, ses procès-verbaux étaient saupoudrés de littérature ; il les rédigeait en homme qui a lu des romans et fréquenté des artistes, au moins ceux du café-concert.

Jamais il ne consentit à bredouiller la langue sacrée de la maréchaussée, cette langue qui fait le gendarme vraiment auguste et redoutable. Ravageot le remarqua le premier qui en entretint M. le Président Fanchon, malheureusement inapte à de telles considérations. Je vous le demande, qu'est-ce qu'un gendarme qui ne dit point : « subséquemment ! nonobstant à la chose, le quidam dont auquel !... » Ce triste gendarme est comparable au prêtre qui dirait la messe en français, à l'huissier prétendant contraindre en parlant la langue humaine du débiteur. C'est un hérétique ; il sent le fagot.

De sa voix grasse et chantante, douce à l'oreille des filles, Pélissier confessait, crâneur :

— Chez les pequenots on n'a pas idée de Pantruche. Je suis pas un cogne comme les autres. Mais quoi ? Faire ça ou autre chose ! Il y a toujours la retraite au bout.

Pourtant, ce gendarme hétérodoxe ne contribuait pas peu à la conservation de l'Ordre. Une société a les poètes qu'elle mérite. Pourquoi n'aurait-elle pas aussi des gardiens dignes d'elle ?

Avantageux, bel homme, bien mis, autoritaire et galant, joli parleur, Charlot devenu Pandore, et qu'avait tenté la Caline, protégeait la société à sa façon, en souteneur !

Il la protégeait comme on protège une fille, et contre elle-même, d'abord ; avec des sourires, des bons conseils enveloppés de calembredaines, des lambeaux de romance rendant aimables les ordres, et des coups de bottes dans les grandes circonstances.

Plus d'une donzelle soulevait son rideau de mousseline quand

il passait à cheval, et Mlle Ricouart de la Fressure, la vieille, confiait à l'abbé Combanel :

— Ce Monsieur Pélissier est un bien bel homme et il a bien de la dignité !

Au cours d'une tournée champêtre, Pélissier avait surpris, à l'ombre d'un noisetier, Mme Paulie, la femme du libraire, déniaisant un élève du collège. Pélissier s'était montré magnanime. Mme Paulie suspendue au bridon, tandis que le gamin détalait, suppliait :

— Monsieur le gendarme !... Monsieur le gendarme !...

Soudain, elle se préoccupait des galons de cette statue martiale qui la glaçait d'effroi ; elle s'en préoccupait avant de songer à se rajuster.

— Monsieur le sergent... Monsieur l'officier !...

Toujours muette, la statue martiale ricanait sans bruit ; les yeux gris-bleu du soldat posaient leurs rayons comme des doigts insolents sur les seins bien ronds, hors du cache-corset trop rose, aux rubans trop mauves, d'élégante provinciale. Alors Mme Paulie se resouvint du nom de son bourreau. Lâchant les rênes, elle joignit les mains, implorant, toujours tremblante mais déjà plus hardie, en vraie rouée :

— Ne me méprisez pas trop, Monsieur Pélissier !...

Il avait répondu, un pli cruel aux lèvres :

— Chochotte ! en esquissant dans l'air un geste insultant.

Alors, inquiète et hardie, le fuyant et le bravant et s'offrant, elle se coulait tout contre le cheval, pour n'obtenir du bel homme légèrement incliné sur l'arçon qu'un avis qui était un outrage :

— Tire tes bas, ils tombent.

Pélissier piqua son cheval au flanc et partit droit sans retourner la tête. La coupable s'ébrouait aussi bien que si c'était elle qu'il eut éperonnée.

Mme Paulie lui avait brodé en cachette et fait tenir une superbe blague à tabac. Pélissier ne saluait même pas Mme Paulie, lorsqu'il prenait son service à la gare et que la femme du libraire attendait le train de Paris, mais son regard, d'un bleu trop tendre, glaçait la malheureuse.

Pour la fête de Château-Briard il était venu deux mecs de Paris, avec sans doute des projets.

Deux mecs venus avec des idées de mecs de Paris, menés par un incommensurable mépris des betteraves. La Couleuvre, le plus bel adolescent en pantoufles que posséda la petite ville, et pour qui Pélissier nourrissait quelque amitié, en concevait aussitôt de l'inquiétude. Il avait alors suffi à Pélissier de regarder droit dans les yeux des deux mecs de Paris pour que les drôles reprissent incontinent le chemin de la capitale. Or, ce n'est pas d'un gendarme que les voyous avaient eu peur.

— Dites-donc, M'sieur Pélissier, s'essayait à grasseyer La Couleuvre titubant de reconnaissance, on leur z'y avait probablement pas dit qu'il y avait des becs-de-gaz, en province !

— J' t'apprendrai ! avait laconiquement répondu Pélissier, sans qu'on pût savoir si c'était menace ou vraie promesse.

On ferait un beau livre édifiant rien qu'avec les prouesses de Pélissier.

— Et l'oiseau ? demanda le brigadier au gendarme Pitolet, lorsqu'il revint à la caserne ayant pris congé de Marat et du Dr Ode penchés sur Francine endormie.

Pitolet eut soin de rire avant que de répondre. Tout ce que disait Pélissier valait qu'on s'en esclaffat. Tout le monde était d'accord là-dessus. Le brigadier était impayable. Ensuite, Pitolet répondit :

— L'oiseau, il chante toujours sa même chanson : les pinces, le monstre, le progrès, l'état sauvage. Les princes et le progrès, le monstre et l'état sauvage, il ne sort pas de là. Ah ! et puis il avoue tout, ça n'est pas un individu contrariant. Au fait, il m'a dit encore quand j'ai été le revoir, la dernière fois qu'il avait tiré la cloche pour ses besoins : Gendarme, je crois que j'ai fait une gourderie.

— Il l'a dit ?

— Oui donc, brigadier, et qu'il a dit encore : Sans le monstre on ne pouvait rien me dire ; prouvez donc que la petite a dit non ?

— Vous avez noté ces propos ?

— Je vous attendais, brigadier ; pour les rapports, vous avez le tour de main.

— C'est bon. Continuez de l'avoir à l'œil. Je monte me « déharnacher » et je redescends. Lécuyer vous relèvera. Le brigadier Pompilius et Gontard sont-ils rentrés de tournée ?

— Pas encore, brigadier.

« Brigadier... »

— Quoi ?

— Ça fait de la curiosité chez nous, cet homme moitié-singe, cet assassin... les femmes sont enragées ; elles voudraient le voir.

Il rigolait autant que le permet la discipline.

— Mme Pitolet aussi ?

— Oh ! bridagier... pas plus que les autres... c'est surtout Mme Gontard qui mène un train !... Mais j'ai rien voulu autoriser en votre absence.

— Vous avez bien fait, elles nous embêtent... Mme Gontard !... hein Pitolet ? Elle s'en fout pas mal que Gontard reçoive la flotte pendant ce temps-là.

— Ah ! je vous dis, brigadier, je vous dis !

De l'allégresse, Pitolet passait sans tremplin à la consternation de l'homme vertueux qu'afflige l'effondrement des mœurs.

Ne l'écoutant plus, Pélissier d'un élan juvénile escaladait l'escalier de fer conduisant à l'étage où, gradé et favori du lieutenant, il avait sa chambre comme les hommes mariés. Une lampe de cuivre, au long du mur, fumait plus qu'elle n'éclairait. Une porte s'ouvrit et une vive clarté égaya le palier badigeonné d'ocre et de coaltar.

— C'est toi, Lulu !... Oh ! pardon, M. Pélissier, je croyais que c'était Lucien.

Tenant une lampe habillée d'un tendre abat-jour de mousseline tuyautée, la jeune Mme Gontard, pas encore décoiffée, souriait au brigadier. Mme Gontard oubliait-elle qu'elle était en chemise ?

Pélissier lui trouva d'abord une ressemblance avec Rose Carton, la femme à Petit-Louis de la Nation. Mais ce ne fut pas à cause du souvenir unique, du souvenir nu de Rose Carton que l'ancien Charlot sourit de ce sourire qui donna tant d'espérance à Mme Gontard. Ce n'était pas le galon d'argent du supérieur de son homme qui en imposait à Mme Gontard, Celle que son homme et ses amies appelaient Céleste, était femme de gendarme et comment eut-elle pu reconnaître que, ne craignant rien du brigadier, c'est de Charlot qu'elle était tant éprise ? Céleste eut été bien aise de montrer plus de hardiesse qu'elle n'en savait consentir.

Pélissier souriait parce qu'à l'instant qu'il trouvait dans Céleste en chemise un double de Rose Carton, de Rose Carton préférée à la Caline et pour laquelle, sans le baudrier, il se fut mesuré avec Petit-Louis sur le boulevard Richard-Lenoir, — il apercevait, au mur, pendue à un clou, dans le triangle lumineux découpé par la lampe bourgeoise sur le papier à fleurs, une paire de menottes.

Céleste prit pour au moins de la complaisance, pour une promesse de plaisir, la gaieté sans retenue du sourire, et l'espérance transforma son ardeur, la grandissant par le sentiment, pour elle tout neuf et merveilleux, du retard. Ça faisait aussi l'affaire de Pélissier.

— Madame Gontard, dit-il, j'entends Madame Varcollier qui descend ; si vous voulez voir cet homme, Pitolet m'a dit que vous lui aviez demandé, c'est le moment ; mais en vitesse, parce que ça n'est pas régulier. Et puis, dites, Madame Gontard, pas comme ça !...

— Oh ! Monsieur Pélissier...

Elle était rose de plaisir. Elle tira la porte pour se vêtir quand parut devant l'étage Mme Varcollier que suivait Mme Pompilius. La porte du logement voisin de celui des Gontard s'ouvrit et Mme Carme se glissa dans le couloir, en peignoir de pilou, le front couronné de bigoudis.

— Ah ! du coup... du coup ça n'est pas régulier !... Ah ! non, mesdames, c'est pas possible...

Carme se montrait derrière sa femme, la Gambier sous la moustache, en petit costume d'intérieur, n'ayant du gendarme que le calot d'écurie incliné sur l'oreille.

— Franchement, Carme... dites-leur que ça n'est pas régulier !

Prudent, Carme laissait faire les curieuses, très satisfait, ne sollicitant rien, de voir son brigadier fléchir devant les femmes. Et Mme Gontard, persuadée que Pélissier avait trop de finesse pour ne pas entendre une prière secrète, se réjouissait de pouvoir supplier plus haut que les autres, pour son compte, devant toutes et sans éveiller de soupçons :

— Oh ! si, Monsieur Pélissier !... Qu'est-ce que ça fait ?... Pour une fois !

— Elles sont enragées, ma parole ! brigadier, elles sont positivement enragées !

Pélissier roulait une cigarette en les écoutant. Il l'embrasa à la pipe dont Carme secoua courtoisement la cendre et dit :

— Alors, ouste !... en douce !... et tout le monde regrimpera quand j'aurai dit : rompez !... en douce !

Il parut à Céleste qu'il lui dédiait un regard d'intelligence quand, les précédant et se retournant vers le groupe des femmes, soutenu par Carme en arrière-garde, il avait murmuré « en douce ! » d'une voix plus de Charlot que de brigadier Pélissier.

Mme Carme s'égayait :

— Ah ! ce Monsieur Pélissier, il est impayable !

Carme la gronda :

— Tais-toi donc, maman ! En douce que t'as dit le brigadier.

Céleste s'enhardissait :

— Monsieur Pélissier ? Je ne m'y fierais pas !... S'il en avait le pouvoir, il serait bien capable de nous mettre dedans.

— Coquine ! pensa Pélissier sans se retourner et serrant les dents.

Il ordonna, après que le cortège eut traversé la cour sonore du piétinement des chevaux à l'écurie et de chaînes heurtées lourdement sur les bat-flancs :

— Ouvrez, Pitolet.

La clé grinca, et sous le feu du falot tenu à bout de bras par Carme qui l'avait pris des mains de Pitolet, le captif apparut, accroupi sur sa planche, assis en tailleur, les yeux grands ouverts. Il était à présent remis des effets du formidable coup de trique que lui avait allongé Marat et ce crâne fait à tout n'en souffrait maintenant guère plus que du coup de soleil d'Obock ou du séjour imprudent, ancien déjà, dans le four à plâtre pas assez refroidi.

Farigou d'un seul regard embrassa toute la société et la première exclamation de cet ogre, maniaque fieffé de l'ordre en son délire permanent, fut :

— Tiens, y' a des dames !... C'est pas régulier.

Pélissier en fut frappé, et se retournant vers son monde :

— Vous entendez, mesdames ?... C'est lui qui le dit... et je ne

devrais pas avoir à le répéter... Carme, dis-leur que ça va comme ça.

Carme, trop obéissant, beugla :

— Alors, quoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc de si curieux à voir ? Élise, remonte immédiatement... N'insistez pas, Madame Gontard.

Céleste minauda :

— Oui, oui... nous nous éloignons...

Et plus bas :

— On se fait toutes petites, il ne nous verra pas.

— Brigadier, fit le prisonnier en se remuant sur sa planche, j'ai à dire que l'humanité commanderait qu'on me rende ma musette, vu qu'il y a dedans du fromage de chèvre et du pain frais d'hier ; je ne proteste pas rapport au tabac bien que ça soit dur, mais je sais que ça n'est pas régulier pour un individu dans mon cas. J'ai a dire aussi que le vasistas ne fonctionne pas et que la tinette donne de l'odeur. Ça n'est pas pour vous offenser, d'autant que vous n'y êtes pour rien, mais j'ai couché dans des violons de village qui valaient mieux que ça. Ça fait pitié pour un chef-lieu de canton qu'est siège de tribunal. Puisqu'on me garde pour me juger, je ne vois pas pourquoi on ne m'a pas transféré à la prison. La prison n'est peut-être que la prison, vous me le direz et je ne le discute pas, mais on y a en cellule le cubage nécessaire à l'homme et on n'y est pas incommodé par les commodités. C'est des médecins spécialistes qui déterminent aux architectes le cubage. Je suis été dans des prisons où que c'est tout peint en blanc comme chez les sœurs et que le cubage est inscrit dessus en chiffres connus. C'est admirable !

« Si vous n'avez pas le cubage ici, vous ne devez pas l'avoir non plus à la maison d'école, à cause qu'on ne tient pas la main au progrès, à l'hygiène et à la prophylaxie. Alors qu'est-ce qui arrive, brigadier, dans les localités qu'on n'y tient pas la main ? Le peuple se dégoûte de lui-même, il n'a pas confiance dans les institutions, l'ouvrier sent qu'on l'abandonne et il fréquente assidûment les cabarets. Alors savez-vous qu'est-ce qui arrive ? On voit se développer l'alcoolisme et grandir tout partout la crimélanité. Moi, c'est pas pareil ; c'est pas mon cas... elles sont

parties ces dames ?... Ah ! vous qu'êtes un homme, et qui vous êtes montré avec moi juste et compatissant, inflexible, bien sûr, mais juste, je peux le dire : mon cas c'est une passion malheureuse. On ne peut rien contre ça et tout le progrès n'y pourra rien. Va te faire foutre, c'est la passion qu'est la plus forte !

Il parut méditer.

— Les gourderies viennent ensuite. On se dit : Elle va gueuler avant que je sois loin et on serre le kiki à la petite misérable. Mais, à elle, j'y ai pas serré le kiki... c'est pour l'autre qu'on me poursuit... Dites-donc, c'était pas une femme, ça, c'était une bête ! Vous le connaissez, vous, brigadier, l'article du code qui prive un homme de ses droits pour la suppression d'un monstre ? Dites, rendez-moi ma musette.

— Demain matin il fera jour.

— Pour qui qu'il fera jour ?

— Ah ! ça va, gronda crapuleusement Pélissier ; tâchez à ne pas faire le mariole, hein ?

Farigou était trop occupé à l'observer pour songer seulement à formuler un reproche de sa rudesse. Il résuma ses observations.

— Vous, vous n'êtes pas de la campagne !... Je me disais aussi, il est jeune pour un brigadier. L'instruction des villes c'est tout ce qu'il y a de meilleur.

A l'écart, Céleste Carme confiait à Mme Gontard.

— Si jamais je m'étais figuré comme ça un satyre !

Mme Gontard, l'œil rigoleur, la pinçait pour lui faire partager sa gaieté.

— On a sonné ! annonça le prisonnier.

En effet, la cloche de cuivre vibrait, secoué de sursauts. Pitolet courut ouvrir. Un gai tumulte de cavalcade. Le brigadier Pompilius et Gontard rentraient de tournée. Gontard sauta le premier à bas de son cheval.

— Qu'est-ce que tu fous là, toi ? dit-il en apercevant sa femme.

Céleste allait l'instruire des événements.

— Bon, bon, je sais. Ah ! voilà l'oiseau.

— Tiens, vous êtes brigadier aussi, remarqua l'oiseau, en apercevant Pompilius ; c'est conséquent. Qu'est-ce qui vous commande ici, au moins un lieutenant ?

— Tu l'entends ? dit Pompilius à son collègue en se donnant, les jambes pliées par le rire, de grandes claques sur les cuisses.

— Ah ! j' te dis ! fut la réponse de Pélissier.

— Il n'est pas beau, constata Gontard examinant Farigou ; tu as bien fait de le laisser attaché. A propos, heureusement que nous n'avons pas eu une bande à ramener. J'avais oublié mes menottes et Pompilius n'en avait qu'une méchante paire ancien système. Qu'est-ce qui vous fait rigoler, brigadier ?

— Rien, c'est l'oiseau ! répondit impudemment Pélissier qui croyait voire luire, sur le papier à fleurs, les menottes nickelées au-dessus de la plaisante image de Céleste Gontard, en chemise, bien coiffée, apétissante, audacieuse, sa lampe bourgeoise à la main et si pareille à la jolie Rose Carton.

— Au lit ! commanda Pompilius tandis que la lourde porte retombait sur Farigou. Au lit ! Voyez, mesdames, Mme Pompilius m'y attend ; elle est plus raisonnable que vous ! Qu'est-ce que ça a de curieux une brute comme ça ?

En bâillant, apparaissait Lécuyer qui devait relever Pitolet.

— Vous ne montez pas, Monsieur Pélissier ? Je vais faire chauffer du vin sucré pour Gontard, vous en prendrez.

— Non, merci, je vais faire un jaquet avec Lécuyer.

— Ça c'est une idée, brigadier !

— Vrai ?... Bien vrai ?... A une autrefois... bonne nuit, Monsieur Pélissier.

— Bonne nuit, Madame Gontard...

« A toi de commencer, Lécuyer.

Seul, dans sa cellule, Farigou qui avait tant chanté en prison, seul dans son cachot puant, seul dans la nuit, allongea la jambe et, du coup, renversa sa cruche. Il ne jura pas. Pour la première fois, dans sa mémoire, et sans même s'étonner de découvrir l'amère ivresse des larmes, Farigou pleura.

La bête captive, obscurément, achevait de démêler qu'il n'y aurait plus jamais à demander le cordon, que c'en était fait à jamais de la liberté, sa furieuse et tendre liberté de coureur de bois humant, de loin, et au-dessus de la grasse odeur de l'humus, des feuilles mortes, de l'odeur fraternelle du gibier, de l'odeur aigre et

fraîche des baies pourpres de septembre, la bonne odeur des petites filles !

Farigou comprenait que ni demain, ni après-demain, ni encore après, ni jamais, il ne ferait jour pour lui.

Et à travers ses larmes de vieux monstre enfantin, écrasé sur sa planche, se battant les tempes de ses poings formidables, Farigou hoquetait :

— Une gourderie que j'ai fait !... une gourderie !...

CHAPITRE IX

L'ÉDUCATION DE FRANCINE

Recueillie par Théodore Marat, caressée, mignotée, décrassée, attifée, bordée dans un douillet petit lit blanc par la Duclos, Francine connut la douleur et la joie.

— Ah ! grognait joyeusement l'entrepreneur d'illuminations, tu ne la gâteras jamais assez, la Duclos... mais bon sang que tu la gâtes ! Gâte Francine, mère Duclos, gâte-là. Pour dire, elle n'en a jamais eu autant de la Cataud. Bien sûr que cette saloperie ambulante avait du cœur et des entrailles ; quand même, pour élever un bijou pareil !... Non, je te le dis, la Duclos, Princesse Crustacée si on veut, mais la Merveille des Mères, ah ! non !

Marat riait très fort du calembour que n'entendait pas la Duclos. Aussi bien s'épargnait-elle la peine de chercher à comprendre. Comme son maître, elle était tout à Francine et ne songeait rien qu'à elle, rien qu'à la rendre heureuse et aussi digne de l'admiration des bourgeois hésitant à respecter cette enfance souillée. La Duclos voulait révéler à la ville un trésor ; extraire un joyau de sa gangue.

Théodore Marat qui n'avait point de femme n'attendait pas d'hôte, lorsque sa pitié lui fit cueillir cette fleur des bois. L'entrepreneur disposait d'une maisonnette entière ; c'était son bien, mais l'on n'y logeait pas moins à l'étroit. Au rez-de-chaussée, le réduit orné de fusées en panoplie et qui servait de bureau, séparé par un vestibule étroit de la grande pièce carrée où l'on avalait tout chauds les mets cuisinés par la Duclos sous le manteau de la cheminée rus-

tique. Au premier, la chambre de Marat et son Musée. La mère Duclos couchait dans une soupente.

Le soir du drame on avait improvisé pour Francine un lit dans la cuisine, tout contre l'âtre dont l'immense gueule noire absorbait, pour rougeoyer bientôt, brindilles, fagots et bûches. Le Dr Ode avait réjoui son compère Marat en ordonnant d'allumer un grand feu et de l'entretenir jusqu'au matin. Il fallait que la pitoyable blessée eut bien chaud.

Dès le lendemain se posait le problème de l'installation de Francine et la Duclos se laissait bien gronder par son maître pour s'être permis d'avancer que la « pauvre chérie belle » méritait une meilleure place que celle du chat. Comme si Marat avait eu besoin que la Duclos lui enseigna son devoir !

Ce ne fût pas long. Marat ne balança pas une minute. Il fit ce qui semblait la chose la plus imprévisible, et il la fit sans un regret, la plus naturellement du monde. Il ouvrit pour Francine la porte close du Musée. Il lui donna le Musée pour qu'on en fît sa chambre de jeune fille.

Quand Marat décida la chose, au lendemain même du drame et quand il n'en était encore qu'à espérer que les autorités ne réclameraient pas Francine, ne la lui arracheraient pas en vertu de quelque droit public, au nom de quelque misère morale, il y avait assez nombreuse assistance chez l'entrepreneur d'illuminations.

— Nom de Dieu !... elle couchera dans le Musée !

On connaissait le cœur du bonhomme. Quand même, donner le Musée, c'était quelque chose. Et spontanément, d'un si bel élan, c'était beau ! Qui eut été capable d'un sacrifice égal ? Mais, d'abord, quelqu'un possédait-il quelque chose de semblable, de si précieux, de si beau, de si grand, de si pur à sacrifier ? Personne, parbleu. On admira et, plus tard, car on avait admiré en silence, la plupart convinrent, et dans les mêmes termes, que « ça leur avait donné un coup. »

Or, le Dr Ode se distingua en cette circonstance. Il n'en dit pas long, mais si peu que ce fût, Marat, en des dispositions à ne rien négliger de ce qui touchait à la petite, l'entendit.

— Aï ! fit le Dr Ode.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda Marat redevenant bourru.

Le médecin s'était aisément ressaisi.

— Rien, répondit-il ; une molaire qui me tourmente.

— Il faudra donc qu'on te l'arrache, parce qu'elle te fait faire des grimaces assez pénibles à voir.

Le Dr Ode se le tint pour dit, assez pour apparaître singulièrement circonspect lorsque, le soir, au *Club des Jacobins* où l'entrepreneur ne parut pas, Chevance demanda au médecin :

— Ah ! ça, Ode, mon ami, est-ce que vous trouveriez excessif, déplacé ou... je ne sais quoi, le sacrifice que Marat fait de son Musée ? Vous aviez ce matin une de ces mines ! D'ailleurs, Marat l'a parfaitement remarquée.

— Moi ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ? Je fais comme tout le monde, je trouve ça très bien, et tellement digne de lui ! C'est un saint ce bougre-là ! Un saint, ce conservateur écarlate des trésors de la grande révolution. J'ai souffert d'un élancement... une sale molaire, à gauche, dans le fond, là.

— Ça va mieux ?

— Vous êtes bien bon, Chevance. Je me suis appliqué sur la gencive une forte couche de teinture... oh ! à propos, il faut que je vous dise. La gloire m'est venue en dormant. Grivaut m'a conté que ce matin, dans son officine, une ménagère du quartier des Tanneries est venue lui demander dix sous de teinture d'Ode... ! Et il paraît qu'elle n'a même pas le mérite de l'invention. Vous pensez, mon bon, que j'ai adjuré Albert de ne pas reprendre les bonnes femmes ses clientes quand elles font à mon profit de si savoureux pataquès. Pourquoi, dans les siècles des siècles, la jeunesse studieuse, ayant comme il convient honoré Hippocrate et Gallien, ne tirerait-elle pas ses chapeaux à ce semblable par la barbe, Ode le médicastre briard, ancien interne de Cochin, inventeur de la teinture qui porte son nom ? Nous en admirons bien d'autres.

— Je le raconterai dans *la Sentinelle.*

— Faites-le et je vous fous un bon procès ! Je vous défends de saper ma gloire naissante ; et laissez faire le temps !...

On ne parla plus de la grimace du matin, ni de l'exclamation

malencontreuse, à la grande satisfaction du Docteur, content de conserver pour soi une pensée après tout trop discutable pour qu'il fût bon de la jeter imprudemment dans la discussion.

A vrai dire, l'entrepreneur d'illuminations n'eut pas besoin de sacrifier son cher Musée. Il y eut consenti. Les forces obscures qui nous mènent ne l'exigèrent pas de lui. La mère Duclos trouva chez Jourde, l'Auvergnat revendeur, un excellent petit lit avec tous les accessoires et on installa ce lit dans le Musée, dont, en tendre cérémonie, la gentille Francine fut instituée gardienne.

Quand même, à tout prendre, c'était un sacrifice. Adieu les longues causeries, les fières divagations avec Tabouret ! Ici où l'on avait tant fumé de bouffardes épaisses jusqu'à en boucaner les murs et le plafond, là où l'on avait tant gueulé de tendresses héroïques et brâmé tant de poésies aussi âcres que le petun et le tord-boyau, une jeune fille allait, au sortir des silves, s'éveiller à la vie et grandir.

Il y avait dans le Musée un agréable chiffonnier. L'heureuse folie de Marat l'avait porté à le cataloguer : *Chiffonnier de Madame Roland*. Personne ne savait que l'entrepreneur, habile à se duper comme tous les maniaques de sa sorte, avait peint lui-même sur chacun des six tiroirs symétriques, en hautes capitales : LIBRE OU — MOURIR ; MORT AUX — TYRANS ; VIVE LA — NATION. Sans un regret, le bonhomme débarrassa le meuble du fatras encombrant ses entrailles et, joyeusement, il en fit pour Francine une armoire de poupée où ranger son trousseau (le trousseau qu'il fallait lui constituer) et apprendre à l'y tenir net. Au-dessus du meuble, Marat suspendit une glace ronde au joli cadre en bois de rose et qui, par hasard, était de réelle valeur. De chaque côté, il accrocha un flambeau de cuivre doré, en forme de faisceau de licteur, conforme à sa représentation du luxe civique de la Convention, et de pur style Louis-Philippe.

L'ensemble avait de quoi plaire et l'entrepreneur fut si content de son ouvrage qu'il battit des mains et, avant de hêler la Duclos, se régala d'une chansonnette, sans desserrer les dents et sans lâcher sa bouffarde :

Dans les palais, dans les chaumières,
Le menuisier porte son art ;

Partout cet art est nécessaire,
Partout il flatte le regard ;
Il joint l'utile à l'agréable,
Il sert le luxe et le bon goût.
Amis, chantons cet art aimable,
Qu'on est heureux de rencontrer partout.

Après la *Carmagnole*, Marat ne savait rien de si joli que ce chef-d'œuvre de Bourguignon la Fidélité, dont le savetier Tabouret aurait eu beau sujet de se montrer jaloux.

Francine était bien dolente lorsque, le petit lit fait, la Duclos l'installa dans le Musée. Ce n'est que plus tard qu'elle témoigna de la gratitude et marqua de la joie. Elle commença par faire un bon somme, sa fièvre étant enfin tombée. La Duclos convia Marat à venir admirer sa protégée en des termes tels, et sur un tel ton que Marat comprit, en approuvant, qu'il n'approcherait plus du sanctuaire qu'autorisé par la Duclos.

Le cœur battait plus fort qu'un gros oignon villageois dans la large poitrine de l'entrepreneur d'illuminations, tandis qu'entré dans la chambre sur la pointe de ses pieds déchaussés, il regardait dormir la petite.

Quand Francine s'éveillait, elle pleurait de n'être plus dans la hutte du bois, étendue sur des feuilles sèches auprès d'un monstre puant, la plus caressante des mères. Pourtant elle souriait aussi de vivre dans une chambre claire, parmi tant de choses rêvées, désirées — une glace ! une commode ! une toilette de poupée ! — obtenues enfin, sans prières ni marchandage, et dont si longtemps la possession lui semblait impossible.

Très vite, tandis que l'instruction du meurtrier de la Cataud suivait son cours, Francine devint l'idole, l'enfant adoptive de Château-Briard. Les bourgeois les plus gourmés, eux-mêmes, se laissaient apprivoiser par cette gentille sauvagesse. On alla jusqu'à prêter à la protégée de l'entrepreneur — dont la considération grandissait à cause de sa charité — de miraculeuses vertus. Le Dr Ode s'en amusait :

— Songez donc, une martyre ! C'est bien meilleur qu'une mascotte !

Libertinage à propos de quoi le grondait Céline, prompte à faire

remarquer au médecin que par une espèce d'accord charmant, qui touchait à l'âme la grosse dévergondée, la ville évitait de parler davantage du viol, ne nommant jamais la brute emprisonnée le Satyre, mais seulement l'Assassin de la Cataud.

— Cafarderie !... des grimaces !

— Possible, mais moi je les trouve heureuses.

— Oh ! Oh ! elles ne m'offusquent pas, jolie Céline, et, après tout, tant mieux si l'oubli du premier chef vaut au malheureux bougre les circonstances atténuantes.

— Vous avez de la bonté de reste. Moi, c'est pour Francine que je me réjouis de la discrétion des gens. Appelez ça de la cafarderie si vous voulez. Quant à votre Farigou, si c'était aux femmes à rendre la justice. !... Mais, Docteur, pour des êtres pareils il n'y a pas de châtiments... pas de supplices assez...

Sans façon, Ode pinça le menton grassouillet de Céline pour lui dire, ses yeux rouges ragaillardis par la jovialité :

— Il y a un pays, du côté de la Perse, où l'on punit terriblement les grandes filles qui se sauvent de chez leur oncle, la nuit. On leur met un écriteau dans le dos, et agenouillées dans un coin...

— La nuit ? La nuit ?... d'abord, à bas les pattes !... est-ce que je vous demande ce que vous faites, la nuit ? Vous feriez bien mieux d'aller soigner la maladie nerveuse de votre fidèle cliente Mme de...

— Chut ! malheureuse !

Céline, à présent, fréquentait assidûment chez Marat. C'est elle qui avait revendiqué le privilège de compléter l'installation de Francine, apportant tour à tour, charmée de multiplier les voyages, les aller-et-retour, comme on dit à Château-Briard : une seconde glace, à trois faces celle-là, un cadeau du capitaine Pajou pour la Sainte-Céline ; un vaporisateur, une boîte de poudre, des petits ciseaux, un mignon tabouret, un chat de peluche noir au collier rose, le dos hérissé d'épingles.

Lorsque Céline apporta la poudre de riz et le vaporisateur, le Docteur Ode s'exclama :

— L'éducation de Francine est commencée !

Céline haussa les épaules, mouvement qui mit en valeur, sous la camisole d'indienne rose, les seins que Céline avait fort beaux. Le Docteur appréciait en caressant sa barbe.

Ange balourd, bon ours sentimental, Tabouret rognait sur les fournitures payées par ses pratiques pour confectionner des chefs-d'œuvre : souliers de cuir souple ou de daim, pantoufles perlées qu'on se passait de main en main, qu'on n'en finissait pas d'admirer, et qui, de l'avis unanime, étaient faits pour des pieds de princesse, des merveilles que telles n'en avait pas essayé Cendrillon.

Mme Chevance et Mme Barberon fournissaient des robes et du linge d'une belle solidité. Céline taillait les étoffes à la mesure de Francine et les ornait selon sa fantaisie, travestissant les défroques bourgeoises en parures de coquette. Le Dr Ode, non satisfait de donner ses soins, offrait des bonbons et prêtait des romans à la martyre. Enfin, un matin, Mylord en personne frappait à l'huis de l'entrepreneur et, en un invraisemblable jargon de cirque, suppliait qu'on lui fit la grâce d'accepter pour la petite l'anneau d'or de son oreille droite.

Un événement dont la ville s'entretint longtemps devait l'emporter en intérêt sur l'anecdote de Mylord sacrifiant son anneau. Quelqu'un parût qu'on attendait bien moins que Mylord. Mlle Ricouart de la Fressure, plus que jamais invisible sous ses voiles, plus que jamais cassée et s'appuyant à présent sur deux courtes cannes.

Mlle Ricouart de la Fressure, qui de sa vie n'avait obligé personne, ni recueilli en son hôtel autres créatures vivantes que des chats, félicita Marat, de toute la chaleur dont elle était capable, tint à voir l'enfant et insista si bien qu'il la fallut satisfaire et, laissant à deviner qu'elle levait les yeux au ciel, dit en se retirant :

— Je prierai sainte Agnès pour elle !

Le Dr Ode en fut tout éberlué.

— Sainte Agnès !... Qui l'eut crû ?... Ces vieilles vertus en conserve, tout de même !... Ça connaît tout !... Elle connait l'histoire de sainte Agnès !

— Vous me la raconterez, dit naïvement la Duclos, qui ne la soupçonnait pas si roide.

Tant de bienfaiteurs, parfois déraisonnables, furent assez de parrains et de marraines pour Francine. Elle pouvait bien, en grandissant, se moquer des intransigeants, un clan infime de la haute société marquant franchement son indignation que la gamine, filleule des Jacobins, demeura éloignée des autels.

Marat se réjouissait. Le juge d'instruction Ravageot lui en avait donné la bonne nouvelle : il pourrait, célibataire, avec l'aide de la Duclos, dont la présence garantissait tout, assurer la protection de Francine et son avenir.

Peut-être, lui expliquait le magistrat, Francine serait-elle officiellement recueillie par l'Assistance Publique.

— Mais ce sera de pure forme, thé-o-ri-que-ment ! Vous saisissez ? Puisque la petite a l'âge d'être servante, eh bien, elle sera la vôtre et, ainsi, n'aura pas à quitter votre maison.

L'entrepreneur d'illuminations s'ébroua :

— Mais, Monsieur le juge d'instruction, je ne veux pas que Francine soit ma servante ! Elle... me servir !...

— Quel vieil enfant vous faites, citoyen Marat ! Bon. Laissons cela. Nous savons que vous êtes un brave homme et cela nous suffit. Nous n'irons pas mettre le nez dans vos affaires. Ah ! cher et innocent dresseur d'estrades et de mats pavoisés !... Vous la rendrez heureuse, nous en avons la conviction et nous ne nous inquiétons pas même de ceux qui martyrisent ses pareilles. C'est tout dire !... Sacré Marat, y croit-il aux principes !... aux immortels principes !... y croit-il !

— Vous n'y croyez pas, Monsieur le juge ?

— Marat, je doute de tout hors de l'enceinte du Palais de Justice, où, présentement, je crois au Code d'Instruction criminelle. Je vous dis ça parce que vous sachant un peu poète, mais il ne serait pas bon de le répéter.

De la tragédie des Coudreaux et de sa terrible aventure, Francine ne gardait qu'un souvenir d'horreur. Le rouge baiser de Farigou l'avait laissée vierge d'âme et de cœur. Délivrée des ivresses énormes de la Cataud, de la peur lancinante des hommes affreux que la Princesse Crustacée traînait après ses jupons crasseux, ravie à la misère, au froid, à la faim, Francine semblait infiniment plus petite fille qu'avant le viol, quand elle courait, paraissant voler, de seuil en seuil, ses bras nus chargés des petits paniers d'osier. Extasiée en face du miracle, la Duclos s'écriait :

— C'est une Francine toute neuve !

D'accord en esprit avec son maître, et sans qu'il eut été besoin de paroles pour définir cet accord, la mère Duclos, quand Francine

enfin gaillarde se leva, ne souffrit pas que la gamine l'assistat dans les gros travaux du ménage ainsi qu'elle le souhaitait. La vieille ne permit à Francine rien que de coudre, disposer la table pour le gai repas à trois, cueillir les fruits, les fleurs au jardin et jeter, par manière de récréation, du grain aux poules et aux coulombs.

Le Dr Ode, un jour, dit à la vieille :

— Mère Duclos, à qui la donnerez-vous ?

— C'est vrai, répondit la gouvernante de Marat, que j'en ferai pour de bon une demoiselle. On peut y penser. Celui qui la prendra plus tard ne sera pas le moins heureux. C'est bon, c'est franc, ça n'a pas de vice ; c'est si pur !... Tellement que ça n'a même pas compris au juste... je m'entends. Ce cochon de Farigou n'a pas réussi à en faire ce que je pense. Dans le cœur et dans l'esprit rien n'est resté. Elle est toute fraîche, toute honnête comme avant. Et pourtant, hein ? avec une mère pareille !

— Mais à qui la donnerez-vous, mère Duclos ?

— Pas à vous, bien sûr !

— Pourquoi pas !

— Coureur comme vous êtes !... Elle vous trouverait bien trop vicieux et puis, quand elle aura l'âge, eh bien, vous ne l'aurez plus. Voilà. Ça ne m'a pas écorché de le dire.

— Bigre ! Vous n'êtes guère gracieuse, Duclos ! Dites-donc, j'étais pourtant l'un des meilleurs partis parmi les célibataires authentiques.

— Les braves garçons ne manqueront pas.

— Après tout, il y a Marat que j'oubliais.

La Duclos lui jeta un regard de feu. Sa vieille main trembla sur son balai dont les brindilles de bouleau grincèrent sur la dalle polie.

— Allez donc voir vos malades, ça vaudra bien mieux !... A propos, j'ai toujours mes douleurs, votre remède ne m'a rien fait ; il ne devait pas être assez fort.

— Mère Duclos, je vous guérirai si vous me dites vos projets.

— Mes... je me passerai bien de vous ! Je demanderai à M. Grivaut qui en sait autant et qui fait moins de façons.

— Allons, mère Duclos !... pas de guerre entre nous... pas de paix... armée !

— Fichez-moi le camp... alcoolique !

Le docteur en s'esclaffant quittait la place, heureux d'avoir fait endêver la vieille.

Sur la place George Sand, Ode rencontrait le capitaine Pajou, si préoccupé de Francine dont il s'informait auprès du docteur, qu'il en oubliait de soulever son képi terni au passage de l'abbé Combanel, le second vicaire de la cathédrale.

L'abbé enviait ces satanés Jacobins, ces maudits républicains, ces mécréants, ces rouges admis à s'acquitter du soin si doux, refusé à lui, ministre de Jésus-Christ. Il les jalousait douloureusement, rageant de ne pouvoir assister une innocente, orpheline et martyre. Et puis, quelle éducation lui donneraient ces impies quand elle serait si bien chez ces Dames de la Miséricorde ?

L'abbé Combanel se moucha bruyamment, comme si une trompe eut été cachée dans son mouchoir de trouffion, soupira, les yeux mi-clos, et sa peine n'était point feinte. Elle l'était si peu qu'il rebroussa chemin, traversa bravement sous le dais de flamme du soleil de midi la place George Sand et gagna la rue des Arpents, où demeurait l'entrepreneur d'illuminations.

Précisément, la mère Duclos lavait le seuil à grande eau, faisant du perron une cascade de jardin bourgeois.

L'abbé dut retrousser sa soutane pour aborder l'active servante et, pareil à quelque pauvre bimbelotier honteux d'offrir une pacotille dont les gens ne veulent plus, timidement réciter une mélancolique harangue de prêtre convaincu mais désespéré, se hasardant sur la fin à assaisonner de pieux reproches, prudemment choisis, des éloges véhéments cueillis au hasard de l'inspiration.

La Duclos, qu'on voyait pourtant le dimanche à l'église, estimait qu'il faut savoir se contenter. Ce pourquoi, retenant, retardant, d'une large main rougie, l'envol d'un seau pesant, la bonne femme répondit en toute simplicité :

— Monsieur l'abbé, pour ce qui est de notre Francine, je trouve que c'est déjà bien joli, et bien flatteur pour le bon Dieu, que M. Marat et votre servante ayions fait une femme de la fille d'une bête sauvage des bois. On verra plus tard à en faire une chrétienne. Faut pas la fatiguer, c'te chérie belle ! Méfiez-vous à l'eau, Monsieur l'abbé.

CHAPITRE X

LE SYSTÈME DE RAVAGEOT

Ce n'était pas soir de tenue du *Club des Jacobins.* Passé dix heures, Albert Grivaut qui se donnait du bon temps, content d'avoir repris l'habit civil, sa période terminée à l'infirmerie du Train, se trouvait à peu près seul avec le juge Ravageot au *Café de la Comédie.* Vidant des chopes, les deux célibataires usaient la longue soirée provinciale en discutant d'autre chose que de l'humeur locale. C'est Ravageot qui menait le débat :

— Le Français né malin inventa le rondeau ; par la suite, un auteur plus moderne à qui je rougirais de dénier la qualité de penseur, mit au point cette affirmation en prolongeant jusqu'à, si je puis dire, son épanouissement de fait la pensée contenue dans le mot rondeau, en gestation dans le mot rondeau : le Français né malin inventa le vaudeville. Je m'étonne jusqu'à l'humiliation patriotique qu'on ait laissé au chétif amateur provincial que je suis le soin d'en tirer, pour se désennuyer — soyez assuré que je ne publierai rien — de s'essayer à en tirer une philosophie. J'intitule mon ouvrage, pour les quelques amis à qui je confierai peut-être le manuscrit — admettons que je fasse tirer ça par Chevance à cinq cents exemplaires et n'en parlons plus — *Critique Morale du Vaudeville Français.* C'est un piège innocent. Le titre vraiment adequat aurait quelque chose de rébarbatif qui, en éloignant le lecteur, suivez-moi bien, mon cher Grivaut, me donnerait raison et fournirait la preuve par neuf de mon argumentation. Mon essai n'est pas du tout la critique morale du vaudeville français. Le vaudeville dramatique est la

fleur légère ; je m'intéresse à l'arbre. Je débrouille l'écheveau de ses racines et je me barbouille voluptueusement la face — oui, mon ami, ma bonne face rougeaude de magistrat fils de paysan, avec ses gros yeux de croquant devenu myope à fuir les larges horizons briards pour la brousse des steppes imprimées — je me barbouille la face de la terre grasse dans quoi plongent les racines de mon arbre séculaire. En un mot comme en cent, l'objet vrai de mon étude c'est le vaudeville français dans le sens France-Vaudeville ou le Vaudeville de la Vie française. Comprenez-vous ?

« Le Français n'a rien inventé du tout, ni le rondeau, ni le vaudeville par le rondeau gros du vaudeville. Il doit se contenter d'être né malin ; c'est le Vaudeville qui l'a fait et c'est lui qui a été inventé. Croyez-vous qu'on puisse être à la fois malin et pathétique ? Le Français serait charmé de se croire un personnage pathétique ? Il s'y efforce souvent avec une bonne volonté touchante qui lui fait faire d'admirables choses, mais il est trop malin de naissance pour se fatiguer d'y croire longtemps. Ah ! que nos jurés de Cour d'Assises sont donc malins ! Les criminels sont, même les plus maladroits, de fiers malins ; il n'est pas de Temple de l'Esprit plus orné que le Temple de Thémis. Le malin y dispute la palme au malin et je ne suis qu'un juge malin. Avez-vous lu *Crime et Châtiment* ? Quelque chose de monstrueux et dont ici on saisit rarement la beauté. J'ai donné beaucoup d'affection dans ma jeunesse au personnage du juge Porphyre Petrovitch, et je chéris cette créature de l'épileptique Dostoïewsky. En voilà un qui n'était pas né malin ! Eh bien, j'ai depuis longtemps laissé cette puérile espérance de jamais ressembler à mon collègue pétersbourgeois.

« Oui, oui, je devine où vous allez en venir avec vos idées de Paris, du temps que vous y faisiez vos études et que ces idées commençaient d'y fleurir. J'étais alors attaché au Parquet, et pas riche ! Le père Ravageot ne lâchait pas facilement ses écus. J'avais une petite chambre, rue Dauphine, et quelquefois, le matin, je descendais prendre bravement mon café sur le zinc, à la Buci.

Albert Grivaut commença de s'intéresser prodigieusement au bavardage du juge d'instruction.

— Vous n'allez pas soutenir que le carrefour Buci, pour quelques

drames occultes plus évidents que ceux dont nous instruisent sergents de ville ou limiers, soit un canton pathétique ?

— Hé ! c'est parfois un cadre propice à tragédies d'une belle unité.

— Cadre de vaudeville, mon bon, cadre d'excellent vaudeville français, en dépit des Russes et des Polonais. C'est même pour cela qu'ils n'y ont rien compris. Pauvre et cher Porphyre Petrovitch ! A la santé de ce collègue jovial mais tourmenté... ça ne vaut pas la bière de Mars... notez que ma vision du vaudeville admet le geste dramatique. C'est l'esprit du drame et du vaudeville et qui survit à l'acte fugitif qui m'enferme dans ma certitude.

Il vida sa chope.

« Que disais-je donc ? Ah ! oui. N'allez pas me dire que le grand siècle infirme ma théorie. Louis XIV ? Ah ! le bon type de vaudeville ! Quel solennel rigolo ! Et d'abord, quoi de plus désopilant que la majesté ? Le montreur de Guignol l'a bien compris qui vit du Tribunal. Seule sa perruque a contenu assez le Roi Soleil pour retarder l'avènement du vaudeville à couplets qu'on vit s'épanouir sous Louis-Philippe, tellement supérieur comme roi et comme Français à votre Louis XIV ! C'est Louis-Philippe que je compare au soleil gaulois et c'est Molière qui résume le meilleur du siècle de Louis XIV. Racine ? Laissez-moi donc tranquille avec Racine, mon bon ami. Racine acharné à n'être pas le sieur Racine — vous m'entendez-bien ? — n'est pas français, il est juif ; son chef-d'œuvre est *Athalie*. Pourtant comme il est né malin et n'y peut tout à fait échapper, il se débarbouille une bonne fois de toute sa juiverie et de toute son antiquaille selon les Ecritures et il vous trousse à plaisir les *Plaideurs*. Je dois m'y connaître un peu, c'est ma partie.

« Corneille ? Il ne fait rien qu'ouvrir la voie aux parodistes, les bons taureaux joyeux de la race — oh ! amers à l'occasion, farceurs quand même, né malins ! Voyez comme ce génie méconnu, bien que célèbre, le père Daumier, vous l'a bien arrangé et, je le dis, remis dans le vrai :

Tandis que le soleil lui rotissait les ailes,
Son vieux gredin de père, auteur de ce moyen,
Disait, le voyant choir des voûtes éternelles :
« Décidément, ça ne vaut rien. »

« C'est, vous l'avez deviné, du présomptueux Icare qu'il s'agit ; Savourez « son vieux gredin de père », anticlérical notoire.

« Réfléchissez-y avec moi ; Corneille n'a même pas eu besoin des parodistes et de leurs soins filiaux. Il arme nos bras vengeurs ; il conduit nos vaillants et nos vaillants s'en vont à la bataille avec des refrains de goguette et sans l'hypocrite conspiration des professeurs, maquilleurs éhontés de l'esprit de la race, nous aurions de quoi faire avec les prétendues paroles historiques de nos héros des volumes de calembours, des montagnes d'almanachs drôlatiques, de quoi alimenter les veillées jusqu'à ce qu'il n'y ait plus une herbe à tirer de la bonne terre de France.

Ravageot éleva son bock et solennellement jovial, entrant à la manière du pharmacien dans la peau classique de l'homme de province :

— Voilà pourquoi je suis républicain !

Il but, s'essuya la moustache, replaça son binocle et reprit :

— Ils nous la baillent belle vos brouillons du néo-classicisme, vos jeunes réactionnaires tout pleins de Gobineau...

— Pan ! pan ! la gobinette !

— Parfaitement ! à la bonne heure !... c'est-à-dire tout pleins de germanisme. Au surplus, ils sont bien maladroits ; l'autorité qu'ils vont chercher chez le voisin peut aussi bien leur amener l'insurrection ; mais pathétique alors — enfin ! — et sans vaudeville. C'est du nord aujourd'hui... Songez à ce que fut la grande révolution, celle dont a la tête tournée le cher citoyen Marat : les tricoteuses, les bals des Victimes, la Carmagnole, les petits soupers du Luxembourg et de la Conciergerie, les mariages républicains de l'aimable nantais ; du vaudeville excellent, mon cher, et qui aboutit, sous nos yeux, au délicieux bonhomme Marat. Songez à présent au pathétique d'une république sociale à la Mongole, importée par les suppots du Grand Lama. Une seule révolution était possible chez nous, nés malins, celle qui fût, celle des bourgeois. Les prolétaires sont des candidats bourgeois qui se gorgent de vaudeville. Maintenant, il se peut que nos petits hobereaux vaniteux ne nous changent, sans le prévoir, ces bons bougres en Mongols, en Toungouses. Alors ça fera du joli. Vous ne répondez rien ?

— Je me demande, dit Albert Grivaut, si ce sont vos longs

entretiens quotidiens avec Farigou qui vous conduisent à de tels développements.

— J'ai beaucoup de sympathie pour Farigou, et en cela je m'accorde avec Porphyre Pétrovitch. Mais cela m'est tout à fait égal que Farigou soit un criminel et je n'éprouve aucune envie de l'embrasser chrétiennement. Tenez pour assuré que notre excellent Président Fanchon fera, sans colère, avec un grand étalage d'indignation, de la morale à Farigou, et ce sera encore du vaudeville le meilleur. La sagesse des nations est l'inépuisable source de nos vaudevillistes et Musset n'a rien écrit de si joli que ses proverbes. C'est en Juif que Mendès haïssait le vaudeville français. J'ai ses trois années de critique reliées en veau, doré sur tranche.

— Tranche de veau d'or.

— La main, collègue.

— Connaissez-vous bien le citoyen Marat ?

— C'est un divertissant bonhomme.

— Ravageot, vous ne connaissez pas Marat.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous savez son affection sincère, spontanée, pour la petite Francine ? La qualité de la pitié qui l'a mû et qui donne un tuteur à cette jolie malheureuse ne saurait être mise en question ?

— Certes, mais encore ?

— Vous savez l'ordinaire des façons de Marat ? Il ne m'eût pas le moins du monde surpris en arrachant, trop tard, il est vrai, la pauvre gosse au satyre et en disant à cette brute : « File, canaille ! fous le camp et va te faire pendre ailleurs !...

— C'est tout à fait possible.

— Il ne l'a pas fait. Au contraire, il a fort proprement ficelé l'assassin de la mère et le violeur de la fille et l'a remis es-mains de vos gendarmes.

— Ce sont aussi les vôtres.

— Lorsque votre vaudeville judiciaire sera terminé et que l'éminent Président Fanchon (je lui ai vendu ce matin des dragées du Centaure) y aura, comme vous le notez justement, ajouté certain couplet final de sa façon, le misérable Farigou aura, ainsi que le veut la loi, la tête tranchée en place publique.

— C'est sagement prévoir et vous n'oubliez rien.

— Eh bien, je dis, moi, que ce jour-là le père Marat sera peut-être seul à pleurer sincèrement sur la mort du bourreau de Francine ! Je dis qu'il n'aura pas de pitié, je dis qu'il n'excusera pas le crime de Farigou mais que l'expiation du coquin plongera notre bonhomme dans un abîme de pathétique. Le jour que tombera la tête de Farigou, nous verrons Marat dans une extrême exaltation et il sera seul à témoigner d'une affliction évidente.

Ravageot débarassa son nez des verres épais, tira son mouchoir, essuya méticuleusement le cristal avant de répondre, d'une voix terne.

— Non, il ne sera pas seul. Il y aura quelqu'un...

— Qui ?

— Quelqu'un pour lui tenir compagnie si bon vous semble, car ce sera vous.

Le pharmacien ne sourcilla pas. Il dit :

— Peut-être. Mais là n'est pas la question. Comment arrangez-vous cela ?

— Arranger quoi ? Ah ! oui... selon... le vaudeville ?

— Oui.

— Le vaudeville peut aller jusqu'à l'opéra-comique. Marat sera lyrique, soit ; l'hypothèse est satisfaisante. Le lyrisme est nourri d'absurde. Il hausse au sublime les objets dispersés, les aliments confondus, et par cette confusion, du tran-tran quotidien de l'homme né malin. La malice remet tôt ou tard à leur place les objets dérangés. On a récemment découvert que les meilleurs effets comiques de M. Jules Renard ne sont rien que des redressements vaudevillesques des plus superbes métaphores du père Hugo. La lune : hé ! hè! le bon dieu a oublié sa faucille !... Vous savez, *Ruth et Booz*, ce que le capitaine Pajou, par Ode initié à ce chefd'œuvre, appelle les *Beaux endormis*. Pajou est né malin, sans le savoir.

« Allons, Marat ira jusqu'au rondeau sentimental. C'est tout ce que je puis lui accorder. Le pathétique !... Il faut avoir comme moi fouillé notre Histoire et les trésors du Vaudeville français, en interrogeant là-dessus, dans le silence du cabinet, mon viel ami Porphyre, pour en connaître la valeur. Dostoïewsky n'est pas lyrique et, parce que ce grand homme du nord n'est pas né malin, il tient George Sand pour un réaliste de génie.

Albert Grivaut était tourmenté de ne savoir s'il valait mieux de laisser Ravageot, selon sa nature, s'éloigner à plaisir de la proposition première ou s'il était préférable de le ramener à cela qui laissait un certain trouble à l'esprit du pharmacien. Il osa :

— Mais... moi, si je suis sincèrement affligé de la mort de Farigou ?

— Oh ! vous, mon cher ami, répondit le juge d'instruction avec une affectation de légèreté qui pouvait passer pour de la vraie sympathie, vous aviez un mastif abruti et méchant, très laid, que vous n'avez pu vous résoudre à tenir enchaîné ainsi que le commandaient les lois et règlements autant que la commune sagesse. Vous avez de vos mains rompu sa chaîne ; le mâtin impatient de célébrer la liberté donnée n'a eu de cesse qu'il n'en ait fait usage — c'est le tourment de la liberté — en mordant Mlle Ricouart de la Fressure et et, parce que l'habitude était prise ou pour effacer le chagrin d'une déception, il a ensuite mordu la fille de M. Petiton, le fabricant de jouets, Victorine, celle qui a des taches de son et, la fureur devenant manie, l'accident tombant à la coutume, cette pauvre Mme Courage, à la fesse, avant de mordre au mollet son mari le chef de gare. Honneur aux dames !... à l'exemple d'un bon maître. Bref, il vous a fallu prendre une mesure radicale et je vous ai vu, pâle de tristesse, tendre à la bête imbécile la boulette qui délivre plutôt que la réenchaîner. Une autre fois, j'ai su — un juge d'instruction sait tout — que vous aviez gorgé de jujube et de boules de gomme des polissons faisant l'école buissonnière. Voilà pour vous.

Albert Grivaut se moqua, il exigea avec bonhommie.

— Vous fuyez, Ravageot. Vous n'avez pas satisfait à ma question et, semble-t-il, vous l'avez fait sciemment.

Ravageot, tournant nonchalamment les grandes feuilles d'un illustré, poursuivit :

— Quand j'étais attaché au Parquet, à Paris, j'ai eu entre les mains les rapports relatifs au cambriolage d'une pharmacie, à Courbevoie...

Albert Grivaut ne broncha pas.

— ... le cambrioleur, sa tâche faite, laissa, bien en évidence, sur le bureau de votre confrère, au-dessus du tiroir-caisse, un billet ironique de sa façon, pastiche excellent de ces épitres achetées qu'on

voit à la sixième page des journaux : « ... je ne pouvais goûter aux mets les plus délicats, mais depuis que j'ai fait usage de vos excellentes pastilles... » Une allusion aux louis d'or. Fameux n'est-ce pas ?

Albert Grivaut — j'allais écrire Bébert — écoutait avec une calme attention.

— Eh bien, Grivaut, j'imagine que si vous aviez été ce pharmacien-là, le cœur vous aurait manqué à l'instant de porter plainte.

Albert Grivaut s'imposa de décider, posément, du visage qu'il se composerait avant de répondre.

— J'en reviens à nos moutons. Qu'est-ce que ça prouve pour ou contre votre théorie ?

— Ça n'est pas une théorie, c'est un système.

Le pharmacien n'en voulait pas démordre.

— Qu'est-ce que ça prouve ?

— Oh ! absolument rien. Mais, un moderne l'a dit : « La solution n'est qu'une incidente du problème, un échec n'a jamais infirmé un système. » C'est des espèces de vers. Et puis, quand on est né malin, n'est-ce pas charmant, et reposant, de passer aisément d'un sujet à un autre ? Le Français n'a pas rien qu'inventé le rondeau, il a fait de la conversation le premier des arts. Mon bien aimé Porphyre Pétrovitch, hors de l'instruction, n'avait pas de conversation, ou bien c'était encore et rien que de l'instruction. Voyez-le devant Radion et Razoumikhine par qui Raskolnikoff fait sa connaissance.

« Assommant ! mon cher, assommant ! On veut bien me prêter quelques agréments en société, outre mon talent à faire valoir le monologue.

— Qu'est-ce qui vous fait rire ?

— Je ris en pensant à un autre pharmacien, toujours du temps que que je débutais à Paris, qui a été si proprement escoffié par un visiteur nocturne — qui sait ? peut-être un spécialiste, l'auteur du billet si farce ! — qu'il n'eut pas même l'embarras de se demander s'il fallait ou non porter plainte !... Ah ! mais non, ce ne fut pas lui, mais seulement son garçon qui eut le cou serré un peu trop fort quand il allait crier. Ça ne se tient plus. Quoi qu'il en soit, l'assassin court encore. Vous n'avez pas peur de vous trouver jamais nez à nez

avec ce dangereux habitué nocturne des officines ?... Mais non, vous n'avez pas peur. Votre cœur ne bronche pas. C'est un temple sonore où, nuit et jour, l'on chante à la liberté des hymnes séraphiques.

Albert Grivaut dut à part soi convenir qu'il ressentait un grand apaisement à se connaître en état de pouvoir sans danger ne plus s'astreindre à s'imposer une apparence de fatigante sérénité.

— Avouez, dit-il au juge d'instruction souriant systématiquement au mot d'entrée, avouez que vous n'avez répondu à aucune de mes questions. Aurai-je dérangé quelques-unes de vos idées sur le Vaudeville national ?

Ravageot haussa les épaules et, sans qu'on put savoir s'il dédaignait seulement de préciser ou s'il se raillait lui-même, il répondit :

— On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'un système !

— Ravageot, répliqua Albert Grivaut, en posant sur le bras du juge une main que celui-ci examina tranquillement aux feux de son binocle ; Ravageot, c'est Marat qui bouleversera votre système. Je le pressens. Comment ? Ah ! cela, qui le sait !...

— Vous êtes trop bon franc-maçon pour vous écrier : « Dieu seul le sait ! »

— Dieu !... Quel vaudevilliste, n'est-ce pas ?

— Dieu ?... Mon Dieu, s'il a Ravageot, il eut Porphyre Pétrovitch. Je ne m'inquiète pas de Dieu. Moi aussi je suis un spécialiste. Mon œuvre est locale, nationale. C'est vous qui avez comparé Dieu à un avoué ? J'ai connu à Paris un athée très fort — je ne dis pas cela pour vous diminuer — qui comparait Dieu, c'est-à-dire le Dieu des autres, à un propriétaire féroce particulièrement intraitable sur le chapitre des réparations.

— Propriétaire ?... Oui, c'est assez bien. Seulement, ne pensez-vous pas, Porphyre Pétrovitch Ravageot, que notre planète terraquée peut bien être l'immeuble qui lui rapporte le moins ?

— Charmant, s'écria le juge d'instruction, charmant ! on en ferait un rondeau.

Puis, sans transition, il dit comme s'il récitait :

— Il est des pays, tellement éloignés du nôtre ! où les plèbes ver-

tueuses lapident la femme adultére. Chez nous, on chansonne le mari, on lui donne un charivari et, à tout le moins, on lui montre les cornes. Nous avons inventé le Secours aux Noyés et, outre le rondeau, les tractions de la langue ; mais on fait de la morale aux suicidés sauvés en leur représentant qu'ils ont failli à leur devoir de citoyens. Saint Louis faisait percer la langue aux blasphémateurs; les magistrats de M. Poincaré frappent d'amende les saligauds obstinés à cracher sur le parquet des salles d'attente et le plancher des voitures publiques, non point pour ce qu'ils sont de simples saligauds, mais par terreur des microbes. Je crois les magistrats de M. Poincaré bien moins humains que le bon roi Saint Louis régnant sur un peuple ingénu encore en instance de rondeau. Quand même, il fait bon vivre en France et si je tire humblement mon chapeau à mon collègue l'admirable Porphyre Pétrovitch, je suis, au moins ce soir, bien content de ne lui pas ressembler.

— Je vous entends, et jamais il ne s'y serait trouvé un Raskolnikoff — un garçon si distingué ! instruit ! éduqué ! — pour commettre un mauvais coup... histoire de faire une bonne blague.

— Ouais ! Il a tué pour savoir, c'est « tout à fait égal », comme disait Plotnikine, un copain du Quartier Latin.

— Oui, mais Raskolnikoff n'était pas né malin.

— Tout est égal, au moins dans l'acte. La différence ne s'accuse que dans l'examen des faits. Je suis intimement convaincu que ça n'est pas par bonté que les tzars et les Sénats des tzars ont aboli la peine de mort, mais par l'effet d'une extrême et très froide sagesse, d'une sagesse que peut se permettre un souverain au-dessus de sa nation et, d'ailleurs, gonflé de sang étranger, et des vieillards apaisés par la confrontation des textes, des macrobes aux nerfs domptés par la législation comparée. Le peuple russe se serait dissous dans le pathétique s'il y avait seulement, selon la moyenne d'ici, dix exécutions par an de Pétersbourg à la Mer Noire. On a prudemment remplacé la peine de mort par la Sibérie. Très pathétique la Sibérie, mais il y a la soupape de l'espérance et le sacrifice du condamné n'est pas complet. On pratique aussi la pendaison sous la custode ; assassinat administratif sans portée puisque jamais proclamé, pas même confirmé.

— Êtes-vous partisan de la peine de mort ?

— Elle ne dérange pas l'ordre français, c'est tout ce que j'en puis dire ; ne me demandez rien d'autre là-dessus.

— Irez-vous voir exécuter Farigou ?

— Ma position dans la magistrature ne m'y contraint pas, et j'aime à dormir tard. Mon sommeil le meilleur est sur le matin. Lorsque je serai Procureur de la République, je réveillerai mes condamnés à mort avec courage et fermeté. Mais alors j'aurai terminé ma *Critique morale du Vaudeville français.*

— Avez-vous déjà vu tomber une tête ?

— Oui, à Paris.

— Vous y étiez contraint par le service ?

— Non, mais j'étais jeune, et puis, à Paris, on veut tout voir !

— Un criminel célèbre ?

— Ma foi non, mais un bien drôle de corps. Célèbre, il le fut quinze jours, au début de l'affaire, par la fantaisie d'un reporter. L'un de ces brouilleurs de grosse copie dont toute l'élégance réside dans la terreur des répétitions, inconnue de Pascal. Ils écrivent : « ce fougueux quadrupède » pour ne pas écrire une seconde fois « le cheval emballé » et en arrivent ainsi à n'user que de dangereuses images. Celui-ci avait baptisé mon type en question, un certain Richard : *Richard le tueur d'agents !...* Le tueur d'agents !... Rien de plus faux. Je vous en ferai juge. Vrai, c'était faire à Richard trop d'honneurs. Cette brute avait eu un différend avec un cocher de fiacre. Bleu de colère, le bougre invectivait qui s'interposait et, quand survinrent les agents, il en tua un et blessa l'autre du revolver dont ces sortes d'idiots sont toujours encombrés. S'il ne tua pas le cocher du fiacre fatal, ce ne fut pas de sa faute. On a tué le tueur d'agents. Le jury aurait-il donné au bourreau la tête du tueur de cochers ? C'est une question qu'un magistrat n'a pas à se poser.

« Richard ne me plut pas, mais il me fit rire, encore que je respecte et honore tous ceux qui, sur notre sol bourgeois, meurent par l'incomparable libation du sang. Oh ! je n'ai pas du tout la crainte de vous réjouir en vous offrant l'occasion de m'infliger un démenti général. Ne puis-je être au-dessus de mon étude par amitié pour Porphyre ?

« Richard est bête ni plus ni moins qu'un manuel scolaire. Il a

dit aux juges, aux gendarmes, aux garde-chiourme, au curé : « Voilà où conduit la boisson ! » Du vaudeville détourné. Et il le croyait, l'imbécile ! et les assistants étaient émus, hors moi, qui suis protégé, défendu, assuré par un système.

« Logiquement, Richard a refusé le verre de rhum offert par la Nation, et il y eut du mérite tant était fait pour une gueule comme la sienne le classique : « Ça ne se refuse pas ! » Le gardien-chef a insisté. Je n'ai pas retenu ses paroles, mais il a dû dire : « Allons, de quoi ? Au point que vous en êtes, ça n'a plus d'importance, et c'est si bon, le rhum ! »

« Pourquoi Richard m'a-t-il contrarié en ne répondant pas, logique jusqu'à la sainteté : « J'aime mieux tuer un autre agent. Tant qu'à faire, allez me chercher un autre agent ! »

« Je n'ai plus revu tomber aucune tête. Mais j'ai parfois choisi pour but de promenade le carré désolé d'Ivry. Les cimetières sont hideux ; ceux, tels que le Père La Chaise, où abondent les tombes de poètes, particulièrement misérables. Le cimetière des condamnés à mort est le seul charnier propice aux saintes méditations. Loué soit qui vous voudrez, l'heure et l'âge sont pour moi passés de ces dangereux exercices. J'ai mon labeur, j'ai mon grand'œuvre, j'ai mon dada.

— Votre système.

— Félix, remettez-nous ça.

— Il se fait tard.

— Bah ! vous ne le dites pas sérieusement.

Ravageot se régala de la mousse bruissante, appétissante autant qu'un fruit de mer, et les lèvres magnifiquement souillées d'écume, il commença dans un soupir :

— Les assassins ! On a sur eux des idées si fausses, si petites ! Je connais, je veux dire hors de mes fonctions, un excellent assassin. Plus exactement, je connais un homme qui tuera. Je le sais, je le crois ; ses mains sont propres à inquiéter quelqu'un de moins expérimenté que votre serviteur...

Le pharmacien tira d'une poche de son gilet de petits ciseaux et, la senextre bien à plat, dans le vide, commença de se rogner l'ongle du pouce qu'il avait imprudemment mordillé en écoutant Ravageot. Le juge n'y prit point garde.

— Parfait d'urbanité, dévoué, de parole ornée et lente, il contient de ces fureurs qui favorisent la renaissance de la tragédie. Enfin, je lui connais au moins trois raisons de tuer. Non pas trois bonnes raisons ; le crime même prétendu juste par les justes est haïssable. Je dis trois raisons humainement suffisantes de tuer. J'imagine qu'il sait qu'il tuera. A cause de cela est-ce singulièrement émouvant — il y a là de quoi ravir un imbécile d'esthète — que recevoir une tasse de thé, une tranche de melon glacé de ces mains, ces mains... Vous vous êtes cassé un ongle ?

« Je connais un autre assassin. Je ne l'ai fait qu'indirectement condamner, en témoignant dans une de ces affaires qui ne font pas beaucoup d'honneur à un magistrat soucieux de son avenir. Il souffrit treize mois de prison pour avoir tenté d'égorger l'un de mes compagnons, à Montmartre, un soir de fête. Mon assassin, cher ami, est figurant à l'Odéon.

« Cet homme qui a le pouvoir horrible et peut-être divin de tuer, cet homme qui, pour pas même un mot vif, pour une plaisanterie que sa stupidité l'empêchait d'entendre, fit couler le sang sur la nappe du cabaret nocturne, endosse, pour dix-neuf sous, de misérables défroques et sans piper se laisse assommer d'imprécations ; disons le mot : engueuler par le régisseur, un cabot hors d'usage, qui, pour le moins, traite l'autre de tête-à-l'huile. Un drame à l'Odéon ! L'inventeur du Tueur d'Agents ne pourra pas nous offrir ça. Les assassins sont d'étranges animaux. Vous, vous allez vous faire saigner ; laissez-donc votre pouce tranquille.

— Et Mylord ? Ne dit-on pas qu'à Jersey...

— J'ignore si, au pays de Mylord, on lapide la femme adultère ou si on fait les cornes au cocu. Mylord ne ressortit pas à la justice que j'aide à administrer, non plus qu'à ma *Critique morale du Vaudeville français*. Laissons Mylord.

— Pour revenir à Farigou. Votre instruction avance-t-elle ?

— Elle n'avance que trop !

— Comment l'entendez-vous ?

— Outre que c'est à désespérer de l'instruction criminelle, de la police et de la maréchaussée, je tremble en pensant aux ennemis que je me vais faire dans d'autres ressorts. Farigou ne se fatigue pas d'avouer ! L'impunité dont a joui le drôle désolera longtemps

la magistrature. Ah ! la presse provinciale aura de l'esprit à bon marché ! Pendant dix ans le luron a violé en paix dans six départements, en admettant qu'il ait enfin tout dit... Je ne le pousse pas. Que ne s'est-il contenté d'avouer le viol d'Estelle la charbonnière, le viol de Dondon-Galop, la gardeuse d'oies, le viol — tous, bien entendu, suivis de meurtre — de Sophie la nièce du bedeau de Soutrolles. Il n'y aurait eu que le Parquet de Château-Briard à pâtir d'un ridicule effacé par le châtiment exemplaire de Farigou.

— Et les autres crimes impunis ? Le meurtre de Marie la Bossue ? Et cette vieille dame retrouvée dans le canal ? Et...

— Non, Farigou est honnête. Il tue, il viole, il ne vole ni ne ment. Ce n'est pas un homme à s'approprier les forfaits d'autrui. Et savez-vous de quoi, entre deux aveux, la pratique aime à m'entretenir ?

— Du progrès, de la civilisation, on l'a dit ; c'est sa marotte. Il commença du premier soir, à la gendarmerie. Je le tiens de Pélissier.

— Un garçon remarquable.

— Dites-donc, Ravageot, si je vous ai bien compris, votre étude dépasse le théâtre ?

— C'est ce que j'aimerais à éviter ; mais elle le dépasse certainement.

— Eh bien, si vous ajoutez des types étudiés sur le vif aux types modelés par vos auteurs, quelle place faites-vous à Pélissier dans ce Museum ? Je serais curieux de l'apprendre.

— Pélissier ? Je le garde pour l'appendice. Voyez, je vous l'avais dit, vous vous êtes fait saigner. De belles mains, au derme comme adouci par les pâtes délicates, les pommades, les onguents et les mixtures.

— Allons dormir.

— Bonne nuit, Grivaut. En rentrant... ouvrez l'œil !... Le spécialiste des officines, hé ! ...attention ! Dame, le criminel endurci est resté impuni et Château-Briard n'est pas tellement éloigné de Paris...

Albert Grivaut, allumant sa pipe déroba un instant son visage sous un masque d'âcre fumée, en tirant très fort sur le tuyau de

merisier. Cette petite opération pratiquée, il releva la tête et, souriant :

— Bah ! Je suis aussi costaud que lui, j'imagine. Il me mesurerait du regard mais il ne me sauterait pas dessus... mais non... et, bon diable, je lui vendrais deux sous de morale.

— La morale !... à la bonne heure !... on ne saurait mieux dire ; tout est là. Bonne nuit, mon vieux. Qu'est-ce qu'on vous doit, Félix ?

DEUXIÈME PARTIE

LA DÉESSE RAISON

CHAPITRE I

PLUSIEURS TABLEAUX D'UN GENRE DISCRÉDITÉ

— Francine, viens-t'en avec ta Duclos. Je vas jusqu'à Préchamps chez la mère César. Elle te donnera plein les bras des fleurs pour ta chambre. Tu t'en viens avec ta Duclos, ma chérie belle ?

Francine acceptait et, gentille, cherchait Marat pour prendre congé sur une caresse.

La Duclos l'entraînait.

— Ah ! laisse-le, il fourgonne je ne sais quoi dans son cellier ou à la poudrière. Il a tant à faire, avec sa manie de se donner du tracas pour rien, qu'il ne s'apercevra seulement point de notre absence.

Là-dessus, elle en avisait à grande voix l'entrepreneur :

— Monsieur Marat !... Ne nous cherchez point. On sort, Francine et moi. Jusque chez la mère César qu'on va. On sera rentrées sur le coup de cinq heures.

Elle n'attendait pas que le maître lui répondit et, prenant Francine par le bras, elle la poussait sur la route en affectant des allures farces afin de cacher sa grand'hâte.

Tout cela était calculé. Satisfaite de son stratagème elle eut été tout à fait contente de savoir que l'entrepreneur l'entendait et saurait profiter de la belle journée, mélancolique un peu, si douce pourtant, qu'elle lui donnait. La Duclos n'en doutait guère. Elle était, une fois, rentrée devant Francine assez tôt pour constater qu'elle ne rusait pas en vain. M. Marat n'était pas un homme borné. Elle ne lui en voulait pas de ne lui avoir jamais confessé,

d'un mot, qu'il entendait sa malice et ses avertissements et qu'il profitait des heures de solitude qu'elle lui faisait.

Il y a, comme ça, des choses innocentes que mieux vaut ne pas dire, et même qu'il est trop difficile de dire, au moins sans tout gâter.

Marat n'aurait rien fait pour engager Francine à quitter la maison, fut-ce pour une heure. Quand Francine n'était pas là, le bonhomme se sentait d'abord mal à l'aise et perdu dans la maisonnette qui lui semblait alors si grande. Pourtant, les journées d'abandon qui s'ouvraient dans une crise de mélancolie molle s'achevaient toutes dans une explosion d'enthousiasme, dans une fureur lyrique dont pouvait témoigner le voisinage à ouïr tant de chants enflammés, entonnés d'une voix fausse mais puissante.

Francine et la Duclos, déjà loin sur la route de Préchamps, au pas dont la vieille couvrait son premier kilomètre, l'entrepreneur sortait, presque à quatre pattes, du réduit gazonné, se redressait en se frottant les reins, cadenassait la lourde porte de la poudrière et, laissant ses sabots sur la dernière marche du perron, tirait le loquet derrière lui et grimpait au premier étage en en doublant les marches.

Il poussait alors la porte de la chambre de Francine, honteux un peu de se glisser chez Francine, si joyeux de passer une bonne journée dans son cher Musée !

La Duclos ne se flattait pas en vain de connaître le cœur de son maître.

Marat se ruait sur la fenêtre. Il l'ouvrait toute grande, au-dessus du Ru rejoignant paresseusement la Marne. Il l'ouvrait toute grande pour pouvoir fumer en paix, pour pouvoir culotter tranquillement Marianne sans empester la chambre de Francine distillant de bonnes odeurs, de douces, de pénétrantes odeurs capables de griser comme ferait un marc très fort. Il l'ouvrait toute grande pour ne pas souiller des relents de sa pipe le parfum de Francine, car toutes ces douces et puissantes odeurs c'était le parfum de Francine et peut-être l'entrepreneur d'illuminations, par l'effet d'une extrême pudeur, par respect, n'ouvrait-il toute grande la fenêtre que pour éloigner de lui le parfum de Francine.

Assuré contre l'un ou l'autre risque, ayant rembrasé Marianne,

Marat se donnait tout entier à sa joie merveilleuse. Quand il avait, dans une précipitation puérile, ouvert et vidé deux placards et retourné deux caisses dissimulées, depuis la venue de Francine, sous une housse d'indienne, il s'abîmait dans son plaisir innocent et profond.

Il parlait à ce fanion crasseux des Volontaires de Longwy. Entre ses mains, enveloppé de fumée de tabac, le fanion flottait au-dessus de la bataille et déjà les pieds du vieux entraient en danse. Lointains, des tambours roulaient et des canons de bronze toussaient, rauques, assourdis, étouffés par leur propre fumée et la fumée de la pipe et Marat n'était pas assuré de fredonner les airs qu'il entendait :

On va leur percer le flanc
Tirelan !
Ah ! que nous allons rire...

Dehors le vent tordait le linge séchant sur des cordes, au long du Ru et ravageait les peupliers. Marat voyait se replier les habits blancs et voltiger dans le soleil les cocardes vertes, les cocardes végétales envolées des bonnets de poils à large plaque dorée et rayonnante.

Une seule feuille verte, par la fenêtre, arrivait jusqu'au sublime maniaque et, lourde maintenant, venait choir parmi le fabuleux trésor. Ça n'était plus un brin du rameau des Kaiserlichs, mais la cocarde de Camille et le bonhomme la laissait là, parmi ses reliques où elle achèverait de jaunir.

Il remuait des assignats avec aux mains une fièvre ignorée d'Harpagon ou du vieux Grandet, et le tube de fer blanc dans quoi quelque mutilé des légions républicaines avait enfermé son congé devenait, entre les doigts du donneur de feux d'artifice, l'éprouvette la mieux propre à jauger d'un seul regard la gloire avec la liberté !

Fouillant dans son trésor, Marat y trouvait aussi la monnaie de la goguenardise gaillarde. Un ordre du général commandant la place de La Fère, acheté dix sous dans un lot de vieux papiers, réveillait la grivoiserie chez le mystique. L'ordre disait que la fille Clémentine Toussaint, convaincue de prostitution et d'introduction de marchandises prohibées à l'intérieur des casernements, serait

promenée nue à califourchon sur un âne, et la tête tournée du côté de la queue de l'animal, au long des remparts avant d'être conduite hors du département.

Marat s'égaya bruyamment et puis, comme un chaton lâche une bille pour une pelote de laine, le bonhomme se jeta sur la clé de caveau dont son imagination ardente avait fait la clé de la Bastille et il la respira. La rouille a une bonne odeur riche en pouvoir évocatoire, autant que la poussière et l'humidité suintante des vieux asiles tout à coup rentr'ouverts. Marat ne collectionnait pas pour rien depuis vingt ans. Marat savait les bonnes méthodes.

Marat tout à fait noyé dans son beau rêve titubait en des discussions confuses, ne sachant plus s'il fallait fumer parce qu'il n'était pas convenable de respirer le parfum de Francine, ou s'il fallait ne pas fumer dans la crainte de gâter le parfum de Francine.

Et au moment, où fouillant à belles mains, remuant le luminion d'une section, un sabre d'honneur, la belle écharpe du Représentant du Peuple, un chapeau girondin et le pistolet authentique du gendarme Merda, l'assassin de Robespierre, quand l'entrepreneur fredonnait à sa manière « broum boudou ladoubadou, c'est-est le sort le plus beau ! boudou dag !... », il s'affolait d'apercevoir, sur une table à ouvrage en osier, une frêle masse blanche encore piquée d'une aiguille avec son fil, à demi-ornée de dentelles délicates, un petit jupon de Francine.

Marat sentait la chaleur du rouge qui lui envahissait les joues et le front. Il remballait son trésor, triste un peu de quitter, si tôt son cher Musée, fortement convaincu de l'indécence qu'il y avait à demeurer plus longtemps dans la chambre de Francine.

***

Albert Grivaut fumait un cigare au seuil de la *Pharmacie Normale.*

Le soleil éclairait et chauffait cruement la place comme pour une corrida.

Le D[r] Ode allait à de tristes chevets, ou peut-être seulement au café.

Trois séminaristes serrés dans leurs soutanes, en culottes lon-

gues, traversaient la place en bons lourdauds des champs que la grâce commençait seulement d'alléger du poids de la terre grasse à leurs gros souliers. Conscrits du Sacerdoce ! Tourlourous de Dieu !

Du geste, et d'un bout à l'autre de la place, le médecin invita le pharmacien à s'amuser des prestolets nigauds, des divins pequenots.

Souriant absolument comme s'il se moquait, Albert Grivaut — l'anticlérical notoire, selon le juge Ravageot — considérait les recrues de l'autel avec une étrange sympathie, joviale et à la limite de la mélancolie ; l'une des plus tendres formes de la pitié mal assurée de son droit à s'exercer.



Les fers au poing, Farigou, au sortir du cabinet de Ravageot, avançait dans la demi-obscurité du chemin souterrain, l'espèce de tunnel allant du Palais de Justice à la Maison d'Arrêt.

Farigou disait à son gardien, le gendarme Pitolet :

— A Orléans, pour aller de la prison au Tribuanl et s'en revenir de même, il faut descendre une rue et traverser une place. On a de l'air et on voit tout le monde. Dans un sens c'est plus humain, mais il faut considérer qu'ici, dans un sens, votre espèce de Métropolitain c'est bien compris et beaucoup plus régulier.

— Oui, concédait Pitolet.

Le gendarme ajoutait :

— Pourquoi que t'as rien avoué aujourd'hui, vieille pratique ?

— Pourquoi ? Parce que j'ai fini d'avouer. Vous verrez qu'ils me couperont la tête ces vaches-là ! Quoique ce M. Ravageot qui est humain et intelligent m'a dit, à ma demande, que maintenant la petite malheureuse se portait bien, qu'elle avait belle mine et que c'était devenu une jolie demoiselle. Monsieur le juge qui m'a à l'œil a bien remarqué que ça me faisait plaisir. Ça prouve mon bon fond, malgré la passion qui parle trop haut. Oui, eh bien, va te faire foutre ; vous verrez, gendarme, que ces vaches-là me feront couper la tête quand même. Je crois que me voilà rendu. Salut, M. Dupire ; ça va mieux vos douleurs ?

CHAPITRE II

LE FEU D'ARTIFICE CHINOIS

— Regarde, Francine, la belle tête à mettre au bout d'une pique !

Francine éclata de rire. Jamais l'entrepreneur d'illuminations, depuis qu'il s'appliquait à la divertir, à l'amuser, à la faire s'épanouir de joie, de gaieté franche, ne l'avait entendu rire si haut, ni si franchement. Son rire seul était un enchantement, et pour Marat le paiement le plus doux de sa tendresse. Mais voilà que Francine pour le mieux récompenser, dressée sur la pointe de ses petits souliers plats, le museau levé dans la lumière auréolant sa frimousse claire et ses cheveux blonds, tendait vers lui ses bras nus et frais pour les nouer à son cou. Lorsqu'il se pencha vers elle, plus ému qu'il n'entendait le laisser paraître à Francine, elle lui plaqua, entre cuir et barbe, un franc baiser sonore, meilleur que tous ceux qu'elle lui avait déjà donnés les soirs et les matins, avant de lui dire en pouffant :

— O parrain, que vous êtes amusant !

Parrain ! Elle l'avait appelé parrain ! Marat l'enleva dans ses bras forts pour lui rendre son baiser, comme on embrasse un petit enfant ou quelque animal charmeur, gentil et caressant, sur le museau, sans choisir la place. Pourtant, en reposant Francine sur le perron de sa maisonnette, et sans être seulement en état de songer à analyser son trouble, l'entrepreneur s'avoua troublé de conserver sur ses lèvres le parfum de fraise des bois des lèvres de Francine.

La belle tête à mettre au bout d'une pique ne pouvait être que

celle du petit domestique de M. du Hocqueton. Le tilbury aux roues jaunes apparaissait au détour de la rue des Arpents. Le marquis conduisait son poney ; une petite bête d'allure rageuse et qui semblait piétiner sur place en avançant bien plus vite que n'eût su le faire la bonne vieille Carmagnole. A l'arrière du léger véhicule, à la caisse haut perchée, se tenait gravement le petit groom, superbe de dignité bouffonne, les bras croisés sur sa veste à trente-six boutons, ses pattes de rustaud fourrées dans des gants de peau si grands qu'on eut crû des gants de boxe ; sa chevelure mérinos mal maitrisée par la ronde casquette de toile cirée à triple turban d'argent.

Quand elle eût bien ri du valet, Francine considéra le maître. Certes, elle ne le trouva pas plus beau qu'il ne lui était apparu au château, lorsqu'elle y allait offrir ses paniers ; elle remarqua pourtant qu'il était, ce jour-là, beaucoup mieux habillé et, même, la jeune fille s'avoua n'avoir encore jamais vu aucun homme aussi galamment vêtu.

Bien rasé, la moustache cirée à la hongroise, le teint par malheur trop rougeaud, corrigé d'ombre par les bords du melon gris-perle ; ganté de rouge, cravaté de blanc et la cravate retenue par un fer à cheval clouté de petits brillants, M. du Hocqueton, bien que bedonnant à l'excès, était vraiment très chic en son complet d'un pistache si pâle qu'il en paraissait presque blanc. Une rose à peine ouverte fleurissait sa boutonnière. Ni Paris, ni la province aristocrate ne donnèrent rien de mieux à l'Exposition de 1878.

— Il a des beaux habits ! s'écria Francine.

Marat, têtant âprement sa bouffarde, le cheveu dispersé sous son madras, noué dur à cause du soleil d'été ; à l'aise dans sa blouse, ses braies de velours et ses sabots, eut un splendide regard de mépris pour le châtelain. Toutefois il ne contraria pas Francine. Il ne parla pas non plus contre sa conscience, content d'être à peu près assuré que sa filleule n'entendrait pas le sens second de sa réponse :

— Ma foi, tu n'as pas tort, Francine. Oui, il est très bien le ci-devant. J'ai connu à Paris, à Auteuil enfin, un book presque aussi bien habillé que lui.

M. du Hocqueton brisait l'élan de son poney. Le valet merinos

bondissait à pieds joints pour courir baisser le marchepied à son maître.

— Eh mais, c'est chez nous... Le bonjour, Monsieur le Marquis, et mes civilités. Je suis votre serviteur.

— Content de vous voir, mon cher Monsieur Marat, l'homme du jour !

— Oh ! Oh ! Monsieur le Marquis !

— Si fait ! C'est très bien, Marat, tout à fait bien. Un gentilhomme n'aurait pas fait mieux. Mais y a-t-il encore des gentilshommes ?... C'est... la jeune fille ? Pourquoi se sauve-t-elle ? Elle est charmante. Ne vous effarouchez pas, jeune fille ! ...Antide !... que fais-tu, petit imbécile ?... promène le poney à la bride, doucement, très doucement ; il est nerveux. S'il te mord, ne t'en prends qu'à ta maladresse. Si vous saviez, mon cher Marat, à quel degré d'imbécillité atteint cet adolescent crépu !... Ça, un groom ?... Mais où chercher mieux ? Il n'y a plus de groom !

Marat résistait à l'envie de répondre : « A quoi bon, puisqu'il n'y a plus de gentilshommes ? »

— Marat, nous avons à causer.

— Si Monsieur le Marquis veut se donner la peine d'entrer au bureau...

— Dites-moi, mon bon Marat, pourquoi se sauve-t-elle ? Est-ce ma figure qui lui fait peur ?

— Elle viendra vous saluer sur votre départ, Monsieur le Marquis.

— A la bonne heure ! Je la connais bien, et la Marquise a beaucoup d'affection pour elle. Hein ? Quoi ? C'est tout à fait joli ce que vous avez fait ! Si, si, je dis bien, et tellement étonnant à notre époque de muflisme ! Je disais une bêtise en vous louant d'avoir agi en gentilhomme. Les gentilshommes, s'il en reste... pas un n'aurait fait ça. Quoi ? L'ai-je fait ? J'avoue n'y avoir pas songé. Je vous le dirai tout net. Votre geste, Marat, est un geste républicain. La nuit du 4 août n'a pas été assez longue. Il reste beaucoup à abandonner, beaucoup à renoncer pour accepter mieux. Chaque jour je me découvre un peu plus de certitude républicaine et, ma foi, je ne dis pas que tôt ou tard... Hein ? Quoi ? nous en recauserons ; l'instant serait aujourd'hui mal choisi. Parlons de

notre fête, je veux dire de la fête de la Marquise, et, une dernière fois, de ce feu d'artifice chinois.

Tout en prodiguant ainsi de vaines paroles, le marquis du Hocqueton avait suivi au parloir le citoyen Marat, lui en montrant le chemin. L'entrepreneur avançait le meilleur siège au ci-devant.

— Ne vous mettez pas en peine, Marat, je ne suis pas si délicat. A présent que je vous ai bien épaté, en vous apprenant que celui que vous teniez pour un horrible réac', un sous-produit de l'armée de Condé — une bande de traitres, mon cher ! ni plus, ni moins — est un rouge tout autant que vous, je croirais trop, si vous insistiez, que tant d'égards vous semblent dûs bien moins à l'aristo qu'à la ganache, au vieux monsieur podagre, artério-scléreux et plus ou moins paralytique général :

Vive le vin
L'amour et le tabes !

« Sacré Marat ! Non, non, mon cher ! Bon pied, bon œil, et, à la chasse, je romps de fatigue, je crève littéralement ce jeune imbécile que vous avez vu, mon mouton mérinos qui porte le carnier. Ah ! Marat ! je regrette de n'avoir pas été à votre place quand vous avez délivré Francine ! Je n'aurais pas eu votre mansuétude humanitaire — mon républicanisme, assez neuf, j'en conviens, est d'autant plus solide que je lui assigne des limites raisonnables... c'est comme ça, et je vous en ferai tomber d'accord. Je lui aurais fameusement fait le coup du lapin à votre Farigou. Vvuit ! un coup sec sur la nuque. On ne s'en réveille pas. Hein ? Quoi ? Regardez mes mains, Marat. Si je luttais avec Gondrier, le boucher de la rue au Jar, cet hercule qui s'avère, après vous, la gloire du département, je l'étendrais sur la sciure plus ras qu'une galette. Oui, je regrette de n'avoir pas été à votre place ; je le regrette souvent. Qui sait — je me garde bien de diminuer vos mérites en disant cela ; vous êtes une conscience assez rare et que tous les honnêtes gens estiment pour telle — mais qui sait s'il ne suffisait pas de surprendre la petite en proie au gredin, la petite en cet instant de pire détresse pour que l'idée de la bonne action accomplie par vous s'impose à l'esprit et semble toute naturelle ? Que dis-je ! Inéluctable !

Irrévocable ! Tyrannique ! La petite serait au château... oh ! entendez-moi bien, mon cher ami ; elle n'y serait pas plus heureuse qu'en votre modeste demeure, d'ailleurs très confortable. Personne ne peut se flatter du pouvoir de lui donner la vie plus douce que vous faites. Ça n'est pas ça que je veux dire. Non. Mais ça flatte l'âme de pouvoir se persuader qu'une fois au moins dans sa chienne de vie, on aura été, à n'en pouvoir douter ni accepter la contestation, juste et bon, charitable, humain ! Et puis, la Marquise eut eu tant de si douce joie à veiller sur Francine ! La marquise s'est tellement attachée à cette singulière fillette, à cette gamine au charme étrange depuis le premier jour — c'était alors une petite barbare, gracieuse sans doute, mais une véritable sauvagesse — le premier jour qu'elle poussa sans effronterie ni servilité la porte du château pour offrir ses paniers. Marat, il faudra quelquefois envoyer Francine au château. Je sais que votre protégée, dont le cœur est excellent, entretient le souvenir des bontés de ma femme, de son affection vraie et si spontanée beaucoup plus que de ses générosités. Et qu'elle y voit clair la charmante sauvagesse, la jolie fille des bois ! Le beau trait, en vérité et bien propre à trouver place, parmi d'autres niaiseries du même gabarit, dans quelque fade *Morale en actions*, que payer cent sous un panier qui en vaut dix ou douze quand on est une Hocqueton née Maucroix de la Bretonnerie et que l'on n'a jamais eu, je ne dirai pas même le souci, mais la représentation aproximative du souci de gagner son pain. Il faudra nous envoyer Francine de temps à autre. Ce sera encore une charité ; celle-là exercée au profit de la marquise. C'est le jour même du forfait de Farigou que vous vîtes ma femme, mon bon ami ; vous savez par conséquent, car vous n'êtes pas bête et vous avez l'œil aussi vif que le jugement prompt, quelle créature dolente est ma pauvre Ottilie. Une valétudinaire, mon ami, une valétudinaire ; c'est le mot. Ne cherchez pas, sous couleur de me réconforter en me trompant là-dessus. Vous ne sauriez trouver aucune autre expression qui convienne ; outre qu'il est impossible de me duper, même si le mensonge est généreux et par conséquent vient du cœur, et malgré que sous mes gros dehors de gentilhomme rustique, et rouge, qui plus est ! je sois un tendre.

« Une valétudinaire, mon cher. C'est désolant. Que n'ai-je pas

tenté ! Hélas ! toujours en vain. Hein ? Quoi ? Mais non, la marquise n'a pas toujours été cette créature abandonnée aux visions déprimantes, dissolvantes, mon bon ami, dissolvantes ; cette valétudinaire dont vous eûtes, en dépit de sa joliesse, le déprimant spectacle. Sa joliesse !... Imaginez si vous le pouvez, mon bon Marat, qu'Ottilie lorsqu'elle m'accorda sa main et bien des années après notre mariage, était et fût une beauté robuste, toujours impatiente de danses et de chevauchées, de cotillons et de poursuite des bêtes jusqu'en leurs tanières ; une endiablée valseuse et une infatigable chasseresse. Je rougirais pour vous et pour moi d'une de ces sales confidences que se font au café ces bourgeois si vulgaires, si laids de n'être d'aucune des seules castes honorables, respectables, ni du peuple, ni de l'aristocratie ; certes j'en rougirais, Marat. Pourtant, je puis vous le dire, à vous surtout, parce que vous n'entendez pas les choses avec bassesse, quelle amoureuse c'était qu'Ottilie en son bon temps ! Hein ? Quoi ? Parbleu ! vous ne comprenez pas cette métamorphose. Songez que moi, je n'y entends goutte bien que j'en sache la cause. Moi, le mari ! C'est sans doute que la cause, au moins apparente, est parfaitement absurde et indigne d'expliquer, de justifier cet état de prostration où l'on voit la marquise, qui fait d'elle une valétudinaire et qui me désole. Ces humeurs dont je vois s'affliger jusqu'aux indifférents, ces absurdes, ces déraisonnables humeurs, qui la rongent en gâtant ma paix, datent du jour qu'un malheureux accident de chasse coûta la vie à ce maladroit dont je vous ai parlé. M. de Frene. J'accorde qu'une sensibilité féminine en pouvait être affectée, mais pas à ce point ! Vous n'allez pas soutenir que la mort, fût-elle dramatique, d'un jeune idiot ait la propriété de transformer aussi misérablement la plus heureuse, la plus saine nature. Et notez bien, Marat, que c'est d'autant plus anormal, excessif, je maintiens le mot, excessif, que ce M. de Frene, qui n'avait pour lui qu'une assez gentille petite figure, ne nous était absolument rien ; qu'il n'était notre parent à aucun degré, pas même à la mode de Bretagne, pas même allié aux plus lointaines de nos parentés. Les Frene du Gâtinais, dont il était, n'ont heureusement pas la prétention de soutenir aucune attache avec les Frene de Thiérache, lesquels rejoignent, et encore de fort loin, les Hocqueton par un mariage douteux

contracté en Courlande durant l'émigration. Je ne vous donne, en passant, ce détail que parce que vous vous intéressez à l'époque. Pouvait-on dire que M. de Frene était de nos amis ? Je ne le pense pas. Non, en vérité non, je ne pense pas qu'on puisse dire qu'il était de nos amis. Un invité, dans notre monde, n'est pas forcément un ami. Un égal par le rang qu'à ce titre on admet sous son toit. J'accorde, si vous y tenez, que socialement, que du point de vue social — et encore selon tel angle qui va s'infléchissant — ce soit beaucoup ; soit, En revanche, sentimentalement ce n'est rien ; mais là, rien du tout. Eh bien, je le répète sans mieux trouver aujourd'hui qu'hier d'explication satisfaisante, — c'est depuis le jour où M. de Frene reçut dans le flanc du plomb dont il mourut, que la Marquise est, ainsi qu'on la voit, livrée aux forces mauvaises qui lui prendront la vie après avoir ruiné sa jeunesse.

« C'est à n'y rien comprendre. J'ai pensé qu'Ottilie pouvait souffrir à l'excès de ce fait que le drame, en soi affreusement banal, s'était déroulé sur nos terres. C'était excessif, mais plausible. J'ai essayé du voyage. Monte-Carlo, Spa, Chamonix, Dinard, la mer et la montagne, le tourisme, les sports, les spectacles et l'émotion aiguë du jeu. Hein ? Quoi ? Rien n'y a fait. Au contraire, la désolante langueur s'est un peu mieux caractérisée chaque jour, encore que sans se définir, et je ne sais trop si vous me croirez, mon bon ami, quand je vous dirai qu'au cours de notre dernier voyage, à Spa, en mil-neuf-cent-dix, bien avant la date prévue pour le retour, Ottilie m'a supplié, avec des larmes pleins ses yeux qui furent si beaux, et se tordant les mains, m'a supplié de la ramener sans délai au château qu'elle affirmait être le seul lieu habitable pour elle et que, de fait, elle n'a plus jamais consenti à laisser pour aucune escapade. Y comprenez-vous quelque chose ?

« C'est désolant, et jusque dans les moindres détails de la vie. Hein ? Quoi ? Mais c'est-à-dire, mon cher, que lorsque je dois me rendre pour une semaine à Paris, il me faut bien y aller seul et, alors que je m'y rends ainsi la mort dans l'âme, les imbéciles du canton — et Dieu sait s'ils sont légion ! — ricanent bassement en se contant que j'y vais faire la noce.

« Ah ! Marat, on ne s'en doute pas assez, mais ma vie n'est pas drôle. Que faire quand on se sent comme moi plein d'ardeur à

prodiguer ? C'est la raison pour quoi, sur le tard, commence de me tenter la vie publique, la politique. Une politique de ma façon, hors des partis. Telle que je l'entends, la chose est aimable et digne de mes convictions. C'est le mot, banal, qui me dégoûte quand l'autre expression a sur moi de si profondes séductions. Je voudrais, Marat, et nul mieux que vous n'est apte à me bien entendre, qu'on rayat « politique », ce sale mot, du dictionnaire et que jamais plus on n'osat parler d'autre chose que de Vie publique. Vie publique ! N'est-ce pas que c'est de bel aloi ? N'est-ce pas que ça fleure bon le civisme, vieux Jacobin que vous êtes ? N'est-ce pas que ça sonne grand et large et généreux aux oreilles d'un honnête homme, d'un bon, d'un franc patriote comme vous ?

« La Vie publique ? Ah ! Marat, je ne suis pas un baby, je n'en ignore pas les vicissitudes. Je n'aperçois pourtant que cette vie publique comme remède aux chagrins de ma vie privée. Si vous le voulez bien, mon cher, nous en reparlerons.

Modifiant brusquement le ton :

— Aujourd'hui, parlons du feu d'artifice chinois. Je vous avais, à ce propos, recommandé les ouvrages du Père Huque. J'eus tort. Le Père Huque est un âne, un insipide Jésuite. Qui m'a renseigné, qui m'a documenté ? Cette foutue bête de Pitolet, le gendarme au poil de chat, qui a été artilleur à Hong-Hoa et qui, plus tard, a fait de l'occupation à Tien-Tsin. Cependant, je l'accorde volontiers, sans le Père Huque qui n'en dit rien, je n'aurais pas su interroger Pitolet et obtenir, sur le point qui nous occupe, toute satisfaction de ce crétin qui ne sait pas voir ; ce Pitolet, bien moins une créature humaine, pensante, qu'une espèce de puits où se va durement noyer la sensation qu'on ne peut plus après repêcher qu'avec les instruments délicats de la maïeutique et à laquelle il faut encore, mais par artifice — c'est le cas de le dire, ah ! ah ! — rendre ses vraies couleurs puisque, lorsqu'on la remonte, enfin, à la surface, c'est à-dire à cette hauteur morale où se manifestent les âmes, c'est un cadavre. Hein ? Quoi ? Ni plus, ni moins.

Un instant intéressé par le cas douloureux, énigmatique à peine, si peu ! de la marquise dont son bon cœur avait eu pitié, du premier jour, l'entrepreneur d'illuminations s'affligeait de devoir supporter, sans bâiller, un tel client et s'ennuyait énormément. M. du

Hocqueton allait trouver, sans le chercher, le secret de refaire du bonhomme un auditeur intéressé.

— Marat, je tiens à vous le dire, nous nous ressemblons par plus d'un point. Hein ? Quoi ? Oh ! ne vous récriez pas ! Je ne suis pas fier, outre que, je vous l'ai déjà dit, seules existent deux classes dignes que les bourgeois tout en tripes leur tirent le chapeau : le peuple et la noblesse. C'est votre passion de collectionneur, Marat, qui me fait croire à notre parenté spirituelle, à votre passion et à l'érudition à quoi elle vous a conduit. Je dis bien votre érudition, en dépit de telles erreurs de détail que je ne veux même pas retenir parce qu'elles ne sont rien devant le fait initial, capital et permanent. Vous savez tout ! Tout de ce que vous devez, de ce qu'il vous faut savoir ; tout de ce qu'il ne vous est pas permis d'ignorer. Où l'avez-vous appris ? Nulle part. Qu'avez-vous lu ? A peu près rien. Cependant vous savez et aucun instinct n'eut suffi à la belle tâche, chimérique un peu et toujours exacte, que vous vous êtes donnée. Tout ce qui y touchait vous l'avez atteint par tous vos sens là où elle se trouvait ; vous l'avez senti, subi, retenu, absorbé, capté.

Soufflant un peu après un si long discours, le marquis du Hocqueton dépouilla ses mains des gants rouges autant que le propre cuir de sa face et, abattant cordialement sa patte de lutteur villageois sur le genou du citoyen :

— C'est à ce point, Marat, que si nous n'étions pas pressés par le calendrier, je me donnerais la joie, en vous en donnant l'honneur, de découvrir tout seul le système, la méthode, la science et l'art du feu d'artifice chinois. Eh ! vous y parviendriez, mon cher. Est-ce que vous ne croyez pas, c'est en moi une conviction toute récente mais très forte, qu'il n'y a pas là le secret d'une bonne méthode de gouvernement ? Il faudrait agir de telle sorte qu'on ne promulgue jamais aucune loi qu'à cet instant précis que le peuple peut avoir, avec le sentiment de sa nécessité, la conviction — illusoire ou non, qu'importe — d'en avoir lui-même répandu l'essence et articulé le texte. Ne me dites pas que c'est, politiquement, une chimère. Les choses iraient mieux si nos cinq cents maîtres n'agissaient que convaincus de cette vérité *a priori*.

« Le système du feu d'artifice chinois se trouvait peut-être dans

les bouquins du Jésuite. Ce n'est pas le courage qui m'a fait défaut, c'est le goût qui m'a manqué d'aller jusqu'au bout. Aussi bien vous ai-je fait entendre la raison pour quoi ça n'était pas nécessaire. Je n'ai rien lu, Marat, tout comme vous, pas plus que vous, et je sais tout, comme vous. J'ai sans doute touché plus de livres. Je les entr'ouvre, je les renifle, je les respire à distance. J'étonnerais bien du monde par ma connaissance des anciens et de la production moderne. Je prétends discerner à travers les annonces les bons auteurs des méchants. Je ne sais pas quelle est au juste votre pratique, mais ce qui est certain c'est que c'est vous, Marat, qui êtes dans le vrai et qui avez raison contre les ergoteurs, contre ceux qui reprochent à Thiers d'être fade et à Louis Blanc — je n'ai lu, ce qui s'appelle lu, ni l'un ni l'autre — de se montrer exagérément robespierriste. Seul, mon excellent ami le citoyen Marat a une juste connaissance de la Révolution française. Que si, d'aventure, l'envie un jour vous tenaillait de contrôler votre belle science, lisez Michelet, Marat ; c'est l'historien qui s'approche le plus de vous ; celui dont les certitudes blesseront le moins vos illusions que je vénère. Il faudra me montrer enfin votre Musée.

Le marquis ne vit pas Marat lever vers lui un regard presque douloureux. Il poursuivit en se frictionnant les mains.

— Les Chinois, ainsi, d'ailleurs, que les Annamites, tirent un parti excellent de leur ignorance et je suis bien prêt de tenir cela pour le comble de l'art. Ce qu'il ignorent, c'est ce dont je ne sais à peu près rien moi-même et dont je serais bien fâché de vous entendre parler, vous, homme du métier, avec trop de compétence. Ils ignorent le fin du fin de cette pyrotechnie qui nous vient d'Italie et qui, jusqu'à un certain point, rejoint la balistique. Les Chinois ne savent pas précipiter jusqu'aux cieux par la force ascensionnelle des fusées, ces fleurs de feu qui réjouissent nos yeux. Que font-ils ? Oh ! c'est bien simple : ils les accrochent à de petits ballons pareils à ceux des enfants — vous aurez donc à vous fournir de petits ballons — et ce ne peut pas manquer d'être un spectacle séduisant que celui de ces ballonnets éclairés par la pièce d'artifice avant que cette dernière ne les fasse, en mourant, exploser à leur tour. Un jour, j'ai ouvert, par hasard, le *Menteur* de Corneille. Je suis tombé sur la description, fausse puisque faite par le menteur, d'un feu

d'artifice sur l'eau. C'est ravissant ! Et tout a fait ignoré, négligé même, m'a-t-on dit, des comédiens qui jouent la pièce aux Français. J'ai de la mémoire et je ne suis pas tout à fait impropre à faire valoir les vers. Ah ! mon bon, quel effet ! Quel respect me témoignent les pédants, les raseurs de collège, les lettrés domestiqués qui ne connaissent que le *Cid* et *Rodogune !* L'érudition ? C'est ça, mon cher ; pas davantage. Si vous pouvez vous procurer des cloches et un gong, un tam-tam comme disent les natifs, usez-en largement et tâchez encore à distribuer des sifflets stridents à quelques gamins ; l'effet sera complet et vous nous transporterez à Pékin ou à Nankin.

« Hein ? Quoi ? Sans Pitolet, je ne me serais jamais représenté ainsi le feu d'artifice chinois dont je rêvais pour en avoir lu la simple mention dans le Livre de Raison d'un mien ancêtre voyageur. Et qui sait si je n'ai pas eu tort de quêter comme je l'ai fait la réalité ? Toute science est vaine hormis celle des simples et Mistral a raison de soutenir que toute la science est dans son patois. Ai-je lu Mistral ? Ma foi non. Son nom dresse pourtant à mes yeux l'image d'un vrai poète que je puis saluer et sa *Mireille* est plus réelle à mes yeux que l'héroïne du seul roman dont je me souviens. Si je donne suite à des intentions encore vagues et si j'en viens à briguer les suffrages de nos concitoyens, je me présenterai en qualité de candidat fédéraliste. Élu, mon premier soin sera d'interpeller le Grand Maître de l'Université... et de réclamer le vote d'une bonne loi rendant l'étude et la pratique du patois obligatoires.

— Les gens d'ici n'ont pas de patois.

— Je vous démens, Marat. Ils parlaient encore au XVIIIe siècle le patois savoureux de Sainte-Menehould. Ne vous y trompez pas, Jacobin ; quand les princes de jadis soutenaient qu'un gentilhomme n'a pas besoin d'apprendre, ils voulaient signifier par là que, nobles. par leurs terres, c'est-à-dire paysans entre les paysans, eux les gentilshommes, ils tenaient leur sapience de la première et la plus belle des fleurs du terroir : la parole. Conduisez-moi à votre petit musée, mon bon ami, j'y prendrai du plaisir.

Étourdi par le discours à peine cohérent du châtelain, Marat se réveilla, inquiet, comme si le marquis n'avait, en effet, tant parlé que pour le subjuguer par sortilège et lui ravir les clés d'un lieu où

M. du Hocqueton n'avait que faire et dont lui, Marat, se connaissait tant de bonnes raisons de le tenir éloigné.

— C'est que ..

— Ça vous ennuie ? Je sais que vous n'en faites pas volontiers l'honneur. Les motifs, les raisons de cette réserve ont tout mon respect. Pourtant, pour moi, mon ami ? Pour moi qui vous ai compris au point de vous en étonner !

Ce dont s'étonnait à présent Marat, et jusqu'au malaise, c'était de la puissance singulière du sentiment qui lui dictait de défendre le seuil du lieu sacré à tout autre que lui-même, fût-ce Tabouret qui, jadis, l'avait embelli, enrichi de ses improvisations. Et lui-même, est-ce qu'il y pouvait désormais entrer d'un pied gaillard ? sans trembler ? sans frissonner ? sans rougir ? Est-ce que c'était toujours la force de son vieux rêve qui donnait à ces quatre murs leur dignité ?

Naguère si hardi en face de ce Hocqueton, l'entrepreneur répondit en balbutiant, dans un grand trouble dont le marquis ne fut pas tenté longtemps de faire remonter la cause à l'importance de son propre personnage :

— C'est que... Monsieur le Marquis... il faut que je vous dise... je n'ai pas renoncé au Musée, ça non... seulement, toutes les collections sont maintenant serrées dans des coffres et dans des placards... parce que, n'est-ce pas ?... ici on n'est pas trop grandement logé... ça fait que j'ai dû consentir un sacrifice... je ne le regrette pas !... et alors, comme ça, le Musée c'est... maintenant... la chambre de Francine.

Gêné de se sentir rougir, il bredouilla très vite :

— J'y prends toujours de l'agrément mais, voyez-vous, Monsieur le Marquis, pour une personne étrangère, sans les collections étalées et bien présentées comme avant, le Musée n'a plus le même intérêt... ça n'est plus le Musée, quoi !

Du geste, sa dextre haut levée et secouée mollement comme une feuille, le Marquis protesta :

— Sans doute, et je comprends à merveille votre orgueil de collectionneur. Mais ne vous ai-je pas dit quel homme j'étais ?

— Quel homme vous étiez ?

— Oui, et par où nous nous ressemblions ? Ouvrez-moi, entre-

baillez moi seulement l'un de vos placards, soulevez pour moi le couvercle d'un de vos coffres pour que j'en respire la poésie... ainsi que je fais lorsque j'entr'ouvre négligemment quelque livre... voire lorsque, nonchalamment, je sonde les hommes, les vivants et les morts tout ensemble, Michelet qui contient tout Marat ou le gendarme Pitollet qui contient le Père Huque. Hein ?

— C'est-à-dire...

— Si le Musée, votre gloire ! est devenu la chambre de Francine, j'espère bien que la petite mâtine en fera les honneurs. Parbleu ! je m'entendrai bien mieux là-dessus avec elle qu'avec vous. Ne m'avez-vous pas promis qu'elle viendrait me souhaiter le bonsoir ?

Marat, outre sa conviction de n'avoir rien promis de tel, ne pouvait s'expliquer pourquoi il se sentait si malheureux, ni pourquoi le sang lui battait si fort aux tempes. Il se leva et, sans avoir la conscience de marcher à demi-courbé, il ouvrit la porte du parloir, et, tout de même dominé par l'assurance du hobereau, hêla doucement :

— Francine !

La petite n'était pas loin, qui peut-être avait collé son oreille délicate à la serrure. Elle parut aussitôt, saluant le marquis d'une jolie inclinaison de sa tête blonde.

— Bonsoir mignonne, dit M. du Hocqueton. On se réapprivoise? Je croyais que tu avais peur de moi.

Marat parla d'une voix affadie par le trouble où le précipitait l'incertitude de ses sentiments :

— Francine, Monsieur le Marquis aurait voulu visiter le Musée. Monsieur le Marquis ne savait pas que c'était ta chambre. Ça ne t'ennuie pas trop que nous y montions ?

Très amusé par cette scène dont il pouvait fort bien soupçonner la cruauté, M. du Hocqueton s'écria :

— Ma foi, elle est assez gentille pour nous mener tous par le bout du nez, mais, ma parole ! dirait-on pas, Marat, que vous tremblez devant cette enfant ?

— Il ne manquerait plus que cela ! se récria la rieuse Francine, que la présence du châtelain laissait parfaitement à l'aise et qui ne semblait pas remarquer la bizarre inquiétude de son père adoptif.

Si Monsieur le Marquis veut regarder les collections, je serai bien contente, parce que je ne les ai pas trop souvent vues moi-même.

Le marquis triompha dans une gaité bruyante.

— Eh bien, Marat, qu'en dites-vous ? Hein ? Quoi ? Allons donc ! la chère petite ne fait pas tant de façons et ça doit vous tirer une fameuse épine du pied, vous qui redoutiez de mécontenter cet ange. Conduis-nous, ma mignonne.

Marat passa le dernier, tête basse.

Mais quand Francine eut ouvert la porte au marquis, la porte de sa chambre, l'entrepreneur passa le premier, comme d'un bond, le regard fou ; si vite qu'il ne laissa pas à son hôte le temps de s'étonner.

D'un regard circulaire, d'une singulière ardeur, il fouilla la chambrette.

Marat cherchait si Francine n'avait pas étourdiement oublié sur le lit, la table à ouvrage ou la toilette, rien qui put trop laisse à deviner de son être intime ; une chose légère, toute blanche, avec des rubans, comme celle dont la vue, naguère, avait à jamais arraché l'entrepreneur aux bienfaits de sa bonne action.

CHAPITRE III

A QUI SEUL CONVIENT L'ENSEIGNE DU PRÉCÉDENT

Marat remisait avec précaution les pièces de son trésor, semblable ainsi à un forain réemballant sa marchandise, le marché terminé.

Francine l'assistait avec des gestes gracieux ; moins peut-être pour le servir que pour s'attarder au maniement, à la possession, à la caresse d'objets dont l'apparence flattait sa fantaisie : un feutre empenné de plumes tricolores, un chapeau vendéen à boucle d'argent et cocarde de soie blanche, un toquet de velours violet à aigrette tremblante, épave de quelque mascarade artiste, d'un bal de l'Opéra sous le règne de Napoléon III, audacieusement (mais non ! par un adorable acte de foi) catalogué : *Barette de maître des cérémonies aux Etats Généraux de* 1789. Au catalogue, la grosse écriture de Marat avait d'abord inscrit *Bonnet* ; lourdement biffé et remplacé par *Béret*, plus durement effacé ; le mot juste de *Barette* surgissant à l'instant dans l'esprit de l'entrepreneur.

Francine lui tendait encore un joli bonnet de dentelle à bavolet, piqué de la cocarde patriote, un souple feutre empanaché, présumé *Chapeau porté par Théroigne de Méricourt ;* un bonnet rouge, enfin

Le marquis souriait à la grâce de Francine. Devant son regard, la petite baissait les yeux.

Comme Marat se relevait, les reins endoloris d'être longtemps resté penché sur le gouffre aux merveilles, M. du Hocqueton lui posa sur l'épaule sa patte de croquant gentilhomme, de « putois », dit-on en certaines provinces, et félicita son hôte.

— C'est remarquable, mon ami, tout à fait remarquable. Je ne me déjugerai certainement pas si, tout à l'heure, avant de visiter votre Musée et prévoyant la vraie nature de votre trésor, je vous disais qu'il serait par trop vain de rectifier certaines erreurs de détail. Hein ? Quoi ? Oh ! comprenez-moi bien, Marat ; c'est très important pour votre repos et pour notre amitié. J'entends des erreurs possibles et non pas qualifiées. Tous les grands historiens en commettent sans en être diminués, au contraire ! J'y ai déjà fait allusion à votre intention. En outre, qui peut dire où et quand commence l'erreur ? Et sur quoi — qui pourrait aussi bien être encore une erreur ! — s'appuierait-on pour le dire ? Je vous le demande !

« Vous allez apercevoir, Marat, à quel point nous tombons d'accord. En 1902, lors de ma dernière période, quand j'étais officier de complément, avant de leur foutre ma démission parce que je prenais du ventre, je fis, aux hussards, les manœuvres divisionnaires de cavalerie dans la région de Caen. Le soir du dernier jour, nous prîmes, avant de nous séparer, un grand repas de corps au réfectoire du vieux couvent de Prémontrés, désaffecté, inutilisé mais non pas en ruines, dans lequel nous avions établi notre quartier. Ce fût un très beau repas, magnifiquement ordonné, prévu, décidé qu'il était depuis le commencement des manœuvres. Un certain petit Isaac, gentil sous-lieutenant chauve, de la branche, ou plutôt de la tribu française des Havalévy, avait fait venir de Paris son chef qui parût au dessert, afin de recevoir nos félicitations, avec sur sa veste blanche de maître-queue les palmes d'officier de l'Instruction publique. Le linge damassé était au chiffre des Cornissoix, les milliardaires propriétaires du magasin des *Classes Dirigeantes*. Le capitaine-commandant duc de Vitry avait fourni le champagne « Duc de Vitry carte blanche » et, pour rire, nous avions donné au lieutenant Conveau, à cause des trois étoiles, la place du général excusé. Conveau s'étant fait expédier de sa Charente natale un vénérable lot de « Conveau trois étoiles ». Le festin fut d'une gaieté solide, sans de ces finesses dissolvantes qui la menace ; d'une gaieté toute militaire, j'ose le dire. Hélas ! advint telle chose encore plus militaire. Après un monologue de Coquelin cadet, très adroitement récité par Flox, notre vétérinaire, le colonel

crût bon de ne pas garder plus longtemps pour soi le secret d'une réserve que chacun avait cru pouvoir attribuer au souci excessif de la dignité de son grade. Par bonté, ou par dédain, parce que nous n'étions en somme que des civils déguisés, le général nous avait épargné une trop sanglante mercuriale publique. Mais il avait coulé à l'oreille de notre pauvre colonel tout ce qu'il avait dédaigné de laisser tomber sur nous, du haut de son cheval. Nous avions manœuvré comme des mazettes. Une compagnie de territoriaux commandée par un épicier, — elle figurait l'ennemi — nous avait joué sans même y songer, assez pour en tirer de l'orgueil, après. Telle était la vraie raison de l'absence du général à notre table.

« A l'instant toute gaieté s'évanouit. Dans ce décor monastique, le désordre de la table perdit à mes yeux la belle qualité qui lui venait de l'orgie. Le couvent fut pour moi comme une Conciergerie et — à cause que je vais au Musée dans les dispositions qu'on me voit à la bibliothèque, de la manière que je vous ai dit — j'évoquai, sans plus parvenir à révoquer cette vision, le Dernier repas des Girondins, d'après le tableau de... vous savez, ce peintre qui a un nom de savetier ?... Jacotin... Nicoteau... Philippotard... ou Philippoteaux... au fait, non, vous ne savez pas. Ça vous gâterait. Alors, Marat, il se passa ceci d'inouï. Je me levai, la serviette roide à la main, tête nue, naturellement, botté court, et, devant mes camarades atterrés, dégrisés du coup, et mon pauvre vieux bonhomme de colonel, des larmes difficilement contenues dans ses yeux bleus de vieille fillette, je hurlai à pleins poumons, d'une voix accrue par l'architecture de cette Conciergerie :

Nous, amis, qui loin des batailles,
Succombons dans l'obscurité,
Vouons du moins nos funérailles
A la France, à sa liberté !

Mourir pour la patrie,
C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie...

« Le Chant des Girondins au mess en campagne du 23e Hussards... et dans un pareil moment !

« Il est saoul ! » vociféra le petit Havalévy qui, pour son compte, ne

devait pas tarder à vomir. « Sale républicain ! » me cria en ricanant le duc de Vitry, qui ne ricanait que pour faire passer l'injure, car, pour lui, c'était une injure effective.

« Eh bien, Marat, c'est depuis ce soir-là que s'est développé le républicanisme de ce vieux réac' de Hocqueton. Est-ce que nos visions ne sont pas les seules réalités ? S'il était plus intelligent, j'en discuterais volontiers avec mon colonel, mis à la retraite huit jours après son retour au quartier, et qu'hospitalise le duc de Vitry, humain jusqu'à lui donner l'illusion de gérer ses domaines.

« Les visions !... oui... Hein ?... Quoi ?... Et cette enfant, cette chère petite, quand donc commencera-t-elle d'en avoir, des visions ? Et quelles seront-elles ?... Bah !... on dirait que je vous effraye mignonne ?... Mais non, c'est le citoyen que ça chagrine ! Hein ? Quoi ? Parlons d'autre chose.

« J'ai confiance, mon cher Marat, que fidèle, sans même y prendre garde, à ce que cette délicieuse négligence empêche de nommer votre méthode, vous ne prendrez pas trop au pied de la lettre ce que nous tenons de cet âne de Pitolet sur le feu d'artifice chinois. Il faudrait pour réaliser ce spectacle dont je voudrais enchanter la marquise pour vaincre au moins une heure son atroce mélancolie, il faudrait beaucoup d'un temps qu'il importerait de ne pas accorder à l'étude. Je songe à une Chine dont votre feu d'artifice serait le signe, le blason, le monogramme lumineux ; une Chine folle s'imposant aux imaginations sensibles comme s'impose la Révolution dont le cratère immense, la rouge cavalcade vous éblouissent.

« Faites pour le mieux, mon ami, et ne regardez pas à la dépense. Une orgie de ballonnets, Marat, une orgie ! Procurez-vous aussi de petites montgolfières et tâchez d'en confectionner à votre fantaisie, en papier léger, dans un esprit chinois. Des dragons ! des magots ! des lunes ! des poissons volants ! des chiens cornus ! des éléphants bouffons !

« Des pagodes transparentes qui monteront droites au ciel pour se réduire en une flamme brève et pas même une pincée de cendre dans le crépitement des soleils et le ronflement des chandelles romaines. Lestez-moi tout cela afin d'obtenir, je ne sais si je me fais bien comprendre, des étages d'artifice. Que rien, en un mot, ne flamboie à la même hauteur et que tout crépite et tourbillonne

à la fois. Et puis, c'est entendu, du tam-tam à nous en gonfler les oreilles et une débauche de sifflets. Il y aura dix sous pour chaque gamin et chacun pourra conserver son sifflet. Ce sera magnifique. Et à qui le devrons-nous ? A Pitolet, gendarme ; un imbécile qualifié.

— Et au Père Huque.

— Qui n'en souffle pas mot ! C'est admirable. Avouez, Marat, que vous seul pouviez me comprendre !

Le marquis vint à Francine et lui releva doucement la tête en la prenant gaillardement par le menton.

— Adieu, mignonne, et soignez vos visions !... préparez-leur un lit bien doux !... Je lui en prédis de merveilleuses !...

Le marquis dégringola l'escalier en boutonnant ses gants. Il poussa lui-même la petite porte de la rue des Arpents et l'étroite artère fut aussitôt pleine des éclats de sa voix :

— Antide !... où est-il cet imbécile ?... Ah ! te voilà, moutard !

Il gravit le marchepied en soufflant, se saisit des rênes et, d'un claquement de langue, fit partir le poney bedonnant :

— Au revoir !... au revoir !... envoyez Francine à ma femme !

Le tilbury filait, sonore.

Marat se vengea enfin du long silence :

— Bon dieu !... faut-il être gueux pour supporter une andouille pareille !

— Il conduit bien ! dit Francine dont la main fine abritait du soleil sanglant les jolis yeux.

— Il... quoi ?... rentre !...

Pour la première fois, il eut, jusqu'à la souffrance, l'envie furieuse de la battre, de la claquer comme une péronelle.

CHAPITRE IV

LES PARFUMS DE LA FORÊT

La belle heure, au Cercle — non plus des *Jacobins*, mais des *Agriculteurs et Fonctionnaires* — c'est le coup de sept heures, quand le petit groom, couché sur son guidon à la mode saisissante des coureurs, apporte les journaux du soir qu'a déposé l'express. Sur la grande table du salon, devant le balcon dominant la place ornée du monument d'Evariste Sifert, s'étalent le *Temps*, les *Débats*, la *Liberté*, la *Presse*, l'*Intransigeant*, *Paris-Sport* et, de temps à autre, de ces feuilles éphémères que se jettent à la face les partis, comme les dames de la Halle des côtes de choux ou des trognons de raves : *Le Tricolore* ou *La Barricade.* Il y a aussi la *Cote* et sa rivale *la Cote Desfossés*, le supplément financier de *l'Information*, le *Bulletin des Halles et Marchés* et, tous les vendredis, *le Journal de la Propriété bâtie*, avec la copieuse brochure de *l'Economiste français.*

C'est, autour de la grande table au tapis grenat, aux franges ravagées par la manie du Procureur, l'instant des conversations les plus familières dans l'attente de la bataille pour le journal préféré ; bataille dont personne ne sort indemne de blessures qui sont des vexations.

— Décidément, ce Marat est vraiment très fort. Le Président Fanchon ignorait jusqu'au soupçon du feu d'artifice chinois ; eh bien, invité par moi, comme cela se devait, le Président Fanchon, ébloui par le chef-d'œuvre de Marat, s'est écrié : « Ah ! ça, mais c'est un feu d'artifice chinois ! » Est-ce vrai, Président ?

— Le Président n'est pas des nôtres, ce soir, mais je réponds pour lui ; rien n'est plus exact, fit le juge Hacco.

— Oui, mais ce mirifique feu d'artifice a, selon de trop justes prévisions, fait crever les beaux oiseaux de Madame du Hocqueton ! remarqua le Procureur de la République en arrachant de nouvelles franges au tapis.

Le marquis hocha la tête et, saisissant le bras du magistrat debout, mais non point dans le but d'arrêter ses déprédations :

— Je vous dirai tout net, mon cher Divinon-Couderc, que je n'en suis pas fâché, mais là, pas fâché du tout !

— Oh ! oh ! est-il possible !

— Qu'aviez-vous donc contre ces innocentes bestioles ? demanda M. Prétéfix, le receveur de l'Enregistrement, comparse d'âme simple et bonne.

— Rien, répondit le marquis savourant son effet à l'avance. Rien. Si je m'en réjouis, c'est par tendresse pour Ottilie.

M. Prétéfix n'ambitionna pas de jouer au plus fin :

— J'avoue ne pas comprendre.

— C'est sans doute, mon bon Prétéfix, que vous ne pensez pas assez à cet état de prostration morbide dans lequel était tombé la marquise. Les papillons noirs ! disent ces dames ; les diables bleus ! dit, dans son *Stello*, un auteur oublié, M. Alfred de Vigny. Avez-vous remarqué qu'à cette époque tous les poètes s'appelaient Alfred, même s'ils étaient gentilshommes ? Aujourd'hui c'est un nom de garçon de café, bien qu'en cette bourgade les garçons aient volontiers nom Félix, qui est impérial au premier chef.

M. Prétéfix souriait, charmé, enclin à se laisser voluptueusement subjuguer pour tout ce qui lui était inintelligible.

— Mais, reprit M. du Hocqueton, en remontant assez haut dans le cours de ses pensées, ce n'était pas assez dire. Morbide vraiment, la mélancolie d'Ottilie s'affirmait encore mortelle ; dangereuse par son vague même, par l'absence absolue d'origine. C'est pourquoi me réjouit tant la mort des oiseaux favoris de ma femme. Si Ottilie pleure aujourd'hui, elle sait enfin pourquoi. Elle est sauvée ! D'autres oiseaux, plus tard, lui rapporteront le bonheur à la pointe de leurs becs, comme la colombe du Déluge le rameau d'olivier, et la paix renaîtra de leurs ramages.

M. Prétéfix n'y put tenir :

— Mais c'est vous qui êtes poète, mon cher Monsieur le Marquis !... On voit ici s'étaler de ces prétentions... tandis que vous !...

— J'aime ma femme !... Je l'aime avec la candeur d'un bourgeois, voilà tout ! répliqua M. du Hocqueton en exécutant sur ses talons la plus aristocratique des pirouettes.

Le juge Hacco entraînait à l'écart Raphaël Wurtemberg, le substitut.

— Raphaël, dit le juge Hacco, vous êtes bien jeune. Assez pour qu'on vous pardonne, hors du prétoire, toute frivolité d'attitude ; mais, au contraire, est-ce que vous n'êtes pas horriblement gêné, vous magistrat, de ce rôle de témoin impassible qu'on vous fait jouer dans cet assassinat ?

— Lequel ? demanda Raphaël Wurtemberg.

M. Hacco leva les bras au ciel.

— Oh !... oh !... vous ne dites pas ça pour que je vous félicite d'un trait unique, d'un mot d'esprit, si bref ! dont eut été jaloux le douloureux Heine, votre auteur de chevet ? Allons, Raphaël, soyons sérieux comme des juges. Je parle de cet assassinat prolongé, d'une abominable lenteur...

Un moment après, celui qui les eut surpris, les eut entendu chuchoter à diverses reprises le nom de M. de Frene.

De moins sceptiques que le juge Hacco et le substitut Raphaël Wurtemberg, mais plus sévères, tels que M. Forcalquier, le banquier et M. Petiton le fabricant de jouets, et de simples braves gens coupables un peu d'esprit de parti, c'est-à-dire la plupart des membres de l'autre cercle, celui des Jacobins, purent bien prétendre, avec l'excellent Dr Ode qu'un instant on vit à la tête de la cabale, que le hobereau avait une façon un peu rude de guérir la marquise.

— Encore, se récriait Ode en frottant ses bons yeux rouges, ne la guérit-il pas.

L'imprimeur Chevance, libéral par profession, soutint le faubourg contre le château, opposant aux manières perfides du marquis celles plus rudes, mais plus franches, des journaliers du quartier des Tanneries ; ces sacs-à-vin flanquant, le samedi soir, des tripotées à leurs épouses, au grand jour, au coin de la rue ou

toutess fenêtres ouvertes. Il parut même une note assez alambiquée, grosse de venin, dans *la Sentinelle* du samedi suivant et que l'opinion publique attribua tour à tour, et toujours à tort, au pharmacien Albert Grivaut, au Dr Ode, voire au capitaine Pajou, c'est-à-dire aux plus notoires mécréants, quand elle n'était que de Tabouret le cordonnier à la guitare, un peu moins à l'aise dans sa prose que lorsqu'il nombrait les syllabes sur ses doigts gluants de poix.

On en vint, au *Café de la Comédie*, temple départemental du paradoxe, jusqu'à hausser à l'épique, à une espèce de galanterie homérique, les roulées magistrales dont, certains soirs envahis de troubles vapeurs, l'écho arrachait à leur premier sommeil les voisins du capitaine Pajou. A la canne de jonc du capitaine répondait le fer à friser de la grasse Céline ; des coups secs et durs sur un crâne sonore après des heurts étouffés sur une matière plus tendre.

Ça n'empêcha pas peu après cette affaire du feu d'artifice chinois dont s'étaient passionnés les salons, les clubs et les cafés, que le bruit, pourtant invraisemblable, de la guérison de Mme du Hocqueton se répandit en ville.

Ainsi le châtelain, cette brute sournoise ! avait été plus fort que tous les médicastres. La cure du marquis était miraculeuse !

— C'est humiliant ! avouait tout court le Dr Ode, rencontrant sur le Cours d'Alsace-Lorraine son concurrent, son rival, le vieux Dr Chenevière, lequel avait de meilleures raisons d'être mortifié qu'on ne l'eut pas appelé au château.

Quelques-uns, insurgés devant l'énormité du fait, crurent tout d'abord possible et nécessaire de nier. Ce ne put durer longtemps quand Albert Grivaut informa tous ses clients et ses amis du *Café de la Comédie* du plaisir que donnait à son bon cœur un échec commercial évident. Dépêché par son maître, le petit domestique merinos s'était exprès rendu à la *Pharmacie Normale*, informer le potard de l'urgence d'avoir à rayer de son activité hebdomadaire la fourniture au château d'une quantité impressionnante de sels, pilules, potions, cachets, poudres et granulés, d'où une perte sèche — mais joyeusement acceptée, on l'a dit — que n'aurait su compenser la commande nouvelle d'un simple vin réconfortant, préparé par Albret Grivaut lui-même, selon une formule datant

des jours qu'il s'en tenait à l'empirisme, et audacieusement étiqueté *Vin de Bussy*. Il en avait un énorme débit. Le château lui passait commande d'une demi-caisse de six flacons, enveloppé chacun dans un savant prospectus rédigé par l'érudit M. Tourneur, conservateur d'une bibliothèque parisienne, et révélant comment la formule avait été retrouvée parmi des manuscrits latins provenant de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

On avisait Albert Grivaut de ne pas renouveler la fourniture sans ordre signé de la main du marquis.

On eut bien voulu rassembler tous les détails, qui devaient être passionnants, de la guérison de la marquise. Il n'est pas certain que parvint jusqu'à la ville la relation de telle scène caractéristique. Ayant tant pleuré qu'elle semblait ne plus avoir jamais de larmes à verser, la marquise à sa place à table, inutilement, face à son mari s'empiffrant avec sérénité, repoussa pour la deuxième fois, mais avec une énergie toute neuve, l'offre faite, la bouche pleine, de repeupler sa volière ruinée des plus brillants oiseaux du monde.

— Ma chère Ottilie, dit le marquis en repiquant gaillardement au plat, vous aurez trois fois plus d'oiseaux qu'hier et vous les chérirez mieux parce qu'ils seront plus précieux. Ce sera aussi beau que ces fameux ballets russes dont on nous rebat les oreilles.

— Mon ami, répondit la marquise, je vous remercie, mais je n'en veux point. Ou plutôt je ne veux pas de ces oiseaux-là.

— Quels oiseaux voulez-vous ? demanda le marquis rendu à sa haine et ricanant, des corbeaux ? des hiboux ? des chats-huants ? Ils conviennent mieux à votre extravagance ?

— Non pas, mon ami. Tous les oiseaux des bois qui voudront se laisser apprivoiser et me manger au creux de la main. La porte de la volière restera grande ouverte. C'est mon nouveau caprice et j'entends le contenter. Vous m'accorderez bien l'inoffensive satisfaction de cette volonté pour célébrer ma guérison ? Car vous aviez vu juste, mon ami ; je suis guérie.

Le marquis en laissa bruyamment choir sa fourchette sur son assiette, avant de pouvoir s'écrier :

— Je l'avais bien dit !

Il fit un grand effort, se leva, s'essuya largement les lèvres, rejeta sa serviette et, ouvrant ses bras de portefaix :

— Ottilie !... quel beau jour !... sur mon cœur, ma chérie !... embrassez-moi.

Comme elle se levait, languide encore, la face toujours muette, fermée, il la saisit en un mouvement de passion assez bien jouée et l'embrassa sur ses joues pâles.

La marquise lui rendit son baiser.

Jamais ces deux êtres ne s'étaient aussi profondément détestés.

Moins d'une semaine plus tard, les gens de la ville eurent la stupeur de voir Mme du Hocqueton, vêtue d'une amazone un peu démodée, faire sonner les pavés de la place George-Sand, sous les fers d'un beau bai brun. Le petit groom la suivait, mal à l'aise sur le dos du poney rageur et à tout faire. Deux jours après, la marquise fut rendre visite aux sœurs Régis, élèves de Doucet, qui ont leur atelier rue du Suffrage-Universel. Enfin, le brigadier Pélissier, que l'art ne laissait pas insensible, rapporta, au retour d'une tournée, avoir entendu la marquise chanter en s'accompagnant au piano.

— Dommage qu'elle soit marquise, et après tout pas tellement au pognon qu'on peut croire ! Ah ! dites-donc, une poule comme ça, avec son genre et la voix qu'elle a, qu'est-ce qu'elle ferait comme bisenesse au concert !

Pélissier ne mentait pas. Un après-midi, tandis que le marquis fumait un cigare à trois sous. Ottilie avait ouvert sans affectation le piano fermé depuis le jour du fatal accident. Elle avait pris place, laissant le marquis stupide de surprise, et, le plus tranquillement du monde, elle commençait de jouer et de chanter ce lied qu'avait composé M. de Frene, assez adroit musicien et poète retenu par les complications d'une de ces écoles de la veille, par les gens du monde tenue pour la dernière école :

Si la vie est la tombe
La vie est pour demain
Naissance de qui tombe
Sur le bord du chemin

Funérailles, Baptême
Qui le dira jamais
Sinon celui que j'aime
A celle qu'il aimait

Un connaisseur eut voulu percer la raison de cette altération évidente qui sans gâter la voix lui donnait, soudain, une inflexion inouïe, déchirante ; quelque chose de comparable à la pire douleur dans le plus absolu triomphe et que l'art des plus grands ne saurait feindre qu'au prix de recherches attentives :

Si l'avers de la pierre
Du tombeau préparé
Est la face si claire
De l'astre désiré...

La cloche tinta à la grille du parc. Ottilie tourna la tête, laissant ses doigts transparents flotter sur le clavier portant encore ses ondes. Le marquis n'était plus là.

Coiffé à la diable d'un vilain feutre rabattu sur les yeux, le premier décroché au porte-manteau du vestibule, au hasard, il quittait le château par la petite porte du verger, s'enfonçant dans un chemin creux, les poings aux poches, faisant sonner pêle-mêle ses écus, ses sous, son sion de jardinier, son briquet et ses clés et grognant, grondant, hocquetant, les dents serrées :

— Ah ! nom de Dieu !... ça n'est pas moi le plus fort !... elle se défend, la garce !... elle se défend !... Ah ! foutue bête que tu es qui n'a rien trouvé à répondre !... Ah ! foutue bête !... elle est la plus forte à présent !... elle se défend, la garce... ah ! nom de Dieu !

La cloche sonna plus vivement. Le petit valet fut ouvrir à Francine.

Ce n'était pas la première fois que la jeune fille revenait au château. On n'avait pas eu besoin de lui rappeler la promesse accordée au marquis. Mais le prestige extravagant du gentilhomme n'était pour rien dans les intentions de Francine. Seule, l'envie sincère de revoir la marquise la déterminait à se rendre au Rouveau. La pupille de l'entrepreneur était maîtresse de son temps, toutes les heures de ses journées étaient de loisir, et, sans qu'il fut besoin de paroles exactes, Mme du Hocqueton, désolée dans sa solitude, avait aisément persuadé la bohémienne apprivoisée qu'elle ne serait jamais indiscrète.

Francine entretenait-elle au fond de son cœur une fervente

reconnaissance des bontés prodiguées par la grande dame à la misérable petite vannière, à la fille en loques de la Cataud ? Son sentiment n'était pas violemment en contradiction avec une gratitude qui ne l'eut pas trouvée rebelle ; mais, plus que des bienfaits de la marquise, la mémoire de Francine était possédée de ses tendresses. Ni la dévotion paternelle de Marat, ni les grosses câlineries de la Duclos, non plus que la sensuelle amitié de Céline traduite en baisers sonores ne comptaient au jugement de l'orpheline, comparées aux caresses, furtives et d'un rythme si lent, répandues naguère par Mme du Hocqueton sur le joli visage enfantin, sur sa face de sauvagesse débarbouillée à la rivière ou dans l'eau glacée d'une mare, au cœur de la forêt.

Orgueilleuse naturellement, Francine avait vécu pauvre, sans gîte, mais libre avant de savourer, entre le tendre Marat et la bonne Duclos, une existence douillette de petite bête tyrannique, chaton ou bel oiseau, dans la maison de l'entrepreneur d'illuminations. Son orgueil n'était pas conditionné par le raisonnement, mais elle l'entretenait à plaisir et, quand elle en prenait si grand soin, l'adolescente n'imaginait pas qu'elle put jamais rien accepter ou subir, aux côtés de la grande dame, de ces irritantes attentions qui font au favori une position subalterne.

Choyée par Marat, bercée par sa Duclos trouvant parfois dans son fond villageois de ces expressions par grâce restituées aux lèvres de la Cataud — mon enfançon ! mon angelot ! — Francine recherchait, du plus délicat appétit, auprès de la pâle Ottilie, des faveurs plus précieuses. Quand la marquise, d'un geste mesuré, relevait une boucle blonde de la jeune fille, entre l'oreille menue et son beau front, Francine éprouvait ce bien être qu'elle n'eut reçu d'aucune autre main bienfaisante qui ne fut pas noble. La langueur d'Ottilie ajoutait à son aristocratie et de sa voix au moindre de ses mouvements naissaient sur ce parcours des sentiments souverains capables, sinon de modifier profondément Francine, du moins, et la nature y trouvait davantage son compte, mieux aptes à révéler la fillette à son vrai destin, hors des félicités vulgaires que lui réservait l'ordinaire bonté, déjà rare rien que d'être la bonté.

Comment Francine, malgré les violences de Farigou, demeurée sourde à la vie sensuelle, eut-elle pu avoir révélation que cette

quête de l'exquis la livrait d'avance à la plus certaine perdition ? Pas davantage, Mme du Hocqueton n'eut eu licence d'apercevoir que ses caresses de petite mère ou de grande sœur un peu fée, en son bon château de Cocagne, et son premier baiser de marraine alanguie fussent aussi funestes, aussi fatals à l'enfant que les premiers bijoux, offerts par on ne sait qui, choisis pour elle avec soin par le diable.

Mme du Hocqueton qu'une énergie nouvelle, si singulière, et dont s'irritait le marquis déjoué dans son calcul bouffon, ne faisait plus l'éternelle prisonnière de sa chaise-longue, aimait encore à dépasser, en compagnie de Francine, le territoire du Rouveau, pour de longues promenades. La marquise préférait les bois aux chemins découverts où trop de gens, après l'avoir saluée respectueusement, l'observaient avec une curiosité malfaisante.

Pour ces courses en forêt, Mme du Hocqueton coiffait Francine d'un grand chapeau de paille couronné de fleurs légères, fait de ses mains patriciennes et semblable à celui qu'elle même posait sur ses cheveux en auréole. Ainsi parées et enlacées, les deux blondes semblaient deux sœurs l'une de l'autre chérie, et déjà l'on commençait de mal distinguer la fille des hobereaux de la Bretonnerie de l'enfant de la Cataud et du piston Aristide Godot, ou de M. Magisson, directeur du *Museum Californien*, fameux dans les foires. Les blonds cheveux de Francine ne couvraient plus ses blanches épaules. Céline lui avait enseigné à se joliment coiffer, à la parisienne. Deux sœurs vraiment, la sauvagesse d'hier et la dame mariée dans la chapelle du château natal ?

Quand elle était revenue au Rouveau, Ottilie avait su réjouir l'orpheline en la louant pour l'élégance de ses petits souliers. Le jour qu'elle tira pour la première fois la cloche, à la grille du domaine, du côté des communs, Antide, le vilain petit valet merinos s'était méchamment moqué d'elle, à cause de ses pieds nus que la course à travers champs et chemins laissait recouverts de poussière. Les petits souliers fins avaient été choisis par Marat, à Château-Briard, dans la boutique ancienne aux senteurs fades des sœurs Cavalier qui fournissaient la bonne société. Marat cachait de son mieux, c'est-à-dire très mal, que cette emplette valait pour lui une fête. Pour leurs promenades en forêt, la marquise fit venir de

Paris, donnant à choisir à la jeune fille, de hautes bottines lacées, en cuir souple comme une peau de gant et qui serraient bien la jambe fine sans la blesser. Auprès de ces chefs-d'œuvre, les jolis souliers des sœurs Cavalier, les souliers fins dont Marat enthousiaste avait décidé l'achat, ne valaient pas mieux que des savates de servante. Marat n'attendait pas que la gamine traduisit sa joie pour donner la faveur au chef-d'œuvre parisien. Il était heureux, fier que Francine fût belle, plus belle d'être mieux parée, content qu'elle fût contente et, parce qu'alors il n'avait pas le gouvernement de ses sentiments les plus profonds, le bonhomme n'était pas même certain d'avoir aussi le cœur gros, tout de bon.

A l'insu des meilleurs, tous, et tout, conspiraient-ils à perdre Francine ?

Près de Francine, la marquise paraissait presque joyeuse. Un seul jour elle s'abandonna à une tristesse égale et pas tout à fait étrangère à ses langueurs anciennes.

— Francine... vivrai-je assez pour voir tout le bonheur que te doit la vie ?... Petite, je te veux si près de moi et l'on te maintient si loin !...

Elle frémissait — avertie de quoi ? — à supposer l'accomplissement de son vœu le plus cher et pourtant révoqué, posséder Francine au Rouveau et l'y élever dans un esprit de grâce qui tint lieu de toute règle et de toute science.

— Je voudrais au moins m'éteindre te sachant bien mariée... puisque c'est tout cela qu'il nous faut attendre... puisqu'on nous marie ! Je ne sais rien... rien de ce qui t'entoure... rien de tous ceux... Ne te trompe pas, Francine !... ouvre de grands beaux yeux... ne te trompe pas.

Francine, surprise un peu de ce discours, mais incapable de l'entendre, n'avait rien subi que la douceur tiède de cette main longue posée légèrement sur sa tête, à travers la soie de ses cheveux blonds.

Francine se retrouvait au bois, son refuge de la veille, comme après une longue absence. L'image horrible de Farigou ne l'y poursuivait pas. Elle se retrouvait là, un peu à la façon de qui revoit une patrie que le bonheur nouveau d'ailleurs empêche de regretter

sans folie, mais dont ce serait plus grande folie que de méconnaître les beautés.

Née parmi les maîtres anciens de la terre, les croquants blasonnés, la marquise ignorait à peu près tout des richesses de la nature. A peine reconnaissait-elle les avoines des blés. Au bois, elle s'avouait plus ignorante encore, amusée que Francine s'y fit son institutrice, dans un grand mouvement d'enthousiasme, rien qu'enfantin en apparence mais hérité du peuple fabuleux dont les parfums de la forêt soulevaient toujours l'essence vers la lumière assaillante, contenue par la puissance épanouie des hautes frondaisons.

Ottilie ayant défendu tendrement le « Madame », Francine, après avoir, un instant, été tentée par « marraine » l'appelait désormais « Marquise » ; et c'était fort joli, ce mot murmuré ou crié dans la joie des retrouvailles.

— Marquise !... voyez !... un nid de geais !... les petits sont si drôles !... Aux Célestins, il y avait un nid de geais. Je disais qu'ils étaient sous ma protection. Des gamins venaient pour chercher à les prendre ; mais ils n'osaient pas approcher parce que c'est là que nous étions et qu'ils avaient peur de maman.

Mme du Hocqueton, pour adopter l'attitude commune, n'avait pas eu besoin qu'on la priât à cette sorte de conseil de famille composé de Marat, du Dr Ode, du capitaine Pajou, de Céline et de la Duclos. Il s'y décidait que Francine ne porterait pas le deuil et qu'on épargnerait de lui parler de la Cataud. Or, Francine nommait si rarement la vannière, elle évoquait si peu sa mère assassinée qu'on ne savait rien du deuil de son jeune cœur.

Après le double crime, une vie si nouvelle, un si brusque passage de la vie errante, sauvage, la vie d'une fauve à l'existence de petite personne des villes policées !... Et puis, la Cataud, cette ordure, ce monstre loué pour quelques sous, une pipe de tabac, une goulée d'eau-de-vie sucée au bec de la gourde crasseuse, était-ce une mère, cette bête ? Pourtant, qu'elle disait bien : « Mon angelot !... mon enfançon ! » en se retirant d'entre les dents son brûle-gueule, pour le dire.

Certes, la marquise possédait toutes les qualités qui, au siècle dernier, l'eussent fait compter par les auteurs dédaigneux d'aucune

vaine révolte, parmi les âmes d'élite. Comme le pouvoir lui manquait de mesurer le mal dont son amitié accablait secrètement Francine, quoi de plus louable, de plus édifiant en apparence que ce tendre dévouement à Francine ? Tout en brillait de perfection morale, et jusqu'aux parties les plus égoïstes de ce sentiment. En fait, la grande dame abandonnée ressentait davantage le besoin de la compagnie de cette enfant gracieuse que Francine n'aspirait à sa tutelle légère. Charitable et pieuse, et tendre d'abord, la marquise, du premier jour, distinguait la fille de la Cataud entre tant de pauvresses, et sous ses hardes sordides. N'était-ce à cause du charme singulier de la jolie gueuse et parce que la marquise entretenait dans l'extrême délicatesse, au terme des nuances, son sens de la perfection ? Bref, eut-elle chéri et, dans la suite, assisté l'enfant de la Cataud laide à l'imitation de la Cataud avec, au lieu de mains trop fines pour tresser des paniers, les pinces de homard de la Princesse Crustacée ?

Fidèle à son funèbre amour, l'épouse infidèle que sa franche rébellion, si récente, n'apaisait pas ; la jolie femme un peu flétrie par le chagrin que ne consolait qu'à peine le plaisir de tourmenter un époux haï et tenu pour un monstre, ressentait le besoin de Francine qui lui assurait l'exercice nécessaire de sa tendresse. Cette tendresse dont l'insatisfaction l'avait si longtemps jetée parmi le troupeau gémissant des malades. Sincère, évidente, profonde, son amitié pour Francine était-elle autre chose que le plus aimable des caprices de grande dame ? Francine auprès de la marquise tenait proprement l'emploi de servante de son amour dégénéré. Qu'elle fut, et tour à tour, épouse soumise à M. du Hocqueton, adultère éblouie de sa faute, crispée au bras de M. de Frene, ou maternelle avec Francine, vertus ou péchés recevaient d'elle l'accomplissement aisé qui est le propre d'une grande dame.

De même, l'incorrigible Albert Grivaut, dangereux malfaiteur déterminé à suivre les honnêtes gens, et libre-penseur juste assez pour étonner la province, eut dit qu'en somme, il eut été sage de la compter moins au nombre des âmes d'élite que parmi les âmes les plus harmonieuses de l'élite sociale. Les auteurs soumis du siècle dernier se satisfaisaient à bon compte.

Si l'on adopte le jugement d'un Grivaut, au regard de qui la

marquise ne vaut pas même pour le malheur qui l'accable, mais pour la somme de drame dont elle peut enrichir l'univers, la dame du Rouveau apparaîtra parfaitement inapte à se représenter ce point idéal où la vannière des Coudreaux cajolant son « enfançon » se confond en Mme de la Bretonnerie penchée sur le berceau d'Ottilie, une nuit de fièvre. La Cataud était-elle une mère ou une chienne qui, par hasard, avait allaité l'enfant miraculeuse perdue dans la forêt ? L'indifférence à peu près certaine de sa protégée ne choquait, ni même n'étonnait Mme du Hocqueton. Pas davantage allait-elle s'embarasser d'imaginer que Francine, par une singulière force d'âme, rejetait tout d'un passé assurément frappé de malédiction, à tout le moins indécent.

On eut dit que Francine, si éloignée de la nécessité de se composer un personnage, s'appliquait à la maintenir dans son illusion négative. Des bois où ne rôdait plus Farigou, nul parfum ne s'élevait qui rappelait à l'enfant l'odeur du grabat sauvage de misère, de douleur et de honte. A cela non plus l'adultère purifiée par la souffrance, la veuve de M. de Frene, ne songeait plus. L'innocente Francine avait-elle seulement compris, et rien ressenti d'où put naître la honte ? Au fait, et devant Francine assez énigmatique en sa simplicité, c'est la marquise qui voyait juste, sur tous les points.

Pour Francine, un lit de feuilles sèches n'était rien que le faite doré du palais des bêtes brillantes, silencieuses, rapides et innombrables, les scarabées aux robes changeantes. Sans se tromper, elle les nommait à sa maîtresse ignorante et, du bout d'une baguette coupée à l'arbre dont elle reconnaissait l'essence, elle perçait le dome d'or éteint et craquant sous le pied, pour faire surgir un peuple de joyaux actifs, furieusement vivants aux yeux émerveillés de sa grande amie.

— Voyez, Marquise !... celui-ci... comme il ressemble au pendentif que vous m'avez montré l'autre jour... Qu'il était beau !... Pourquoi ne le portez-vous jamais ?... Peut-être est-ce seulement pour le bal... Vous n'allez plus au bal ?...

C'était la cétoine, qu'elle appelait le hanneton des roses, de son nom familier.

A distance, l'odeur nouvelle du nouveau canton de la forêt dont

on approchait lui faisait dire sous quels arbres on cheminerait, et quels oiseaux se plaisaient, plus que d'autres, à y faire leurs nids.

Les parfums de la forêt ! Ils envahissaient la cellule où, bien qu'il étonnat ses gardiens par sa force, agonisait Farigou méditant sur sa « gourderie ».

— D'être renfermé c'est contraire à l'hygiène, ce qui fait que, dans un sens, on ne peut pas trop exiger au nom du progrès. Y' a des cas comme le mien que l'hygiène est incompatible au règlement. Ah ! M'sieur Dupire, vous viveriez au bon air des bois que vous les sentiriez pas vos douleurs ! Seulement, faut de la modération en tout. Ainsi, moi, j'ai jamais voulu coucher dehors que contraint et forcé.

Au grand jour des Assises, Farigou magicien fit entrer dans la salle grise du tribunal tous les parfums de la forêt ; lui, l'assassin des innocentes, fanfaron de ses forfaits, soutenait M. Divinon-Couderc, bien que Farigou fit non, de sa grosse tête ébouriffée.

Assommé de rhétorique par M. Divinon-Couderc, Farigou se rebiffa :

— Ah ! Monsieur le Procureur, je voudrais vous y voir, quand on mène une vie de sanglier sans femelle, au cœur d'un bois, un jour qu'il fait beau, que d'avoir par hasard contenté sa faim ça en fait venir une autre, quand on est comme saoul des jeunes odeurs aussi que de la pourriture des feuilles tombées et que la gosse est là et qu'on la renifle aussi, et qu'on n'a qu'à...

— Hé là, Farigou !

— Bon, je dis rien... mais, tout de même, on en demande trop à ceux qu'on n'offre rien !... parbleu ! vous autres... j' comprends !...

— Vous êtes inconvenant, Farigou !... Et ces rires aussi sont suprêmement inconvenants ! Je ferai évacuer la salle à la première récidive.

Farigou se pencha, les pattes solidement collées à son box, pour demander à son avocat :

— Alors quoi ?... la petite ?... elle vient pas ?

— A quoi bon, Farigou ? N'a-t-elle pas assez souffert ?... Je n'ai pas cru devoir insister, j'espère n'en sauver que moins malaisé-

ment votre tête. Non, elle ne viendra pas... vous n'êtes pas raisonnable !...

— C'est bien vrai qu'elle est pas morte, dites ?

— Vous en avez ma parole.

— J'aurais voulu la voir... Dites... pour sauver ma tête... pas de blagues ?... c'est promis ?... je ne veux pas que vous me fassiez passer pour un dingo !

Dans le même moment, tandis qu'ayant, sans un sursaut de rancune, reconnu Marat dans l'assistance, Farigou s'amusait de la tête rouge et chauve du marquis qu'il trouvait d'un immense comique, Ottilie et Francine regagnaient lentement le Rouveau par le chemin des bois.

— Marquise !... une hulotte, sur la haute branche !... Elle dort, droit sur ses pattes ; ses yeux ronds grands ouverts... mais comme elle criera ce soir !... Est-ce que ça vous fait peur, marquise, quand elle crie ?...

Convaincu de quatre meurtres, et, d'ailleurs, avouant tout, Farigou fût condamné à la peine de mort, à l'unanimité.

CHAPITRE V

LE BOURREAU

Depuis une dizaine de jours on l'attendait. Mais personne, pas même ces messieurs du tribunal, ne prévoyait la date exacte de sa venue. Une espèce de ligue et une manière de complot étaient issus de cette attente. Pas au *Café de la Comédie* ou à la plus gaillarde, quasi-rustique auberge du *Bon Guide*, mais parmi les membres des familles les plus posées. Son objet ? Essayer de circonvenir la vieille Honorine Lonjallay, receveuse des Postes.

Mlle Lonjallay y gagna une réputation de rectitude professionnelle qui lui valut des compliments de l'Inspection départementale. La province, jamais lasse du petit jeu des sobriquets, la surnomma l'Incorruptible Honorine, et tant de considération venait à la vieille fonctionnaire de cette seule cause qu'elle ne savait absolument rien.

A la façon funèbre dont M. Divinon-Couderc, Procureur de la République, avait hoché la tête quand le chef d'escadron Iratury, du Train des Équipages, lui avait demandé si le Président de la République signerait la grâce de « cette crapule de Farigou », chacun concluait, en ville que « l'événement » ne pouvait plus tarder.

Des gens soutenaient avoir surpris, de nuit, Dupire le gardien-chef de la prison, une lanterne sourde à la main, relevant sur la place l'emplacement fatal, que les plus vieux se souvenaient d'avoir connu jadis, indiqué par des pierres de forme particulière, et où, en 1827, s'était dressé l'échafaud du malheureux Évariste Sifert,

enfant du peuple élu par les Muses et ravi à elles par la Charbonnerie.

Il était vain d'aller droit à Dupire, bourru abêti par le service et qui ne fréquentait pas les cabarets. Et puis, c'était de faibles on-dit. Les témoins demeuraient introuvables, parce qu'à Château-Briard, hormis les plus fieffés Jacobins, il ne se serait trouvé personne d'assez maladroitement audacieux pour se vanter publiquement d'avoir couru les rues, passé minuit.

Pourtant chacun se redisait qu'IL allait venir. Le clair de lune s'en mêlant, des gens des faubourgs, tanneurs, tourneurs, étameurs et quelques garces effrontées, de maigres filles aux beaux yeux qui n'attendaient des hommes qu'un peu de plaisir avant les coups, les ouvrières de Petiton, le fabricant de jouets, prirent peu à peu l'habitude d'aller rôder, après la fermeture des « établissements », aux alentours de la prison.

On s'en retournait en disant :

— Pas encore pour ce soir !

Pélissier, revenant de ronde flanqué de Lécuyer, surprit sur les anciens remparts plus d'un couple qu'il feignit ne pas voir et laissa s'ébattre en paix.

On interrogeait beaucoup Pélissier. On lui disait :

— En somme, si c'était pour cette nuit, vous seriez commandé ?

Aux petites gens, Pélissier répondait :

— Qu'est-ce que vous voulez que ça me foute ?

Et aux bourgeois :

— Demandez donc au lieutenant.

Chez le mastroquet, au coin du faubourg de Mulhouse, devant le pont de la Marne, où le brigadier se laissait payer un verre par un voiturier de sa connaissance, Pélissier tomba en plein dans un colloque dont la tête de Farigou faisait les frais. Un manouvrier étranger au pays, irrité par la vue de l'uniforme bleu, se prit à gueuler en jetant des regards de feu au gendarme, certainement pour le défier, avec cette fureur du populaire en délire se jetant sur l'arme glacée du serviteur des forts.

— Moi qui vous parle, en 92, l'année des attentats, j'ai vu guillotiner Ravachol ! C'était quelque chose ! et vous ne verrez jamais rien de pareil ! Parce que Ravachol c'était un homme !... Un homme

qui a tenu en échec à lui tout seul la force armée et le Gouvernement ; qu'a fait des victimes innocentes que vous dites ?,.. Émile Henry a dit, lui, qu'il n'y avait pas d'innocents ! Tous qu'on est coupables et responsables de la pourriture sociale !... Ravachol, je vas vous dire, c'est un homme qui marchait pour une idée !... et cet homme-là, cet homme que je vous parle, Ravachol, Ravachol le dynamiteur, c'était mon ami !...

Le manouvrier se ne trompait pas en pensant avoir produit un grand effet. Les yeux des assistants papillotaient, virant de l'orateur au brigadier. Le mastroquet s'interrompait d'emplir un verre. Mais l'orateur, crânant jusqu'au bout, ajoutait :

— Je le dis devant vous, un gendarme ! et galonné encore !

Pélissier haussa les épaules.

— Oui, son ami et je m'en fais gloire et honneur !... Vous n'êtes pas assez vieux pour avoir entendu parler de Rémy dit Tabac, l'ami de Ravachol, mais il y a sûrement ici des hommes qu'en ont entendu parler dans leur temps ; eh bien, s'il y en a ici de ces hommes-là, qu'ils me regardent !... Aussi vrai que je parle, Rémy dit Tabac, c'est moi. Je dis la vérité, brigadier.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ?

— Qu'est-ce... Ah ! toi, t'es un mariolle !... Mais vous ne me croyez peut-être pas ? Dites-donc ; y' a bien du monde, des chemineaux, des gars de batterie et des tas de pauvres bougres qui vous a montré leurs papelards. Ben moi, je vas vous en montrer comme vous n'en avez jamais vu. Vous me direz après si je mens.

— Ah ! tu nous coures ! gronda le patron, on ne te demande rien et t'aurais peut-être pas raison d'exciter la patience de personnes plus sensées que toi malgré ton poil gris.

Le mastroquet se félicitait de cette indirecte flatterie à l'adresse de Pélissier. L'homme n'entendait rien. La tête posée sur l'épaule, comme un violon ; dépoitraillé, exhibant des crins blanchis sur du cuir bruni, il fourrageait résolument entre sa chemise, sa veste, son tricot de laine bleue et son vieux maillot de marine tout déchiré. A la fin, il atteignit un paquet plat, crasseux, qu'il éleva triomphalement dans la lumière.

— Les v'là !

Il posa le paquet sur le comptoir de zinc, déplia solennellement

les papiers, et tout en jetant des coups d'œil goguenards au brigadier, les étala posément avec sa paume boucanée, aux innombrables lignes teintées de noir.

— Prenez-en de la graine !

Pélissier était curieux des images et de la chose imprimée. Il se prêta sans déplaisir à l'examen des pièces singulières. Très fier, le manouvrier groupait autour de sa tête, cinq têtes de buveurs et celle de Pélissier, et par-dessus toutes, la tête grasse du mastroquet surplombant son comptoir éclatant.

— Vous voyez ce que c'est ? C'est pas des bêtises imaginées, c'est officiel et authentique ; le *Petit Journal*, ni plus, ni moins. Vous voyez l'année dessus, je ne vous ai pas menti : *Samedi* 16 *avril* 1892, *numéro* 73. Ça représente l'Arrestation de Ravachol. Il est ressemblant, je l'ai connu, je suis été son ami ! Rémy dit Tabac, c'est tout dire. Vous le voyez sur la gravure en couleurs ? Il se défend avec son revolver et, pour l'avoir, ils sont deux bourres sur lui et un cogne en civil qui s'y agrippe aux jambes, en vache, et ils ne l'ont pas encore malgré le chef de la Sûreté, le mec à barbe, en tube, sa canne à la main, qui braque son rigolo en pleine gueule à Ravachol. Vous ne me demandez pas qui que c'est que la tête de lard qu'on voit derrière entre deux portes ? C'est le fumier qu'a donné le compagnon aux bourres !... Il se tient peinard, la tante !... Dites-donc, les rédacteurs du *Petit Journal* c'est tout larbins des bourgeois là-dedans ; ils ne l'aimaient pas beaucoup Ravachol ; eh bien, ça a été plus fort qu'eux, le dessinateur n'a pas pu ne pas lui faire une tête de salaud au Judas !... Ah ! la sale gueule !

« Dites-donc, brigadier, si j'avais pas été l'ami du compagnon, pourquoi que je la conserverais cette gravure en couleurs ?

« Vous n'avez pas tout vu. Voilà un autre numéro, le 7 *mai* 1892, *n*° 76, trois semaines plus tard. *Ravachol dans sa cellule*. C'est l'intitulé. Regardez-le. Il est debout, bien proprement vêtu, une main appuyée sur sa table, une habitude d'orateur, et l'autre main tendue comme pour montrer quelque chose qui vient... oui, quelque chose qui vient. On dirait un Christ !... et pour qui qu'il parle ? Pour ses deux gardiens. Voyez le premier, qu'est assis, qui se tient la tête pour réfléchir. Ils l'écoutent malgré eux, comme en extase !... C'est l'idée qui s'avance dans les esprits...

« Bougez pas ! Y' en a encore !... la dernière page, là. Hein ? si ça barde ? *Le restaurant Very après l'explosion*... pas plus tard que trois semaines... Hein ? oui ou non, avait-il des amis, Ravachol ? Le restaurant Véry, le même où que servait le fumier qu'a donné le compagnon. Lisez-donc, c'est un peu effacé dans les plis, mais on peut lire quand même, ce qu'il y a d'écrit au-dessus de la gravure en couleurs. C'est du fiel pour les jurés de Paris, moins vaches que ceux de la Loire, ou bien par tremblotte, qui n'avaient pas osé condamner à mort le compagnon. Lisez, brigadier, vous qui savez bien lire. Non ? Alors je vas vous lire. C'est pas long et ça vaut l'os : « Pour les défendre — toujours les jurés de Paris — on a dit qu'ils ne voulaient point faire de Ravachol un martyr politique mourant pour ses idées et qui aurait un jour en place publique sa statue comme Étienne Dolet. » Vous avez lu avec moi ? J'invente rien ? Il l'a maintenant sa statue, Étienne Dolet. Ravachol peut avoir la sienne. Les bourgeois eux-mêmes l'ont eu dans l'idée depuis les commencements et ça a échappé au rédacteur de ce journal de vendus. Les voilà mes papiers.

En les repliant dévotieusement, l'homme poursuivit :

— Je l'ai vu mourir ! Comme un apôtre qu'il est tombé !... Il a crâné jusqu'au bout et avec les compagnons qu'on était tous ensemble, au nez des cognes — comme ej' vous parle, brigadier — on a chanté avec lui qu'avait déjà le cou dans la lunette :

Si tu veux être heureux
Nom de Dieu !...

— Ah ! dis, vieux, merci ! Ça va, chantes-en une autre !

— Elle vous vexe ?

— On la connaît !

Le mastroquet intervint :

— Pour épater M. Pélissier, mon gars, il faudra te lever plus matin que ça. T'as pas l'air de te douter que M. Pélissier a de l'instruction et qu'il a voyagé et qu'il lui poussera plus de ficelles sur la manche qu'il ne te repoussera de tifs sur le caillou. Maintenant si tu ne parles pas seulement pour nous en mettre plein la vue, nous qu'on s'en fout et qu'on ne te demande rien, faudra à l'avenir me « payer en servant », vu que ça n'est pas avec des boniments

comme les tiens, ni avec tes certificats en couleurs, que tu trouveras beaucoup d'embauche dans un pays comme ici.

— Quel donc c'est de pays, ici ?

— Un pays où qu'on n'aime pas beaucoup les poseurs qui viennent de loin pour nous le mettre.

— Ça va ; vous fâchez pas !... J'ai connu pire !... C'est pour quand cette exécution ?... Ne répondez pas tous à la fois... ah ! je suis bon !... Qu'est-ce que vous attendez pour me signaler, brigadier ?

— Le brigadier se fout bien de toi, et moi j' te vas sortir tout seul parce que tu nous emm.... !

— Laissez-le donc. Pourquoi donc que je te signalerais, pauvre misérable ?... Premièrement, les plus dangereux c'est pas tant ceux qui gueulent. Les dangereux ? C'est ceux qu'on ne sait pas bien ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils font ou pourquoi qu'ils le font. T'as compris ? Mais, malheureux, c'est depuis toujours que t'es signalé et rien que par ta misère !... Essaye seulement de faire une c..... pour voir... T'es fait d'avance. As-tu des sous ? Si t'as pas de sous, je veux bien te payer un verre.

Le mastroquet se tordait :

— Hein ! s'il vous possède ! Ah ! je vous dis, pour avoir M. Pélissier !...

L'homme pensait si fort, si dur, qu'une veine à sa tempe gauche gonflait, grosse comme une corde. Il éclata :

— Eh bien... ça aussi... ça prouve que la société est mal faite !...

Le mastroquet l'écrasa de son mépris de sage :

— Qu'est-ce qui prouve ?

— Je me comprends ! dit l'homme en s'épongeant.

Pélissier vida son verre. Lui aussi avait compris.

L'homme eut souhaité parler longtemps encore :

— Ce que vous verrez et puis rien c'est pareil. Du temps de Deibler le père, c'était quelque chose ! Anatole qu'on l'appelait. Avec Luminade, un compagnon qui s'était fait entendre à Montmartre autant que dans les réunions, on avait fait une chanson sur ce nom d'Anatole. Le fils, celui de maintenant, ne sait pas travailler.

— Ça, par exemple !

— Oh ! bien sur, la tête n'en tombe pas moins dans le panier. Mais, le Deibler d'à présent, il fait son truc parce qu'il est payé ; ni plus ni moins, et que c'est de père en fils. C'est du travail d'employé. Le père, lui, il savait travailler. Il aimait son métier, quoi ! C'est un métier de salaud ; quand même, j'aimerais mieux être bourreau que juge.

— Et gendarme ? demanda Pélissier d'un voix lente à l'excès, ses yeux canailles brillants d'espièglerie.

— Vous ne m'avez pas offensé, répondit l'homme, je n'ai pas de raison pour vous offenser. Mais, vu mon âge, une supposition que je serais votre père, je vous dirais : « Petit gars... » et puis, non, je ne sais pas si je vous le dirais. Il n'y a pas d'humiliation à avouer qu'on ne comprend pas un caractère.

— Et comment qu'il est M. Deibler ? interrogea un ouvrier.

— C'est un petit gros, avec une barbe blonde.

— En deuil qu'il est, pas vrai ? Avec des gants noirs ?

— Non, ça c'était son père. Lui, il est en gris, ou en chocolat, comme tout le monde. Avec un melon, et les palmes. On dirait un employé de mairrerie.

— On les met ? proposa Pélissier.

— Je vous rentre en ville, répondit le voiturier.

Ils laissèrent le manouvrier entouré des buveurs, pleins de respect à présent pour cet inconnu capable de leur dépeindre le bourreau. Le patron offrait une tournée, ne parlant plus d'expulser l'ami de Ravachol, bien que celui-ci gueulat :

— Votre assassin ?... c'est rien du tout !... Moi, je vous parle d'un homme qui travaillait pour une idée !

Pauvre Farigou ! Il avait bien pourtant une idée. Une idée fatale qu'il servait d'un zèle effrayant, ainsi que tant de pauvres hommes.

Dodelinant dans la carriole, Pélissier songea à Farigou et il en eut compassion, à sa façon. Les propos du pseudo Rémy dit Tabac furent passés au crible de sa critique gouailleuse. Le conte de la statue donnée à l'un, promise à l'autre, surtout frappa le jeune brigadier. Et il lui apparût que cela n'était point si bête. Pour le cas de Farigou c'était le contraire. Farigou n'était pas un précurseur, Farigou n'était pas en avance, il était en retard ! Pélissier ne savait plus si c'était au Parc Monceau ou aux Tuileries ou aux Buttes-

Chaumont qu'il avait vu la statue d'un satyre avec du poil aux pattes. Du temps des Romains, on leur élevait des statues. Aujourd'hui, les idées de la société et l'idée de Farigou, ça ne collait plus.

Ainsi raisonnait Pélissier sans avoir jamais lu Helvétius.

Des bourgeois osèrent, peu à peu, se mêler, de nuit, aux équivoques groupes populaires. On y voyait, moindre surprise, plusieurs Jacobins, mais pas Chevance. Très inquiet d'ignorer, le directeur de *la Sentinelle* affectait une discrétion d'homme renseigné.

Soudain, le bruit se répandit en ville qu'IL arriverait par le train de treize heures cinquante-cinq. Informé des premiers, Tabouret tira le loquet de son réduit, se tint reclus une grande heure et courut ensuite droit chez Chevance. On le vit ressortir avec une flamme d'orgueil dans les yeux.

Ainsi triomphait le naïf poète chaque fois qu'il s'abaissait à l'emploi de folliculaire. Combien de poètes de Paris l'avaient devancé sur les voies de cet orgueil dément ?...

Le gendarme Pitolet qui, ce jour-là, prenait son tour de service à la gare, ne put renseigner personne. Il n'avait pas reçu de ses chefs consigne de tenir le public plus rigoureusement éloigné des quais. Rien ne modifiait l'activité modérée de la station. Le télégraphe n'apportait aucune nouvelle.

IL arriva, ainsi que l'avait annoncé Tabouret, par le train de treize heures cinquante-cinq.

Du même convoi descendirent Mme Chevance qui portait un panier de fruits ; si surprise d'entendre crier *la Sentinelle* à cette heure, et un jour avant sa date normale de parution, qu'elle commit la vraie folie d'acheter au gamin brandissant les placards humides encore, le journal confectionné par son mari. C'est désormais une anecdote. Les causeurs renommés de trois départements se la transmettront durant vingt ans au moins.

Mme Prétéfix accompagnait Mme Chevance. Cette dame portait à pleins bras un coupon d'une soie qu'on ne trouvait qu'à Paris. En même temps que ces dames, descendirent un prêtre et trois enfants coiffés de la casquette plate à turban violet du petit séminaire.

Du dernier wagon, après tout le monde, enfin, sortit un quadra-

génaire blond, corpulent, vêtu de gris, coiffé d'un chapeau melon et suivi de deux individus un peu plus gros, d'une graisse d'eunuque ; l'un assez grand, l'autre bas sur ses jambes torses. On les eut aussi bien pris pour des forains suspects que pour de bas policiers. Le plus mal vêtu portait des gants.

Ils ne gagnèrent pas la sortie, s'attardant à suivre la manœuvre des hommes d'équipe détachant du convoi un wagon de marchandises.

Par dessus la barrière et les tournesols du jardinet, le hardi gamin colporteur de *la Sentinelle* vint leur crier son papier, en en brandissant tout le paquet.

Ces messieurs ne tournèrent pas même la tête. Le compagnon aux jambes torses se roula une cigarette.

Le bourreau eut un regard intéressé pour les plantations de l'aiguilleur. Il aimait les fleurs, et les soins qu'elles réclament.

Mais Courage, le chef de gare, comme après s'être malaisément convaincu que celui qu'il attendait était bien cet homme blond flanqué de ses deux acolytes, vint à lui, d'une marche indécise, sa casquette blanche mi-soulevée, ne sachant pas comment il fallait aborder ce personnage, ni comment lui parler, ni s'il était une espèce de supérieur ou bien un être de rien.

Il n'était même pas certain qu'il ne fût pas défendu de parler au bourreau.

Pourtant, le service est le service.

Tout le jour, la certitude de cette terrible entrevue avait tourmenté le pauvre homme, encombré de son secret et qui, pour la première fois, méditait sur le bourreau.

Les habitudes de Monsieur de Paris le prévenaient contre aucune pitié devant le désarroi d'un Courage, duquel il n'attendait nul geste de bienvenue. Courage se retrouva presque à l'aise dans l'étroit mystère du service, qui pour lui était toute la vie, sans avoir pénétré le secret du bourreau.

Pour se défendre plus parfaitement, Courage reçut bientôt d'un subalterne accouru une large feuille jaune, mi-imprimée, mi-manuscrite, un *Ordre de service*, plus favorable qu'aucune morale, à interposer entre sa conscience bouleversée et cet abîme tapissé d'autres *Ordres de service* : l'âme du bourreau.

Courage, son feuillet jaune à la main ; M. de Paris, les mains aux poches déformées de son ample veston gris, suivirent, du quai arpenté de leurs pas inégaux, les facteurs et les deux compagnons : le bancroche et le dégingandé, repoussant vers une voie de garage le wagon détaché du convoi.

Courage s'avouait-il inspiré qui ne se pouvait défendre, malgré la protection du talisman, du charme administratif, de réfléchir sur le sens originel de ces mots dont un jeune homme de 1920 serait tenté de décorer le fronton d'un livre : *Bois de Justice* ?

Mais le rapide de Sedan, le seul rapide de l'après-midi faisant halte à Château-Briard, amena en gare un grand nombre de Parisiens. Averti en imagination de cette invasion dont la qualité le réjouissait, Albert Grivaut avait abandonné à son élève la *Pharmacie Normale* pour venir reconnaître les notoriétés de la presse. Non pas pour la vanité de les nommer aux rustres devenus ses concitoyens. Pour sa badaude satisfaction ; pour, aussi, l'égoïste plaisir de cet ancien enfant perdu d'un carrefour, encombré quoique secret. Et son attente ne fût pas vaine. Elles vinrent nombreuses et le singulier potard les reconnut toutes et, parmi elles, retrouva des amis, des copains, assez pour qu'en ce soir de mort, de meurtre légal, il y eut festin dans l'arrière-boutique de l'officine ; la pièce carrée bourgeoise jusqu'à la parodie, meublée de belles chaises neuves en faux cuir de Cordoue. Ode convié en devait témoigner à Grivaut une ingénue reconnaissance.

Paul Charlemagne, le romancier boiteux au grand cœur populaire, celui que les petites filles de son quartier suivaient en criant : Cinq et trois font huit ! Le plus puissant journal du matin osait cette innovation : confier la relation d'une exécution capitale au jeune maître du néo-naturalisme, teinté de néo-russe, dont rien qu'une génuflexion eut fait un parfait catholique ; en outre un peu anarchiste, au moins libertaire déclaré et adversaire déterminé de la peine de mort. L'élite du rapide de Sedan pariait que Paul Charlemagne s'évanouirait, tournerait de l'œil, avant d'avoir seulement tiré de son stylo trois lignes de notes pour son reportage pathétique.

Honoré Gringolle, de l'Agence H..., et de *La Gamelle*, chevalier de la Légion d'honneur, gros vieux jeune homme de cinquante ans,

poète en prose du Progrès, l'auteur d'articles solennellement niais, colligés en un beau volume honoré d'une souscription du Ministère de l'Intérieur : *Le Pittoresque assassin de la Race*. Les taudis, le manque d'hygiène facteurs du crime ! On n'avait donc pas dit à Honoré Gringolle que Farigou choyait les mêmes idées que lui en fait d'urbanisme, d'instruction publique, d'assistance, que sais-je ! Le condamné et son chroniqueur étaient, mais dans ce sens, faits pour s'entendre ; hors que Gringolle abusait un peu de la morphine quand Farigou se grisait des forts arômes sylvestres.

Julius Abel, vieux leader d'une feuille mondaine, prêt à la défense du pittoresque contre Gringolle, d'accord avec lui pour insulter à la mort du misérable avec quelque couplet bien plat de morale en action. O'Brien, mû par sa tendresse pour les coureurs de route, surtout de la sorte d'un Farigou qu'avait coiffé jadis le képi bleu à ancre rouge. O'Brien représentait un grand journal du soir, à cette occasion. Florimond Daubelle, le poète, et Maître-Jacques de la presse, pilotait le duc et la duchesse de Tracktir. La duchesse lui avait juré de favoriser assez sa fortune pour le libérer des dernières servitudes. Il fallait pourtant, une fois encore, au lendemain d'une réception académique, et à la veille d'une prise de voile, regarder tomber une tête et décrire en un style particulier la chute de cette tête.

Les frères T..., de l'*Eclair* et du *Gaulois*, Jérôme et Jean, jumeaux aux noms d'apôtres, les seuls depuis le comte de Maistre, tentés une fois déjà, à cette date, d'écrire du bourreau ; certain récit d'un interview manquée et d'un achat, manqué aussi, de guillotine d'occasion pour un musée criminel d'Europe centrale.

Délégué des feuilles d'extrême-gauche se cotisant pour se payer un envoyé spécial, Mudarra. Fabiane !

Misère parisienne en ses maigres dehors et, dans les yeux, une flamme espagnole. Des cheveux d'ange, et l'auréole d'une formidable et équivoque, désespérée — presque pure, malgré tout ! — dévotion. Celle de ceux qui, seuls, trop beaux enfants de la bohême insurgée, savaient moduler : Fabiane ! Mudarra entendait écrire davantage de l'homme tué que du bourreau. Il avait voyagé en troisième, faute d'un permis, et ne s'était fait présenter ni à Jean,

ni à Jérôme. Visiblement, il se rêvait suivi d'une foule enfantine, amoureuse, qui psalmodiait : Fabiane !

Martin-Judas encore, trop parisien. Sorgue, le peintre, pourvu par Florimond Daubelle d'un sésame. En sautant du wagon, l'envoyé des *Débats* achevait de lire à son confrère de l'*Echo*, un audacieux vaudeville de sa façon.

Dévoré de timidité, honteux plus qu'ordinaire débutant, Paul Charlemagne avait pris la précaution de se faire accompagner d'un habile petit informateur, Jack Percier que connaissait Grivaut. Et c'était, aux yeux de toute la ville, l'occasion d'un incomparable triomphe pour le pharmacien, d'abord entouré de Jack Percier, Paul Charlemagne, Florimond Daubelle et Sorgue. Chacun présentait ses propres amis. D'alliance en alliance, Grivaut en venait à présenter le vaudevilliste des *Débats* au Dostoïewsky de l'Ile-Saint-Louis et à mettre la main du suave Julius Abel dans celle de Mudarra, blanche, longue, soignée, maigre et brûlante de fièvre.

Florimond s'excusa. Il appartenait tout entier à la duchesse.

— Monsieur Grivaut...

Le pharmacien tourna la tête.

Tordant sa casquette entre ses doigts noirs et gluants de poix, Tabouret, en un débraillé splendide, se glissait parmi tout ce beau monde. Maintenant, épouvanté d'une réussite trop prompte, il adressait à l'un de ses plus certains protecteurs, du fond des yeux, une espèce de supplication canine. La folle et désespérée prière des êtres, à qui le langage est refusé par le ciel, ou contesté par les hommes.

Tel autre que Grivaut eut bien joué de lui. Il l'eut pu faire longtemps souffrir, sans que l'autre à la fin trouvât mieux que pleurer ou s'enfuir.

— Ah ! ah ! fit simplement Albert Grivaut, encore un confrère ! Le poète Tabouret, mes amis ; un vrai poète !...

Le vilain Tabouret improvisait un rôle de coquette :

— Oh !... Monsieur Albert !... tout de même !... ces messieurs...

Absurde, épanoui, il jubilait.

Julius Abel sollicita des explications. Albert Grivaut le satisfit à faire rougir Tabouret. Alors Julius Abel ne manqua pas à s'ex-

tasier, se répandant en commentaires sur la tradition française des chansonniers populaires, bergers, vignerons et forgerons sans-culotte. Si Hugo se flattait d'avoir mis un bonnet rouge au dictionnaire des rimes, Julius Abel mettait des rubans roses à toutes les pages compactes du grand Larousse.

— Au fait, mon cher maître, remarqua le pharmacien, c'est une de vos spécialités ce bric-à-bric révolutionnaire ; vous vous entendriez à merveille avec notre entrepreneur d'illuminations, le parrain laïque de la jeune Francine. Nous vous ferons faire sa connaissance. Il se nomme Marat.

— Marat ? Mais c'est délicieux ! minauda Julius Abel.

Revenant à Tabouret, l'envoyé du journal mondain, gloussa :

— Et sans doute le bon Tabouret s'édite soi-même et colporte ses chansons ?

Déjà il mettait la main à la poche de son pantalon à damier, pour y choisir la plus petite pièce blanche.

Le pharmacien lui retint le bras.

— Tabouret est désintéressé. Au surplus, sa gloire locale n'est pas vaine. Il est aimé des belles filles du pays et la meilleure gazette imprime ses productions. Achetez *la Sentinelle* qu'on commence de crier, si vous voulez connaître la dernière. Il ne vous en coûtera que deux sous.

Mais Chevance en personne accourait, suant, soufflant et cramoisi, sa chère *Sentinelle* à la main. Présenté par Grivaut, il savourait une vraie joie, un honnête orgueil à recueillir les compliments que sa prouesse journalistique lui valait de ses grands confrères parisiens.

— Mais c'est charmant !

Julius Abel découvrait le chef-d'œuvre de Tabouret.

— Écoutez cela, messieurs !

L'espèce d'abbé de ruelle, sorti intact d'un baril d'encre grasse, entonnait d'une voix de ténor centenaire :

L'affreux satyre avait voulu } *bis*
A l'enfant prendre sa vertu }
Mais il n'attendait pas
Le citoyen Marat

On lui coup'ra la tête
Vive le son !
On lui coup'ra la tête
Vive le son du panier !
Ah ! ça ira
Ça ira
Nous faut la tête au scélérat
Ah ! ça ira
Ça ira
C'est Deib'ler qui la lui coup'ra !

— Mon cher poète, mes compliments. C'est délicieux ! Tout simplement délicieux.

— Oui, du Berquin au raisiné.

— Vous dites ?

— Rien.

— Qui est ce... confrère, mon cher Gringolle ?

— L'envoyé de la *Guerre Sociale.*

— Oh ! Dieu !... Tabouret, touchez-moi la main. L'avez-vous déjà vu M. Deibler ? Non. Eh bien, je puis vous le faire connaître. Nous sommes bons amis. Eh oui, messieurs, fort bons amis. J'ai déjeuné avec lui du vivant de son père, en 1895, en compagnie de mon ami Victorien Sardou et du Prince Ouroussoff. C'était aux *Quatre Sergents de la Rochelle*. On ne pouvait mieux choisir. Notre confrère serait-il souffrant ?

Julius Abel s'intéressait tout à coup à Paul Charlemagne, très pâle et visiblement mal à l'aise. Comme Paul Charlemagne dédaigna de répondre en même temps qu'il s'essayait à se raffermir, sa petite stature calée à un jonc large, Julius Abel poursuivit, pour éblouir la société.

— Nous avions été, le matin, au fameux hangar de la Folie-Regnault, là où M. Deibler remise trois guillotines, dont l'une pour la province et la troisième de réserve, du moins je le suppose. M. Deibler nous avait expliqué l'ingénieux mécanisme et mon ami Victorien Sardou s'était donné la romantique satisfaction de se passer le cou dans la lunette. Ah ! je vois encore la bonne tête de Victorien dans le fatal guichet ! Sa bonne et belle tête de Voltaire engraissé qui serait aussi cousin de Coppée ; sa tête aux rides enga-

geantes comme celles d'une pomme reinette. Et les pans de la lavallière blanche — la célèbre lavallière de Sardou — flottant au-dessus du panier ! Messieurs, c'était irrésistible ! L'illustre dramaturge était venu se documenter pour son *Thermidor*.

Alors Paul Charlemagne qu'on avait vu si pâle, si prêt de défaillir, Paul Charlemagne qui, depuis le départ, regrettait son équipée, Paul Charlemagne éclata de rire au nez de Julius Abel. Il se prit à rire, d'un rire immense et invincible, le plus franc, alimenté par une vraie joie et pourtant douloureux. Il avait enlevé son pince-nez d'employé, pressé d'essuyer les larmes que ce rire tirait en rigoles de ses gros yeux de myope ; ses yeux blessés et très doux, et, une main à plat sur le foie que la crise hilarante faisait douloureux, titubant presque et sans cesser de rire, il entraînait son plus proche compagnon, O'Brien, son cadet, s'essayant à dire, en n'articulant qu'avec peine :

— Hou !... Sardou !... j'en ris !... ces grands hommes !... on me reproche de ne croire qu'à la vie... celle du peuple... de la rue... de ne rien lire... Sardou :... Hou !... ces grands hommes, tout de même !... quels c... !

Fouetté comme un esclave, comme un martyr, un cheval maigre traversait la place au galop, tirant une voiture close et peinte de couleur sombre. M. Deibler avait sa place sur le siège, à côté du cocher.

— Fend l'Air ! indiquèrent les reporters professionnels aux hommes de lettres mêlés à leur troupe, en désignant la grotesque haridelle, le roussin d'Apocalypse. Renseignement faux par surcroit ; Fend l'Air ne tire que le fourgon de la guillotine parisienne. Fend l'Air ne gagne pas son avoine en province.

La cavalcade manqua renverser Paul Charlemagne, bancroche et que le rire invincible aveuglait, et comme le douloureux romancier de la peine des petits entretenait un fonds d'esprit gavroche, il s'amusa, en ravalant ses larmes folles, de crier au bourreau qu'identifia seul O'Brien :

— Assassin !

CHAPITRE VI

LIBERTÉ — ÉGALITÉ — FRATERNITÉ

Percier, le petit reporter du plus grand journal du matin, prend des notes pour Paul Charlemagne, le romancier à qui l'on a eu l'originalité hardie de confier le récit de cette exécution capitale de province. La presse a réussi à passionner Paris pour l'affaire Farigou ; à cause des mots de Farigou, ce chemineau bouleversant les conventions ; à cause de la Merveille des Mers, dont Honoré Gringolle et Justin Abel rappelèrent les succès à la Foire du Trône ; à cause aussi du citoyen Marat dont la déposition alimenta une ou deux chroniques ; parce qu'enfin c'est l'été, que les théâtres font relâche, que les Chambres sont en vacances et qu'on manque de serpent de mer.

Percier explique à l'archange mal embouché, envoyé des journaux d'extrême-gauche :

— Tu comprends, c'est chaque fois le même tabac ; tout ça tombera à la composition et il restera tout juste le jus de Paul Charlemagne. Chez nous c'est le principe d'envoyer une dépêche complète. Mais toi tu t'en fous. Tu n'as même pas de stylo ? Tu n'es venu que pour conspuer la société. Sans blague, mon petit Fabiane, c'est un travail aux pièces que t'aurais pu faire chez toi. Eux aussi, ils sont aux pièces. Ça se monte en douce. Sale boulot quand même !... T'es-tu demandé quelquefois comment leurs femmes les regardent et de quel œil ils regardent leurs femmes qui les attendent au plume, après le turbin, quand ils rentrent ? Tu sais ces gars-là, ils sont tous mariés. On dit même qu'ils ont

des petits. Autant ! C'est pas des commentaires pour mes lecteurs.

Et il note que le service d'ordre est dirigé par M. Colonna, le sympathique commissaire central ; le chef d'escadron Iratury, du Train des Équipages, et le lieutenant Dolléans de la Gendarmerie. A ce point où l'information rejoint l'érudition non moins arbitraire des encyclopédies, il rappelle que la dernière exécution capitale à Château-Briard, remonte à 1827 ; date à laquelle fut décapité le poète carbonaro Évariste Siffert, ouvrier typographe, sur le terre-plein le plus rapproché de la prison. Percier précise : la statue de l'adolescent victime des Bourbons étant, aujourd'hui, dressée sur l'emplacement de l'échafaud, les magistrats de notre temps ont fait reculer la guillotine jusqu'à la place George-Sand, face à la cathédrale.

C'est sous les fenêtres de Mlle Ricouart de la Fressure. Une lumière y brille, brève et sèche, s'égalant à un regard de la vieille fille. On ne sait pas si elle prie, si elle guette entre les rideaux, ou si elle recompte ses obligations à lots, rassurée par le déploiement de la force armée qui piaffe, hennit, jure et rigole à voix basse, au seuil de son hôtel étroitement clos.

L'Avare de la comédie n'a remué que de l'or durement frappé, des monnaies trop faciles à reconnaître, des morceaux de métal d'une valeur trop fixe. Harpagon souffrait seulement de la perte d'un écu et le calcul rapide confirmait sa perte ou son erreur d'un moment. Aujourd'hui, deux et deux ne font plus quatre pour Mlle Ricouart de la Fressure. C'est un mot du pharmacien Albert Grivaut, anticlérical notoire, content d'ainsi flatter ses amis en blaguant la Sainte Trinité en admirant secrètement que deux et deux ne fassent pas toujours quatre !... Mlle Ricouard de la Fressure peut aussi être artiste. Paul Gauguin eut signé ces meneurs de pirogue qu'on voit au fronton des titres de la *Générale caoutchouc de l'Oubanghi*. Le vert liquide du *Lloyd des Pays-Bas* pousse jusqu'au rose qu'a cherché et trouvé une fois Turner le carmin des *Tramways de la ville d'Alexandrie*. Vielles et flûtes de pan, les consonnes grasses du patois savoureux chantent avec le bleu taillé de noir des *Charbonnages de Haute-Savoie*. Qui peut donc se flatter d'échapper aux muses ? Chacun souffre sa poésie et s'en repait.

Farigou au violon se déclamait les articles du Code choisis pour l'édification du troupier, pleins de cette prose militaire dont seule approche la prose de Buffon : « La discipline faisant la force principale des armées... La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite... » Entre sa chemise et son tricot, Rémy dit Tabac conserve, pliés en quatre, les illustrations d'un jour qui sont de formidables tableaux d'histoire ; des panoramas sans limite avec d'infinies profondeurs ignorés de l'artiste même qui grava ces images.

Percier s'est fait un copain de Pélissier. C'était immanquable. Le brigadier lui nomme au passage les magistrats et ils parlent aussi du faubourg Saint-Antoine où le petit Percier a été à l'école, avant d'obtenir une bourse au lycée Voltaire.

Les valets tournent accroupis autour de la machine qu'essaye le maître. On croirait qu'ils rampent. Leur chemin est jalonné par trois grosses lanternes jetant une faible lueur au ras du sol.

Le tragique un peu convenu du tableau a troublé Justin Abel, imaginatif médiocre, de la race débile de ceux à qui il faut un confident. Abel choisit Percier qui lui répond :

— Sans blague, on dirait les vidangeurs.

La mauvaise chose a attiré de mauvais gars. Des cris affreux et des rires ignobles. Blasphèmes crachés, outrages vomis, crapuleuses farces chuchotées. Des filles proclament de toute leur attitude qu'elles en ont bien du plaisir ; heureusement, plusieurs se vantent ou s'en font accroire !

Les membres du *Club des Jacobins* sont tous là. Chevance avec ses confrères de Paris et le Dr Ode avec son confrère le Dr Chenevière et les officiels. D'être quasiment réquisitionné pour une telle fin, ça lui semblerait immensément comique s'il n'avait si bon cœur.

Céline a convaincu Pajou de renoncer à son képi. Coiffé d'un melon trop large, un foulard rustique au cou, le vieil officier n'eut pas mieux réussi s'il eut souhaité se camoufler en vieux de l'asile. Pajou a vu, en service commandé, guillotiner un incendiaire, en 1872, à Lons-le-Saulnier.

— Un colosse... un cou, large comme ça !... ça saignait ! ça saignait ! ça coulait à croire que ça coulerait toujours... Il y avait

un an que je n'avais pas vu autant de sang d'un seul coup, au Petit-Luxembourg, pendant la Commune...

Aux quatre coins de la place, quatre grands mats rouge et or. Marat n'a pas attendu l'ordre pour différer d'y arborer les bannières qui vont flotter pour la fête du pays.

Le vent gifle les maigres lumières, et pousse en avant les nuages. Maintenant dispersés, les nuées en fuite livrent la place aux fantasmagories du clair de lune. Le petit Percier qui a suivi les magistrats jusqu'à la prison sourit, d'un sourire de funambule, de lire au fronton de pierre grise : *Liberté — Égalité — Fraternité.*

Mylord s'est joint aux Jacobins. Il est singulièrement loquace, l'associé étranger, dont l'ordinaire est de si bien se taire. Que raconte Mylord ? C'est Paul Charlemagne qu'il a choisi pour secrétaire de ses souvenirs ; peut-être pour ses allures de clown tragique. Le taciturne sait donc notre langue ?

— Chez nous, en Angleterre, on ne coupe pas la tête, on pend. Bien. On ne pend pas non plus dehors, dans la rue, comme vous pouvez croire. La chose se fait dans la prison et il y a pour cela des chambres exprès. Les bourreaux anglais sont les plus habiles pendeurs du monde entier, bien meilleurs que les Russes qui pendent salement, comme ils font la noce. Oh ! c'est qu'un bourreau anglais qui fait correctement son métier en bon Anglais a beaucoup de pratique. Sa Majesté fait grâce à l'inspiration du Seigneur et s'il n'en doit pas résulter un désordre excessif, mais à côté de cela on n'hésite pas à pendre même les femmes. Vous doutez ? Mais, mon cher Monsieur, est-ce que ça n'est pas juste si, précisément, on pend beaucoup d'hommes qui ont commis le crime de faire mourir une femme ? Le mieux, si l'on a fait mourir sa lady, et l'eût-on fait mourir d'amour, c'est de passer le détroit ; mais c'est difficile parce qu'il faut faire vite et que l'homme qui a fait mourir une femme, et surtout s'il l'a fait mourir d'amour, commence d'être puni par un damné besoin de réfléchir sur son crime, sur son amour et sur la femme et ça, c'est une chose qui fait perdre du temps. Vous me comprenez ? Il y a une chose qu'il faut vous dire. L'homme pendu ne saute pas en l'air. Il tombe. Quand il a le chanvre en cravate, une trappe s'ouvre. On raconte, à Londres, qu'il advint un jour que la trappe ne voulut pas s'ouvrir et alors

l'homme resta là, mais glacé déjà, les yeux fermés et ne sachant pas s'il était mort ou si c'était vrai que la trappe n'avait pas voulu s'ouvrir. Un Français ne peut pas bien sentir. En Angleterre, c'est quelque chose dont on ferait une terrible ballade dans le genre satanique du temps de Georges IV, ou bien une petite histoire drolatique pour le *Punch*. Ceci est la trappe... Peu de gentlemen qui ont fait mourir d'amour réussissent à passer le détroit ; mais combien qui ont eu la force de fuir sans penser à rien d'autre, tout de suite, peuvent oser dire qu'ils ne pensent jamais, à la femme, à son amour et à sa mort ? Mes amis français prétendent que le pauvre Farigou n'était rien du tout de plus qu'un cochon !

Rémy dit Tabac était venu, lui aussi, dans un grand mouvement d'intentions. Crier quoi ? A qui ? Perdu dans un coin de foule parmi des bourgeois et des rustres, refoulé par les gendarmes, il n'avait rien dit, n'avait rien vu et n'avait pensé — comme les idées vous reviennent !... — et par quels détours ? rien qu'à une partie fine, à Billancourt, en 1892, un peu avant les grands jours de l'anarchie ; quand il n'était qu'un gars solide dont les patrons louaient cher la force. Une partie fine avec le compagnon depuis guillotiné et deux jolies filles, leurs copines. Maria et Georgette. La sienne, c'était Georgette. Rémy dit Tabac dut faire violence à ses souvenirs pour pousser quelques clameurs rituelles quand parut le condamné. De plus orthodoxes aboiements populaires couvrirent le plus faible « Vive l'Anarchie », le plus timide « Mort aux Vaches » que Rémy dit Tabac eut jamais poussé.

On chuchotait, mais c'était un mensonge, en hommage à une tradition déjà confuse — qu'il s'en passait de belles à l'*Hôtel du Balcon*, tout proche, et où des gommeux de Paris descendus avec des filles avaient loué tout un étage. Peu d'assistants comprirent ce qui venait de se produire quand un groupe pathétique, précédé du Dr Ode, traversa la place pour gagner cet *Hôtel du Balcon*. On emportait Paul Charlemagne sans connaissance.

Percier répliquait à Honoré Gringolle, trop prompt à témoigner de sa commisération pour qu'elle ne fut pas suspecte, à ce point confraternelle :

— Il est dans les pommes, mais le canard ne sera pas dans les choux. Votre partie, mon cher maître, c'est l'hygiène et le confort ;

la sienne, c'est la mouïse et le malheur. Il en est sorti, de la mouïse ? Tant mieux pour lui, mais il n'a pas fini de retomber dans les pommes. Qu'est-ce que ça fait si c'est d'être trop sensible qui lui donne à écrire ce que personne n'écrirait pour lui ? Pensez-vous ! mais moi je tiendrai le stylo et je lui prendrai un papier à tirer des larmes à toutes les bonnes femmes pire qu'en lisant le feuilleton. Chut ! voilà la bagnole.

Un envol de chapeaux noirs dans la fadeur de l'aube.

Farigou descend les degrés de l'échelle de fer. Ses bras liés paraissent pénétrer son torse puissant que découvre l'échancrure franche de la chemise. De beaux tatouages, bien faits pour dénoncer un soldat de marine : une femme nue coiffée d'un casque de liège timbré de l'ancre des Marsouins. En lettres inégales : *Pas vu, pas pris.*

On t'a vu, Farigou. On t'a pris. On t'a ficelé aussi serré qu'une bête des bois qu'on va montrer avant de la tuer. Tu vas mourir. C'est Marat qui t'a vu ; c'est lui qui t'a pris le premier. Pourtant, c'est un brave homme, Marat. Il est bon et il sait que tu n'es pas méchant, bien que tu aies violé Francine et tué sa mère, la Princesse Crustacé, le monstre dont les horribles pinces de homard te firent connaître la peur qui ne t'accompagne pas au supplice ce matin. Car Farigou ne tremble pas. C'est Marat qui frissonne ; Marat qui est bien près, sans se l'expliquer, de t'aimer comme un frère, lui qui t'a pris, qui t'a livré, pour s'être trouvé certain jour sur une certaine route, à propos pour entendre, mais entendre mieux qu'avec ses deux oreilles, comme peu d'hommes à part les saints hélés du ciel ont jamais entendu, le cri de Francine, de la jolie petite Francine dont tu avais senti de loin l'odeur, sur la même route, Farigou ; l'odeur que tu avais reniflée avec ton grand nez, au-dessus de ta grande gueule de gueux gourmand ; ta grande gueule barbue de singe aux appétits de loup. Les hommes payés pour décider de ces choses dans les livres aux paragraphes numérotés ont conclu à la nécessité de ta mort. As-tu, ce matin, quand la vague des voix roulait jusqu'à ton grabat de prisonnier, relu à haute voix, en bouffonnant à ta façon d'autrefois, les extraits du Code, aux dernières pages de ton livret crasseux de bon soldat de marine ?

Je te le dis, c'est Marat qui frissonne. Le Procureur de la Répu-

blique, M. Divinon-Couderc, s'est placé depuis longtemps au-dessus des déchirements vulgaires. C'est un honnête homme que domine la Loi. M. le Président Fanchon est en Touraine et le juge Hacco, qui n'est pas de service, a perdu cette nuit cinquante louis au pocker. Le petit Raphaël Wurtemberg les lui a gagnés. Tu n'as jamais suivi aucune partie de pocker, Farigou ? Une partie de pocker donne à ces messieurs des émotions si fortes que tu peux ne pas trop les mépriser, toi le coureur qui désirais en force. Un seul de tes juges pense à toi, installé dans un univers où Marat qui t'a livré a aussi sa place. C'est Paulin Ravageot, le juge d'instruction myope. D'autres que toi, avant toi, l'ont arraché à sa sérénité de juge. Ça l'a conduit à cette bouffonne théorie du *Vaudeville* que tu ne liras pas. Je ne pense pourtant pas que ce soit une œuvre trop difficile, ni surtout qu'il soit utile d'entendre à rebours. Paulin Ravageot est venu. Il le peut. N'as-tu pas tout avoué, et au-delà, épargnant au juge d'instruction de dresser, pour un pauvre nourri de la littérature éparse dans les cornets de tabac et les papiers enveloppant des rognures de charcuterie, les pièges brillants et souples de sa dialectique ? Farigou, il y a la Loi, et avant la Loi, les ordonnances sur la police des promenades qui t'interdisaient certaines allées ou tels carrefours, et de t'asseoir sur certains bancs, ou au moins d'y dormir tout son soûl et à ton heure, selon ta fantaisie, ta peine ou ta lassitude. Il y a la Gendarmerie, il y a la Force armée (ce matin, des charretiers en pantalons rouges, lestés de carabines dont les balles claquent comme des fouets) ; il y a encore la Justice : M. Divinon-Couderc découvert devant toi et M. le Président Fanchon pêchant dans la Loire avec ses enfants. Il y a le Code que ces messieurs savent par cœur, et pas seulement des extraits, et qu'au besoin ils sauraient réciter à l'envers ; tu penses bien qu'il faut soutenir des examens très difficiles pour accéder à de si hautes situations ! Il y a enfin la Peine de Mort et la Guillotine ; mais il y a aussi ce que tu n'as jamais soupçonné, la Rhétorique. Rémy dit Tabac, lui-même, oublie de s'insurger contre elle.

Un auguste silence.

Rien ne le trouble que l'envol rapide des feuillets du bloc-notes de Percier et le crissement de son style automatique sur le papier quadrillé.

Note pour M. Paul Charlemagne

. . . .

« 5 *heures* 10. — Farigou n'a pas peur. Il ne crâne pas. Il est « vrai qu'il n'a pas encore regardé la guillotine. — Assisté à quatre « exécutions, constatation identique : Osten le lutteur suédois « (Nancy) ; Biaude, le fermier bauceron assassin de ses cinq « enfants (Chartres) ; Piètre, l'empoisonneur (Versailles, décem- « bre 1912), morts *sans avoir vu la guillotine* ; seul, *mais au dernier* « *moment*, Jacquet dit l'Antilope, le petit mec de la rue Fontaine, « assassin de Myrtille Blümen, la marchande de reconnaissances « de la rue Duperré, a pensé à la regarder, après avoir embrassé « l'aumônier. Son cou est devenu tout blanc. L'Antilope voulait « crâner pour ses copains, et encore il n'en a pas eu tout de suite « l'idée. »

Ça n'est pas brillant un peloton du Train des Équipages, en tenue de parade. Une corvée armée, rien de plus. Les cavaliers du Train n'ont avec eux qu'un trompette dont la langue ne modulera ni la-la ni tagada. Mieux vaudrait un tambour, se dit Marat le possédé, les oreilles vibrantes du tambour de Santerre.

Ni bottes à revers, ni perruque blanche ; et cette barbe, à peine entamée par les ciseaux de Deibler ! Au fait, est-ce que Babeuf ne portait pas la barbe ?

On ne présentera pas au peuple pour qu'il insulte ou salue, la tête de Farigou. Les docteurs Ode et Chennevière ne renouvelleront pas l'expérience Lapommeraye. On n'a pas songé à inviter Farigou à répondre d'un battement de paupières, quand on sifflerait doucement à l'oreille droite de sa grosse tête coupée. On n'a convenu d'aucun langage pour signifier que Farigou voit du nouveau et que le voilà parti sur une grand'route plus grande, plus large, plus blanche que la route nationale et sur laquelle on marche pour trouver, au bout de sa journée, non plus le couchant, mais l'aurore.

— Pendant la Terreur, explique Marat à son voisin, la Guillotine restait en permanence, en haut de son plateau à quinze marches, sur la place de la Révolution ; l'ancienne place Louis-Quinze,

aujourd'hui place de la Concorde. Non, elle ne se trouvait pas tout à fait au centre où est l'obélisque qu'on y a mis depuis. Elle se tenait pas loin de la statue de Strasbourg. Eh bien, je dis une chose : si le peuple qui voyait tomber tant de têtes ne profitait pas même de la nuit pour renverser et brûler la machine à Guillotin, c'est que la cause était juste et la Terreur légitime ! Des innocents ? Parbleu ! Les grands penseurs qui ont écrit sur les géants de 93 n'ont jamais dit qu'il fallait haïr ceux qui sont montés à l'échafaud révolutionnaire... Il y a des temps comme ça... et peut-être que ça devrait être toujours des temps pareils... Après tout, pourquoi ne mourrait-on pas pour la patrie, sur l'échafaud, comme on meurt pour elle sur le front de bandière ?... J'ai lu qu'un marquis, un ci-devant affilié à la Section des Piques, avait écrit une brochure — un libelle, qu'on disait alors — qui portait pour intitulé : *Français, encore un effort si vous voulez être républicains* !... Avant la Révolution, ce ci-devant n'écrivait, paraît-il, que des cochonneries et il se plaisait à faire crier de souffrance les malheureuses que lui livraient ses émissaires. J'ai pas envie de connaître ses cochonneries. C'est son libelle que je voudrais lire... Croyez-moi, il n'y en a pas beaucoup qui peuvent se flatter d'être des citoyens.

« Farigou doit payer, mourir parce que c'est nécessaire ; on peut le plaindre quand même... et puis, je vous le dis, des fois c'est un innocent... J'ai pas voulu discuter ni choquer les sentiments ; tout de même, si j'avais eu la possibilité de faire à mon idée, je me serais au contraire grouillé pour terminer mes décorations de la fête qui vient. Ce matin, les oriflammes flotteraient en haut des mats ; des beaux mats dessinés par un artiste et copiés sur le modèle de ceux de la place de la République, à Paris. On aurait illuminé dans la nuit, et la guillotine, — toujours si on faisait à mon idée — se dresserait sur un échafaud drapé de rouge à la romaine et garni de feuillage ; ce que je fais pour les tribunes officielles, et les estrades de bal d'au moins dix musiciens. Pourquoi, à l'instant où la tête tombe, ne donnerait-on pas le vol à une colombe ?...

Les yeux mi-clos, les oreilles pleines du roulement d'un tambour éternel, soulevé au-dessus de la foule, des soldats et du trompette qui se mire dans son instrument bien astiqué, pour ne pas voir tomber la tête de Farigou, l'entrepreneur d'illuminations

ordonne une absurde et pathétique fête républicaine de la mort ; une fête qu'il imagine parfaitement laïque et qui pourrait s'accommoder de la collaboration de l'abbé Combanel, pour peu qu'il ne soit pas trop éloigné (le cas n'est pas si rare) des sentiments d'un prêtre assermenté.

Un opérateur de cinéma jure et peste contre sa mécanique.

Note pour M. Paul Charlemagne
Deuxième feuillet

« *5 heures* 5'. — Farigou ne sourit plus. Dit : « Je voudrais remer-
« cier M. Dupire. », c'est le nom du gardien-chef. L'aumônier
« (abbé Combanel) l'embrasse. Farigou dit : « C'est la seconde
« fois » (?) Demander explications. Deibler fait signe.

« *5 heures* 7'. — Tout le corps secoué sous la prise des aides. Un
« grognement. Deux fois essaye parler. Face à bascule. Dit : « J'ai
« fait une... ». Déclic en trois temps ; bruit d'un tour arrêté brus-
« quement. Tête sectionnée très haut, sang en triple jet. Mince
« filet gluant sur le couteau. Farigou n'a pas achevé sa phrase.

« A été calme durant la toilette, fumé une pipe et bu la goutte.
« Pressé de se confesser a répondu : « J'ai jamais réfléchi au mal,
« c'est la passion qu'est la plus forte ; je veux bien vous demander
« pardon à vous, j'ai rien à dire aux autres. J'en veux pas à M. Ra-
« vageot. » En descendant du fourgon, quand je l'ai vu sourire,
« il s'est écrié en apercevant les magistrats et le carré des troupes :
« C'est bien de l'honneur ! » Quant à l'explication de la dernière
« parole, il paraîtrait que Farigou rappelait volontiers qu'il avait,
« autrefois, sauvé la vie à un curé. Ce curé l'aura sans doute
« embrassé. »

Un voyou chante la chanson de Tabouret. Une erreur de Tabouret, cette chanson ; pas son chef-d'œuvre, certes. Ainsi pense Marat, le civique bonhomme dont les sentiments sont, à cette heure déchirante, parfaitement religieux.

Marat s'éloignait seul, sans s'inquiéter de ses amis pressés de le rejoindre. Tête basse, titubant à demi, le cœur plein de Farigou. Au regard du citoyen Marat, Farigou était sanctifié par la guillotine.

CHAPITRE VII

DES CHEVEUX BLONDS SOUS UN BONNET ROUGE

Beau cavalier d'azur sombre, fier, superbe autant qu'aux jours qu'il était, le burnous déployé dans le vent du Sud, un beau papillon rouge d'Afrique, Pélissier galopait encore, sabre au clair, à la tête de son peloton de quatre gendarmes escortant les restes de Farigou, Hussards de la Guillotine, lorsque Marat, le visage défait peut-être rien que par la veillée, tira derrière soi la porte de la petite maison de la rue des Arpents.

Tout y dormait. On entendait ronfler la Duclos sur sa paillasse, dans son réduit derrière la cuisine où Thermidor reposait, le museau entre les pattes, rêvant qu'il gardait au bois des Célestins, déchiré par les pinces de la Merveille des Mers et solidement ficelé par son maître, l'homme dont la tête venait de rouler au panier de Deibler.

Seul, le chat, lentement, mollement, sans troubler le silence du plus bref miaulement, le chat voluptueux qu'aimait à caresser Francine et qui se laissait nouer par elle des colliers de rubans, vint se frotter aux jambes de l'entrepreneur. Beau plaisir de chat à son réveil, si c'était des jambes d'un velours côtelé dont le contact est si doux au cuir à travers la fourrure fauve.

Tout était calme, heureux et reposé, honnête et sain, comme si les gens de cette ville ne rentraient pas harassés, épuisés d'une mauvaise curiosité, pas même satisfaite puisque les hommes du lieutenant Dolléans avaient contenu assez loin les uns et quand les autres, moins méchants qu'ils ne s'étaient espérés, avaient tourné

la tête, au plus beau, au pire, au plus affreux, au sublime, à l'infâme moment.

L'ange de chacun avait eu pitié de chacun. L'ange, pour leur dérober l'horrible, la terrible, la honteuse et la sainte chose, avait saisi les meilleurs, les plus faibles, par le cou — le cou de l'autre sur qui avait posé la patte de M. Deibler ! — et les plus rudes par les oreilles — les oreilles de Farigou qu'avaient saisi les aides pour maintenir fixe la tête dans la lunette ! Et l'ange d'un mouvement rapide, en sa tyrannique bonté, et son inexorable amour, avait détourné toutes ces têtes et fermé tous ces yeux à la vision interdite.

Même, qu'avaient-ils vu ceux qui, hélas ! abandonnés de l'ange en un pareil moment, avaient osé regarder Farigou quand celui-ci — le couteau choit ! — commençait d'entr'apercevoir tout cela que l'homme ne doit pas connaître et qui est entre la vie et l'immortalité ? Rien que le souvenir du bruit unique, tumulte réglé de l'instrument barbare et savant.

Marat gravit lentement, marche à marche, en s'appliquant à ne pas faire de bruit, l'escalier roide de sa maisonnette.

Jamais l'entrepreneur d'illuminations n'eut su dire pourquoi il désira, d'une volonté si puissante, et muette, tourner le bouton de cuivre et passer, à cette heure, le seuil du Musée ; c'est-à-dire de la chambre de Francine.

Céline pouvait mériter qu'on la traita de dévergondée. Elle couchait avec son oncle et parrain, ce qui n'était pas très propre, et elle faisait cocu Pajou avec Tabouret, le cordonnier-poète et elle-même n'avait-elle pas avoué, en un jargon venu de Paris et bien fait pour flatter Pélissier, s'être « envoyé Pélissier parce qu'il était beau môme » ? Mme Gontard, soupçonnant l'aventure, la traitait tout crû de putain. Céline laissait dire et si Pajou essayait sur sa peau tendre la souplesse de sa canne de jonc, elle ne répliquait au capitaine avec le fer à friser que par goût naturel de la joyeuse bataille, l'appétit sain des amours violentes. Elle savait avoir mérité la cinglée. De Tabouret qui ne la rossait jamais et ne savait que souffrir, elle disait que c'était un serin. Céline était honnête à sa façon. Elle portait sa passion comme sa chair abondante et fraîche. En amour, ses jeux les plus hardis ne relevaient

pas du vice. Céline abandonnée à l'orgie la plus ignominieusement raffinée y eut apporté des fraîcheurs de liesse populaire.

On n'avait pas eu besoin de lui rien remontrer pour la tenir éloignée du lieu du supplice. La joyeuse louve n'avait pas soif du sang de Farigou. Farigou n'était pour elle que « ce cochon qui avait abusé de la gosse ». Farigou ne l'intéressait pas. Tout de suite, Céline s'était proposée pour passer la nuit auprès de Francine. Marat tenait à faire la veillée funèbre et la Duclos dormait d'un sommeil de bête à l'étable. En outre, Pajou accompagnerait Marat. Céline ne demandait donc pas mieux que de tenir nocturne compagnie à Francine pour qui Marat, bien embarrassé de s'expliquer là-dessus, et trop heureux qu'on ne l'en prie pas, semblait redouter on ne savait quoi de lointain, d'insoupçonné, d'hostile, d'étranger à la connaissance des bonnes gens.

C'est à peine si Francine avait paru seulement savoir que, cette nuit-là, tomberait la tête du bandit qui avait dévasté sa chair et dont l'eustache avait crevé la vieille peau du monstre chéri, sa hideuse mère bien aimée, la Princesse Crustacée ; la puante femme aux pinces de homard qu'aux jours des courses dans les bois elle appelait maman.

Francine marquait seulement une joie enfantine en apprenant qu'elle coucherait avec son amie, la grosse blonde. Le jeu et l'aventure ! Une niaiserie charmante qui tient large place dans une vie de fillette. Un départ pour la rive féérique. Un jeu puéril qui conduit à la fable ; le lit qui devient un navire chimérique. Mais l'enfance en s'évanouissant entraîne avec elle aux abîmes les mots qui seuls pourraient prétendre à la vertu de traduire de telles choses.

On convenait que Céline ferait la grasse matinée avec Francine. La vieille Duclos, qui tenait prêt de la veille un beau râble braconné, en profiterait pour garder le lit un peu plus tard que de coutume et Pajou, après avoir pris quelques heures de repos, viendrait retrouver sa nièce chez Marat pour le repas de midi.

Marat poussa doucement la porte du Musée et la tira derrière soi, ainsi qu'il avait fait de la porte de la rue. A cause de la fatigue de la veillée, Marat ne pouvait pas dire que c'était la vision de Francine à l'abandon sur son lit blanc qui lui séchait la gorge.

De même que ç'avait été un jeu de dormir à deux par cette chaude

nuit d'été, chastement, la petite violée et la grosse luxurieuse, c'en avait été un autre de souper quand le bruit des souliers fins et gros, des galoches et des sabots comme une marée de pierres déferlant, passé minuit, jusqu'à la place où l'on dressait l'échafaud, retardait le sommeil des deux amies.

Marat vit sur une tablette moins les restes d'un souper que d'une dinette ; reliefs de pêches faisant songer à des pastels déchirés, froissés, ternis, des miettes de biscuit, du pain d'épice naguère gagné à la petite fête du quartier de la Gare, dont Marat avait dressé les mats ; une part d'un gâteau envoyé par la marquise ; une carafe d'eau fraîche, une bouteille de Frontignan à peine entamée.

Marat s'aperçut qu'il souffrait de la soif. Il saisit la carafe et la vida, à peu près tout entière, à la régalade. Un instant il craignit que l'une ou l'autre des deux amies s'éveillât, ou toutes les deux à la fois, à ouïr, montant de la rue, les voix de plusieurs journalistes répondant à celle du Dr Ode. Il avait fallu transporter en hâte au *Balcon* le romancier Paul Charlemagne, en proie à une dangereuse crise nerveuse.

Il avait battu l'air de ses bras courts en chancelant, sans un cri, et puis, sombrant dans un désespoir d'enfant, l'écrivain myope à barbiche d'employé pauvre, d'un geste d'égaré, se fourrait son poing menu dans l'espèce de cave qu'avait creusée dans sa joue gauche, jadis, la première opération nécessitée par la tuberculose qui le consumait, lentement. Paul Charlemagne était demeuré là, stupide, ses gros yeux si doux pleins de larmes brûlantes, émouvant et ridicule en cette attitude ; si petit, avec son melon trop large, son pardessus trop chic de confection à bon marché, tout battant neuf et ses souliers raccommodés.

C'était arrivé vers la fin du montage de la guillotine, quand un aide du bourreau, le petit ventru qui traînait la jambe à son imitation, l'avait, au passage, éclaboussé du feu de sa lanterne. Déjà, Paul Charlemagne avait frissonné quand, d'une voix sourde, le bourreau avait hélé ce valet :

— Léopold !

La voix du bourreau le saignait.

Le petit Percier avait à peine eu le temps de recevoir dans ses

bras l'écrivain qu'il avait tout de suite aimé, flatté de le servir, et qu'il avait découvert la nuit précédente, soulevé de sentiments nouveaux. Percier n'en était ni à une nuit, ni à trois francs près ; bien que le journal lui vola beaucoup de ses soirs en le payant chichement. Il se promettait de compter au prix d'un fiacre des courses au pas accéléré pour se payer les autres livres du romancier. Percier n'avait été rassuré qu'au retour de Grivaut, car Paul Charlemagne défaillant, le mistigri de la presse se connaissait une raison impérieuse de plus de ne pas lâcher son poste. Pour l'apaiser, Albert Grivaut mentait. Le pharmacien craignait, sans le dire, que Paul Charlemagne ne se relevât pas si vite d'une telle révolution de ses nerfs torturés. Ode et Grivaut s'étaient prodigués. Albert Grivaut cherchant fièvreusement dans son officine les drogues prescrites par le docteur et aussi de l'éther, se remémorait certains soirs de sa jeunesse parisienne et entre tous ce soir d'un drame obscur, ce soir d'été plein des cris de mort d'une pauvre putain assassinée.

Ode et Grivaut revinrent au lieu d'exécution reprendre leur place auprès de Marat comme Farigou goguenard tendait la main à l'aumônier. La tête chûe, ils retournèrent au chevet de Paul Charlemagne.

Marat s'attardant à considérer les miettes du festin de poupée, se rappela ce que Chevance lui avait rapporté de Farigou. Comme M. Dupire, le gardien-chef, lui demandait ce qu'il voulait consommer avant de mourir, Farigou répondait : « J'aurais voulu du fromage de chèvre sur du pain, mais avec mon couteau ; si c'est pas possible, donnez-moi toujours la goutte. » Et enfin il remerciait chaudement Lozanno, son gardien, qui lui abandonnait une Gambier splendidement culottée, toute bourrée de tabac frais.

— Merci, Monsieur Lozanno ; ne la fumez plus si ça vous dégoûte, mais gardez-là en souvenir d'un criminel célèbre !

Des pêches juteuses, des biscuits, un gâteau marqué de dents rapides, elles-mêmes pareilles à de fraîches amandes ; festin de poupée !

Après cela, Marat, stupide, ne vit plus rien que le lit. Rien que le lit défait et les deux filles dessus. La jeune et la mure ; la violée et la luxurieuse, toutes couvertures rejetées car la nuit avait été

brûlante ; sauf pour Farigou qui, en marchant à la guillotine, ses lourdes épaules secouées, se plaignait du froid aux deux goujats muets dont il était flanqué.

Un jour qu'il aurait eu tout son jugement et un peu le cœur à rire, — mais alors serait-il entré à cette heure dans la chambre de Francine ? — l'entrepreneur aurait pu se persuader que la grasse Céline, cheveux de flamme douce répandus, les bras laiteux en croix et la chemise roulée en boule au-dessus des fesses épanouies, se trouvait mieux que Francine à sa place au cœur du Musée.

N'était-ce pas à elle qu'avait, naguère, pensé Tabouret, son amant ? Bien sûr le cordonnier-poète se relevait à peine de coucher avec elle lorsqu'il avait composé, pour les murs du Musée, ces vers à la gloire de

... la belle au bonnet rouge
Aux yeux de pucelle et de gouge
Qui préparant la revanche de demain
S'avance une tête à la main.

Sa muse !

Sans doute, pour ce qui était des yeux de pucelle, Tabouret avait un peu « cherré », eut dit le brigadier Pélissier. Mais les poètes ont besoin de l'absurde autant que le prêtre du pain pour sa messe.

En tout cas, Céline était bien la Fille de la Révolution ; celle pour qui le canon de l'émeute a tonné avant qu'un prince ne l'ait arrachée au faubourg ; avant que sa mère ne la vende au patron ou ses frères à leur copain qui les subjugue ; celle que les peintres ont peinte échevelée, pieds nus, en jupon déchiré ; les yeux droits, brandissant une loque écarlate, suivie du peuple armé ; celle qui passe les cartouches et la gourde de ratafia ; celle qui travaille aux barricades et que, le soir d'une victoire de la rue, harangue et baise chastement au front un grand bourgeois rallié à la cause populaire ; celle qui danse la carmagnole au carrefour et s'assied en rigolant sur le velours du trône, jambes croisées, jupons levés, allumant des ardeurs nouvelles au cœur des vainqueurs fatigués de tirer sur leurs frères ennemis ; celle qui fait la culbute à cul nu sur le lit de l'impératrice ; celle qui panse les blessures sous la mitraille ; celle qui court d'un point à l'autre de la ville en flammes, dressant

comme un paquet de chevelures ou comme une flamme nouvelle ennuagée de cendres son tas de journaux frais pleins d'affreuses nouvelles, du récit d'épouvantables triomphes ; celle qu'on pelote entre deux attaques, qu'on embrasse avant d'aller se battre et que, parfois, on passe aux vieilles sans mamelles pour qu'elles l'étrillent si sa faiblesse l'a jetée aux bras de l'ennemi parce qu'il est beau gars et qu'il est aussi un brave, étant Français.

Si déprimé qu'il fût ce matin-là, Marat avait de tout cela une vague conscience. Il y songeait, confusément, sans que l'abondance des charmes étalés éveillât aucun désir au cœur du visionnaire.

Pour la première fois, il vit Francine à peu près nue — au bois des Coudreaux il n'avait vu qu'une victime — et il osa, sans honte, l'admirer longuement.

C'était à cause de cette nuque fraîche, nacrée aussi légèrement que le fût d'un jeune bouleau, que le couteau triangulaire s'était abattu en éclair sur le cou grenu de Farigou le trimardeur. Voici les cuisses rondes, fermes et pleines, graciles encore, et les mollets dorés, les seins menus, les roses fesses charmantes et le ventre blanc et plat dont Farigou le loup avait eu si grand faim.

Il n'avait pas eu toujours faim rien que de grosses nourritures, Farigou le coureur de bois. Lui aussi avait parfois souhaité se régaler de pêches juteuses, de lait, de miel, de sucreries et de gâteau aux amandes douces.

Et c'était à cause de cette faim vieille comme le monde et de la grâce de Francine et des lois issues de ces temps de carnage dont Marat conservait le trésor que le pauvre Paul Charlemagne, l'inspiré douloureux, se tordait sur un lit d'hôtel dans des convulsions de garce hystérique.

Farigou ayant acheté au prix de sa vie libre ces chairs adorables, gisait à présent, en deux morceaux, au fond d'une fosse infâme. Francine reposait bien auprès de son amie.

Un trouble nouveau s'empara de l'entrepreneur. Les idées lui venaient comme à d'autres arrivent les sensations, en ruées marines, par petits paquets de flux, avec un grand bruit se prolongeant au fond de son être et laissant une nappe humide qui va s'élargissant quand l'onde commence de refluer.

Quoi ? Francine ne serait rien qu'une agréable usurpatrice ? Elle serait si peu faite pour respirer, aller, venir, dormir, vivre dans le cadre merveilleux du Musée ? N'y avait-il pas au milieu de l'immense féérie révolutionnaire des figures d'une délicatesse comparable à celle de Francine ? Il fallait écarter les ombres aristocrates, les fantômes décapités de princesse ; Lamballe en souliers roses tachés de pourpre noircissante, portant sa tête à frimas entre ses mains soignées. Quatre-vingt-treize ne connut pas de gamines, de petites gaupes d'épopée sœurs des moutards sublimes, Vialla, tambour ; hussard, Bara. C'était une espèce d'aristocrate encore que cette petite demoiselle, si fine, si jolie au dire des historiens complaisants, qui monta à l'échafaud en chemise, pieds nus et le visage perdu sous le voile noir des parricides, pour avoir entrepris, croyait-on, contre le Père de la Patrie, Maximilien Robespierre. Charlotte Corday ? Hé ! rien moins qu'une virago ; menue, fraîche, sans doute, mais une vilaine bougresse aux mains des aristos, la garce qui avait saigné son homonyme ! Marat regrettait plus qu'il ne l'avait jamais regretté de ne posséder aucun portrait de Mme Rolland. Exactement, et sans bien sûr se l'avouer aussi expressément, Marat déplorait un vieux défaut d'inspiration ; cette erreur de n'avoir pas hardiment catalogué : *Portrait de Mme Rolland*, quelque effigie justifiant cet arbitraire. Marat avait lu, dans les petits bouquins bleus à cinq sous, les *Mémoires de Mme Rolland* et, on ne sait pourquoi il la chérissait enfant, quand elle était la petite Philippon, impérieuse et si tendre ! Francine en chemise troussée, les cuisses au frais, au milieu du Musée, lui remémorait follement la petite Philippon. Mais est-ce qu'il ne fallait pas chercher ailleurs ? Plus avant dans ce merveilleux qu'évoquait miraculeusement sa demi-ignorance ? Plus avant ; voire au-delà des trop immédiates réalités ?

Les lèvres de Marat, tout à l'heure, articulaient en sourdine ce nom : Maximilien Robespierre. Il eût pu briller sous les tyrans, le petit avocat d'Arras. Marat possédait un de ses gilets, lequel était de satin broché et à fleurs. Il chaussait des bas de soie et coiffait en tout temps le chapeau claque de cérémonie. Ah ! si celui-là avait triomphé de ses ennemis ! S'il avait pu, l'Incorruptible, vivre assez pour assurer l'avenir du monde par sa vertueuse tyrannie,

ça n'est certes pas une tétonnière qu'il eut fait graver sur les écus républicains !

De détours en repliements, et presque sans le secours des mots, Marat le rêveur, Marat le possédé, en arrivait à se représenter Francine comme la matérialisation d'une pensée de l'Incorruptible.

Marat s'épouvanta. Une question qu'il ne s'était jamais posée l'assaillit : Francine est-elle bonne ou méchante ?

Il n'en savait rien. Il savait seulement combien elle était belle et il tremblait de la désirer.

Il regretta de ne pas croire pour pouvoir prier pour l'âme de ce Farigou qui le premier avait eu envie de Francine et que pour cela on avait tué.

Lorsque Marat, avec des ruses de voleur, quitta enfin son cher Musée, ivre du poison de la beauté de Francine nue, ce ne fut pas pour aller prendre du repos. A la cuisine, il trouva la Duclos enfin levée qui lui servit sa soupe, sans se presser de lui poser des questions sur le supplice. Comme Marat râclait de la cuiller le fond du bol, elle demanda :

— Et comment est-il mort, ce cochon d'homme ?

— Bravement, Duclos, bien bravement.

La Duclos haussa les épaules.

— Vous n'allez pas avoir pitié, je pense ? C'est encore vos rêveries qui vous travaillent, probable.

— Quelles rêveries, Duclos ?

— Je m'entends ! C'est bien fini le temps de couper le cou aux personnes par fanatisme ; la guillotine d'aujourd'hui ne travaille plus que pour les vrais coquins. Si votre Farigou est mort de la façon que vous dites, probable que c'est parce qu'il est moins un homme qu'une bête sans conscience. On ne peut pas avoir davantage pitié. Rappelez-vous donc, que sans vous... ah ! oui qu'on a bien fait de lui couper le cou !... notre Francine !... quand j'y pense !... La pauvre chérie belle !...

A ce moment, la voix claire de Francine qui chantait une romance de Paris arriva jusqu'aux oreilles de la Duclos extasiée, de Marat frissonnant.

Jusqu'à l'heure où Pajou, après un somme solide plein de gras

ronflements, vint l'inviter à prendre l'apéritif avant le déjeuner en commun, Marat s'inventa cent tâches inutiles ; les plus rudes, les plus violentes, les plus absorbantes, celles qui, — si vaines ! — exigeaient toute sa force obéissante et toute son attention rebelle, afin de ne pas penser, de ne plus penser au martyr de Farigou et surtout — ah ! quels coups de marteau il donna sur des caisses qu'il n'y avait aucune nécessité de fermer ! — pour ne pas entendre la chanson de Francine. La chanson de Francine lui faisait mal.

A table, Céline, par deux fois, rappela fort adroitement à l'ordre Pajou plein du supplice et qui commença d'en parler, au mépris de leurs sages conventions. Francine ne marqua aucune curiosité. Elle fut, à la fin du repas, si gaie qu'elle réussit à rendre à Marat de la bonne humeur, parce que Marat commençait de ne plus rien recevoir du dehors que ce qui émanait de Francine.

Une semaine plus tard, un après-midi, il abandonna son travail et quitta la courette de la poudrière pour se rendre au Musée. L'envie l'en avait saisi tout à coup et il n'avait pas eu à raisonner son désir. Le bonhomme escalada l'escalier, tourna le bouton de cuivre et s'arrêta, figé au seuil.

Le placard qui servait de penderie aux défroques de l'âge merveilleux, gilets de l'Incorruptible, habits de commissaires aux armées, tant de hardes épiques et jusqu'à une ample tunique à jupe d'élève de l'École de Mars, était grand ouvert.

Debout, face à la glace à trois faces dont lui avait fait présent Céline, les bras délicats levés selon l'eurythmie des porteuses d'amphore, Francine, toute nue, s'amusait d'enfermer ses beaux cheveux blonds sous la forme d'un bonnet rouge.

Marat battit des paupières et le feu lui dévora les joues. Ses tempes faisaient à ses oreilles un tapage infernal. L'entrepreneur, soulevé par un double délire, habitait au centre d'un univers aérien parcouru d'ondes sonores, traversé de tempêtes électriques. Il balbutia :

— La Déesse Raison !...

Ce n'était plus le lit de feuilles mortes du bois des Célestins, mais un joli petit lit blanc avec son couvre-pied de satin bleu pâle...

Marat y renversa l'Idole.

TROISIÈME PARTIE

ÇA IRA !

CHAPITRE I

JOBELIN

Bien moins éloigné de la conversation que ne le croyait ses compagnons, à savoir la bande des Jacobins pas tout à fait au complet, le Dr Ode s'obstinait à chantonner :

Je me souviens d'un soir...

— Chante-t-il faux, le bougre !
— Qu'est-ce que c'est que cette romance ?
— Dommage qu'il n'en sache pas la suite.
— Oui, c'est comme Petit-Jean ; ce qu'il connaît le mieux c'est son commencement.
— La suite ? ah ! messieurs les Jacobins, puissiez-vous dire vrai ! Pour mon malheur — partagé — je connais, sinon la suite, du moins l'esprit de la suite. Mais je vous apprendrai d'abord que mon refrain n'est pas de romance ; plutôt d'une complainte. Je dirais d'une chanson satirique si ça ne laissait sous-entendre trop de cruauté quand c'est infiniment de pitié qui convient.
— Oh ! oh ! Ode aux yeux rouges, pauvre docteur qui avez tant pleuré, où nous entraînez-vous !...
— Pas plus loin, Monsieur le grainetier des Escadrons nationaux, pas plus loin que là même où vous avez tous conduit notre conversation familière.
— En ce cas, mon vieux docteur, de quel soir vous souvenez-vous ?
— De quel soir, Chevance le mémorialiste que cela touche

particulièrement, de quel soir ? Ce soir qu'une rage de dents impromptue me fit faire la grimace. Vous vous souvenez, Chevance ? J'expirai un « Aï ! », évidemment intempestif, puisque notre vénéré Président qui ne nous laisse pas souvent voir une face mécontente me demanda ce que j'avais, et sur quel ton ! Aussi, dûment averti, n'eus-je plus qu'un soin unique, et pressant : sauver la mienne, de face !

Par une contraction réflexe des muscles de cette face, Ode marquait son regret d'hier, son regret d'avoir contristé Marat tenant sa grimace et son exclamation brève comme un double signe d'assez mauvais augure.

Ode, s'efforçant à sourire jusqu'à déclancher le rire, et saisissant fortement le bras de Chevance :

— J'ai invoqué, en façon d'excuse, le mal de dents. Vous connaissez la vieille blague des sages de village : Mal d'amour, mal de dents et toutes les calembredaines intermédiaires. L'admirable c'est que le mal de dents fut pour moi ! Imaginaire, il est vrai et, pourrais-je dire, par procuration.

Aucun des Jacobins ne répondit tout de suite. Barberon le grainetier rompit les chiens :

— Et puis, en somme, est-ce que c'est bien cette histoire-là ? Et si ce n'était qu'un conte ? Que diable ! il faut être sûr !...

— Oh ! pour ça, aucun de nous ne peut se flatter d'avoir été honoré d'un billet de faire-part.

— Malheureusement.

Ode ne pensait pas ainsi.

— Pour ça, Chevance, m'est avis que vous allez trop vite. J'estime, au contraire, qu'en l'occurence toute espérance n'est pas laissée. Et puis, il nous reste d'en appeler à l'heureux optimisme de notre bon grainetier et si, à y trop réfléchir, la chose ne nous satisfait décidément pas, de n'y pas croire.

Le Dr Ode parlait ainsi, c'est-à-dire beaucoup, sur un thème que l'amitié, qui ne le trouvait jamais en défaut, voulait si réservé. Or, le médecin allait bien moins loin qu'au terme de sa pensée, et, précisément à cause de cette amitié qui le trouvait fidèle. Ode avait quasiment honte de tout craindre — et, qui pis est, craignant con-

fusément — de ce qui donnait tant de joie à l'entrepreneur d'illuminations.

Ode, pourtant, travaillait de tout son esprit, et selon son cœur, à se persuader que Marat goûterait une félicité sans réserve et, aussi que l'ami qu'il vénérait ne s'était pas dangereusement diminué par la plus imprudente des victoires.

Pélissier parut, la gibecière lourdement chargée. Du comptoir où il recueillait du bon Halopel une signature de témoignage, dans une banale affaire de voie publique, le jeune brigadier salua ces messieurs. Ceux-ci l'interpellèrent cordialement.

— Vous allez au Palais, Pélissier ? lui demanda Chevance.

Pélissier s'y rendait. Tapant sur sa gibecière qu'on savait être lourde de rapports :

— Y' en a de marrants.

Il souriait, de son sourire allongé comme un aigre rayon de ses plus beaux matins de la Bastille.

Il ajouta, élevant à mi-hauteur du visage le galopin de Saumur que venait de lui servir Halopel :

— Y' en a qu'on ne se doute pas. Si on savait par où que la pègre — des fois, je dis des fois ! — se rencontre avec les personnes considérées et tout ce qu'il y a de respectables, vous en baveriez. J'ai lu des tas de romans, j'en ai pas lu un seul où que la chose que je vous dis était bien expliquée.

La main toujours à plat sur la gibecière et louchant vers elle, les yeux en rigolade, l'ancien poisse ajouta :

— Dans le reste, il y a des histoires de femmes... oh ! minute !... secret professionnel. Croyez-moi, Monsieur le Docteur — et puis vous devez le savoir mieux que moi — il y a les dames, il y a les femmes, il y a les poules, il y a les gerces ; toutes autant qu'elles sont, dans ces histoires-là, si on cherche bien, c'est toujours les bergères qui les ont cherchées ; même les plus victimes. Je vous le dis. C'est malheureux, mais dans le bien comme dans le mal, elles n'ont pas idée de ce qu'est régulier. Il faut près d'elle un homme, pour leur montrer. Seulement, les hommes qu'il faut il n'y en a pas beaucoup ; on les compte. Ces hommes-là, des hommes pour de bon, moi je dis que c'est des mecs. Oh ! faut pas se tromper, les

mots c'est les mots et mec c'est pas un mot qu'il faut toujours prendre en mauvaise part.

Le jobelin subtil du gendarme acheva de maintenir dans la zone de l'infructueuse méditation le docteur Ode que ses amis, l'un après l'autre, laissaient seul vaquer à des affaires plus urgentes que le soin de sa clientèle.

Après qu'il eut reçu de Francine tout le plaisir que peut donner une fille qui ne résiste plus et prêté encore à Francine, pour en jouir, quelque chose qui émanait de lui seul, et du meilleur de son être, Marat fut demeuré bien penaud si Francine, très douce, pas fâchée, mais à qui l'on devait obéir, l'avait invité à la laisser. Marat s'en tirait à bon compte, inquiet quand même et ne sachant plus que faire de sa carcasse repue.

Francine le rappela vite. Il la retrouva toute fraîche, calme, reposée, sûre d'elle, si maîtresse de soi que s'en fut effrayé tout autre que Marat, joyeusement prêt à toutes abdications et qui avait redouté le pire, sans parvenir à s'en rien représenter.

Impatient de bonheur, Marat souffrait singulièrement. Que pouvait dire cet homme déjà marqué par l'âge à cette enfant ? Et, s'il osait, s'il trouvait, que pouvait lui répondre l'adolescente, elle qui, à son dernier réveil, l'avait caressé comme une fille caresse son père ? Il y eut un instant de silence honteux. Ce fut Francine qui retrouva l'esprit la première :

— Si ça n'était pas qu'un méchant caprice, et si vous devez me garder toujours, puisqu'après tout, malgré vos bontés, je n'étais ici que votre servante...

— Ma servante ?... Tu sais bien que tu ne l'as jamais été et c'est maintenant que tu me parles comme à un maître ?...

Il la palpait, fiévreux, d'un geste précipité qui n'osait presque plus, effleurant à peine.

Les yeux quêteurs, une nuance de sourire aux lèvres, elle lui coula, tout bas :

— Dis, c'est toi qui expliqueras à la Duclos...

En un moment — mais n'était-ce pas le vœu de l'entrepreneur ? — Francine était devenue maîtresse, pleinement.

Dans la suite, elle laissa voir son bonheur. Au moins son immense satisfaction de se connaître libérée, l'ancienne fille sauvage,

l'enfant de la Cataud, de servitudes, de contraintes presque puériles à quoi on ne l'avait pas préparée et qu'elle eut toujours ignorées sans la bestiale intervention de Farigou. Pour Marat, provisoirement délivré de toute angoisse morale par l'adresse gentille de sa petite maîtresse, il commençait de s'abandonner au bien-être venu d'un heureux divorce d'avec sa vieille chasteté.

De quoi, sans le dire, s'inquiétait donc le bon docteur Ode ? Tout n'était-il pas au mieux ?

Francine embellissait, semblait-il, de s'épanouir sans tutelle dans l'ordre bourgeois, et jusqu'à un certain point mondain, tout en savourant ce qu'elle avait perdu de liberté du jour que l'arrachait à la vie sauvage le crime de ce Farigou.

C'est au comble de la félicité et dans un absolu contentement de soi, quand il avait tant à redouter, que Marat se désola du mauvais moment qu'il lui fallait encore passer. Se confesser à la Duclos ! Francine l'exigeait, en priant. Et n'était-ce pas raisonnable et juste que ce fût à lui de s'acquitter de la sorte ? Pourtant, il eut reculé avec bien de la satisfaction, si lui eut apparu quelque impossible, quelque bon moyen d'être lâche.

Précisément, le pauvre homme eut l'illusion misérable de capituler, alors qu'il ne se rendait qu'à lui-même, c'est-à-dire bravement.

Jamais il n'eut si grand soif. Il mâchait de la laine et sa gorge se fermait. Il bégayait, recrachant les mots impropres, ou ceux, trop justes, dont s'offusquait sa courte honte.

Ça se passait à la cuisine. La Duclos parant un lièvre, penchée sur son dressoir de bois blanc. Son maître installé dans la posture d'un pauvre admis ; à califourchon sur un mauvais escabeau ; le corps penché, les doigts noués sur les genoux.

La Duclos ballait doucement du chef et, de temps à autre, son coutelas à la main, au bout du bras rond et rouge, mâchant un brin de thym, elle jetait un long regard sur son maître qui mollissait. La confession fut longue. Marat s'épongea laborieusement quand il eut terminé.

— Je savais, fit simplement la Duclos achevant de trousser sa bête ; la petite m'avait tout avoué.

Marat en demeurait bouche bée. Ah ! les mâtines ! Était-ce

donc une épreuve, et s'étaient-elles concertées pour la lui imposer, dans quel but ?

Mais encore une fois, par l'organe de la Duclos après Francine dont il enrageait de ne savoir si elle était coquette, espiègle, rouée ou candidement perfide, les femmes devaient le tirer du grand trouble où elles l'avaient jeté.

Lâchant le lièvre auquel ses soins n'étaient plus nécessaires et qui, paré, troussé, farci des herbes dont avait crû sa viande brun rose, reposant les pattes coupées et roides sur un torchon de toile bise, composait, avec la bouteille de gros vin à demi-pleine, une excellente nature-morte — la Duclos vint à son maître pour parler en servante ; bien aise en vérité d'être relevée de son ingrat emploi de juge dont le verdict, pour le pire tourment du justiciable, ne devait jamais être articulé.

— Alors, dit la bonne ménagère briarde, en se frottant les coudes nus à ses hanches étoffées, puisque c'est comme ça, et qu'autant dire ça devait arriver...

Ça devait arriver ? Hé ! mais si, le juge en jupon de laine rude articulait son verdict. Elle excusait le coupable, honteux et satisfait, encore encombré de son contentement trop neuf ! Elle le libérait du remords trop direct par l'intervention d'une fatalité complaisante, d'un fatum complice, d'un destin proxénète ! Assis maintenant en riche en posture de gueux, face à son beau domaine fermé, au carrefour du mal et du bien, le pauvre homme, après tant d'autres, benoîtement, et presque content de soi, enfin ! suivit la vertu qui lui parût plus belle de l'adopter en couvrant sa médiocre infâmie.

La Duclos parlait et, suivant son discours, il se félicitait de trouver, dans chaque mot, motif à se réconforter :

— Puisque ça devait arriver.... et qu'à présent ça ne cessera plus, vous n'êtes pas un homme à faire des grimaces devant vous même ; pas vrai, Monsieur Marat ? Je dis devant vous-même parce que la vieille Duclos ne compte pas. Tant qu'à Francine, al' ne dit pas non...

Où voulait-elle en venir ?

— Il n'y a peut-être pas de quoi se féliciter trop... pour sûr !

Par bonheur, vous êtes trop honnête homme pour que ça tourne trop mal...

— Hé ! parbleu, la Duclos !

Ça le soulageait, de parler, lui qui avait tant aspiré à se taire !

— Faut de l'ordre, du sérieux dans tout. Un jour, on verra. Commencez donc par la prendre avec vous ; elle n'a plus besoin de sa chambre. Ça ne sera pas utile d'aller le crier sur les toits. C'est pas moi qui bavarde. Il n'y aura que Céline... Celle-là !... j'aurai pas besoin d'y en dire long pour qu'a se taise.

La Duclos prit un temps.

— De cette façon-là, mon pauvre monsieur, vous retrouverez votre musée comme avant. Tenez ; voulez-vous que je vous dise ? C'est d'y rester enfermé des heures à votre souhait qui vous a manqué trop !... ça vous a retourné, Monsieur Marat ; l'idée d'autre chose vous serait peut-être pas venue sans ça...

Marat courbait la tête.

— Que Monsieur ne dise pas qu'il est trop tard. Monsieur a besoin de son musée. Ça n'y vaut rien qu'il lui vienne à manquer... et la vie est assez longue pour qu'on ait le temps de faire bien des bêtises.

Marat se dressa.

— Tu as bien raison, la Duclos !... ça, c'est parler... eh ! bien, hein ! tu arrangeras ça, avec Francine... ah ! ah !... à la bonne heure !

Il déserta la cuisine, bredouillant quelques absurdités, inquiet de savoir si la Duclos possédait assez d'esprit pour mesurer sa défaite en en savourant le comique profond. La femme de charge suivait un mode mental plus direct. Elle se contentait de penser :

— Vrai, j'ai touché juste. Il semble plus content de retrouver son capharnaum à lui tout seul que d'avoir ma Francine dans son lit toutes les nuits, avec ma permission. C'est donc pas un mauvais homme. Avec Monsieur Marat ça ne pouvait pas être rien que de la grosse débauche... Quand même, c'est un malheur. T'auras de l'ouvrage, Duclos, si tu veux parer à tout !...

La servante ne fit pas attendre son maître. Sa certitude d'assurer, de défendre l'hygiène domestique, donnait à la vieille femme dolente une énergie, un courage de servante de quinze ans. Marat

put reprendre possession du Musée au sortir de la chambre unique où s'était docilement livrée Francine qu'il avait prise.

Jamais le Musée ne lui parut si beau, si riche. Il y fit une orgie de tabac, de fumée et de jurons enthousiastes, accroupi parmi ses chères collections déballées, arrachées dans la fièvre, des coffres et des placards.

Ça avait besoin d'air !

Il en modifia le classement, d'après un système un peu plus arbitraire que le premier ; il en rectifia l'inventaire en vue de dresser un catalogue plus parfait.

Parfois, du Musée, de la pièce démeublée où sa voix retentissait, Marat hêlait Francine. Il avait, de temps à autre, malgré son goût ancien de ses solitudes, un besoin vif de se confier, de justifier son émerveillement en l'offrant en partage à quelque complaisant. Or, mieux valait ne pas convier encore à la maison ce pauvre Tabouret. Plus tard, on aviserait. Céline suffisait. Et puis Marat ne pouvait plus se passer de Francine. S'absentait-elle un quart d'heure ? il souffrait. Qu'elle s'en fût au Rouveau rendre visite à la marquise, sa journée était alors gâchée.

Dans le Musée, parmi les pièces de choix du trésor, il caressait, il calinait et, même, il lutinait par jeu la petite maîtresse, comme s'il avait encore à la surprendre, à la réduire. Il devenait un autre homme. Au fait, se métamorphosait-il tout de bon ? Un érotisme d'une certaine qualité était bel et bien parure de sa chimère et faisait décidément partie de sa tradition.

En petite toilette de chambre, et semblable ainsi avec sa blouse flottante et son jupon court, à une fraîche citoyenne de l'Age d'Or, Francine, un matin, s'intéressait plus que de coutume à la montre magnifique que lui faisait l'entrepreneur pour ce qu'il avait déplié de belles soies, de riches moires dont elle eut si aisément trouvé l'emploi. Des chiffons agaçant à la fois les yeux et les doigts impatients, des babioles encore agréables à transformer ; ce toquet d'élève à l'École de Mars, par exemple, dont Marat coiffait Francine, par jeu, et dont la forme la ravissait. Il n'y avait qu'à se donner la peine agréable de le recouvrir d'un lambeau de la soie, miraculeusement fraîche, de cette bannière disputée dans un affreux combat de rues, entre frères.

Loquace, le verbe alerte, le geste rapide, Marat poète étalait, entassait devant Francine, toute au regret du petit chapeau, des drapeaux brodés de mots en guirlandes dorées, véritables incantations ; des écharpes, des bonnets phrygiens !... et des bonnets brodés piqués de la cocarde citoyenne ; un habit de général, pesant d'or ; des couronnes civiques. Alors joyeux, sournoisement, il la culbutait d'une bourrade au milieu de tout. Et Francine, pas fâchée, allait rouler sur la soie d'un drapeau, ses petits pieds déchaussés par la cabriole, droits vers le ciel, ses jupons envolés, troussés en forme d'abat-jour et pas trop vite rabattus sur des lingeries plus secrètes, mousseline et dentelle modestes, mais brèves, à la mode de 1914, et dont — il y avait si peu de semaines ! — s'était alarmé la farouche pudeur de Marat, à les découvrir, petit tas de légères choses sans vie, au creux de la boîte à ouvrage, en pénétrant, clandestinement, dans le musée chéri quand c'était encore la chambre de Francine.

Parfaitement ; c'était dans la tradition. L'Histoire avait fait le compte des cotillons en guirlande autour de la Guillotine. Il faut confesser que Marat se complut un instant en un buisson de pensées analogues. Au contraire, il n'éprouvait rien qui ressemblât à de la satisfaction sensuelle devant la vision resurgie de ce matin fatal qu'il avait été, sans mauvais dessein, surprendre Francine endormie à côté de la grasse Céline. Le matin de l'exécution de Farigou.

Marat compta les mois ; il compta les jours.

Ce matin de brouillard sanglant, quels avaient donc été les vrais sentiments de Marat ? Il n'avait pas désiré Francine à l'abandon ; c'est la vénusté abondante de Céline qui peuplait alors son imagination des visions gaillardes des grandes années du carnaval civique. Plus tard, avant le repas en commun, quand les Hussards de la Guillotine mettaient à peine pied à terre, Francine avait chanté, de bon cœur. Marat, à ce moment, ne la haïssait-il pas ? Sentait-il pas son cœur gonflé de mépris ?

Maintenant, son plaisir se trouvait gâté, jusqu'à ce qu'il plut à Francine, ou à son démon, de revigorer l'amour ou la paillardise vulgaire du pauvre bonhomme, inapte à en décider, et que désormais le repos devait fuir.

Livrée à Marat, Francine se connût vraiment maîtresse de son destin. Elle excella, dirigeant la Duclos lui vouant un culte, dans le gouvernement domestique. La maison fut sa maison ; le bien, son bien. Dans le calme bourgeois des après-midi, tandis que le citoyen vaquait à ses affaires, Francine évaluait posément sa richesse en linge, en bagatelles, en étoffes non apprêtées, tandis que Céline, la paresseuse, assise sur un coin de table lui contait ses amours avec Tabouret, sans passer sous silence son caprice, le beau Pélissier.

A peine Francine accordait-elle un surcroît d'attention à cette dernière leçon ; la notion de la satiété vaincue par la diversité.

A tenter de lui donner aussi tels conseils de prudence, Céline admirait de trouver en Francine une fille si secrète et si avisée devant que l'expérience lui eut rien enseigné.

Obéissante, allant au devant des ordres et des désirs de son petit dieu blond, la Duclos familière préparait de fins goûters aux deux amies.

— Laissez-là votre ouvrage, mes filles, vous êtes servies.

C'étaient de bonnes journées.

A vouloir faire bavarder Céline, Pélissier perdait son temps. Le brigadier recevait un lointain avertissement de quelque chose d'assez nouveau chez l'entrepreneur. Pélissier enrageait, après lui-même. « Si je n'avais pas ça, se disait-il en regardant ses manches galonnées, elle me dirait ! J'ai perdu la main. » Il en vint à admettre qu'il n'avait eu que de faux, que d'absurdes soupçons. Et à quoi bon se casser la tête ? Comme il le confiait un jour à l'un de ces messieurs rencontré sur la route et lui faisant l'amitié d'un bout de conversation, — le Dr Ode, parbleu ! puisque c'était encore des femmes que l'on parlait :

— ... Y'a pas qu'à Paris ; on en voit aussi des drôles de choses, en province ! On regarde, on écoute, on se fait ses réflexions. S'pas ?... J'en ai remarqué des bergères, des petites poules ou de la riche volaille, qu'avaient les foies d'avouer leur homme, rapport au monde. Je vous parle de celui d'homme qu'elles s'étaient choisi d'autor'. Moi je dis que si franc que ça soye dans les débuts, et malgré qu'elles aient eu le gars dans la peau, des béguins camouflés

comme ça, c'est forcé que ça tourne à la mie. On ne peut rien contre.

« Suivez-moi bien ; si c'est une vraie rombière qu'a du sang, et pas rien qu'un carton, le jour s'amène qu'il faut qu'a montre son homme. Mais c'est le premier qu'est fait, vous entendez ? C'est un autre, un nouveau qu'en profite quand la gerce s'affranchit. Ça peut aller jusqu'à la faire changer de monde. A grimpe au-dessus comme aussi bien qu'a tombe à rien. Seulement, alors, c'est rare si son second existe devant elle et des deux c'est encore lui qu'est le plus fait. A moins d'un gars à la redresse. Ça s'est vu, même chez les types en or, et en province ! »

A quelques incidentes près, Chamfort l'avait dit avant Pélissier ; presque aussi cynique, bien qu'avec plus d'apprêts et moins d'illustrations irrévocables.

Caressant sa belle barbe médicale, oubliant les soucis dont l'encombrait l'inquiète amitié, Ode savourait le trait en philosophe et le jargon, l'argot, le jobelin, en philologue.

CHAPITRE II

MONSEIGNEUR

Au palais archiépiscopal, l'ancien hôtel Talloire cédé au prélat depuis la séparation par une dévote, pourtant moins riche et moins dévote que Mlle Ricouart de la Fressure, l'évêque de Château-Briard, Mgr Amable, lisait l'*Humanité*. Mgr Amable ressemble à Fénelon ; à un petit-neveu de Fénelon qu'un costume de conseiller d'ambassade ou un uniforme de chef d'escadrons eut aussi bien habillé que la simare. Mgr Amable repoussa doucement l'organe officiel du Parti socialiste sur ce bureau qu'avait couvert de sa maigreur agitée M. le duc de Talloire, lorsqu'il écrivait, aux environs de 1876, le grand ouvrage décidant de l'attitude de tant de familles françaises, et qui conduisit M. de Talloire à Rome. A Rome où le gentilhomme sut prendre une part utile à la politique vaticane. A-t-on si vite oublié le grand ouvrage : *De la Démocratie et de la nécessité de la servir*? Mgr Amable vivait en santé dans l'air un peu mesuré qu'avait respiré le duc de Talloire.

L'évêque, d'un geste familier, posa sur la feuille rouge sa main bien à plat, avec un tremblement decrescendo des doigts aux ongles soignés, sauf celui du pouce que Monseigneur rongeait vilainement depuis le séminaire.

— Ce monsieur Sixte-Quenin a un bien beau talent !... Il a un bien beau talent et j'aime ce nom de Sixte-Quenin presque papal... Qu'en pensez-vous, Fux ?

Le chanoine Fux ne se pressa pas de répondre. Strasbourgeois, il eut pu être aussi bien vigneron à Kehl que marchand de *Delica-*

tessen, place du Corbeau, rue de la Mésange ou de la Nuée-Bleue. Le chanoine Fux paraissait copié sur le modèle de quelque Donateur tels qu'en peignirent les primitifs de Cologne. Quelque chose gâtait ce beau visage bien plein et sa noblesse bonhomme ; peut-être le dépit d'un qui, parti ambitieux de Strasbourg, fils d'un pauvre officier des Domaines, tué devant Bitche, n'avait réussi qu'à Château-Briard, sans franchir les soixante kilomètres qui le séparaient de la capitale.

Mgr Amable accordait son indulgence à la surdité accréditée du chanoine.

— Fux, je vous demande ce que vous pensez du beau talent de M. Sixte-Quenin.

Fux déchaussa son nez fort des lunettes rondes et répondit, enfin :

— Sans doute, Monseigneur, sans doute. Pourtant il n'a ni la verve incisive, ni la forte documentation de feu Léo Taxil et je lui dénie encore cette rondeur qui fit la fortune du bon Alphonse Humbert, père immortel de Boquillon.

— Je crois M. Sixte-Quenin meilleur politique et je ne lui vois au Parlement d'autre rival que son ami et, si j'ose dire, correligionnaire, M. Compère-Morel, qu'estime et soutient Mgr d'Uzès. Le comte d'Embrun maintient-il sa candidature ?

— Il la maintient, Monseigneur.

— Souvenez-vous, Fux, que M. d'Embrun élu c'est, avant six mois, le pèlerinage de Notre-Dame-des-Bois interdit et la grotte miraculeuse de Dieu-Fontaine fermée à jamais ; cette grotte !... Ce qu'on en ferait si les catholiques comprenaient leur devoir et si les capitaux français se faisaient moins lourds à remuer !... Lourdes est si loin !... Attachons-nous un membre influent du Conseil d'administration de l'Est et, avec un bon rapide régulier et quelques trains de plaisir, l'affaire est lancée. Porter M. d'Embrun à la Chambre, c'est consommer la ruine de Dieu-Fontaine, et, je le maintiens, avant six mois.

— Avant six mois, Monseigneur, nous aurons eu la guerre.

L'évêque n'accueillit pas cette prophétie comme le chanoine s'y pouvait attendre. Mgr Amable remua des papiers sur le beau bureau de feu M. de Talloire et dit :

— A propos, Fux, connaissez-vous un garçon un peu déluré, mais sûr, propre à remettre un filet à la *Sentinelle*, le journal de Chevance ?

— J'y penserai, Monseigneur.

— Voici. C'est dans le ton du journal, et tout à fait amusant ; un choix d'aphorismes, scandaleusement anarchistes ! que M. Barrès n'a pas cru devoir rayer de l'édition définitive de ses œuvres.

— Ah ! Monseigneur, c'est une bien funeste méthode que celle qui consiste à d'abord faire table rase de toutes choses sous prétexte de fonder avec plus d'assurance. Sans doute, les esprits privilégiés parviennent à reconstruire un monument agréable et solide, mais les mauvais lecteurs qui sont légion ne sont flattés par rien que par cette licence de démolir qu'on leur a si imprudemment octroyée.

— Vous croyez beaucoup à la guerre, Fux ?

— J'y crois assez, Monseigneur, et si j'en doutais trop, mon beau-frère, le vidame von Berlichingen, de l'évêché de Cologne, capitaine aux uhlans de Düsseldorf, serait là, avec ses lettres de six pages, d'une franchise si prussienne, pour m'en persuader à l'occasion.

— Eh bien, Fux, ce sera la revanche ! J'imagine que vous relisez une fois de plus votre Erkmann-Chatrian qui vous fait négliger le bréviaire.

— Oh ! Monseigneur !... d'ailleurs Erkmann et Chatrian insistent assez sur les horreurs de la guerre.

— Oui, elle sera terrible.

— Ce sera la guerre des peuples et chacun sera soldat.

— Les prêtres eux-mêmes porteront les armes... quelle abomination ! Au fait, mon bon Fux, vous n'êtes plus d'âge mobilisable ?

— Si fait, Monseigneur, classe 89, réserve de l'armée territoriale ; j'ai ma place marquée à la garde du dépôt des machines de Pagny-sur-Moselle... J'aime que cela amuse assez Votre Grandeur pour la faire sourire.

— Je souris... mais nous saurons vous retenir, mon bon Fux.

— Je ne le sollicite pas de la bonté de Monseigneur.

— Tenez-vous tant que cela, Fux, à tuer de vos mains Mon-

sieur votre beau-frère le vidame de Berlichingen s'il s'avise, à la tête de son escadron, de vouloir enlever vos locomotives ?

— Le vidame est un ivrogne qui, lorsqu'il a trop bu de cet affreux champagne allemand fait avec du poiré du Perche, donne à ma pauvre sœur des coups de cravache. Je compare ma sœur Elisabeth Fux, strasbourgeoise, à l'Alsace entière sous la botte du vainqueur.

— L'allégorie directe n'est pas mauvaise. Mais, dites-moi, Fux, Madame votre sœur est, j'imagine, fidèle à son époux prussien et sans doute l'a-t-elle aimé.

— Elle ne l'a pas aimé, Monseigneur ; mais il ne se trouvait plus à Strasbourg de beaux officiers français pour demander la main d'Élisabeth, la dernière fille d'une vieille famille militaire. Et puis, la nécessité de soutenir un bon rang survivait à la défaite. Les intérêts inéluctables, Monseigneur !...

— J'entends. En outre, le vidame a fait à madame votre sœur des enfants vigoureux.

— Monseigneur ne réussit, en me tourmentant par amitié, rien qu'à renforcer mon allégorie. J'ajouterai que les enfants du Prussien ne sont pas aussi vigoureux que le croit Monseigneur. Henri est épileptique, conséquence de l'ivrognerie de mon beau frère Luitpold ; le moins prussien, Herman, un gentil enfant tendre et rêveur, pousse le rhénanisme jusqu'à être somnambule, prenant pour un fleuve le lac du clair de lune et s'en allant chercher la Loreley sur les toits. On le destine à la carrière des lettres, qu'on dit en Allemagne lucrative lorsqu'elle engage à la corruption. Ludwig a des polypes dans le nez, tare essentiellement juive, conséquence d'imprudentes alliances berlinoises des Berlichingen, gros actionnaires du *Berliner Tageblatt*. Siegfried fera vraisemblablement un grenadier splendide, mais à douze ans il pisse encore au lit et, méritant cent fois par jour le fouet, c'est lui qui rosse sa bonne, la grosse Gerda, pour quoi son père charmé le comble de pfennigs qu'il convertit en pumpernickels.

— Oh ! Fux !... une guerre entreprise contre un tel peuple ne serait pas bénie de Dieu ?... Pourtant, ne sauriez-vous m'apprendre par où se manifeste en Henri, Ludwig, Herman et Siegfried, l'âme française de Madame votre sœur ?

— Henri, Ludwig, Herman et Siegfried sont bien jeunes !... Laissons Henri dont les médecins militaires ne voudront pas et attendons la réponse du lunatique — ou du lunaire, je ne sais trop comment dire — Herman, lorsque le Maüser au poing, au coin d'un bois, il verra venir à lui un des petits soldats de Longwy où, par deux fois, il passa ses vacances chez ma sœur Odile, celle qui est mariée au commissaire spécial.

— Fux, vous vous abusez sur votre résistance physique et sur la nécessité qu'il y a à ce que vous alliez coucher sur la paille des hangars de Pagny-sur-Moselle, allongé à côté d'hommes pitoyables mais grossiers et dont le sommeil même est plein de ces jurons affreux qui sont autant de blasphèmes. J'imagine qu'il ne me sera pas malaisé de vous conserver au diocèse où les tâches utiles ne manqueront pas. Ceci dit, et à y bien réfléchir, je ne crois pas tellement que la mobilisation des prêtres — dont se réjouira tant, et si naïvement, le bon M. Sixte-Quenin ! — et qui demeure condamnable — soit à ce point pour nous un sujet de tristesse. L'Église y peut, y doit gagner ! J'aperçois là même une raison de plus de soutenir les adversaires de nos amis imprudents.

— Monseigneur serait-il pas bien satisfait, plutôt que donner son agrément à Gaston Coste, le radical adversaire de M. d'Embrun, d'accorder, plus ou moins directement, sa faveur à une candidature tierce ?

— Fux, qu'appelez-vous une candidature tierce ?

— M. du Hocqueton, le châtelain du Rouveau, se présente avec un programme singulier.

— Ah ! Fux, que vous êtes donc lent, mon ami, et pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt ?

— N'avais-je pas à satisfaire d'abord aux curiosités de Monseigneur !

— Eh Fux, je n'ai d'autre curiosité que celle-là ! Quel est ce programme de M. du Hocqueton, que vous dites singulier ?

— Il est tout entier dans une phrase admirable d'un manifeste qu'il prépare. Je croyais le marquis tout occupé de chiens et de chevaux et je ne lui soupçonnais ni tant d'habileté à s'exprimer, ni la lecture assez étendue qu'une telle aisance suppose. J'ai eu connaissance du manifeste et de la phrase en question par Médard,

cet ouvrier typographe de Chevance, dont nous avons arrangé une assez vilaine affaire d'impression clandestine d'obscénités, quand il était à son compte, rue des Francs-Archers. Monseigneur se souvient qu'il eut la bonté d'ouvrir à son fils, le petit Achille, les portes du séminaire ?

— La phrase, Fux, la phrase.

— La voici, Monseigneur : « Les socialistes ne sauraient prétendre au monopole du Socialisme ! »

— Les socialistes... répétez, Fux.

— Les socialistes ne sauraient prétendre au monopole du Socialisme.

— Les socialistes ne sauraient... c'est admirable !... c'est génial ! ... qu'en pensez-vous, mon bon Fux ?

— Je ne doutais pas que Monseigneur serait frappé de la justesse de l'argument, et de sa nouveauté.

— C'est incisif !

— Et convaincant !

— Au premier chef !... et savez-vous quelque chose d'autre de son programme ?

— En substance, Monseigneur. Au cours des réunions publiques M. du Hocqueton se propose de soutenir cette thèse hardie : les républicains au pouvoir, fils des hommes qui firent la Révolution à leur profit, ne peuvent pas être les amis du peuple pour cette raison qu'ils ont fait des immortels principes quelque chose de fixe, et qui plus est : un instrument d'arrêt contre l'élan du peuple. Condamnant les meneurs révolutionnaires, destructeurs impuissants à réaliser, pressés de déposséder les uns sans satisfaire les autres par un partage assez avantageux, il oppose aux premiers, doctrinaires égoïstes, installés sur un plan fixe, les privilégiés animés de sentiments généreux, nobles ou roturiers mais unis par l'identité des privilèges, et de la sorte les aristocrates du jour, résolus à aller de l'avant quand s'immobilisent les hoirs de la Révolution. Bref, ce candidat original qui a le don des phrases...

— ... incisives.

— ... résume sa pensée en ces mots : « La nuit du quatre août n'a pas duré assez longtemps ! »

— Mais il est élu d'avance !

— Monseigneur le soutient ? Je m'en réjouis.

— Comment les privilégiés oseraient-ils nier cette générosité qu'il leur suppose et qui est la meilleure assurance contre d'affreux excès !

— Et quelle espérance il apporte à nos laborieuses populations, trop clairvoyantes pour ne pas reculer devant les risques immenses d'une révolution !

— Dites-moi, Fux, le marquis entrevoit-il la guerre avec les Allemands et a-t-il exprimé quelque opinion sur cette redoutable conflagration ?

— Patriote, M. du Hocqueton ne l'est pas à la façon de ce Barrès, intellectuel assez inhumain, désormais à la tête de ligueurs turbulents et simplistes, ancien anarchiste mondain, parfois encanaillé aux tavernes, et dont Votre Grandeur a bien raison de se défier. M. du Hocqueton parle net et il parle sans vergogne aux appétits que méprisent les rêveurs dangereux. « Défendez, dit-il aux soldats-citoyens, défendez la terre qui est votre bien, qui vous est une promesse d'aisance ; la terre que vous aurez un jour, la terre que nous vous livrerons, lopin par lopin, et par une série d'accords qui cimenteront la fraternité républicaine ! »

— Fux, j'aurai avec M. d'Embrun une conversation particulière et définitive. Quant à Gaston Coste, laissons-lui encore ses espérances. Il dispose, je crois, du *Suffrage Universel* ? N'engageons aucune polémique. La politique de diversion a parfois donné d'assez heureux résultats. Dites-moi, Fux, est-ce que le marquis n'a pas commencé d'assurer sa popularité en se liant avec cet étonnant bonhomme, le roi de Château-Briard au nom affreux de Marat, cet extraordinaire entrepreneur d'illuminations qui a recueilli la petite Francine ?

— C'est exact, Monseigneur. Toutefois, je ne saurais dire encore si le bonhomme Marat sera pour M. de Hocqueton un auxiliaire dévoué, s'il lui est acquis. L'entrepreneur d'illuminations peut beaucoup. Monseigneur lui donnait du roi pour plaisanter ; c'est ma foi vrai, au regard d'une grande part de la population. Mauvaise affaire pour notre candidat si Marat se détermine contre lui.

— Où en sont-ils de leurs relations ?

— Le marquis n'est entré en rapports avec l'entrepreneur qu'à

l'occasion de ce feu d'artifice chinois dont on a tant parlé. M. du Hocqueton fut même blâmé par certains d'avoir fait tirer ce feu d'artifice sur les lieux mêmes où trouva la mort M. de Frene.

— L'amant de la marquise ?

Le chanoine Fux soupira et joignit les mains, les doigts noués.

— Singulière, est en effet, cette mélancolie dont souffre la marquise depuis la mort violente de ce jeune homme. Je disais, Monseigneur, qu'il est malaisé de préjuger de l'attitude du père Marat à l'égard de M. du Hocqueton. Ce Marat parait jouir d'un gros bon sens et n'en est pas moins un vieux fou, un idolâtre de la Révolution, littéralement, et qui en conserve — je rougirais de dire avec piété, mais de quel mot user ? — les reliques les plus douteuses. N'est-il pas à craindre que notre candidat l'irrite par son essence et ses façons aristocrates ?

— Et la petite Francine ?

— Marat, son sauveur, s'est longtemps montré digne de sa mission, digne du bienfait céleste qui permit à ce mécréant de sauver, et doublement, la victime du chemineau Farigou et de la prostituée bohémienne ; digne de la confiance des autorités laïques. Hélas ! quelle imprudence qu'abandonner une enfant à demi-sauvage à la tutelle d'un célibataire encore vigoureux et privé des lumières de la religion !

— Il couche avec elle ?

— Oh ! Monseigneur ; on le dit, mais, moi, je n'aurais jamais osé le dire aussi catégoriquement à Votre Grandeur.

— Fux, est-ce que la petite Francine n'est pas très amicalement accueillie au château par la marquise ?

— C'est un fait, Monseigneur.

— Qui est le confesseur de la marquise ? Est-ce Combanel ?

— Non, Monseigneur ; c'est l'abbé Audibert, le second vicaire, desservant de la petite chapelle du hameau de Dompierre, proche du Rouveau. Une âme très ferme, Monseigneur, mais pas très souple.

— Je sais. Audibert est un imbécile. Peu importe. Nous aviserons. Dites-moi, Fux ; cette petite Francine est-elle demeurée aussi sauvage que vous tendriez à le laisser croire ?

— Hélas ! non. L'enfant est devenue coquette. Elle subit de

pernicieuses influences, outre l'horrible abus de son tuteur. Une certaine Céline, la nièce du capitaine Pajou, la plus effrontée coureuse, est son amie. Je laisse à deviner à Monseigneur les détestables effets de cette compagnie.

— J'entends, et, d'autre part, la bonne marquise elle-même fût une grande pécheresse.

— Oh ! Monseigneur ! pouvez-vous...

— Je ne les compare pas, mon ami. Tout de même, Fux, vous vous laissez trop aisément éblouir par la naissance.

— Je suis le fils d'un pauvre officier forestier sans fortune, et...

— Assez ! ordonna sèchement, d'une voix pâle, Mgr Amable, à vingt ans Hilaire-Hédouin-Amable de la Mongerie, attaché d'ambassade à Madrid.

Il se leva...

— Tenez-moi strictement au courant des faits et gestes de ce petit... et de ce grand monde, si vous y tenez, mon pauvre Fux. Ne pensez pas trop à la guerre avant les élections. Vous manderez Médard ; j'ai à l'entretenir de son fils ; vous inviterez aussi l'abbé Audibert à servir ma messe, dimanche matin.

Quelques jours plus tard, Mgr Amable, en promenade, achetait ostensiblement à un crieur *la République honnête*, la feuille bi-hebdomadaire lancée par M. du Hocqueton et qu'imprimait Chevance sans craindre de faire tort à sa *Sentinelle*.

Un soir, après le salut, comme sa voiture découverte fendait un groupe animé de citoyens, l'évêque inclinait légèrement son buste élancé et bénissait d'un geste rapide, dont la majesté se tempérait de cordialité familière, un jeune homme de tenue négligée, à la cravate trop verte, coiffé d'une casquette à carreaux noirs et blancs trop larges, et qui criait plus fort que les autres, en grasseyant laborieusement :

— Vive la République honnête !

C'était La Couleuvre, le seul souteneur professionnel de la petite ville à qui, on s'en souvient, Pélissier avait rendu un signalé service en des circonstances délicates.

Un autre soir, Mgr Amable reconduisait M. du Hocqueton jusqu'à cet escalier dérobé d'où l'on pouvait quitter l'évêché par le jardin. M. d'Embrun attendait dans le salon d'honneur. Le prélat

avait passé familièrement le bras sous celui du marquis. Tout en parlant, il jouait avec la belle soie frangée de sa large ceinture bien à plat sur l'abdomen sans embonpoint. Mgr Amable, selon sa coutume, regardait au-dessus de soi en parlant :

— J'aime beaucoup ce gentil garçon à barbiche de chansonnier montmartrois qui dirige le *Tambour de la Brie*, qu'a fondé votre adversaire, M. d'Embrun et que soutient la *Ligue des Patriotes*.

Le marquis prit sur son souci électoral de s'amuser une seconde de la connaissance qu'avait l'évêque du style montmartrois. Le prélat poursuivait :

— Il n'est pas dangereux. La *Sentinelle* va publier ce qui alourdirait inutilement les colonnes de la *République honnête*. Un petit bachelier dont les journaux de Paris ont écarté les fantaisies un peu jeunettes, jaloux du succès facile que se fait dans les cafés le rédacteur en chef du *Tambour*, presque aussi jeune que lui, donne au journal de Chevance un choix des mots anarchistes de M. Barrès. Avez-vous pris garde que dans les livres de M. Barrès tous les pauvres, Mouchefrin, Racadot, Renaudin, tournent mal ? Il donne même aux pires d'affreux noms prédestinés qui leur seraient comme une excuse. Sans argent, pas de morale. Je sais que cela est souvent vrai. Mais trois mille livres de rentes mettent Sturel et ses amis à l'abri du mal. Quelle moralité ! Et quel artifice d'observation ! M. Barrès a aussi usé du mot flirt ramassé au *Café d'Harcourt*...

— Il connait aussi le d'*Harcourt !* pensa le marquis.

— ... et qui alors était d'argot. Je préfère l'argot brutal du brigadier Pélissier qu'on m'a dit être un ancien souteneur et dont le gouvernement qui le paie a fait un excellent gendarme. M. Barrès a flirté avec la plèbe, cette fille forte qui ne sait pas flirter, se donne avec violence et tue et meurt encore pour sa passion. M. Barrès confond. Il tient pour tout le peuple ce que le peuple fournit de partisans à un militaire d'imagerie. Soupçonne-t-il l'autre, le vrai et encore les couches secondes de ce peuple ? Ce camarade de ma jeunesse, demeuré gamin à cinquante ans quand déjà la neige me couronne, a écrit jadis certain *Noël* faubourien singulièrement révélateur. Descendant, et seulement jusqu'au tiers des marches, dans un caveau nocturne des Halles, il y mesure du regard le public et croit surprendre un magnifique congrès anarchiste quand c'est

une assemblée noceuse d'amis de Pélissier avant le repentir ; des voyous bien plus conservateurs que l'excellent gendarme. Fux, qui est de nos provinces captives, a reproché encore au benjamin de l'Académie, d'avoir dédaigné les fils des vignerons de la Moselle, le marinier du Rhin et le gamin strasbourgeois, durement soumis à l'ordre du junker, au profit du seul volontaire Herman, souffrant de toute son intelligence, noble en ses refus, mais que l'Allemagne presse d'acepter des grades, une chaise au Casino des officiers et une dignité auprès du Stathalter.

— J'aimerais, Monseigneur, à prendre la défense de ce bon Français et de ce grand artiste, si jeune ! vous l'avez noté ; mais comment faire perdre à Votre Grandeur le temps qu'elle veut bien donner à mon succès ?...

— Vous êtes sage, marquis. Revenons à notre vrai sujet, pour votre profit et aussi pour vous dissuader mieux d'une vaine apologie. M. Barrès a écrit une véridique et plaisante histoire de la Troisième République à travers Panama, qui a dépouillé tant de nos prêtres et le Boulangisme qui leur a valu le service obligatoire. Véridique et plaisante, mais avec une lacune qui fausse tout. L'abbé Audibert, un bon religieux dont le cœur l'emporte sur la méthode, m'a entretenu d'un homme qu'ont vit dans ce pays ; un coureur du genre Farigou. Un certain Rémy dit Tabac qui ne viole ni ne surine mais qui dynamiterait s'il n'a dynamité. Notre historien de décadence néglige trop la part, le rôle historique de Rémy dit Tabac ; l'anarchie de 92-93. Quel centenaire ! A dédaigner Rémy dit Tabac dont les fautes des radicaux panamistes et la maladresse, disons-le, le manque de franchise des patriotes aventuriers ont assuré l'accès à l'histoire, on risque trop de préparer son retour. Légitimes colères du peuple, Monsieur, en ce qu'elles traduisent cruellement des aspirations légitimes et de justes froissements, des déceptions d'amour. En tenir compte pour empêcher la violence, voilà un noble but. M. Barrès s'abuse pour s'être parfois satisfait de jouer le rôle d'un Rémy policé, d'un Rémy-Tabac de luxe.

— Monseigneur !

— Pour M. d'Embrun c'est tout simple. M. d'Embrun vertueux, qui ne fume pas. Quel thème pour la *République honnête !*

— J'y penserai, Monseigneur, et j'y penserai toujours en vous remerciant. Je voudrais...

M. du Hocqueton marquait de l'embarras. L'évêque l'encouragea, d'un regard bienveillant, plus franchement cordial que protecteur.

— Rémy dit Tabac... parbleu !... mais exigera-t-on de ma conscience au service de la Nation qu'elle fasse aussi une place à Farigou, plus bas que Rémy ?

— Jésus-Christ l'eut accueilli, Monsieur, et Dieu ne le raye pas du nombre de ses créatures. Mon cher Marquis, résumons-nous. Je ne suis pas révolutionnaire, mais je m'évertue à vivre en trop bon catholique pour céder aux séductions d'aucun mysticisme ennemi du réalisme, lequel est sain et, par conséquent, saint. Enfin, j'ai comme un dégoût insurmontable de toutes les maladresses. Allez, mon cher ami ; vous avez mieux que ma bénédiction qu'attend M. d'Embrun.

La candidature du Hocqueton eut pour effet de rendre au capitaine Pajou un peu plus que l'impétuosité de sa jeunesse quand, sous-lieutenant, porteur d'épaulette tout neuf sorti des rangs profonds de la piétaille, il s'alignait au jour naissant avec un de ses camarades du 86e de ligne, un beau fils de bonne maison qui lui reprochait de ne pas répugner assez à prêter son épée à l'exécution des Décrets. Le vieil officier retrouva des auditeurs autres que les Jacobins indulgents. Il apprit les discours, les manifestes et les affiches du marquis rouge et les articles de la *République honnête* et les récita si bien qu'il put bientôt se féliciter de provoquer des adhésions peu négligeables. M. du Hocqueton accepta d'être deux fois l'hôte du capitaine et rendit la politesse en offrant un bijou, ce dont la belle Céline manqua devenir folle de joie. Francine l'envia et fatigua Marat des éloges qu'elle fit du marquis. Dans le même moment, Céline au lit décidait Tabouret à chanter sur le mode héroïque la *République honnête*. A l'issue d'un repas étonnant qui réunissait autour de la même table Céline, le marquis, le capitaine et le jeune La Couleuvre (Il y manque Monseigneur ! pensa le cynique marquis), Tabouret fût chez Marat pour lui lire son nouveau chef-d'œuvre et lui faire, après Francine, l'apologie du marquis. Marat en fût ébranlé. Ode le décida tout à fait qui ne

demandait qu'à marcher et les Jacobins délibérèrent de soutenir la candidature du Hocqueton, aux applaudissement de Chevance pour qui c'était une bonne affaire. Les Jacobins, à l'issue de cette tenue extraordinaire, résolurent de faire porter une adresse au marquis et n'écoutèrent pas le plus terne d'entre eux, le médiocre Barberon, marchand grainetier, seul à contrarier Marat exigeant — prix de son adhésion — que la suscription de l'adresse fut ainsi rédigée : *Au Citoyen Hocqueton, Permanence du Comité de la République honnête, en ville.*

Le lendemain, c'est à Marat que le candidat plein d'espérances, et fondant sur cette dernière alliance les plus fermes certitudes, fut porter ses remerciements. L'entrepreneur d'illuminations était à Meaux où l'on mettait aux enchères, avec des Jeanne d'Arc de plâtre colorié et des Saint Antoine de Padoue à la tonsure couleur de rose, des bannières du Sacré-Cœur de la maison de l'*Aigle de Meaux*, en déconfiture. Il suffisait de découdre la soie du cœur ardent pour rajeunir d'une si belle occasion le matériel des fêtes laïques.

En l'absence de Marat et de la Duclos, occupée au lavoir, c'est Francine qui ouvrit la porte au marquis. Les visites du candidat à la petite maison de la rue des Arpents devinrent de plus en plus fréquentes, tandis que Francine s'émerveillait, suffisamment dépitée, d'un nouveau joyau aux doigts de Céline moins fins que les siens. Le marquis ne savait, en vérité, que faire, pour remercier Pajou de son zèle si heureux. Un soir, M. du Hocqueton quitta la maison de la rue des Arpents très rouge et juste assez vite pour pouvoir flâner aux environs de la gare, à l'heure que le train de Paris ramenait Marat qui avait été disputer à l'Hôtel des Ventes des pièces d'équipement et qui, victorieux, rapportait un *Casque d'Augereau*, à haut cimier et fourrures de panthère ; un *Talpak de Marceau* avec un galon serpentant comme une devise de mirliton ; un *Tambour* (par hasard authentique) *de la 32e demi-brigade* et un sabre d'honneur gravé de ces mots au poinçon : *Le citoillien Jérome Hilairet dit Brutus la laigué à sa ville nattale de Mondicourt en Artoi.*

Une semaine s'était écoulée et l'on touchait enfin à la veille des élections. Mgr Amable, qu'une scène très vive avec M. d'Embrun,

qu'on avait vu quitter l'évêché comme un égaré, laissait parfaitement calme, confiait à M. du Hocqueton, en lui glissant pour la *République honnête* un nouvel article du bachelier :

— J'ai beaucoup pensé à cette petite Francine. Les circonstances n'étaient sans doute pas favorables au renouvellement du miracle qui épargna, en un si grand péril, la virginité de sainte Agnès. Mais nous savons de quel prix Marie l'Égyptienne paya son passage. Petite fille de Bohême, l'enfant de l'ancienne reine des foires n'est-elle pas pour tout de bon une Francine l'Égyptienne ?... Est-ce que je m'abuse, mon cher marquis, lorsque j'imagine qu'il ne vous est pas tout à fait défendu de déterminer Francine à passer le seuil de sa paroisse ?... Songez-y, par amitié pour moi. Mais pas de hâte imprudente !... Après les élections, bien entendu. Le maître de l'éternité n'est jamais inquiet de son heure. Après les élections, marquis.

CHAPITRE III

POUR LA RÉPUBLIQUE

La parole de Monseigneur était la musique de son sourire.

— J'ai fait avec Fux pour comptable — cet ami fidèle ne compte pas toujours comme il faut, mais ses comptes sont rigoureux, et je m'entends aux probabilités — la somme des voix assurées. Vous serez élu, marquis. J'en réponds. Ne draînez-vous pas des ambitions ? Toutes les ambitions ? Vous transportez dans une aventure, si pratique bien que romanesque en ses apparences, le possibilisme des radicaux conservateurs d'il y a trente ans. Vous le transportez aux champs où fleurissent et croissent sans se détruire le pronunciamento et la révolution ; bleuets et pavots dont il vous reste à composer un bouquet harmonieux, c'est-à-dire inoffensif. Comprenez-vous, mon cher ?

Sans attendre de réponse, l'évêque fût donner un regard d'amour au petit Greco, très suspect, qu'il avait rapporté de Madrid en abandonnant la Carrière. Il reprit en revenant à son hôte :

— Hervé, celui du *Soleil !* rappelait un jour au journaliste Biron, cet anecdotier octogénaire qu'on appelait le Maréchal, le mot si fort d'un familier de M. le Comte de Paris. Jugeant d'un regard l'assemblée monarchiste de Versailles, ce profond politique dispersa d'un soupir les espoirs d'Orléans avec ceux de Chambord. Il dit alors le mot, le mot si fort : « Ça manque de gueux ! » Mon bon ami, votre succès est aux mains des gueux mal persuadés que le citoyen délégué du Parti socialiste les dotera mieux que d'une maigre gamelle communiste. Gaston Coste a fait son temps ;

M. d'Embrun ?... une ganache ! Allons, marquis, soyez optimiste ! Les gueux vous porteront chance. Ce vieux fou de Béranger, le bon marguiller hérétique, l'a chanté, chantons-le avec lui :

Les gueux, les gueux
Sont des gens heureux,
Vivent les gueux !

En chantant, Mgr Amable pirouettait sur ses talons d'une manière agréable, un bras levé portant la main fine inclinée comme un lys expirant, au col d'un vase d'autel. La soie de son costume crissait. Ce n'était plus Fénelon chu dans le pragmatisme, mais Mazarin pavanant au bruit des mousquetades.

Le peuple connaît bien mal ses maîtres.

Sa canne à pomme riche rudement logée sous l'aisselle et franchissant à rudes enjambées la distance qu'il y a de l'hôtel Talloire à la permanence de la rue de la Mission Marchand, le marquis tout à fait accoutumé à n'être que Georges du Hocqueton, *candidat républicain intégral*, va ruminant ainsi :

— Ce mannequin de soie !... avec ses phrases !... quel Jean-Foutre !... Jean-Foutre ou Cucu-la-Dragée ?... Son Greco est faux... on le met dedans comme on veut... et j'ai compté sur ça ?... Je passerai quand même ; le père d'Embrun... pauvre vieux !... le social est vendu à Coste et les fripouilleries de Coste sont vraiment trop récentes...

Des citoyens passent qui saluent le candidat. Le gentilhomme rouge leur rend la politesse en comptant les coups de chapeaux qu'il donne. Ainsi il en vient à substituer les chiffres aux idées, jusqu'au délire.

— Si le total des lettres du mot République fait un chiffre impair, je serai élu... dix !... M... ! Allons, c'est idiot ! Faut-il être abruti par ce métier de chien pour tomber dans la superstition !...

L'abbé Combanel l'a salué. Mais l'abbé Audibert a plongé dans son bréviaire, se refusant à voir le marquis en arrêt.

— Et pourtant il m'a vu... Ah ! salaud !... je te signalerai. Il faudra que la Couleuvre me dise si ça a voté ; si ça vote, ça doit être pour la Sociale...

A la permanence, La Couleuvre, le petit bachelier et Médard le

typo sont en fonctions, assistés de quatre citoyens bénévoles.

La Couleuvre annonce le marquis.

— Vive la République honnête !

Dans son zèle, le bachelier est parti en solo. Les autres reprennent après lui :

— Vive la République honnête !...

Le citoyen Hocqueton du geste les apaise, marquant encore combien il est touché.

— Merci, mes amis, merci.

A l'un des assistants bénévoles qui patauge dans son zèle :

— Il n'y a plus de marquis !... Il n'y a plus que votre serviteur !... Si vous le voulez, plus rien que l'ambassadeur de vos volontés auprès de la République.

— Honnête !

— Vous l'avez dit, citoyen.

Il pivote et :

— Médard.

— Monsieur le marqu... citoyen ?

— Ça va cette distribution de tracts ?

— A votre satisfaction, citoyen, et celle des pièces de quarante sous encore mieux ; demandez plutôt à La Couleuvre. Ah ! si vous serez acclamé après le scrutin, citoyen !... Les cannes de propagande aussi ç'a a été une riche idée avec *Vive la République honnête,* gravé dessus en pyrogravure... On n'en a plus à distribuer... même les embauchés de Gaston Coste qu'en voulaient !... Je comprends !... Heureusement qu'on connaît son monde... si vous pouvez en glisser un mot à Monseigneur... oh ! pas d'ambition !... Non. Ce que j'en fais c'est pour mon petit gars.

— Dites-moi, Médard... venez un peu, Médard.

— Monsieur le Marquis ?

Cette fois le candidat ne le reprend pas.

— Qu'est-ce qu'on m'apprend, Médard ?

— Oh !... oh !... si vous écoutez ce que vos adversaires vous racontent sur moi !... oh !... Monsieur le Marquis !...

— Pardon, pardon !... Je suis renseigné. Ne m'interrogez pas, mon ami. Médard, vous êtes un peu fripouille mais bon père, j'en conviens...

— Vous en convenez !

— Médard, si vous tenez vraiment à l'avenir de votre enfant...

— Moi ?... Et sa mère, donc !... Ah ! Monsieur le Marquis !... je voudrais que vous soyez là quand le gosse vient chez nous en vacances et que sa mère l'embrasse en l'appelant : « Mon petit curé mignon !... » Curé ? que j'y dis à la bourgeoise... C'est pas assez pour lui !... Évêque qu'il sera... ou au moins dans les bureaux du Pape, à Rome... Monseigneur !... comme Monseigneur !...

— C'est parler en excellent père. Oui. Eh bien, mon garçon, si vous ne voulez pas dire : Adieu tonsure, burette, crosse et cire vaticane et si, en outre, vous ne souhaitez pas que je vous donne du pied au... Suivez-moi bien Médard...

— Ah ! ben, si je m'attendais.

— Vous voudrez bien vous abstenir de liquider, à la faveur de la distribution de tracts, et au prix de soixante-quinze centimes l'une, ces brochures obscènes, contrefaçon deux fois malpropre d'un marquis dont je ne suis pas cousin, et dont l'impression clandestine est à l'origine de vos bonnes relations avec Monseigneur. Hein, Médard, comme tout s'enchaîne ?... Hein ?... Quoi ?... ça vous fait rire ?...

Non seulement Médard riait, sans bruit, mais il en larmoyait ; assez pour devoir s'essuyer le coin de l'œil du bout de sa blouse blanche toute neuve, après avoir enlevé ses lunettes vertes. La hideur d'une face de faux repenti apparut tout entière. Médard fut en ce moment assez ignoble pour que le marquis, fin connaisseur, s'y intéressa au point d'oublier son grief. Mais Médard ne songeait pas à se dérober. Il était de ces coquins d'avance convaincus que leur dernière infâmie est propre à leur valoir des éloges.

— Si vous voulez parler d'*Almanzor et Lisette*, je vais vous dire, et et c'est maintenant que vous allez rigoler. Quand j'ai été poursuivi pour cette blague de rien et que Monseigneur a eu la bonté de s'intéresser à moi, vu que le petit gars lui semblait un bon sujet, le Central n'a pas bien su perquisitionner chez moi. Il n'a remis à M. Ravageot que le premier tirage de la composition. Il m'en restait un mille caché dans le poulailler. C'est ce mille-là que j'ai refilé... Attendez !... dites rien encore !... Qu'est-ce que j'ai fait ?... Vaut mieux pas en parler à M. Chevance... j'ai tiré un béquet où

que j'explique que c'est à clé, comme on dit et qu'Almanzor... vous devinez pas ?... C'est le père d'Embrun !... Hein ? elle est bonne !

— Et... Lisette ?

— Lisette ?... Oh ! personne... des imaginations... on comprend comme on veut... dans ces cas-là le monde est assez porté à trouver le nom d'une personne qu'on aime pas ou qu'on a des raisons de lui en vouloir.

— Médard, je vous savais capable de presque tout... mais, franchement, je ne vous aurais pas cru aussi crapule.

— Quand même vous me devez des remerciements !

— Il vous en reste un troisième mille ?

— Je crois justement qu'il m'en reste un sur une armoire.

— Et il y aura peut-être ballotage... n'est-ce pas, mon bon Médard ?

— Sait-on jamais !

Le marquis prit cordialement le bras du traître expectant et, revenant avec lui au groupe devisant près de la fenêtre, il affecta d'articuler très haut :

— La lutte est âpre... impitoyable... j'en conviens... Vous vous dévouez à une cause délicate... pourtant, Médard, je vous conseille la modération... J'y tiens essentiellement, de la modération, messieurs !... Quoi ?

A la section de l'école des filles, boulevard Waldeck-Rousseau, en ce joli mai, les électeurs se succédaient à l'isoloir ; les uns amusés par la nouveauté de l'instrument civique, les autres pénétrés d'un aveugle respect. L'isoloir ajoutait du mystère au mystère de l'urne. On allait à la section comme à une messe laïque.

Sérieux, les joues enflammées par le rasoir, trois citoyens debout devant la longue table scolaire recouverte d'un drap de billard ; deux jaquettes et un veston gris de boulanger. Le Président recevait des électeurs l'enveloppe qu'un assesseur glissait dans l'urne, tandis que des amples profondeurs du veston gris montait une voix qui venait expirer sous de grosses moustaches blondes à la Skobeleff :

— Monsieur Pajou a voté !... Monsieur Grivaut a voté !... Monsieur Audibert a voté !...

Le confesseur de Francine s'en allait, titubant de timidité et saluant à la ronde. Des ouvriers de chez Petiton s'effaçaient devant lui. On n'avait pas chuchoté en vain que l'abbé Audibert pourrait bien voter pour la Sociale.

Le sacrifice se continuait :

— Monsieur Ode a voté !... Monsieur Halopel a voté !...

Tout un peuple se nourrissait de cette symbolique primitive dont les écarts de quelques électeurs en ribotte ne parvenaient pas à ruiner l'austère majesté.

Il y eut un pochard qui s'attarda. Skobeleff, maître boulanger, prit la peine de se déranger et surprit l'indécent personnage couvrant de déplorables grafitis les murs de toile de l'isoloir.

— Bougre de malappris !... il faudrait ne pas confondre !...

On expulsa ce mauvais citoyen.

— Monsieur Marat a voté !...

Les trois officiants s'inclinèrent ; oh ! à peine. Ce n'était rien qu'une indication de salut et sans aucune valeur mondaine ; un mouvement tout d'instinct, dont aucun n'aurait su se dispenser et qui à cause de cela ne bousculait point les rites, ne risquait pas de rompre le charme.

Marat était vraiment dans Château-Briard un personnage. Hors du *Club des Jacobins* et sur tous, l'entrepreneur d'illuminations maintenait le prestige du Président.

— Monsieur Marat a voté !...

Le vote du citoyen Marat revêtait une valeur singulière. Le mode censitaire lui eut au moins accordé trois voix. Marat se satisfaisait d'un bulletin unique et ce bulletin donnait la fièvre, une fièvre particulière, et contagieuse, à la main qui s'en saisissait.

La troisième République n'a peut-être rien réalisé de plus parfait sur son plan rationnel que le citoyen Marat, esclave de son délire et maître respecté.

Or, les plus subtils, dont la subtilité se traduisait en langage vulgaire, observèrent et décidèrent que l'entrepreneur n'avait pas « son air de tous les jours ».

Mais ce n'était pas un jour comme tous les jours. Eh bien, encore moins Marat avait-il son air des plus grands jours. Marat, accablé

d'on n'eut su quoi dire, se manifestait au-dessous de l'ordinaire des jours.

Les trois officiants s'en avisèrent après avoir salué d'un salut unanime le Président. C'est alors seulement que le mystère civique fut troublé d'un mystère d'une autre qualité ; mais rien qu'un instant. Des mains tendues haut présentaient les enveloppes closes ; d'autres mains posaient les cartes barrées d'un filet tricolore, sur le drap de billard.

— Monsieur Barberon a voté !...

L'acolyte répétait en inscrivant :

— Monsieur Barberon.

— Monsieur Chéri a voté !...

Ode et Halopel l'ayant précédé à l'urne attendaient l'entrepreneur, sur le seuil de l'école des filles, à l'abri des groupes polémiquant et des distributeurs de bulletins auxquels s'était joints Médard, les mains pleines de tracts gratuits et les poches bourrées du scandaleux roman d'*Almanzor et Lisette.* La Couleuvre aussi était là, à la tête d'une brigade de chenapans appliqués à souligner de manifestations appropriées l'entrée de chacun des fidèles se rendant à la salle de vote, portant sous l'aisselle gauche ou serrant à pleines mains les gourdins de propagande gravés au thermocautère : *Vive la République honnête !*

Le Dr Ode s'empara de Marat, littéralement.

— Mon vieux, qu'est-ce qui ne va pas ?... Tu as quelque chose, Président.

L'entrepreneur réussit à rire, sans trop de peine.

— Sacré docteur !... c'est de la manie professionnelle !... tu sais bien que tu n'obtiendras jamais ma clientèle... on n'en est pas moins bons amis.

— Alors... allons prendre l'apéritif, chez Halopel.

— Hé ! oui, Ode a bien dit. C'est moi qui paie. La tournée du patron ! Un jour d'élection ! Vous ne me la refuserez pas...

On ne se souvenait pas qu'Halopel eut de sa vie prononcé une phrase aussi longue. Il fallait que le Président lui apparut bien diminué et que, bon homme, il eut bien à cœur de secouer la mélancolie d'un vieux copain.

Marat refusa.

— Je ne peux pas... non, ça n'est pas possible... j'ai affaire... ce soir, après la proclamation du scrutin... ce soir, ce soir.

Il les laissa là. Ode et le cafetier le regardèrent s'éloigner. Non, vraiment, le Président n'avait pas la grande allure qu'on espérait en un tel dimanche. La nuit qu'on coupait le cou à cette canaille, à ce cochon de Farigou — ce salaud, ce satyre ! — Marat était tout secoué d'une émotion immense, pincé aux entrailles par la plus humaine pitié et tout ébloui des larges visions de la fière époque ! Pourtant qu'il était grand cette nuit-là ! Combien à tous les yeux il était pleinement le Président !

De conserve, Halopel et le docteur s'éloignèrent à leur tour.

— Qu'est-ce qui se passe... selon vous ? demanda le patron du *Café de la Comédie* en penchant, pliant, sa grande carcasse sèche sur la stature plus basse et replète du médecin accablé de soupçons.

Ode s'arrêta, fixant la pointe de sa canne qu'il s'appliquait à enfoncer entre deux pavés — une belle canne de docteur, à gros bec en dent de morse ; non pas un sale gourdin de propagande — et, relevant brusquement la tête pour suivre l'effet de ses paroles dans le regard de son compagnon, solidement appuyé à la terre dans quoi sa belle canne pénétrait :

— A quoi sert-il, mon bon ami, de garder stupidement le silence sur ce qu'aucun de nous n'ignore ?... Je sais, on s'en tait par respect pour le Président et nous ne ferons certes rien pour provoquer les autres — Pajou, Chevance, Albert... tous enfin — à s'occuper d'un article qu'ils ont sagement, fraternellement, éloigné de nos propos communs... mais nous deux, mon vieux ?... nous deux, après ce que nous venons de voir ?

— Oui, il a une fichue mine !

— Ça doit s'expliquer... tout s'explique !

— Tout !... quoique...

— Il n'y a pas de quoique... Il couche avec la petite, n'est-ce pas ?

— Heu !...

— Il ne couche pas avec la petite ?...

— C'est probable... c'est très probable !...

— Allons donc ! ça ne se discute pas !... c'est aveuglant !... c'est criant !...

— Oui, c'est criant.

— Vous en convenez ?

— C'était fatal !

— Là n'est pas la question.

— Vous vous souvenez, Ode ?... votre molaire ?... Aï !

— Donc il couche avec Francine... Eh bien, je dis moi que ça n'est pas une bonne chose !...

— Vous croyez ?

— J'en suis convaincu.

— Ah ! dame... à son âge... c'est risqué !

— Quoi ?... Qu'est-ce qui est risqué ?... Vous allez dire encore une fois des sottises par timidité. C'est curieux, Halopel, comme vous êtes poltron devant votre propre pensée. Même quand vous ne parlez pas, je suis sûr que vous bafouillez, en dedans.

— C'est si risqué de se prononcer !

— Risqué !... risqué !... c'est une obsession !

— Selon vous... est-ce qu'il a... des regrets ?... des remords ?... Ah ! on ne sait pas !... ou est-ce qu'elle couche avec un autre, selon vous ?

Ode haussa les épaules et dégagea sa canne d'un geste violent, s'arrachant soi-même à la terre ferme. Les deux camarades s'éloignèrent, s'envolant aux régions supérieures de la spéculation.

A l'angle de la rue des Arpents, étroite et tortueuse, et de la rue Gouttière, plus droite et plus riante avec ses pavillons enveloppés de feuilles, il y a un terrain à vendre, entouré d'une barrière faite de claies qui servent de tuteurs à l'envahissante épine-vinette. Les polissons savent tous qu'on n'a pas besoin de pousser fort les claies pour pénétrer dans le champ stérile et aussi qu'à deux ou trois endroits on peut passer, à quatre pattes, entre les épines. Les matrones justicières aux ventres lyriques ont plus de peine à se glisser là ; elles y parviennent tout de même et il y a alors des idylles entamées qui s'achèvent trop vite en d'aigres châtiments. Admirable leçon ! Pourquoi faut-il que le sens s'en évanouisse si vite ?

C'est dans ce terrain, à l'abri de la haie d'épine-vinette, que s'introduisit l'entrepreneur d'illuminations.

Il avait vu Francine. Francine n'avait pas eu le temps de l'apercevoir. Francine bien coiffée à l'imitation de Céline ; Francine en

jolie robe ouvragée de mousseline azur, écourtée pour laisser voir de fines bottes mordorées offertes par la marquise. Francine descendait la rue des Arpents à petits pas, donnant la main à M. du Hocqueton ; ou plutôt, abandonnant à M. du Hocqueton cette main que le châtelain avait saisie.

Francine était-elle si profondément pervertie, mon pauvre Marat ? Non, si, précisément, ce matin, à l'heure du petit déjeuner, quand la gamine lapait son lait à la façon d'un chaton gourmand, et quand Marat engloutissait des tranches de bœuf froid, arrosées d'un coup de vin blanc, sous la présidence de la Duclos, leur complice pitoyable, l'entrepreneur s'était avisé d'un si grand trouble de la petite.

On eut dit qu'elle avait un secret, un secret que faisait lourd le regard de Marat.

Marat repoussait le plat, sa faim jugulée. Est-ce que la Duclos n'était pas, elle aussi, visitée d'un mauvais soupçon qui ne lui disait même pas : « Vous n'avez déjà plus d'appétit, Monsieur Marat ? » et qui enlevait le plat sans mot dire ?

Qu'aurait-elle pu trouver de consolant, de propre à ragaillardir son maître, la Duclos ! Du premier jour du double aveu, de confus tourments l'assaillaient et le pire, sans repos, sollicitait l'esprit de la vieille. Sûr que ça n'était pas bien ce qu'avait fait Monsienr Marat ! Et pourtant, il n'y avait pas meilleur que lui. Alors, est-ce qu'il ne fallait pas accuser rien qu'une espèce de fatalité ? Est-ce que — cette pensée atroce lui donnait à endurer plus que ses douleurs — est-ce que Francine, innocente ! Francine qui n'avait pas provoqué Monsieur Marat, était quand même la coupable... malgré elle... par cette espèce de fatalité ?

Au ciel où vont les misérables, les humiliés et les faibles d'esprit, la Duclos en pourra tout à l'aise discuter avec Farigou, le besacier buvant le vin de paix qu'elle lui verse et qu'il boit, à califourchon sur un escabeau, au centre d'une cuisine tiède, parée de cuivres étincelants, authentiques soleils. Quel dieu, quel ange ! osera les satisfaire d'une réponse qui ne veut plus d'aucune autre question ?

Marat avait saisi l'occasion de courir à la section de vote, l'occasion d'une activité bien précise, propice à dominer l'équivoque

de son angoisse. Mais c'était duperie que se vouloir duper de la sorte.

Francine l'inquiétait parce que, en face de lui, Francine était inquiète.

Le soupçon, peu à peu, devint son univers. Marat se nourrissait de ce soupçon, vivait de lui et il vivait au milieu de lui.

Maintenant il savait. Il avait vu. Francine avait un rendez-vous. Un rendez-vous avec son amant, M. du Hocqueton, le ci-devant ! M. du Hocqueton était l'amant de Francine.

Blotti dans son épine-vinette dont sa grosse gueule mâchait des feuilles. Marat, touché en pleine poitrine, abattu comme une bête, attendait que de savoir il échappa au moins à l'égarement. Il attendait de son chagrin, de son malheur sensible une manière de paix horrible que lui refusait l'angoisse première survivant à tout. C'est qu'il n'en savait pas encore reconnaître la vraie nature.

Francine et le marquis étaient enfin tout près de lui. En allongeant la jambe il eut pu facilement les faire trébucher, les jeter par terre tous les deux ensemble ; lui, le marquis, une patte cassée, remuant pour rien le ventre comme une bouée ; Francine, meurtrie, sa fraîche toilette gâtée, les jupes en l'air... oui, oui, les jupes en l'air ! Il eut regardé ça, Marat ! Il eut regardé ça un instant, avant d'écraser sous ses semelles ferrées ces deux canailles !

Il demeurait blotti, écoutant avec une avidité suicide.

— Je te dis non... pas dans la rue.

— Si... si... qué qu' ça fait ?... Hein ? Quoi ?... il n'y a personne...

Marat songea à se dresser. C'était trop tôt.

— Petite bête !... on devient vieille bête... je suis superstitieux, quoi !... j'ai compté combien de lettres... tiens, dans salaud il y a six lettres... six... pair... c'est bon. Je suis venu en répétant : salaud ! salaud ! salaud ! salaud !... tu sais, sur le pied gauche et sur le pied droit ?... Embrasse-moi dans la rue... midi va sonner... si tu m'embrasses je passe... midi, Francine !

— .....

— Oh !... tu verras... tu verras ce que je ferai de toi !... pa-

tience !... Hein ?... Quoi ?... il ne se méfie de rien du tout !... Hein ?... de quel droit ?... Moi, moi, j'ai... j'ai attendu comme un galopin... j'ai attendu... ah ! coquine, tu ne peux pas savoir !... j'ai eu mal... oui, tu m'as fait mal... j'ai pantelé !... j'ai... j'ai pantelé ! Tu ne sais pas ce que ça signifie ?... Tu t'en moquais !... J'ai souffert ça... moi ! moi, j'ai souffert ça... j'ai sou-ffert-ça... moi !... et lui ?... comment t'a-t-il prise ?... Hein ? comment t'a-t-il prise ?... Je t'ai fait du mal ?... Donne ta petite main.

Le buisson d'épine-vinette remua. Ils ne le voyaient pas.

— Patience... patience, mon petit fruit des bois...

Ah ! c'était donc ce nom qu'il lui donnait aux heures... le pauvre Marat n'avait jamais rien trouvé d'aussi joli. Qu'il avait été maladroit ! Ah ! qu'il était balourd ! C'était comme pour les bottines, les petits souliers... Avait-il jamais été capable de choisir quelque chose de digne d'elle ?

Marat, les oreilles sifflantes, ne percevait plus que des bribes, des miettes de paroles, et l'envie de surgir, de bondir, de fondre sur eux, ses terribles mains grandes ouvertes, l'abandonnait d'un seul coup.

— ... ma femme est très malade... oui, va demain la visiter si tu veux... ça n'est pas ce dont je voulais te parler... plus tard... Ah ! plus tard !... tu verras !...

« ... Hein ? Quoi ?... Lui ?... tu peux me croire, démon, il n'a jamais eu la caboche bien solide ton vieux maniaque de la Révolution, mais, nom de Dieu ! d'avoir couché avec la Déesse Raison, ça l'a rendu complètement fou !

— Qu'est-ce que tu cherches dans ta poche...

— Prends.

— ... *Almanzor et Lisette*... c'est joli ?... Le titre est gentil.

— C'est raide !... ne le montre pas surtout !... à Céline, si tu veux, mais que lui ne sache pas... parce que tu sais... c'est raide !...

Le couple passa.

Le quart après midi sonnait quand la Duclos ouvrit la porte de la maisonnette à un maître égaré, mais se dominant. La vieille redouta qu'en un jour si exceptionnel l'entrepreneur ne se fut trop attardé au café.

Marat eut un naïf orgueil de pouvoir articuler avec assez d'aisance pour ne rien livrer au soupçon de la vieille :

— Francine n'est pas là ?

— Francine est à la messe.

— A la messe ?

— Hé oui ; on le lui a conseillé au château, ça ne lui a pas déplu à cette petite... maintenant, je pense qu'elle y tient et on ne peut pas dire que ça soit mauvais. Vous n'y avez jamais fait d'opposition ; c'est-il vrai, Monsieur Marat ?

— C'est vrai, Duclos, c'est vrai.

— Elle ne tardera pas ; c'est pour la demi qu'elle m'a dit de tenir prêt le repas.

— Duclos, tu retireras mon couvert. Je déjeune chez Halopel, avec mes amis... tu comprends aujourd'hui...

Depuis qu'il parlait, la Duclos essayait de lire sur son visage, avec application, ainsi qu'elle lisait dans les livres en posant sur chaque lettre ses doigts rouges de cuisinière.

— Qu'est-ce que vous avez donc, Monsieur Marat ?

Son maître sursauta, arraché à ses rêveries, mais, hélas ! libéré de rien de tout ce qui faisait mauvais le songe.

— Ce que j'ai ?... Mais rien, Duclos ; rien du tout !... Que veux-tu que j'aie ?

Pour rire, à présent, il lui fallait faire un effort plus pénible que pour paraître de sang-froid. Pourtant il y parvint. Il y parvint mais fut bien impuissant à empêcher une goutte ardente, un rien de larme ! — de luire au coin de l'œil.

Résolue à ne pas tourmenter son maître en cet état où elle le voyait, la Duclos songea qu'il y avait bien longtemps que le spectacle désolant d'un homme, pleurant devant elle lui avait été donné. En 1867, parbleu ! Eh ! oui, aussi haut que ça dans sa mémoire. Alors c'était pour elle ; le jour que sa mère annonçait aux gens de leur village ses fiançailles avec Duclos. Seulement la Duclos ne savait plus se souvenir si ce grand gars pleurant en vrai dadais c'était Constant Bredin, le tonnelier, qui avait été se faire tuer en Afrique, ou Mathieu Corbeau, le maçon, qui était sergent de ville à Paris il n'y avait pas encore si longtemps.

Ce n'est pas rien que du pain qu'il n'y a pas assez pour tout

le monde. A peine s'accorde-t-on le droit terrible de choisir qu'on force, quelque part, une fontaine de larmes, ou de sang.

— Alors... allez... ces messieurs vont vous attendre.

Il ne partait pas.

— Duclos... tu ne sais rien ?

Il la regarda. La variété de ses surprises sculptait à la servante un masque d'hébétée. Non, celle-là n'était pas complice.

Il eut une difficulté infinie à murmurer, en lui saisissant les mains

— Ça va mal... j'ai du tourment...

— C'est à cause d'elle ?

— Oui, Duclos.

— Ça ne m'étonne pas.

Marat releva la tête, entendant mal le propos. Elle reprit :

— Je ne vous ai grondé ni l'un ni l'autre, mais il aurait mieux valu que ce qui est arrivé n'arrive pas... Elle est bien douce pourtant, bien mignonne... oui, je comprends ce qui vous tourmente ; c'est malaisé à dire mais j'y ai souvent pensé !

— Dis-moi...

— Non, une autre fois... si ça va plus mal, mon pauvre Monsieur. Allez... allez retrouver vos amis ; vous oublierez, dans le bruit !...

***

Des acclamations saluèrent l'entrée de Marat au *Café de la Comédie*. Des électeurs influents s'étaient joints aux Jacobins. Après le repas, quelqu'un de ces messieurs s'en allait aux nouvelles. Ce ne fut jamais le tour de Marat qui, le café pris avec les liqueurs, redevint celui qu'on craignait tant d'avoir perdu : le Président !

Pajou s'en ouvrit au Dr Ode.

— Qu'est-ce que vous chantiez donc ? Jamais il n'a été aussi fendant !

— Je conçois que vous en soyez frappé, répondit Ode, c'est à vous qu'il s'adresse de préférence. Il semble ne pas pouvoir se passer de vous.

— Vous en êtes jaloux ?

— Ah ! ça... non !

Un sourire vague se noya dans l'ample barbe du médecin.

Dès sept heures, la victoire de la candidature du Hocqueton ne fit plus question. On délibéra de la célébrer dignement.

Pajou eut une heureuse pensée.

— Je voudrais que Céline en soit. Je vais la chercher.

— Veux-tu passer rue des Arpents pour y prendre Francine ?...

Superbe en veston d'alpaga neuf et pantalon blanc, Pajou arrachait à la patère son képi terni.

— Au diable ! pensa le Dr Ode, j'aurai eu des visions.

Les Jacobins avaient depuis longtemps fait une place aux deux amies lorsque, précédé des sympathiques vociférations de la populace, le marquis, élu à une écrasante majorité, parut, poussé par le pâle La Couleuvre, le bachelier et Médard éméché.

Gaston Coste recueillait un nombre de voix ridicule et l'on se gaussait du père d'Embrun expédiant à ses amis de Paris ce télégramme lapidaire : « *Trahi par Action Libérale.* » Tout s'était accompli au mieux. A peine pouvait-on déplorer l'incident de la deuxième section, au Vieux-Chapitre ; des partisans résolus de Gaston Coste faisaient alliance avec les socialistes, arrachaient leurs gourdins symboliques à quelques vaillants recrutés par La Couleuvre pour les rosser avec leurs propres armes. C'était pour cela qu'on avait, d'urgence, rappelé Albert Grivaut à sa pharmacie.

Le nouveau député ne se dérobait à personne, serrant des mains, en aveugle.

Pajou dit à Céline :

— Embrasse-le !

On leur fit un succès.

Marat caressa le bras de Francine.

— Embrasse-le !...

Francine devint pourpre. Marat vit trembler les grosses joues du marquis. M. du Hocqueton ravala sa salive avant de dire :

— On n'en meurt pas, mademoiselle... et puis, ça n'est pas pour moi, n'est-ce pas ?... c'est...

— C'est pour la République ! hurla Pajou secouant ses bras immenses.

Par-dessus tous les rires tonna le rire du Président.

CHAPITRE IV

LE FANTOME SUR LA PLACE

Les paroles indulgentes de la Duclos l'accablaient comme un jugement de flétrissure. Pourtant la Duclos n'avait rien dit que de bon sens, sans en appeler d'aucun texte, d'aucune morale admise, d'aucune métaphysique. Marat ne savait pas si le remords l'emportait sur le dépit, s'il souffrait en amant jaloux ou en tuteur coupable. Il ne se trouvait même pas d'excuse à s'épouvanter de l'immense et confuse figure du destin ; cette figure dont une grimace dessinait la destinée de Francine. Francine la violée, fille de la prostituée des foires pleines de lumières violentes et de musiques canailles, la prostituée des bois pleins d'ombre et des cris assourdis des belles brutes innocentes, les bêtes. Francine, proie désignée de Farigou le gueux raisonneur, la brute sœur des brutes innocentes et idolâtre du Système métrique, l'hébété aux pieds noirs adorateur de l'Hygiène, soul de la mystique des Manuels Scolaires, ce loup fier de son Certificat d'Etudes et de son Certificat de bonne conduite militaire ; Francine, livrée à lui, Marat, d'avance promise en récompense et châtiment, en paiement de son absurde, de sa religieuse, de sa sublime obstination de collectionneur, la plus belle pièce, la merveille vivante de son Musée, la perle de son trésor ; Francine vendue par toutes les complicités humaines à M. du Hocqueton, aristocrate et tribun, l'ennemi du peuple et dont la double tradition lui ordonnait de se choisir une belle maîtresse, M. du Hocqueton qui avait traitreusement dirigé M. de Frene, l'amant de la marquise, vers ce tertre vert où le meilleur fusil tirait des lapins.

Marat s'avouait qu'il n'était pas même capable d'être benoîtement cocu à la façon de Pajou. Pajou savait et le vieil officier possédait un jonc, offert par un cercle d'anciens militaires, un jonc presque aussi beau que la canne du capitaine Renaut, et qui lui servait à sauver l'honneur en sauvant la face. Céline la luxurieuse se revanchait du fer à friser et la bataille les rendait à la paix, au plaisir ! Marat ne saurait pas battre Francine, et qui viendrait après Farigou, après Marat, après M. du Hocqueton ? Serait-ce Pélissier où La Couleuvre, héritier de ses talents ? Fallait-il craindre plus que cela, plus bas encore ? Et l'aimait-il encore, et l'aimant d'un amour augmenté de rancune, serait-il capable de feindre plus longtemps, de lui laisser ignorer qu'il savait ?

L'entrepreneur d'illuminations, courbé, les mains derrière le dos, jointes et fébriles, avançait lentement sur la route, sous une de ces averses impitoyables qui pouvaient, la pensée volant d'un désastre à l'autre, d'une catastrophe vulgaire à un désastre bouffon, réveiller le souvenir d'une fête minutieusement ordonnée par lui, de toute sa foi, et qu'un orage anéantissait en un moment, le souvenir d'un beau feu d'artifice manqué. Ceux dont quelque idéal gouverne le labeur journalier savent que l'âme trébuche plus bas d'un degré quand le désespoir, dont l'objet extérieur est précis, s'enveloppe dans les phantasmes du délire professionnel.

Thermidor marchait devant, ses longs poils fauves collés au corps par la pluie, sa langue en papier buvard à gauche de la gueule et pendante.

L'homme suivait le chien léger à obéir au plus secret et au pire désir de son maître. Thermidor savait où voulait aller, où avait besoin d'aller l'entrepreneur. Il l'y menait.

L'homme et le chien s'arrêtèrent un instant à cet endroit de la route d'où l'on apercevait le Rouveau ; le château trop blanc dans le vert assombri du paysage ; le château blanc avec ses clochetons de briques roses ; le château qui ressemblait à un gâteau de noces et qu'on pouvait s'attendre à voir fondre sous la pluie, dégoulinant en boue rose et blanche, mêlée à la boue noire du chemin, au long de la colline sur laquelle les Hocqueton défunts l'avaient juché.

Thermidor s'assit bravement dans une flaque, sur son derrière ; Thermidor ne se trompa pas d'une seconde en décidant que son

maître avait achevé sa provision de neuves pensées funestes, mauvaises. Il se releva, s'ébroua avec un grand bruit de loques mouillées, remua le panache de sa queue en défi à l'averse et peut-être au malheur dans lequel il n'avait qu'une part de chien, puis il pointa droit devant.

L'homme et le chien pénétrèrent au bois des Célestins.

L'animal entendit-il une voix ancienne ? Est-ce cette voix d'autrefois qui fit se dresser ses longues oreilles pointues, ou bien l'entrepreneur perdant pied jusqu'à se noyer dans le temps, soublia-t-il, jusqu'à articuler pour tout de bon :

— Cherche, Thermidor !

Thermidor s'élança en aboyant furieusement.

La fin du jour ne ramena en ville ni le chien, ni son maître. Sans s'expliquer autrement, Marat avait recommandé à la Duclos qu'inquiétait sa mélancolie, qu'on ne l'attendit pas pour souper. Il suffisait qu'on lui garda un morceau au plat.

La ville dormait quand y revint l'entrepreneur. La dernière lumière était celle qui filtrait entre les volets du *Café de la Comédie*. Halopel faisait ses comptes de la journée avant de s'aller coucher. Maintenant, Thermidor trottait de flanc, collé aux jambes de son maître. La pluie avait cessé. Une lune aux trois-quarts de son plein se mirait dans les flaques boueuses. L'entrepreneur y posait sans précaution ses gros souliers et la bête fidèle, ses pattes hautes, mêlant cette tiède eau de lune opaline au flot sordide de la pluie accumulée aux places affaissées.

Marat qui marchait la tête basse se serait heurté au monument d'Évariste Siffert, que pourtant éclairait en plein la lune émergeant d'un double rideau de nuages, si le mâtin ne s'était arrêté pour compisser sans façon l'homme de bronze.

L'entrepreneur s'arrêtant à son tour, leva les yeux sur cette espèce de fantôme, d'un noir brillant, aux épaules nacrées par les rayons. Un fantôme ressurgi d'une tombe qui serait aux profondeurs sous-marines. Le sculpteur avait représenté le poète carbonaro debout, revêtu de sa blouse courte d'ouvrier typographe, serré à la taille par une cordelette. Les boucles de ses cheveux d'acolescent lui tombaient plus bas que cette nuque qu'avait tranchée le couperet. Évariste Siffert étendait sur la ville un geste de pardon,

de paix chrétienne, le signe d'une promesse d'universelle fraternité. Sur la face nord du piédestal, un bas-relief remémorait son supplice. Un autre, sur la face du midi, montrait le poète couché au bord de l'eau et taillant son calame dans un roseau du fleuve natal, la Marne aux eaux végétales. On avait aussi gravé quatre vers d'Évariste, attestant à jamais la foi dans laquelle il avait assez vécu pour souffrir une injuste mort :

Dites au frêle enfant dont vous guidez la course,
A l'épouse fidèle, à ceux qui vous sont chers,
Que l'amour du prochain dicta mes pauvres vers
Qui dans le cœur du peuple avaient trouvé leur source.

Cette inscription, tant de fois déchiffrée, laissa méditant l'entrepreneur dévoré de douleur égoïste. Le petit carbonaro de Château-Briard ne s'était pas satisfait d'une riche collection d'épaves révolutionnaires. Il portait en lui, si frêle ! la passion des œuvres vivantes. Il avait ambitionné de collectionner les cœurs ouverts à l'immense amour de l'humanité. Est-ce que cela valait mieux ? Évariste Siffert s'était laissé confier par les Ventes de ces missions qui le mettaient en extrême péril, mais dont l'accomplissement faisait choir d'autres têtes, avant la sienne.

Or, le chaste et rude amour civique du carbonaro ne le défendait pas d'une plus commune douleur. Marat y pensait. Est-ce que, tôt ou tard, les hommes en devaient ainsi souffrir ? L'haleine d'une enfant de seize ans balayait d'un souffle de tempête tous les trésors du Musée, ces trésors qu'il crût autant de talismans propres à l'exonérer des fièvres vulgaires du monde.

A quoi donc pensait Évariste Siffert en gravissant les degrés de l'échaufaud ? A quoi pensait-il, dans sa cellule, à la veille de son supplice ?

Évariste Siffert le typographe, véritable maître de Tabouret le cordonnier ! C'était en lisant son cahier de poésies, *Les Églantines*, éditées en 1879 par les républicains de Château-Briard, que Tabouret devenait poète. Un poète révolutionnaire, social disait-il, fier disciple du généreux adolescent qui, le premier, alla cueillir au long des chemins rustiques le symbole de la religion nouvelle. Pourtant, chavirant jusqu'à la grosse sensualité à cause de Céline

et de son appétit, l'amour le moins désintéressé accordait l'instrument du poète cordonnier. Marat avait lu souvent, chez son copain, les *Églantines* aux pages maculées par les doigts poisseux du rapetasseur de souliers. Marat, pour se bien souvenir du poème final dont était détaché les vers gravés à la base du monument, savait que ces quatre vers, imprudemment isolés, trahissaient au moins la dernière pensée du martyr.

Doué d'une mémoire exactement visuelle, Marat, les yeux levés vers le masque aveugle du fantôme, se récita son chant suprême, absolument comme s'il le suivait, vers par vers, l'ongle carré bien appuyé dessus, à la page 126 et dernière du mince recueil des *Églantines* :

VERS ÉCRITS AU CACHOT

DES CONDAMNÉS A MORT

Lorsque vous passerez au lieu de mon supplice,
Amants de la nature et de la liberté,
Que l'ombre de ma main sur vos fronts les bénisse,
Vous dont le souvenir me fera charité.

Dites au frêle enfant dont vous guidez la course,
A l'épouse fidèle, à ceux qui vous sont chers,
Que l'amour du prochain dicta mes pauvres vers
Qui dans le cœur du peuple avaient trouvé leur source.

Dites que pour la France et pour l'humanité
J'ai donné ma jeunesse et j'ai donné ma vie
Et que sur l'échafaud sanglant précipité
Evariste mourut, serein, l'âme ravie.

Mais dites-vous aussi que si les puissants vins
Qui nous donnent l'ivresse et l'ardeur du martyr
Le firent ce qu'il fut, les roses de Provins
Parfumèrent sa vie avec son souvenir.

Et qu'il aimait aussi les pâles violettes
Dont Dieu n'a pas permis qu'il respirât l'odeur
Sur un sein soulevé de passion muette,
Sur un cœur adoptant le rythme de son cœur.

Et que s'il a souri à la mort si cruelle,
Il est mort à la fois satisfait et jaloux,
Enviant ce Pommier, sergent de la Rochelle,
Qu'aimait la Bouquetière aux bouquets de deux sous.

Ainsi, triste orphelin pliant sous ses misères,
Mourrus-je du refus d'un pauvre amour banal,
Convaincu justement par votre tribunal
Du crime de chérir tous les hommes, mes frères.

Prison de Château-Briard, tour du Nord, bâtie sous le règne de Saint-Louis

Évariste Siffert, hier ; Tabouret, aujourd'hui. Et Marat, qui était venu loger là et y installer son entreprise d'illuminations !

Marat aimait bien Tabouret et même il l'admirait, mais non pas d'une admiration aveugle. Marat le chimérique apportait du sens critique à l'examen de son poète et il lui reprochait d'incliner trop souvent à laisser les grands sujets, historiques ou prophétiques, la Prise de la Bastille ou l'Avènement de la Justice, pour célébrer la grosse godaille et l'amour de Céline en ses parties les moins nobles. Tabouret encore s'accommodait des restes de Pajou et plusieurs avaient dit de l'un et de l'autre, du cocu et du coucou, qu'ils savaient vivre en sages. Sagesse un peu vile. Qui sait si ça n'était pas la vraie sagesse et si la vulgarité par Marat reprochée à Tabouret n'était pas la meilleure défense, la plus sûre protection ? Trop pur, s'il avait assez vécu, Évariste Siffert aurait-il pu monter à l'échafaud sous les huées d'une foule criant : A mort l'étrangleur de femmes !

Quelle pensée absurde ! Il fallait que l'entrepreneur n'eut plus la tête bien solide pour accueillir de semblables visions ! Comme si la grossièreté des appétits avait défendu de lui-même le pauvre Farigou !

Le pauvre Farigou ! Ce fut exactement les mots avec quoi Marat traduisit sa vraie pitié.

Au clair de lune, le fantôme noir aux épaules nacrées gravissait les degrés infinis d'un échafaud d'ombres molles, offrant sa tête d'adolescent à ce couperet dont la lumière lui inondait la nuque.

Marat se prit à courir. Il fuyait, suivi de Thermidor inquiet jusqu'à lui sauter aux jambes pour modérer la course insensée. L'entrepreneur ne s'arrêtait que sur un obstacle auquel il se heurtait, deux panneaux l'un contre l'autre inclinés au bord du trottoir et revêtus de deux grandes affiches ; la verte proclamant : *Voter pour Du Hocqueton, c'est faire triompher la République honnête !* et la rouge : *La Nuit du 4 août attendait son aurore ! Votez tous pour Du Hocqueton.*

Le rire de l'entrepreneur fit trembler son chien.

Alors il sortit de sa poche un gros couteau dont il fit jouer le ressort pour admirer la lame ; le couteau de Farigou arraché par lui aux mains de l'assasin ; la pièce à convictions qu'après le procès lui avait fait restituer M. Paulin Ravageot, en manière de récompense. Ainsi les grands ancêtres décernaient-ils des sabres d'honneur aux plus braves patriotes.

Le ruisseau roulait jusqu'à l'égout proche les eaux bourbeuses de la dernière averse. Marat y jeta le surin de Farigou. Quelle pensée pire l'avait donc assailli qu'il n'avait plus besoin de l'arme après l'avoir cajolée d'un tel regard ?

Avant tout, il avait décidé de regagner son logis et de se mettre au lit, d'y retrouver Francine et de lui faire l'amour, de toute la force de son désir intact ; l'amour comme le faisait Tabouret et comme le faisait Pajou.

C'était bien cela ; comme Pajou ! Seulement, il fallait être assez fort pour ravaler assez à fond ses larmes qu'elles ne remontassent jamais en sanglots amoindrissants dont s'amusent les coquines.

CHAPITRE V

LA PATRIE EN DANGER

Les feuilles publiques tremblaient aux mains des braves gens. Non seulement les journaux de Paris, noircis des pires informations, mais encore *la Sentinelle* de Chevance, enrichie d'un bon article de M. du Hocqueton, adroitement démarqué de Vaquerie par le petit bachelier qu'avait découvert Monseigneur et devenu le secrétaire du nouveau député.

Même les plus aveuglément soumis à la gloire homicide frissonnaient de savoir pour tout de bon qu'on n'éviterait pas la guerre. Les pacifistes obstinés à la nier tiraient du grenier ou d'un placard, qui son képi fané, qui son bidon, qui ses musettes. Au fond du vieux faubourg, on entendait sonner sans relâche le marteau de Tabouret clouant à neuf des souliers de chasse.

Personne n'eut envie de sourire parmi les Jacobins quand Halopel, le taciturne patron du *Café de la Comédie*, laissa un soir tomber ces mots :

— Messieurs, la Patrie est en danger !

Pajou s'insurgea :

— En danger ? Eh ! f..tre non, pas en danger ! Vous parlez comme un pékin ; vous ne savez pas ce que vaut notre nouveau canon. La supériorité numérique des Prussiens n'existe pas devant ce joujou-là. En outre, nous avons les nègres. Placez Marchand à la tête d'un corps d'armée noir et en trois semaines nos tirailleurs entreront dans Strasbourg qui aura fait la révolution au soir de la déclaration de guerre.

— Oui, mais, est-ce que le gouvernement ne se défiera pas de Marchand ?

— Qu'est-ce que vous dites ?... Eh bien, on le foutra par terre, le gouvernement. L'armée...

Folies ! Monstrueuses annonces et visions absurdes ! Folies de pauvres hommes qui, alors, étaient tous encore de braves gens.

— Avec ça, dit Chevance, notre pauvre fête est fichue.

— Et pourquoi serait-elle fichue, mon cher ami ?

M. du Hocqueton s'annonçait par cette réplique. On le pressa de s'asseoir et l'on assiégea sur sa banquette le député qu'on savait arriver de Paris par le train de 9 heures 27.

M. du Hocqueton fit toutes les réponses prudentes qui, dans la suite, l'autoriseraient à choisir entre plusieurs attitudes contradictoires. Au surplus, il s'efforçait d'éloigner des esprits le sentiment de l'inévitable, tout en engageant ses électeurs à se comporter comme si le pire était certain.

— Et quand bien même on mobiliserait demain — c'est une supposition très hardie encore ! — la mobilisation n'est pas la guerre, que diable !

Puis, très net, appuyant son affirmation d'un coup de poing mou sur le marbre cristallisé, il en revint au fait local dont, à son arrivée, s'inquiétait Chevance :

— La fête aura lieu ! Elle aura lieu, quelques soient les circonstances, et je ne souffre là-dessus aucune contradiction, parce que son caractère est noble, éloigné de l'idée de basses réjouissances qu'évoque d'ordinaire, je l'accorde, ce mot de fête populaire. Il s'agit, ne l'oubliez pas, et j'ai le droit d'en tirer quelque légitime fierté si c'est un peu mon œuvre, d'une fête républicaine, d'un Triomphe de la République. Quelle date, je vous le demande, messieurs, pouvait être mieux choisie ? Hein ? Quoi ? Apaisez-vous, Chevance. Les enfants pourront galoper sur les chevaux de bois sans que soit entamé le caractère sacré de la cérémonie.

Il y eut un silence. Le député dissimula qu'il en souffrait.

Le Dr Ode posa une question :

— Vous êtes d'accord avec Marat, pour le programme ?

M. du Hocqueton s'inquiéta de savoir s'il fallait voir un éclair de malice, une lueur hostile dans la petite flamme éveillée aux yeux

gris bordés de rouge du médecin. Dominant l'assistance de son noble port de tête, le député répondit :

— Si notre ami Marat avait plus de poils gris, je dirais que ce sera le couronnement de sa carrière. Ce serait trop injuste puisque Marat n'a pas fini de nous étonner et qu'en ce qui me concerne, je me fais fort de lui fournir les plus belles occasions de se manifester. Le talent de notre entrepreneur — le mot n'est pas trop fort et nous sommes tous d'accord, n'est-ce pas ? — l'amitié que j'ai pour Marat et le sentiment le plus strict de mes devoirs d'élus me mettent même en une étrange posture vis-à-vis de notre Président, messieurs. Si, pensant du talent de Marat tout ce qu'on en doit penser, je dis, en bonne justice : la place d'un tel homme n'est pas ici, elle est à Paris, dois-je conclure activement ? Non, je ne le puis pas, lié que je suis par votre confiance à notre département. Ainsi je fais tort à Marat. Mais prenez-y garde ! Les événements sont plus forts que les homme et je vois fort bien demain le gouvernement de la République honnête habile à discerner les valeurs et sachant les aller réquisitionner là où elles se trouvent, appelant le citoyen Marat à la direction du Garde-Meuble national, en faisant son grand ordonnateur des fêtes civiques. Hein ? Quoi ?

« La guerre fondra-t-elle sur notre cher pays ? Je veux encore repousser cette atroce hypothèse... mais pourtant ! La victoire — qui donc en doute ? — sera le salaire de l'héroïsme. Or, je n'imagine pas qu'aucun artiste, fut-il membre de l'Institut, soit plus que notre ami et concitoyen qualifié pour régler le cortège triomphal... après la paix de Berlin !... Quoi ?...

Le député vida son bock et, renversé sur le dossier de velours ravagé, les mains à plat sur le sternum, il poursuivit :

— Le commandant Iraturi nous prête les trompettes du Train. Elles sonneront des fanfares en tête du cortège. Ensuite... mais, patience. Sachez seulement — que ceci reste entre nous — que le char central est ce chef-d'œuvre de Marat dont je vous ai parlé. On a dit que le cher homme était habile à faire d'une estrade de bal villageois, avec quelques aunes d'étoffe grossière et des attributs rustiques, un véritable autel de la Patrie. On a bien dit. Vous verrez dimanche cet autel de la Patrie se déplacer, traverser la ville, escorté de la jeunesse des écoles et des sociétés, rouler vers l'est

comme mu par la foi, ainsi qu'une église de jadis, la foi républicaine castelbriarde !

— Et sur le char ?

— Elle y sera, Docteur. La chère petite a consenti enfin. Sa modestie, une exquise pudeur ont cédé devant les prières de Marat...

— De Marat ?

— Il lui convenait mieux qu'à moi d'insister. Francine sera drapée de blanc, ses cheveux blonds déroulés sous le bonnet rouge, un miroir à la main.

— Un miroir ?

— Oui ; Marat avait pensé tout d'abord à lui faire tenir un rameau d'olivier... hélas ! c'était trop imprudemment courir le risque de l'impitoyable démenti des événements. Un glaive ? L'un de ces beaux sabres républicains que Marat conserve jalousement en son musée ? Le symbole eut favorisé le risque d'une fâcheuse interprétation, dans le sens d'un bellicisme aveugle que nous condamnons, et il ne faut fournir aux gens de Gaston Coste le prétexte d'aucune manifestation. Le croirez-vous, mes amis ? C'est la charmante petite qui, seule, a eu cette idée gracieuse, et si noble à la fois, du miroir, son propre miroir, sa petite glace à main.

— Un cadeau de Céline.

— Effectivement, docteur, remarqua Pajou absurdement flatté.

— Un miroir, messieurs ; le miroir de la Vérité aux mains de la Raison !... Hein ? Quoi ? Quelle trouvaille !...

— C'est même, affirma Ode, d'un symbole inépuisable.

Il ajouta, tournant court :

— Avez-vous vu les saltimbanques ?

— Pas encore.

— Il faut les voir.

— Leurs baraques sont à peine montées, et puis... est-ce vraiment si curieux ?

M. du Hocqueton ne s'en laissait pas deviner convaincu.

— Grivaut m'a dit qu'il se trouve parmi eux, expliqua le docteur, une famille de bohémiens montreurs de singes savants. Ceci n'est rien. Mais la fille aînée, une grande haridelle jaune et sèche, à la face aussi luisante que si on la frottait de cette graisse de serpent

qui fut le fard du sabbat, une auguste garce à la longue crinière noire de jument apocalyptique, fait un peu mieux que de dire la bonne aventure. C'est une Sibylle, messieurs.

— Bah ! on n'en fait plus.

— Ne dites pas de bêtises, mon bon Chevance. A l'automne de ma vie, je confesse humblement que mes études médicales ne m'auront accordé, outre ce titre de docteur dont j'espère ne pas m'être montré trop vain, rien que la faculté — Pajou, ça n'est pas un calembour — de pénétrer un peu, un tout petit peu, le domaine sacré des sorciers, nécromanciens, somnambules et extatiques.

— Et vous croyez, s'exclama Barberon, le moins disant de tous les Jacobins, que cette Sibylle peut être — s'il est des vraies Sibylles ! — une vraie Sibylle et courir misérablement les villes de dix mille âmes à la suite d'une troupe de montreurs de ouistitis pelés ? Allons donc ! Ça n'a pas de bon sens. J'en appelle à tous mes collègues.

— Je le crois pourtant, mon ami.

— Barberon a raison, docteur. Vous dites selon Grivaut que cette créature n'est plus jeune. Comment n'aurait-on pas encore reconnu son don singulier pour le bien exploiter ?

— Elle-même l'ignore, au dire d'Albert qu'il faut croire, et à mon tour je vous dirai pourquoi personne avant cet homme d'esprit n'a su reconnaître les dons de cette laide bellement inspirée. C'est insolent de logique. La simple gypsie ne brille que si on ne lui pose pas de questions trop sottes, ce qui est l'ordinaire des foules ; de plus, ce qu'elle dit n'a de sens que pour bien peu.

— Il y a du vrai, opina le marquis.

— Elle s'exprime, reprit le docteur, au moyen de versets suffisamment rimés et diversement cadencés. Je veux lui rendre visite avant que la foire... je veux dire notre belle fête républicaine, batte son plein ; avant que notre Hérophile ne soit la proie des boniches de mes clients et des cavaliers sentimentaux du commandant Iraturi. J'irai demain au mail. Qui m'y suivra ?

Le marquis et Pajou s'accordèrent avec Ode sur l'heure du rendez-vous. Pajou promit d'amener Céline. On lui avait dit une fois que Céline réunissait en sa grasse personne les fermes dons

d'un excellent médium. M. du Hocqueton vint à l'heure convenue, accompagné de l'entrepreneur d'illuminations et de Francine. Francine inaugurait une fraîche robe d'été, bien moins modeste que la robe de lin dont, le prochain dimanche, on devait vêtir la Déesse Raison. Une fameuse surprise était réservée à la compagnie. Mylord qui, la veille, n'avait ni desserré les dents, ni paru rien entendre, et dont personne ne s'inquiétait jamais, vint, lui aussi au rendez-vous. Ode laissa un moment ses invités pour trotter jusqu'à la *Pharmacie Normale* représenter à son ami Grivaut qu'il était le guide obligé de la troupe et leur introducteur auprès de la bohémienne. Lui seul saurait apprivoiser ce maigre oiseau de Pharsale. Au moins ainsi gagnerait-on du temps.

La Sibylle, assise au sommet de l'escalier de la roulotte, écossait des petits pois dans son tablier. Une insupportable fumée de charbon de bois enveloppait la maisonnette ambulante.

A l'écart, une très vieille femme à la taille d'hydropique taillait, d'un rude ciseau, les cheveux d'un jeune garçon. Plus loin, un gamin plus âgé, vêtu de loques d'apparence peu européenne et dont une casquette anglaise, trop grande, cachait à peu près entièrement le visage basané, agaçait d'une badine feuillue un des singes juché sur le tas de pierres figurant les restes d'une tour de guet du temps de Robert le Sage, le premier comte de Château-Briard.

Les plus basses marches de la roulotte appartenaient à un caniche blanc mangeant sa soupe dans une écuelle ; au centre d'un extraordinaire déballage de casserolles, de chaudrons, de cruches et de plats tout à fait pareils à ceux des cuisines et des tables bourgeoises.

M. du Hocqueton tira le médecin par la manche, l'entraînant à l'écart :

— Croyez-vous pas, mon cher, que c'est une faute d'avoir amené Francine ?

— L'idée n'est fichtre pas de moi, mon excellent ami ; mais que redoutez-vous ?

— Ode, est-ce vous, subtil, qui le demandez ? Je me reproche très sérieusement d'avoir déterminé Marat à être des nôtres puisque, de toute évidence, Francine voudrait suivre la partie. Le bon Marat a tout fait pour transformer Francine et la rendre heureuse. Il

a pris un soin si avisé et si constant d'effacer de son esprit le souvenir d'un passé déplorable !... Or, tout à coup — Ah ! où avais-je la tête ! — ce spectacle, cette vision de bohême et cette vieille-là ! la vieille maman aux ciseaux qui ressemble, moins les mains, à la Cataud, la vannière assassinée, sa mère... et pas moyen de battre en retraite !...

Ode tapota cordialement l'omoplate du député.

— Apaisez-vous, mon bon, et surtout, délestez-vous du moins encombrant remords. A l'occasion d'un petit accès de fièvre dont s'alarmait la Duclos, il y a de ça pas mal de mois, avant... enfin, il y a déjà longtemps, j'ai eu l'occasion d'ausculter Francine et de l'examiner bien mieux que... le premier jour, vous me comprenez ? Ni lymphatique, ni nerveuse. Sanguine. Je dirai mieux : solaire.

— Votre nouvelle marotte, qui nous entraîne ici ?

— Solaire. Vénus dans le bélier ! Fatale aux lunatiques et détruisant la chance insolente du Taureau. Hein ?

En parlant ainsi, Ode lardait de l'index droit la hanche lourde de son compagnon.

— C'est du délire !

— Parfaitement insensible aux impressions non immédiates ; le plus mauvais sujet pour la Salpétrière. Une santé telle qu'elle ne peut rien redouter que de son excès même. Céline est une enragée dévoreuse de romans. Francine n'en lit point. Peut-être, autrefois, aux premiers temps que la recueillit Marat, le spectacle d'aujourd'hui eut-il eu le pouvoir de l'ébranler. Ce n'est plus à redouter. La vie intense de Francine est comme celle d'un fleuve souterrain, jadis miroir du ciel et qu'ont enseveli des alluvions divers.

— Ah ! que vous me plaisez avec votre mélange, si nouveau chez vous, de science et de sorcellerie ! Et puis, malgré la sorcellerie, vous me plaisez en me rassurant.

— C'est parce que vous êtes Taureau ; impressions violentes et mobiles.

— Eh là ! n'avez-vous parlé de la chance insolente du Taureau ?

— Je retire insolente par amitié ; pour des raisons plus secrètes aussi. Méfiez-vous de la lune et soignez votre foie. Il suffit de

vous regarder droit aux yeux pour vous reconnaître sanguin-bilieux. Scandinave, vous seriez lymphatico-nerveux.

Le marquis eut été bien embarrassé de se définir ce qui dans ces propos l'empêchait de s'en divertir franchement.

Francine, élevant gaiement son ombrelle vive, les hêlait :

— Voyez, marquis, voyez si la chérie est troublée ?...

Ils rejoignirent le groupe.

La Sibylle vidait dans un panier ses petits pois et leurs cosses. Elle regardait ses hôtes, les dévisageait, mais sans curiosité et en geignant doucement. La vieille parlait pour elle, le moutard suspendu à ses jupes ; l'autre gamin demeuré à l'écart, son singe entre les bras.

— Da ! je ne dis pas, vous êtes bien généreux, mais j'ai crainte de l'énerver. C'est une pauvre fille ; sa nature est troublée.

— C'est votre fille ?

— J'en ai sept.

— D'où êtes-vous ?

— De par là !...

— Mais pour qu'elle parle, faut-il l'endormir ?

— Hé ! non, monsieur.

Albert Grivaut se montra.

— Laissez-moi faire, mon cher député. Eh bien quoi, la mère, je ne serai pas plus malheureux qu'hier !

— Ah !... da ! c'est vous le monsieur d'hier... Qu'est-ce que vous voulez donc qu'elle dise ?

M. du Hocqueton répondit, un louis de dix francs à la main, pincé entre deux gros doigts bagués :

— Aurons-nous la guerre ?

— Pardon, coupa Grivaut sans quitter des yeux la Sibylle gémissante, si pareille à Marie Tête-de-Cire, la petite catin assassinée qu'il avait connue au temps de sa jeunesse hasardeuse, — cette vivante si pareille à la fille morte !

« Dis-nous si tu vois la guerre ; des troupes d'hommes armés prêtes à se jeter l'une sur l'autre ; du sang, des morts ; et d'où vient ce cortège et s'il vient jusqu'ici, et jusqu'où il s'avance...

Attentive, la vieille approuvait ; charmée eut-on dit, du savoir

faire de ce beau monsieur, de sa prudence et de sa certitude. Les autres n'étaient que des mazettes.

— Da !... laissez donc !... il sait, lui... il sait !...

A présent, sa sympathie se nuançait d'inquiétude. Où donc avait-il appris ? De qui tenait-il sa science, ce beau monsieur qui n'était point d'Égypte ?

La Sibylle battit des bras comme une poule des ailes, gémit plus fort et articula enfin, en mineur :

Tour abolie un prince y perd
Epée étoile avec la mo re
A mère ou veuve ruban per
Pour l'enfouir en une armoire

Ils ne savaient que penser. Pajou fut assez hardi pour proférer un candide :

— C'est mystérieux et troublant.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Céline à la vieille.

— Da !... ah ! ma pauvre jolie, faut comprendre... je n'y entends rien, moi. Les mots lui viennent d'ailleurs ; sa nature est troublée.

— Et vous, docteur, qu'en pensez-vous ?

— Marquis, dit Grivaut, il y a au moins une idée claire. Tour abolie... c'est ce lieu même... Voici les ruines de la tour... Château-Briard enfin en son ensemble est une bastille rasée... tour abolie.

— Alors quoi ?... Ils viendraient ici ?

— Ça n'est pas possible ! affirma Pajou des larmes lui montant aux yeux.

— Mais ce prince ? interrogea Céline.

La curiosité qui la mouvait ne lui laissait pas oublier de consoler son vieil amant trompé, l'oncle bafoué qu'elle chérissait. La tendre donzelle souffrait du chagrin de l'invalide. Ses mains d'amoureuse effrontée se faisaient plus douces pour caresser, comme à la dérobée, la vieille main poilue, durcie, usée trente années sur le pommeau d'une épée d'infanterie.

Marat vit son geste et, l'ayant interprété de la façon qu'il fallait, c'est sur Francine attentive au miracle ou à la charlatannerie, si séduisante ! — que vint se poser son regard douloureux.

La jolie fille s'étonnait :

— Et ce ruban per, qu'est-ce que ça veut dire ?

Le marquis la satisfit. N'y était-il pas deux fois obligé ?

— C'est limpide. Il s'agit d'un ordre ; de la croix et du ruban perdus dans la bataille, avec l'épée... et quelqu'une d'ici, mère ou veuve — fille, qui sait ! — emporte le ruban et le bijou de chevalerie en souvenir. Fétichisme, patriotisme si le prince est vaincu...

— Parbleu ! grogna Pajou.

— ... ou coquetterie naïve, la Sibylle elle-même n'en déciderait pas.

Elle bâillait la Sibylle, et aussi se grattait la jambe à travers son mauvais jupon :

Ode, prenant la place du pharmacien, saisit doucement la main de l'hébétée tournant vers lui ses yeux qui peut-être étaient beaux au jour de quelque autre univers.

— Au fait... ce prince... ce prince et sa clique, est-ce que ça sera battu au moins, cette vermine ?... Hein, peux-tu nous dire que les Pruscos seront rossés ?... Chut ! laissez-là... chut ! ses lèvres... tremblent... elle va parler... elle parle !

Gagneront Francs droits sur la rive
Auss Bretons de mer abondant en forêt
L'un et puis l'un char banal dans la nuit
arrive
Victoire l'habite en secret.

Plusieurs répétèrent enthousiastes : Gagneront Francs !

Au deuxième vers, le marquis avait murmuré : « Entente cordiale ! » en adressant de la main un petit signe de sympathie à Mylord, indifférent.

— La fin est plus obscure, avoua Grivaut.

Pajou s'en moquait :

— Il y a « Victoire », on se fout du reste !

Mais Ode, comme Grivaut, montrait plus de curiosité.

— Qu'est-ce que ça peut bien être que ce char banal ?

— ... que Victoire habite en secret ? Je ne vois pas bien, à moins que...

— Taisez-vous... elle parle :

Couleurs compoint
Tous les atouts
Marquer le point
Ce n'est pas tout

Ode en demeura interloqué :

— Ah ! mais... c'est que ça n'est plus clair du tout.

— Est-ce qu'on ne dirait pas que c'est moins bon ? demanda Francine de sa voix d'ange ; question qui déchaîna la colère du capitaine.

— Quoi ? Quoi ? Couleurs au poing... tous les atouts... hein ?... tous les atouts !

— D'abord, remarqua sagement Ode, elle n'a pas dit au poing comme vous croyez l'avoir entendu, capitaine ; elle a dit compoint, dont je n'ai jamais aperçu la binette au coin d'un dictionnaire.

Candide, le vieil officier invitait la Sibylle à les départager :

— Avez-vous dit au poing ou compoint, ma petite fille ? Vous le savez mieux que nous.

La « petite fille » voila sa face ratatinée et luisante de singesse, et se prit à trembler.

— Da ! fit la vieille, est-ce qu'elle peut dire ?... Faut la comprendre ou se contenter des mots qu'elle dit... sa nature est troublée, mon bon monsieur.

Ode en eut voulu pourtant avoir le cœur net :

— Compoint !... Ça c'est une colle !

Mais Mylord que personne ne consultait murmura laconiquement :

— Compound.

— Vous dites ?... Hein ?... Quoi ?... Hé ! mais, Mylord a raison... compound... compoint... mélange... alliance... ah ! ce Mylord !

Le marquis charmé bourrait de tapes amicales les reins de chat errant du vieil exilé.

— Dites-donc, Mylord, interrogez-là... ça pourrait être intéressant à connaître ce que vous allez devenir dans la bagarre !

Ces paroles vulgaires du marquis, vulgaires et si peu cherchées, firent sur tous une impression profonde, sans qu'aucun en put rien

justifier. Tous les yeux se portèrent sur l'Anglais et il semblait que le court mystère de sa vie de banni, de fuyard, se condensa en un trouble halo, comme une lueur gâtée par les brumes, enveloppant la maigre et grise silhouette du vieillard.

Mylord avait retiré du coin de ses lèvres son brûle-gueule britannique. A pleines mains, il en pressait le fourneau brûlant, grave comme s'il se fut agi vraiment d'une opération magique. Ses yeux bleus et verts se voilaient de fatigue douloureuse à plonger au lac noir des yeux de l'Égyptienne. Mylord avait ainsi une mine qu'on ne lui connaissait pas. Ode en était remué et Grivaut s'y intéressait prodigieusement.

— Da ! avertit la vieille... approchez près... elle va parler encore, mais bas... on ne l'entendra presque plus... et puis, mes bonnes gens, faudra vous en retourner pour ne pas me la laisser dans des transes qu'il faut être à quatre pour la contenir. C'est une malheureuse !... Da !... oyez-là... c'est de vous qu'elle cause.

On n'en eut pu douter à suivre la pathétique conjugaison des yeux couleur d'eau secrète et des yeux couleur de mer. Mylord demeurait impassible, roide ; sauf que son nez remuait.

Breton mène en ce bois Bretons
Au bois où ton signe t'accorde
En gloire mériter la corde
Qu'a laissé es mains des Bretons.

Sourdes à ce langage, Francine et Céline en demeuraient stupides. Ode baissait le nez. Albret Grivaut épiait Mylord, souhaitant de tout son cœur que l'épargna la honte devant un Hocqueton tant méprisé de lui, Grivaut. Ce Hocqueton se dominait assez pour ne rien trahir de soi. Mais l'imbécile Pajou, Pajou l'abruti, Pajou le cocu, Pajou sourd à toute subtilité, avait au moins entendu le sens militaire de la prophétie. Mylord le Breton, l'Anglais enfin, conduirait en forêt, la forêt qu'il connaissait bien, le vieux flâneur, ses compatriotes les Bretons de mer venus. Il serait le guide à la poursuite des Prussiens et qu'est-ce que c'était, sinon bien de l'honneur, que d'en devoir mourir !

En foi que quoi, Pajou se précipitant, pressa les mains glacées de Mylord, en lui criant, bien en face :

— Bravo !

Albert Grivaut, fidèle à son souci, aima la vieille bête à l'âme toute sonore d'anciennes fanfares pour cette trouvaille qui faisait mieux que diversion.

Mylord renversa un peu, et lentement, sa tête usée dont les longs cheveux gris flottèrent, et il ferma les yeux. Ça ne dura qu'un instant, mais on pouvait deviner qu'en cet instant-là, Mylord sous le voile de ses paupières avaient revu, entrevu et prévu plus de choses que tant d'hommes n'en verront en une longue vie reposée. Une jolie figure pâle de lady apparaissait pour l'Anglais entre Céline et Francine, et s'évanouissait. Il redevenait Mylord pour recevoir le compliment du capitaine et riait si franchement en regardant les femmes enlacées, qu'à leur tour elles rirent sans pouvoir de longtemps se contenir.

Ode soufflait à l'oreille de Grivaut :

— Mon vieux, ces bougresses-là, c'est mauvais même sans le faire exprès.

Gâtée d'un don de grand seigneur par le marquis, assez bien gratifiée par Ode et Grivaut, la vieille repoussait doucement la société, pressée de courir assister la misérable.

— Da !... ne regardez pas la pauvre, mes belles... ça serait trop triste à voir... C'est pas bien fait pour vos beaux yeux !...

Mylord l'arrêta pour, à son tour, lui tendre un écu : une fortune ! et qu'il avait patiemment cherché dans ses poches lourdes de tout, sauf de pécune. Aux côtés de Pajou qui lui saisissait le bras fraternellement, mais avec violence, comme on emporte une proie convoitée, l'ancien notaire de Jersey, fortement soupçonné jadis — et puis ça s'était oublié — d'avoir envoyé dans l'autre monde sa lady trop coquette, fredonnait, sa pipe relogée à l'angle du bec, le vieux refrain des troupiers des Indes :

Those heroes of antiquity
Ne'er saw a cannon-ball...

Marat suivait Mylord, devant les femmes. Marat regardait gesticuler ce vieux pantin qui avait tué sa femme.

Avant d'atteindre au centre de la ville, l'entrepreneur d'illuminations, prenant une de ces déterminations comparables aux coups

de stylet que s'administre un fakir, s'imposa de ne pas accompagner plus loin Francine et ses amis.

— Je vous la confie, M. du Hocqueton.

Ode fut-il le seul à s'inquiéter de la qualité, singulière, du son de cette voix ?

Marat rebroussa chemin pour aller promener son désespoir sur les bords de la Marne, au-delà du pont de Mulhouse. En marchant tête basse, il grognait :

— Cocu... et puis après ?... Pajou... voilà un homme !... Cocu ?.. et après ?

Sans trop savoir par quel cheminement il était venu là, Marat se trouva, comme sortant du sommeil, assis, les jambes pendantes, sur la berge du fleuve. Il tira lentement de ses poches sa bonne Marianne, sa blague en peau de phoque, son briquet d'amadou, bourra sa pipe et l'alluma. Il se renversa, ses mains croisées soutenant sa tête basse. L'un des versets mystérieux assaillit sa mémoire :

Gagneront Francs droits sur la rive...

Marat se replaça sur son séant, bien qu'il se sentit à chaque seconde plus las. Le menton sur la poitrine, il rumina, jargonnant en pensée :

— La Patrie est en danger !... La République nous appelle... et c'est d'une garce que ton cœur est lourd... toi, Marat !... serais-tu plus salaud que la salope ?...

Ou bien :

— Est-ce qu'on aime ça ?... tu l'as dans ton lit, malgré tout, alors... de quoi te plains-tu ?... Tu as peur qu'on t'appelle cocu, comme Pajou ?... Et puis, avais-tu le droit de la prendre ?... Pourquoi t'aimerait-elle ? hein, cochon !... Tu l'aimes, toi ?... Aimer... une seule façon de dire pour tout, alors ?... On aime Francine et on aime sa patrie... Malheur !... La guerre ?... Ah ! qu'elle vienne vite !

Il savait ce qu'est la guerre. Il l'avait vue. On la recommencerait. La guerre et lui se connaissaient.

L'entrepreneur d'illuminations en cet instant bénissait la guerre. Pourtant, Marat conservait du duel franco-allemand deux souvenirs

exécrables entâmant jusqu'à les avoir peu à peu tout à fait rongé les visions d'épopées recueillies au début de la campagne, à Bitche, Werth et Mörsbronne, où son régiment de zouaves fut engagé. A Champigny, Marat, désolé de fuir, avait traversé le pont de la Marne en courant à travers les caissons à la débandade. Quand il pensait à cela, il sentait au col et à l'épaule gauche, plus que la meurtrissure du sac, la gêne de son capuchon gris-bleu, coupé court, qui tournait et dans quoi le brave fuyard s'empêtrait. Le flot humain l'obligeait à piétiner un camarade couché là, abruti de fatigue et de désespoir et qui, la main droire, noire de poudre, écrasée par la roue d'un caisson, mêlait encore à ses cris de douleur de furieux : A bas Badingue !

A Versailles, du jardin de l'ambulance, Marat voyait deux capitaines prussiens, un grand barbu, avec un lorgnon, bridant sa graisse d'une longue redingote à col jaune ; l'autre à la moustache effilée, mince, monoclé, enveloppé d'un manteau flottant, — deux Alleboches, disait Marat, qui ballaient du chef pour souligner de leur sympathie l'adresse des artilleurs français, excellents pointeurs. Les Français dont les pièces de marine crachaient sur Paris ! Chaque coup retentissait au cœur du zouave blessé. Il n'avait pas même l'âpre consolation de sympathiser avec la Commune. Marat n'était pas Parisien et les doctrines journalistiques et bureaucratiques du Comité Central ne s'accordaient pas à la notion épique que ses premières lectures commençaient de lui fournir.

Quelqu'un vint rejoindre l'entrepreneur au bord de l'eau ; quelqu'un que les nouvelles reçues de Paris faisaient impatient de se confier au premier venu ; un vieux monsieur coiffé d'un panama rigide autant qu'un panier de cuisinière, habillé d'alpaga. Il parlait d'abord comme pour soi-même :

— J'étais à Champigny. Ou plutôt, nous étions — je veux dire les gardes nationaux de Picpus — en réserve, à Villiers-sur-Marne. On ne s'occupait pas de nous utiliser. Un officier d'état-major est passé au galop. Nous l'avons supplié, adjuré, sommé de nous donner un ordre. Il nous a répondu : « Foutez-moi la paix, les pékins ! » Ah ! monsieur, je me suis cramponné pour ne pas lui tirer dessus. J'ai eu tort. Tort de ne pas tirer, cela va sans dire. Et pourtant je suis un homme tranquille.

Il ajouta :

— Si ça recommence, pour la partie décisive, il n'y a qu'une alternative : la Marne ou le Rhin ! Monsieur, j'adorais la pêche. Sous l'Empire, avec mon beau-frère nous nous faisions de l'ouverture une véritable fête. Depuis la guerre, riverain de Marne, je me suis privé de mon plaisir. J'ai deux bons amis là-dedans ! Il doit rester de leurs os entre les herbes qui font tant pester les maladroits. Si la guerre recommence, on démolira ma petite maison. Mon gendre, capitaine de réserve dans les sapeurs, me l'a répété bien souvent. Je gênerais les artilleurs du fort de ***. Mais quoi ! Je suis de ceux qu'on n'aura jamais pu utiliser. Il ne me restera plus qu'à disparaître, content encore, si je pars ayant vu défiler nos pioupious vainqueurs au long de cette Marne, hier tombeau de notre honneur. Oui, je serais bien content de voir venger Marescat et Couderc ! C'est les deux amis à cause de qui je ne pêche plus.

« Monsieur, je n'aurai pas l'effronterie de vous braver dans vos opinions que j'ignore, mais j'estime que l'Allemagne s'inquiète de nos idées nouvelles. Ce qu'on lit aujourd'hui dans les journaux ! Notre petit tran-tran la rassurait. Je ne pense pas qu'une élection comme celle de M. du Hocqueton soit une bonne chose.

Marat renifla. Le sang lui reflua aux tempes et il s'accusa une fois de plus de donner beaucoup moins au grand péril en lequel était tombé la patrie qu'à sa propre infortune.

Le vieux monsieur triste et bavard disait encore :

— Je ne le cache pas, j'ai voté pour le radical, malgré ma sympathie pour le galant homme qu'est M. d'Embrun. Que suis-je donc ? Un ancien boutiquier ami du calme. J'ai voté pour celui qui n'était pas partisan des changements, bien que ce soit M. d'Embrun qui se prétende conservateur. On a élu M. du Hocqueton. Mes amis et moi en avons pris notre parti. C'est comme à Champigny ; nous sommes ceux dont on repousse les services. Enfin, si l'on ne peut pas éviter la guerre et s'il me faut voir les sapeurs faire sauter ma niche, puissè-je au moins mourir en pensant qu'un grand bruit de clairons français consolera Marescat et Couderc.

« Les pauvres diables ! Malgré ce que je dis, si les morts pouvaient parler, bien sûr que Marescat et Couderc n'auraient pas

exigé la Revanche !... Nous autres, nous ne demandons jamais rien. Enfin !... chacun fera son devoir. Bonsoir, Monsieur. »

Marat ne l'entendit, ni ne le vit partir. Si bien qu'à sentir ses larmes couler sur sa vieille peau, il eut honte, à cause du témoin supposé.

L'endroit n'était pas bon, bien que ce ne fût pas le frais du soir que redoutât Marat.

Il se leva, obéissant à sa pensée lui suggérant le réconfort d'une retraite entre les quatre murs de son Musée.

C'est d'un pas ferme que l'entrepreneur regagna la ville, la tête plus haute, crachant des bouffées de fumée plus importantes. Et si, de temps à autre, il s'enlevait assez rudement la pipe de la bouche, c'était pour lancer de vigoureux : « Le diable emporte la putain ! » pourtant de moins en moins vifs et de moins en moins sonores, à mesure qu'il approchait des lieux habités et particulièrement de la petite maison de la rue des Arpents.

CHAPITRE VI

A EN MOURIR...

La fête s'était terminée trop tôt, au gré d'un grand nombre de ceux qui lui donnaient son éclat. Les cuivres ne pouvaient pas plus se lasser de bruire que les étendards de flotter aux mats plantés par Marat. La société de gymanstique et la société de tir, les jeunes athlètes aux belles poitrines moulées par des jerseys blancs, aux mollets durs jaillissant des bottines de toile rudement lacées, les bons fusils appuyant l'arme sur le drap sombre d'un uniforme quasi-militaire, ce millier d'adolescents qui bientôt allait peut-être mourir, réussissait à multiplier les prétextes à manœuvres, assouplissements et défilés.

Des commissaires, orgueilleux de l'insigne couleur de feuille et frangé d'or ornant leur redingote, ne se fatiguaient pas davantage de traîner par la ville, de la mairie au tribunal, du gymnase au jardin public, les moutards, garçons et filles des écoles, costumés en singes savants pour la circonstance, et, maintenant, traînant la jambe, recrus de fatigue. Il y avait des grands, gamins et gosselines, qui, pour avoir tâté du vin d'honneur, titubaient littéralement.

Au coin du boulevard Waldeck-Rousseau et de la rue du Suffrage-Universel, la fanfare municipale, prenant la tête, ramassa tout ce monde, gymnastes, tireurs, messieurs congestionnés du comité, instituteurs mystiques et maîtresses majestueuses, garçons boîtillant et petites filles grisées, pour un suprême défilé avant l'irrévocable dislocation, sous l'arc de triomphe de verdure et de flammes nationales dressé par les mains de Marat.

M. du Hocqueton, la face suffisamment défaite, sa mêche unique lui retombant en queue de chinois, des poches violettes aux yeux, le poil des lèvres dérangé, presque nu, le ventre à l'abandon sous la chemise de cérémonie allégée du col carcan, souleva d'une main de singe aux gros anneaux d'or, mais le soulevant rien qu'en angle et avec d'infinies précautions, le rideau de tulle d'une pièce ambiguë, singulièrement meublée. Une sorte de salon de dentiste qui s'augmenterait d'un divan-lit.

— Viens donc voir, Francine.

Elle se tira d'entre les draps, petit animal frémissant sous la chemise courte, étroite, plaquée aux reins ; une bordure de dentelle coupant à mi-cuisses les jambes d'une grâce encore enfantine. Ses cheveux blonds, libres d'aucun peigne, lui tombaient en mêches brouillées, lui voilant à-demi la face. Pieds nus, elle courut à la fenêtre se coller contre le quinquagénaire, l'amant podagre suivant d'un regard d'alcoolique la marche triomphale de ses clients bafoués.

A eux deux, ils figuraient ainsi l'une des meilleures et des pires, l'une des plus profondes et des plus sataniques compositions de Forain.

De sa grasse voix, posée à souhait pour la vulgarité du propos,le gentilhomme républicain dit à sa maîtresse :

— Regarde-moi ça !... ah ! les salauds !... sont-ils laids !... et ce qu'ils me dégoûtent !

Écartant, d'un joli geste sans apprêt, ses belles mêches alourdies par l'emmêlure, Francine leva sur lui ses yeux d'ange :

— Ils te dégoûtent ?... Ça m'amuse... ça me fait rire !

Le hobereau flétri, le vieil amant en chemise empesée se baissa pour qu'elle put l'embrasser, elle, trop petite, parce qu'il avait vu dans ses yeux que ça lui faisait plaisir.

Elle hurlait naguère, sous l'étreinte de Farigou ; Marat possédant la Déesse Raison étouffait un cri rien que de surprise. Francine non seulement régala d'un baiser sans dégoût son amant chauve, mais elle prit le temps et le soin de choisir la place, dans le cou, près du double menton couperosé.

Un instant, le marquis, après ce baiser, demeura comme abruti à considérer la cassure fraîche du plastron glacé.

Cramponnée à son bras, Francine répéta doucement, lentement :

— Ça m'amuse qu'ils te dégoûtent !

Il lui tira l'oreille, légèrement, pour rire. Puis, de nouveau, la grosse main velue et baguée souleva le rideau.

— Regarde-moi cette pimbêche d'institutrice avec ses palmes sur ses têtons plats..

— Celle que tu as embrassée, s'pas ?

— Ah ! tais-toi...

D'un geste horrible, il s'essuya la bouche.

— Et cette morveuse... la môme aux chaussettes blanches... cette espèce de boule de viande habillée de dentelle... de papier dentelle... comme un gigot...

Il ricana, se pencha sur elle pour dire :

— Ça fera une Céline...

D'une prise de lutteur, il l'empoigna aux reins, la renversa contre lui et, visage contre visage, lui jeta avec son haleine brûlante :

— Combien y en a-t-il qui feront des Francines ?

Elle le regardait — de si près — sans rien répondre et le regard du marquis pesait lourdement sur elle. C'était une lutte des yeux ; des yeux d'ange et des yeux de vieux sanguin jouisseur, des yeux qui se conviaient ou se défiaient.

De la fenêtre jusqu'à cet amas de larges blancheurs saccagées, ils reculèrent sans se lâcher, poussés plus que conduits, et par une force venue de l'extérieur, de la rue pleine de cris, de rires, de gaudrioles, de chants patriotiques et du vomissement ordonné des fanfares.

— Prends garde... il va être tard...

— Tu m'embêtes... J'ai encore faim de toi !

Les choses mêlèrent leurs plaintes à leurs gémissements d'animaux satisfaits.

— Dis... dors pas... tu dors ?

— Hein ?... quoi ?

— On croira ?... Ça prendra que j'ai été au château ?

— ... Quoi ?

— On croira que je suis au château comme on a dit, au lieu d'être ici, en ville, à ta permanence ?... C'est risqué ! On croira ?... On

ne se méfiera pas ?... On croira que j'ai été porter, comme tu m'as dis de dire que je voulais porter de mes fleurs à Madame la marquise malade ?... Oh ! les fleurs !... par terre... toutes piétinées !.. tu ris ?... pourquoi ?...

— Madame la marquise !

— Eh bien ?

— Tu as bien dit ça !... t'es bête.

— Comment fallait-il dire ?

— Tu l'aimes... la marquise, ma femme ?

— Pauvre dame !... elle n'est pas heureuse...

— Ça te regarde ?

— C'est de la faute de personne... je veux dire qu'elle n'est pas heureuse d'être malade... qu'est-ce que je serais pour toi, rien si la marquise n'était pas malade... elle est belle.

— Mais toi, tu as seize ans.

— Dix-sept.

— Imbécile !... C'est vrai qu'elle est belle... elle aimait qu'on le lui dise.

— Toi ?

— Les autres. Tu as vu, au Rouveau, derrière la grande futaie, après le pavillon des chasseurs, cette bande de gazon... un jeune idiot a été tué là, fusillé, pris pour un lapin, M. de Frene ; celui-là lui disait qu'elle était belle...

Francine se coula contre lui, les yeux brillants et la bouche avide, les mains tendues pour prendre, elles ne savaient quoi ces mains légères, dans l'espace. Une étrange intelligence des choses la visita.

— Tu ne veux pas dire qu'on l'a tué exprès ?

Il ricana :

— Non, non, ma foi non, je ne veux pas le dire... mais il fut un temps que tout le monde le disait.

Francine lui nouant ses bras au cou, et très bas :

— Elle te trompait ?

Le gentilhomme l'écartant, leva la main et suspendit son geste, hésitant à la gifler à la volée ou à la rosser plus méticuleusement. Il n'en fit rien, mais la prit à deux mains, au cou, de telle sorte, bien que sans se presser de serrer, qu'elle pouvait parfaitement

croire à son intention de l'étrangler. Il fut charmé et tout radouci du même coup qu'elle n'en marqua pas la moindre terreur.

— On ne se trompe pas quand on ne s'aime pas.

— Tu ne me demandes jamais si je t'aime.

— Et... lui, il te le demande ?

Quelque chose passa sur la face de Francine, qui la modifia un instant et qui tenait d'une sorte de pudeur. Elle fut longue à répondre.

— Je crois qu'il n'ose pas... mais toi ?

— J'ai besoin de toi...

Elle réfléchissait, rudement. L'effort de la pensée tournait au burlesque trivial, ainsi qu'il est fréquent. La ride épaisse des ménagères soucieuses altérait le front lisse de cette belle jeune proie. Francine ne prit pas la peine de traduire par des mots sa méditation. Simplement, elle redevenait assez maîtresse de soi pour agir selon son sens de la nécessité. Seules, d'extrêmes violences du marquis eussent pu la retenir désormais. Pourtant, en agissant avec décision, elle feignit de prier.

— Laisse ; il serait trop tard. Je dois m'habiller... et puis, pour sortir par derrière, sans être vue, c'est long parce que c'est difficile.

Elle l'enjamba, fit un bond jusqu'au fauteuil où s'entassaient ses hardes et, déjà, faisait glisser ses bas sur ses minces jambes longues.

M. du Hocqueton tarda peu à la suivre et à se vêtir à son tour.

— Tu les entends braire, ces ânes ?

De sa main tendue, il montrait la fenêtre, et la rue au-delà, tandis que de l'autre main, insensible au grotesque, il attachait laborieusement une patte de bretelle.

— Ils s'amusent.

— Ils gueuleront bien autrement avant longtemps, à la boucherie.

Elle le considéra comme on admire.

— Comme tu détestes le monde !

— Le monde !... et toi, tu l'aimes ?...

— Je ne sais pas... laisse-moi... ça m'ennuie... qu'est-ce que tu veux que je te réponde ?

— Tu l'aimais, Farigou ? ...et Marat ?... Hein... Quoi ? Hein ! Monsieur Marat... le citoyen Marat... le bon Monsieur Marat... qui a tout de même voulu se rembourser de ses bontés !...

Francine baissait la tête ; non pas honteuse ; rien que boudeuse.

Lui, il semblait un alcoolique conservant juste assez d'un horrible sang-froid utile à mesurer la violence d'une crise de delirium pour s'en réjouir, orgueilleusement.

— Francine.

— Ah ! quoi ?... attache-moi dans le dos, veux-tu ?

— Ce pauvre Farigou, tout de même, si tu n'étais pas passée par là !... Tu y penses quelquefois à Farigou ?

Francine répondit posément :

— L'abbé Audibert me l'a demandé...

— Ah ! c'est vrai, ils t'ont donnée aux curés ; ça te manquait !

— J'ai répondu à l'abbé...

— Que tu en rêvais ?

— Non... je n'y pense pas... il faut qu'on m'en parle.

— Et alors ?

Elle osa le regarder droit :

— Je ne veux pas qu'on m'en parle.

— Si je partais, tu me suivrais ?

— Où ça ?

— Tu ne vas pas vivre toute ta vie avec ces imbéciles !

— Où veux tu que j'aille ?

— Marat n'a aucun droit sur toi, tu n'es chez lui placé qu'en qualité de servante et il a abusé de toi... C'est moi qui fais la loi à présent... je l'écraserai !...

Il serrait les poings, frappait du talon. Tout de bon elle le crut fou, mais sans s'effrayer. Il récupéra soudainement son calme.

— Tu ne sais pas ce que je voudrais... ce que je peux... ce que je veux faire de toi !... tu seras riche... seulement, il faut, d'abord, qu'elle crève.

— Qui ?

Il ouvrit la bouche en cœur et fit le pitre, les jambes pliées, l'index gauche au coin de la bouche pour susurrer, funèbrement comique :

— La Marquise !... la Marquise donc !... votre grande amie, ma chère demoiselle !

Francine, pour achever de se coiffer, lui tourna le dos, mais elle l'épiait dans la glace.

Il la suivit, lui parlant bas dans le cou et, parfois, triomphant sans peine d'une maigre défense, la secouant à deux mains à la taille ou aux épaules.

— Francine... dis : « Qu'elle crève ! »

— Laisse... tu m'ennuies !

— Je t'embête ? Mais tu me comprends au moins ? Moi, je te dis tout, je te dis tout ça parce que je crois que tu comprends et parce que ça vaut la peine de faire quelque chose de toi. Tu n'aimes personne, au moins ? Et tu sais, gamine, que je te venge !... je suis très chevaleresque... un Hocqueton !... un du Hocqueton comme disent ces mufles... ah ! jour de Dieu ! on n'a pas idée de ça !... Francine, compte : Farigou, un... Marat, deux... Au fait, à son tour que t'a-t-il répondu l'abbé Audibert ?

— Quand je lui ai dit que je ne pensais jamais à...

— Oui.

— Il m'a bénie.

— Ah ! l'andouille !

— Écoute.

— Quoi ?

— Je crois qu'on marche en bas.

— Tu es folle.

Très tendre, et si parfaitement benoît, et presque avec des mines de repenti, le marquis, lui pressant les mains, dit à Francine :

— Mon petit !... on m'a fait tant de mal !... cette femme, hein ? cette femme si douce... une garce !... une garce !

Et reconquérant mot à mot son délire, réescaladant son haut domaine de délire, il répétait, s'étranglant avec les mots :

— Une garce !... cette femme si douce !... hein ? Quoi ?... oui, ta grande amie, une sale garce !... et tous ces crétins, tous ces pieds plats, tous ces...

A ce moment Francine eut terriblement peur ; mais ce ne fut pas de son affreux amant. Dans son total désarroi, elle eut besoin de confiance, besoin de se livrer comme elle ne l'avait jamais fait, de se livrer toute entière à son maître, la trop bonne élève, et,

pour la première fois, elle l'appela par son nom de baptême, l'appelant en criant et ne criant rien que cela :

— Georges !

Le marquis, lui aussi, avait entendu quelque chose. Il restait là, muet, les bras ballants.

Francine faisait effort pour souffler les mots, d'une voix éteinte:

— ... tu entends ?... qu'est-ce que c'est ?

C'était un singulier sifflement, un bizarre chuintement et puis le tonnerre creva toutes les faces de la chambre à la fois et, en un moment, il n'y eut plus que deux paquets de chairs meurtries violemment séparés, deux tas de loques sanglantes et à demi-brûlées d'où s'élevaient de longues et lentes plaintes.

D'un œil unique, Francine que sa raison ne fuyait pas encore, regardait une poutrelle de fer se détacher du toit pour achever de l'écraser.

M. du Hocqueton traîna jusqu'à elle le fardeau de ses membres rompus, de son torse puissant mordu par le feu et il eut assez de souffle pour la rendre folle avant d'endurer la pire mort, en râlant :

— Il... a... bien... fait !... c'est lui... il... a... bien... fait... crève !...

La poutrelle tournoya et, dans le même moment, par une brèche de la muraille, une flamme verte et bleue avant de rougeoyer jaillit, immense, décidant de tout. Alors dans un craquement d'univers finissant, cette chambrette dont les murs, en effet, furent à la mesure d'un monde, s'abîma sur une autre fournaise.

*
* *

— Ode, puisqu'on vous dit qu'il n'est pas rentré chez lui !

— Quand même... il ne faut pas dire ça... il ne faut...

— Vous pleurez, mon pauvre vieux ?...

. . . .

— Se doutait-il de ça... depuis longtemps !

— Il semblait si calme... si satisfait de son succès !...

— C'est quand il les aura vu entrer...

— ... et vous savez, mon cher, une charge formidable !... ah ! toutes ses poudres y ont passé...

— Mais alors, c'était préparé ?

— Pas sûr... les autres sont restés enfermés au moins trois heures...

— Et la pauvre Duclos, qu'est-ce qu'elle va devenir ?...

— ... que dites-vous, Céline ?

— Oh ! ...rien... est-ce qu'on peut savoir !... mais moi, à mon idée, je crois que ça a dû commencer à se former dans sa tête quand il l'a vue embrasser l'autre. Moi, je les ai vus... et Marat arrivait juste derrière moi, comment n'aurait-il pas vu ?

Elle se tut, la grosse fille, puis, hésitante, reprit :

— C'est là qu'il a dû commencer de ruminer... et puis, moi, je crois qu'il savait... d'avant... et alors, à mon idée toujours, parce que personne n'est sûr de rien... c'est de l'avoir vue à ce moment là drapée en blanc, avec son bonnet rouge, en Déesse Raison... quand elle allait monter sur son char... Je sais pourquoi je dis ça... Peut-être que sans son costume il ne serait rien arrivé...

Ode, son mouchoir encore à la main, vit les yeux de Céline s'emplir de larmes :

— Vous êtes une bonne fille, Céline.

Le capitaine Pajou remua douloureusement le menton avant de faire, à bon droit, écho au docteur :

— C'est une bonne fille !

CHAPITRE VII

FORMEZ VOS BATAILLONS !

Ce n'était pas l'instant d'une brillante chevauchée. Les cavaliers avaient laissé les bêtes mâcher l'avoine à l'écurie. Au long du chemin creux qui s'abîme en une fondrière, qu'on franchit pour pénétrer au bois des Coudreaux, le brigadier Pélissier, débarrassé de son grand sabre et rien que le revolver d'ordonnance au ceinturon, sur l'abdomen, comme cela se fait dans la gendarmerie, avançait à la tête de ses hommes en file indienne : Pitolet, Lécuyer, Gontard et Carme. M. Dolléans, le lieutenant, en avait décidé ainsi. Ça n'était pas l'idée du brigadier Pélissier qui pensait bien suffire seul à la tâche. Tout au plus admettait-il que, par surcroît de prudence, son collège Pompilius et le gendarme Varcollier patrouillassent sur leurs bécanes, à la lisière du bois, au long de la route départementale qui va de Château-Briard à Provins et que dominait le château du marquis du Hocqueton.

Pélissier n'avait pas tourné la tête une seule fois pour s'adresser à ses hommes. D'un mouvement nonchalamment crapuleux, il se roulait une cigarette de fin, la mouillait largement et se la collait à l'oreille sous le képi à turban d'argent à trop grande visière et rejeté sur la nuque. Il se confectionnait une deuxième cibiche, l'allumait à son briquet et la tirait avec force pour la laisser bientôt, déjà chargée de cendre, suspendue à la lèvre inférieure. Pour la première fois depuis le départ de la caserne, Pélissier jeta un rapide coup d'œil sur sa petite troupe : Carme solide et court fumant une bouffarde de bruyère ; Gontard bel homme, marchant à son habi-

tude, les bras en anses d'amphore et les deux mains poilues à plat sur les hanches ; Lécuyer pareil à un facteur rural avec sa gibecière lui battant des cuisses ; Pitolet à la moustache rousse blanchissante, le doyen du quartier, demeuré tourlourou et caressant l'air d'une badine fraîche coupée qu'il avait débarrassée de toutes ses feuilles, moins une. Ils ne semblaient pas bien féroces les soldats de Pélissier, mais tous cependant attentifs et graves. Parce que son bedon lui pesait, Carme, pour franchir la fondrière que Lécuyer passait d'une enjambée, dût se plier à des exercices qui lui faisaient songer à des ruses de guerre. A cause de cela et du décor sylvestre dans quoi l'on commençait de pénétrer, Pélissier se prit à sourire en songeant à une ancienne image du *Petit journal illustré* qui tapissait la chambre de ses vieux, au faubourg Saint-Antoine ; les cinq Pandores reconstituaient parfaitement la scène de la *Capture de Bellacoscia*, le dernier bandit corse. Mais Pélissier était seul à y songer. Et justement, au détour du premier fourré, dans un sentier, ils tombèrent juste devant le trimardeur qu'on n'avait pas revu depuis plus d'un an ; le même qui, chez le mastroquet du faubourg de Mulhouse, devant le pont sur la Marne, interpellait avec tant d'arrogance le brigadier ; Rémy dit Tabac, gars de batterie d'occasion ou chaufournier selon les circonstances, l'ami de Ravachol, celui qui possédait de si précieux papiers conservés jalousement, des beaux papiers en couleur, illustrés de main de maître, les numéros du *Petit Journal illustré* éternisant la passion de Ravachol : *l'arrestation du compagnon*, *Ravachol dans sa cellule* et le *Restaurant Véry après l'explosion*. La plus belle, la plus terrible image en couleurs, l'exécution de Ravachol, n'était pas sur le papier ; elle était dans les yeux, au fond des yeux gris de Rémy dit Tabac, qu'on n'avait pas remarqué trop cette nuit-là, mais qui avait vu aussi couper la tête à Farigou. Et voyez la coïncidence, banale et touchante peut-être, autant que cette imagerie féroce et naïve, la *Capture de Bellacoscia*, achevant de jaunir au mur du père Pélissier, ébéniste au faubourg Saint-Antoine, était extraite de la même année du *Petit Journal illustré* que la Passion de Ravachol.

Pourtant, ce n'était pas Rémy dit Tabac que cherchaient les gendarmes. Les gendarmes l'auraient bien volontiers laissé tranquille, et surtout, le brigadier se fût sagement gardé de lui deman-

der ses papiers. Il ne les connaissait que trop, et dédaigneux de nature, ne se fatiguait même pas à hausser pour rien les épaules. Il avançait, silencieux, bien que chaussé de bottes appuyant sur les branches mortes du dernier hiver, aussi à l'aise que s'il eut glissé chaussé d'espadrilles, de belles pantoufles brodées par une main amoureuse.

Rémy dit Tabac ne pouvait pas laisser passer les gendarmes sans engager la conversation.

— Ah ! ah ! voilà ces messieurs. Salut, brigadier. Vous ne me remettez pas ? Moi, je vous remets bien. On a bu le coup, l'année dernière, chez le chand-de-vin du Pont de Mulhouse, une belle crapule qui baptise le pive. C'est du monde pareil que vous devriez mettre à l'ombre, tant qu'à faire et du moment qu'il y a des gendarmes. Enfin, je sais que c'est pas dans les idées de vos supérieurs et il y a des jours que je me dis, brigadier, bien que vous sachiez ce que je pense, vu que je me suis fait devant vous gloire et honneur de mes idées, il y a des jours que je pense que vous n'êtes pas responsables. C'est tout le monde qu'est responsable. Il n'y a pas d'innocents ! C'est Émile Henry qui l'a dit. Vous l'avez pas connu Émile Henry, ou bien vous ne vous rappelez pas, vu que vous étiez trop jeune, mais y en a qui doivent bien se souvenir. Vous, le gros, et vous, le vieux père. Vous êtes bien du monde, sans compter vos deux copains qui tricotent sur la route. N'en faut-il donc tant que ça pour cueillir un malheureux qui s'impatiente de vous voir pour se rendre ?

— Ça va, répondit Pélissier méprisant.

Gontard qui ne dédaignait pas d'utiles collaborateurs bénévoles glissa quelques mots à l'oreille de son chef.

— Hé, l'artiste, fit Pélissier en revenant à Rémy dit Tabac, qu'est-ce que vous nous chantez avec votre malheureux qui ne demande qu'à se rendre ?

— Ah ! dites-donc ! gouailla Rémy dit Tabac, il n'y a personne d'assez bête pour ne pas penser que c'est M. Marat que vous cherchez, l'entrepreneur d'illuminations qui a fait sauter la baraque de la rue de la Mission-Marchand avec l'aristo socialiste et la petite poule dedans. Au pajot qu'ils étaient. Ah ! dites-donc ! mince de feu d'artifice. C'était pour rien les chandelles romaines et les soleils

et les feux de bengale. Sa permanence qu'il appelait ça, ce fumier d'aristo. Dites-donc, un pajot dans une permanence, comme si qu'il n'y avait pas de quoi se méfier. Non ? Eh bien dans la politique, qu'ils soient des purotins conservateurs ou des aristos socialistes, des larbins de la République à la manque ou des ceux qui bavent sur la Gueuse à la mie de pain, c'est tout pareil dans c' t'équipe de mannequins. Alors quoi, quand on voit ça et qu'on a du jugement et qu'on aime l'homme pour l'homme selon son bon cœur et la loi naturelle comme a dit Jean-Jacques Rousseau, est-ce que ça ne vous dégoûte pas ? Je les méprise en bloc et alors, m.... ! Vive l'anarchie !... C'est sans offense pour vous, gendarmes, mais il y a des moments ou faut que ça sorte.

— T'as fini ?

— Il est pète-sec, le brigadier ! Te fâches pas, petit gars ; moi je me fâche pas et si c'est pour me vexer que tu me tutoies, tu ne m'as pas vexé. Je te tutoie aussi comme on se tutoiera plus tard, tous frères, ni fauchés, ni vendus, ni gendarmes, ni gibier de taule, quand on en sera aux temps d'anarchie. Il viendra un jour que...

— Ça va.

— Si vous voulez.

— Dites-voir un peu...

— Je croyais que c'était votre idée que je la boucle.

— Je t'ai vexé ?

— Tu rigoles en douce, brigadier ? Je sais pas qui que c'est ton père, mais t'es mariolle, seulement je suis encore plus mariolle que toi.

Gontard en fut tout secoué d'une indignation qui l'empourpra.

— Veux-tu qu'on te boucle ?

Rémy dit Tabac le défia du regard.

— Ça ne changerait rien à une idée.

Pélissier écarta Gontard et mit sa main sur l'épaule de l'homme.

— Puisque vous êtes si bien renseigné, vous qui parlez si bien, où se trouve-t-il, l'entrepreneur d'illuminations ? Hein ? Faudrait tout de même pas croire que vous allez nous faire poser.

Rémy dit Tabac se dégagea de la légère emprise et d'un bond fut sur ses deux pieds déchaussés. Une flamme singulière allumait

ses yeux gris. L'ami de Ravachol, serrant les poings, se dominait jusqu'à la souffrance pour s'imposer de parler avec calme. Il roulait sous son gros front des tas de mots parmi lesquels il choisissait avec un soin inquiet :

— Ça serait un autre que vous... je ne vous en veux pas, parce que la discipline vous a enlevé ce qui fait un homme pareil à un autre homme et que vous êtes censément, vous aussi, des victimes de la société. Je ne dirai pas ce qu'il faut être pour me demander une chose pareille ; seulement ce que je peux vous dire, c'est que si je répondais à votre question je me dégoûterais moi-même et j'irais me foutre à l'eau en me traitant de fumier.

— Mais, intervint Gontard, puisque vous dites vous-même qu'il est si pressé de se rendre.

— Gendarme, ce que vous dites-là, ça prouve simplement que vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est qu'une idée ! Vous n'avez que de la discipline, moi, j'ai une conscience. Je vous plains, gendarme.

— Laissons-le puisqu'on n'a pas le temps de le boucler, c'est une nouille.

Il y avait de ces mots et de ces expressions importés par Pélissier et qu'adoptait la rustique brigade.

Rémy dit Tabac, avec une moue de mépris :

— La vache au sabre qu'a tendu l'éponge de vinaigre à l'Autre, il a peut-être dit à ses copains que le compagnon Jésus était une nouille !... Minute, gendarme, c'est pas vous que j'ai traité de vache ; c'est défendu à personne d'avoir son opinion sur l'histoire.

— En route, ordonna Pélissier ; quant à toi, vieille pratique, faudra voir à changer de pays ; l'air d'ici pourrait bien n'être pas bon pour toi.

— Pour qui donc qu'il est bon l'air d'ici ? Et où qu'on le respire l'air qui n'est malsain pour personne ? Sans la peur de me conduire malgré moi comme un malpropre, je m'expliquerais mieux. Quand même, vous voilà à ce matin au bois des Célestins où que l'entrepreneur saucissonnait Farigou l'année dernière. En cherchant bien, on retrouverait des feuilles mortes tachées du sang de la vieille saltimbanque et c'est pour la Francine, dont il a eu trop envie à son tour, que M. Marat a foutu le feu à la Sainte-Barbe. Quand

même, brigadier, vous vous forcez pour la faire au gendarme parce que vous avez l'ambition du galon et qu'il y a la retraite au bout, mais vous valez mieux que ça, je vous le dis, et vous êtes capable de raisonner ; ça crève les yeux. Eh bien, c'est-il vos lois, vos cellules et le bingue qui pourront quelque chose contre la Fatalité ? Tout qu'est mal organisé, en haut comme en bas. Vous me faites rigoler avec vos criminels et vos honnêtes gens. Votre bien et votre mal, c'est ce qu'est défendu, et ce qu'est permis pas plus, et encore ça change avec les pays et c'est pas à chaque siècle la même chose. Quand c'est qu'on apprendra aux hommes à suivre leurs désirs sans nuire à leur prochain ? Vous parlez des révoltés ? C'est que vous parlez sans savoir. Moi je dis que le révolté c'est celui qui n'ose pas satisfaire son désir vu qu'il traîne comme une rancune avec lui... C'est pas commode à dire... et ça sera long à venir ! Je plains pas l'aristo, c'était un fumier, un ennemi du peuple qu'il bernait en le flattant, mais je plains l'entrepreneur comme j'ai plaint Farigou, et pourtant c'est pas des hommes qui marchaient pour une idée. Je plains surtout la gosse qu'était peut-être bien méchante et rapport à qui tous les malheurs sont arrivés. Malheur ! deux têtes au bingue parce que la peau de la môme sentait trop bon !

Rémy dit Tabac vit alors qu'on l'avait laissé seul. Il se dressa sur son séant et acheva de s'appliquer bien posément des chaussettes russes autour des chevilles, occupation interrompue par l'arrivée des gendarmes.

— Quand même, dit Gontard à son chef, en ricanant avec une satisfaction méchante, l'énergumène a mangé le morceau malgré tous ses boniments.

— Faut pas dire ça, Gontard, répliqua Pélissier secrètement touché par le sermon confus du compagnon ; s'il savait qu'il l'a vraiment mangé, il serait capable de piquer en Marne comme il l'a dit.

— Ça serait à voir ! Quand même on sait où aller.

— Ça n'était pas difficile à deviner. Vous allez rester là, Gontard. Lécuyer... vous, au gros chêne ; Carme, longez le fourré en me suivant de l'œil et dépassez-moi de trente mètres quand je m'arrêterai ; au coup de sifflet, vous vous mettrez en communication avec Pompilius. L'homme ne résistera certainement pas ; c'est vrai

encore ce qu'il a dit c't'espèce d'abruti. Vous vous rassemblerez et vous suivrez à bonne distance. Pitolet et moi nous suffirons à l'encadrer. Sans blague, nous n'allons pas nous mettre à sept à ramener un bonhomme qui ne fait même pas ouf pour que toute la ville se foute de nous. Tout est bien compris ? Gy ! A moi, Pitolet.

— Voui, brigadier.

. . . .

— Alors, Monsieur Marat, on a donc fait du vilain ? Il paraît que vous nous attendiez ? On n'a pas été longs à venir. Vaut mieux en finir rapidement, et sans histoires, comme de juste. Vous allez nous suivre bien gentiment, pas vrai ? On n'a pas de bagnolle, mais ça ne fait rien ; vous n'avez rien à craindre de personne, la prison est à l'entrée du faubourg de Mulhouse, comme vous savez, et il y a surtout une chose que je peux vous dire, c'est qu'en ville on n'est pas monté contre vous. On vous plaint plutôt, parce qu'avant il n'y avait personne de plus respecté. Je vous le dis. Alors, c'est convenu, vous nous suivez de bonne volonté ?... Ah ! Monsieur Marat, quand on a une femme dans la peau, une femme qui ne vous mérite pas et qu'on n'arrive pas à corriger, je sais que ça peut rendre un homme pire que fou. Tout de même, à votre âge, comment que vous avez pu faire ça ?... Ça en valait-il seulement la peine ? Bien sûr, ça ne se raisonne pas et il n'y a pas grand'chose à répondre... Faut en finir, mon vieux. J'aimerais autant ne pas être forcé de vous brusquer, ni seulement de vous mettre la main dessus. On vous passera les menottes en douce, sans serrer, à la papa... M'entendez-vous seulement ?... Levez-vous !

Marat se leva sans mot dire et tendit ses poings fermés. Ses paupières étaient rougies mais à présent il avait les yeux secs. Sa blouse brillait, piquée de gouttes de rosée.

— Depuis quand que vous êtes là ? demande Pélissier en passant aux poings de l'entrepreneur les menottes que lui tendait Pitolet.

Marat sans répondre baissait les yeux sur les chaînes.

— Alors, ça vous a attiré comme malgré vous... c'est une force qui vous a poussé à venir au même endroit que vous aviez terrassé Farigou ?...

Un tremblement furieux secoua la robuste carcasse de l'entrepreneur. Pélissier en fut ému.

— Vous ne savez naturellement pas ce que c'est que la prison, mais moi je vous le dis, si vous êtes malade on vous y soignera.

— Ode ?

Pélissier le regarda surpris ; il n'espérait plus une réponse du prisonnier hébété.

— C'est le docteur Chenevière qui est médecin de la prison ; mais il n'y aura pas d'empêchement à ce que le Dr Ode vous visite si vous le réclamez.

— Je ne réclame rien.

— On y est ? En avant.

Marat et les gendarmes partirent du même pas.

— Voulez-vous fumer ? offrit Pélissier.

— Hein ?

— Je vous demande si vous voulez fumer ?...

— Je veux bien.

Pélissier tira de dessous son képi la cigarette qu'il avait à l'oreille, l'embrasa et la tendit à l'entrepreneur. Marat la prit, la considéra d'un air hébété, puis avec une absurde attention et la présenta à Pitolet.

— Fumez-là.

Pitolet et son chef échangèrent un regard entendu.

Marat baissa la tête et hâta le pas. Pélissier avait perdu le goût de l'interroger davantage. Bientôt le trio atteignit à la route où Lécuyer, Gontard et Carme avaient rejoint Pompilius et Varcollier campés sur leurs vélos.

Rémy dit Tabac était là, lui aussi, la besace au côté, le bâton à la main. Pélissier eut de l'humeur en l'apercevant. Mais l'ami de Ravachol sut se taire cette fois, ou tout au moins se réserver pour un autre. Il souleva simplement en l'honneur de Marat, qui ne le vit pas, son vieux feutre aux larges ailes, son chapeau de mousquetaire ou de chansonnier.

Il attendit que le trio fut déjà loin pour dire à Pompilius qui s'apprêtait à suivre, avec les autres :

— C'est une affaire qui n'aura pas beaucoup de retentissement ;

on n'en parlera pas même autant que de l'affaire Farigou. Mais qu'est-ce que je dis ? C'est toujours l'affaire Farigou.

— Et pourquoi qu'on n'en parlera pas ? Qu'est-ce qui vous le fait dire ?

— Vous ne lisez donc pas les journaux ? Pour moi, pour empêcher la guerre, et je ne parle pas même des vendus et des salauds de la banque internationale et de la métallurgie, pour empêcher la guerre, il faudrait d'abord mieux aimer la paix. Et ça, les hommes ne savent pas. C'est le grand malheur ! Alors, dites-moi ce qu'elle deviendra dans le boucan de la guerre l'affaire de ce pauvre homme que vous emmenez ?

— La guerre... c'est pas certain !...

— Vous verrez !... et alors, savez-vous une chose, gendarme ? La chose pour laquelle Farigou a donné sa tête et qui va faire tomber celle de ce malheureux marchand de quatorze juillet fou d'amour, eh bien, ça sera permis !.. Je vous dis adieu, gendarme ; j'ai besoin d'être seul pour réfléchir, afin de savoir s'il faut aller voir si le Six-Neuf de Nancy est toujours un régiment de malheur ou si la Suisse c'est si beau qu'on le raconte. Salut !

Il salua pour de bon, et s'en fut.

A l'entrée du faubourg de Mulhouse, Pélissier et Pitolet aperçurent un monsieur barbu sautant dans la poussière de la route, d'une antique calèche de louage avant que le cocher, vêtu à la façon d'un employé sans travail, eût arrêté complètement ses chevaux. Marat marchant tête baissée ne s'aperçut pas tout de suite de ce qui se passait. Pourtant, un bruit de course frappant ses oreilles, il sortit de son hébétude et leva les yeux. Le Dr Ode se dressait devant lui, ses bras grands ouverts précipitamment refermés sur son ami prisonnier, l'étreignant et l'embrassant.

Les yeux du médecin étaient pleins de larmes dont les plus lourdes roulaient sur ses joues jusqu'à se perdre en sa belle barbe à la Gallien. Marat trouva la force de sourire et de renouveler, mais cette fois en hommage à l'amitié, d'un cœur attendri, la vieille plaisanterie du *Club des Jacobins* :

— Ce pauvre docteur qui a les yeux si rouges !

Le Dr Ode bredouilla :

— Je viens de loin... j'ai fait fausse route... on m'avait dit... il faut vite monter en voiture, c'est possible, Pélissier ?

— Mais comment donc, Monsieur le Docteur.

Secouant les mains enchaînées de son ami, le docteur dit encore :

— Chevance voulait venir... le courage lui a manqué... il m'a fait promettre de te dire... il est bien malheureux...

Pélissier poussa doucement Marat dans la calèche.

***

A quatre heures, c'était ce jour-là le 31 juillet 1914, le tocsin sonna sur Château-Briard.

— C'est le feu, Tabouret ? demanda Céline couchée auprès du cordonnier.

— Non, répondit tranquillement le poète aux doigts tachés de poix, c'est sûrement la guerre.

— La guerre ?... ah ! misère, faut que je détale ; Pajou va en avoir un coup de sang.

— Oui, faut y aller, ma Céline ; c'est plus convenable.

— Mais si... c'est la guerre, est-ce que tu pars aussi ?

— C' t'idée ! oui, que je pars.

— Où ?

— A Épinal, dans un fort.

— Ah ! misère de nous ! gémit-elle en enfilant ses bas.

Au *Café de la Comédie*, le capitaine Pajou, debout sur un guéridon de marbre agitait son képi en criant : Vive la France !

— Vive l'armée ! lui répondit l'abbé Combanel en secouant à son tour son tricorne.

Albert Grivaut traversait la place en courant. Le Dr Ode l'arrêta au passage :

— Ça y est cette fois ; où rejoignez-vous ? quel hôpital ?

— Pas d'hôpital ; le 103e de ligne, à Alençon, et à cheval, mon pauvre vieux, je n'en redescendrai pas. Et vous ?

— A Meaux, aux dragons.

— Parfait, nous nous couronnerons ensemble.

— Ne plaisantez pas, c'est terrible !

Le pharmacien serra la main du docteur.

— Ode, regardez cette vieille bête de Pajou trinquer avec l'abbé Combanel que je me suis trois ans appliqué à traiter de tartuffe, sans y croire. Sont-ils grotesques ou sublimes ? L'un et l'autre, peut-être. Et que serons-nous demain ? Ode, n'avons-nous rien vu de plus affreux que la guerre ?

— Aucune horreur ne lui peut être comparée.

— Oui, elle fera mourir beaucoup de pauvres hommes sans souvenir... ne nous attendrissons pas, mon ami. J'ai quelques soins à donner à mon équipement et la boutique à boucler ; adieu, Ode ou au revoir.

— Et Marat !... Marat !... Marat qui ne verra pas ça !... ah ! quel départ il nous eut organisé !... il n'y avait que lui pour pavoiser la gare et dresser un arc de triomphe de verdure et d'oriflammes sous lequel on eut fait passer nos mobilisés. Ç'aurait été beau comme en quatre-vingt treize, l'an deux !... et que va-t-il devenir, sans nous, sans ses amis ! On ne nous rappellera pas d'Allemagne pour témoigner. Le jugera-t-on seulement pendant la guerre ? Ah ! voilà Ravageot.

— Mes amis, répondit Ravageot pressé de questions, je suis un juge fataliste qui croit que rien ne peut rien changer au sort du citoyen Marat. Nous entrons dans le délire qui l'a fait vivre ; nous y entrons par la porte rouge de la guerre. Quelque chose s'est effondré tout à l'heure sous le bourdon de la cathédrale. Peut-être nos fils connaîtront-ils un jour quelque charmant maniaque ivre de notre temps comme Marat fût ivre de la Révolution. Adieu ; je dédaigne de me faire maintenir comme m'y invite le Président Fanchon. Ma sainte femme de sœur s'interrompra de marier les soies et l'or sur des étoles pour broder sur un fanion : *Compagnie Ravageot*. Je suis capitaine, mes amis, au 374e de réserve, le plus beau régiment de France.

— Et votre système, Ravageot ?... hein, votre théorie du *Vaudeville français* ?

— Ne souriez pas, monsieur le pharmacien aide-major ; le système est confirmé et l'ouvrage terminé. Vous le publierez avec l'aide de vos amis de Paris, si je n'en reviens pas. On trouvera les fonds à cet effet chez mon notaire. Au revoir, Ode ; au revoir, ami... bonne chance... Bébert !

— Merci, répondit le pharmacien sans broncher ; mais dix ans plus tôt je serais parti d'un meilleur cœur et avec d'autres gars que mes infirmiers, sac au dos et simple griveton, comme on disait rue de Buci. C'est tout ce que je regrette.

Ode soupira :

— Dix ans plus tôt !... Oui, j'aurais été plus fringant sur ma jument... et puis... l'Allemagne était moins forte... et puis Marat aurait vu ça !... C'est si injuste qu'il ne soit pas là !

— Sacré docteur ! au revoir pour tout de bon.

— Au revoir, Ravageot et si on ne se retrouve pas avant, à l'étape, à Berlin !

— C'est ça, à Berlin... ou à Versailles !

— Oh ! vous, un juge d'instruction !

— Capitaine Ravageot, docteur, pour vous servir. Bonne chance, et vive la France !

Le Docteur, la tête perdue, cria par trois fois :

— Vive la France !.... Vive la République !... Vive le citoyen Marat !...

— Chut ! fit Ravageot en mettant un doigt sur ses lèvres ; chut ! Votre pauvre ami est perdu et si vous criez trop fort, c'est peut-être l'autre Marat qui vous entendrait, et reviendrait !

Or, dans sa prison, l'entrepreneur d'illuminations avait été secoué par le tocsin et les rumeurs qui montaient de la ville alertée. Animal captif, il tournait autour de sa cellule, longeant les murs et, pour mieux entendre, collant son oreille à ces murs, comme si sa cellule eut été un donjon isolé au centre de la ville ; preuve que le malheureux n'avait plus toute sa conscience.

Qu'entendait-il ? Était-ce le capitaine Pajou déclarant :

— Nous serons en Alsace avant cinq jours. Mais si, par malheur, il y avait un à-coup, n'oubliez pas que Château-Briard est un admirable centre de résistance. Je prends le commandement des vieux et des gamins et nous refaisons aux Kaiserlichs le coup de Champaubert. Mais la victoire va sourire à nos drapeaux ! Mobilisés de Château-Briard, mes chers concitoyens, mes amis ! mes enfants !...

Un cortège s'était formé, précédé de Tabouret portant haut un

drapeau tricolore. Un instant, la foule en marche avait cherché son cri de guerre. Ça avait commencé par :

Conspuez Guillaume !

puis ç'avait été :

A Berlin ! à Berlin !

sur l'air des lampions.

Maintenant les voix harmonisées, ajustées par la même émotion profonde emplissaient l'air électrique d'un chœur immense :

C'est l'Alsace et la Lorraine,
C'est l'Alsace qu'il nous faut !...
Oh ! oh ! oh ! oh !

Pajou gueulait, en serre-file, son képi dédoré au bout de son jonc et Céline à son bras. Et l'on ne cessait de hurler le cantique d'espérance que pour chanter la *Marseillaise* :

Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !

Marat les entendit, frissonna et claqua des dents. Puis il se rua contre la porte de la cellule et, la bouche collée au judas :

— Dupire ! Dupire !... le jour de gloire est arrivé !

Naguère, au petit jour, dans les violons municipaux, Farigou prenait patience en barytonnant :

Voulez-vous tirer l'cordon,
S'i' vous plaît !
Pour sortir de la prison,
S'i' vous plaît !

Marat, l'assassin de Francine par lui reprise à Farigou, et que ne visitait plus le fantôme de la brûlée, se prit à brâmer :

— Bandits !... ouvrez-moi !... J'ai trente-cinq ans de captivité !.. Mort aux tyrans !

Et puis :

— Farigou ? Je vous jure que je ne suis pas Farigou, messieurs

les jurés... mon nom c'est Marat, le citoyen Marat !... et j'ai toute ma tête... vous ne me la couperez pas !...

Le cortège défila à trente mètres de la prison. Le chœur éclata plus farouche, emplissant le cachot du flot de toutes ses voix :

Aux armes, citoyens !
Formez vos bataillons !

Le prisonnier parvint à renverser son baquet, d'un coup de pied, l'escalada, et les mobilisés de Château-Briard, échappés à la lente tuerie, se souviennent d'avoir aperçu l'entrepreneur d'illuminations — quelques secondes avant que le dément s'écroula foudroyé — la face convulsée, ses mains puissantes s'ensanglantant à secouer les barreaux de la lucarne, lançant cet appel héroïque et désespéré, absurde, généreux, superbe :

— Citoyens !... enlevez la Bastille !... prenez la Bastille !... Vive la Nation !...

Ces mots parvinrent jusqu'à l'un des patriotes avant qu'il put savoir qui les avait articulés. Il les reprit à son compte et tout le chœur après lui répondit au martyr :

— Vive la Nation !

Octobre 1919. — Septembre 1920.

FIN

LA SUITE
DE CE RÉCIT
AURA POUR TITRE
LA COMPAGNIE RAVAGEOT

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 1er AOUT 1921
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE — SOMME.



